


7
2-D
68
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
7
5 G
22

Autheur Mr. de Varillas. V. Bayle
tom. I. Oper. pag. 277.

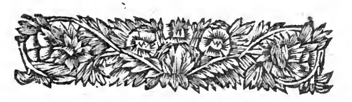
LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

Par le Sieur de VARILLAS.



A LA HAYE.
Chez ARNOUT LEERS,
M. DC. LXXXVII.





PREFACE.



SI Procope, qui eſt le ſeul Auteur dont il nous reſte des Anecdotes, avoit laiſſé par écrit les régles de ce genre d'écrire, je ne ſerois pas obligé de faire une préface, parce que l'autorité de cét excelent Hiſtorien, que l'Imprimerie Roiale vient de nous donner ſi correct, ſufiroit pour me mettre à couvert de toutes ſortes de reproches, ſupoſé que je les euſſe obſervées avec exactitude.

Mais comme l'art d'écrire l'Hiſtoire Secrete eſt encore inconnu preſque dans toute ſon étenduë, & que juſqu'à préſent il ne s'eſt point trouvé de Philoſophe qui ſe ſoit donné la peine d'en dreſſer la métode, ni de Critique qui en ait oſé montrer les défauts; je me crois reduit, comme ceux qui s'engagent dans de nouvelles routes, je veux dire, à prendre

toutes les précautions néceſſaires pour n'être pas condamné dés l'entrée de mon ouvrage, à m'impoſer les loix moi-même ſur leſquelles je prétens être jugé par un équitable lecteur, à condition que je ne les emprunterai ni de ma raiſon, ni de mon caprice, mais ſeulement des exemples du même Procope, que j'aurai toujours devant les yeux, puis que je ne ſaurois trouver d'autre guide.

C'eſt donc avec ſon aprobation, que je ſupoſe pour fondement de ce diſcours, qu'il n'eſt pas ſi facile d'écrire des Anecdotes qu'on ſe le pourroit figurer, parce que d'un côté l'on ne ſauroit ſe diſpenſer d'aucune des régles qu'Ariſtote, Ciceron, Plutarque, & les autres Maitres de l'art ont ſi judicieuſement preſcrites pour l'hiſtoire publique; & de l'autre côté il y en a beaucoup d'autres, que je raporterai dans la ſuite de cette préface, qu'on n'eſt pas moins indiſpenſablement obligé d'obſerver: d'où je tire deux raiſonnemens qui tiennent du paradoxe. Le premier eſt, que quelque liberté, pour ne pas dire, libertinage, que l'on attribuë aux Anecdotes, il n'y a point de genre d'écrire plus contraint, ni plus reſervé, puis qu'il n'a pas le quart de l'étenduë que les Hiſtoriens les plus ſcrupuleux

ſe

ſe propoſent. Le ſecond eſt, qu'il n'y a point d'eſclavage plus grand pour un écrivain d'Anecdotes, que d'étre obligé de dire la vérité dans toutes ſes circonſtances, lors même qu'il traite des matieres les plus délicates.

Je m'explique par un exemple ſi connu & ſi mémorable, qu'il ne ſauroit étre conteſté. Il eſt certain que Procope s'eſt aquité du devoir d'un fidéle Hiſtorien, lors que recherchant la cauſe qui avoit porté l'Empereur Juſtinien à rapeler Belizaire de l'Afrique, d'où il avoit chaſſé les Wandales en trois mois, quoi que la préſence de ce grand Capitaine fût abſolument néceſſaire pour afermir ſa nouvelle conquête ; il écrit que ce ſervice étoit de telle conſidération, que Juſtinien ne ſe ſentant pas capable de la recompenſe, craignit que Belizaire aiant les armes à la main ne ſe fît lui-même juſtice.

Procope en demeure là, parce qu'il croit avoir ſatisfait aux loix de l'Hiſtoire ; & certainement il y auroit eu de l'injuſtice à lui demander alors quelque choſe de plus. Mais quand il s'aviſa long-temps aprés de travailler à ces Anecdotes, il crût qu'il n'y avoit plus rien à déguiſer ſur un fait ſi bizarre, qu'il en faloit ex-

pliquer les particularités les plus cachées, & que la curiosité de son Lecteur ne seroit pas pleinement satisfaite, à moins que de lui révéler ce mistere de Cour ; que ce qu'il avoit fait passer dans le second livre de la guerre des Wandales pour un éfet de l'ingratitude & de la jalousie d'un Souverain à l'égard d'un de ses sujets que la fortune élévoit trop haut, n'étoit, à proprement parler, qu'une intrigue d'amour d'Antoniene, femme de Belizaire, qui se hâtoit de retourner à Constantinople pour y revoir l'infame objet de sa passion.

Procope en avoit usé de même dans ses livres de la guerre Gotique, lors qu'il avoit parlé de la seconde & de la troisiéme disgrace du même Belizaire : car aprés avoir exageré avec toute la vigueur de son stile, le préjudice que Justinien aporte à ses propres afaires, en dégradant ce brave Général au moment qu'il venoit de prendre Rome, & de délivrer l'Italie de la domination des Goths, par le gain d'une bataille où le Roi & toute la famille Roiale étoient demeurés prisonniers ; il s'étoit contenté d'écrire, que les énemis de Belizaire furent assez puissans à la Cour Imperiale pour y procurer son rapel.

Mais il en parle bien plus à fond dans

ses Anecdotes, où il soûtient que la principale & la plus véritable cause de cette dégradation vint de l'Imperatrice Théodore femme de Justinien, qui voulant faire achéter à Belizaire la continuation de son emploi, le fit revenir à Constantinople, où elle lui proposa d'obtenir son rétablissement, à condition que sa fille, qui devoit être unique héritiere des richesses immenses qu'il possédoit, épousant le neveu de l'Imperatrice qui n'avoit ni bien, ni vertu, ni naissance, Belizaire sacrifiât sa fille à son ambition, & recouvrit le Généralat à ce prix. Mais il ne le garda que deux ans: & c'est ici où je fais une troisiéme observation sur la conduite de Procope.

Car encore qu'il avoüe que Belizaire s'étoit surpassé lui-même, en recouvrant la ville de Rome & le reste de l'Italie, dont les Barbares s'étoient emparés pendant son absence; encore qu'il déclame contre la dureté de Justinien & l'infidélité de Théodore, qui le rapelerent à contre-temps pour la troisiéme fois, il ne laisse pas neanmoins, lors qu'il en examine le sujet, vers la fin de son second livre, d'avoir recours à la même calomnie dont il s'étoit servi pour expliquer la disgrace précédente. Et ce n'est que dans ses Anec-

dotes, que représentant Belizaire encore une fois sur le bord du précipice, il tire le rideau, & avoüe nettement que ce qui acheva de le pousser dedans, fut que l'Imperatrice se mit en tête de faire revenir sa femme à Constantinople, pour avoir une confidente, & même une compagne de ses desordres. La raison d'une si diferente conduite dans un même Auteur vient, si je ne me trompe, de ce que l'Historien considére presque toujours les hommes en public; au lieu que l'écrivain d'Anecdotes ne les examine qu'en particulier. L'un croit s'aquiter de son devoir, lors qu'il les dépeint tels qu'ils étoient à l'armée, ou dans le tumulte des villes; & l'autre essaie en toute maniere de se faire ouvrir la porte de leur Cabinet. L'un les voit en cérémonie, & l'autre en conversation; l'un s'attache principalement à leurs actions, & l'autre veut étre témoin de leur vie interieure, & assister aux plus particulieres heures de leur loisir. En un mot, l'un n'a que le commandement & l'autorité pour objet, & l'autre fait son capital de ce qui se passe en secret & dans la solitude.

Ce n'est pas que l'écrivain d'Anecdotes ne fasse une peinture des personnes aussi exacte & aussi fidéle pour le moins

que

que sauroit faire l'Historien ; mais il la fait à sa mode. Il ne représente le dehors de l'homme, qu'autant qu'il est nécessaire pour en connoitre le dedans : & comme les bonnes ou mauvaises dispositions de l'ame ne se découvrent que dans les mœurs, c'est aussi pour les mœurs qu'il reserve les plus vives couleurs & sa plus fine matiere.

Il est si scrupuleux en ce point, qu'il ne se soucie ni d'irriter sa colére, ni d'encourir l'indignation des personnes interessées. Mais il est d'ordinaire si malheureux, qu'on lui fait un crime de ce qui doit passer pour vertu. Il supose pour un de ses principes ce beau secret, que Plutarque a le premier découvert dans la Philosophie morale, savoir, qu'il n'y a point d'état dans la vie où l'on soit plus négligent à cacher ce qui se passe dans le fond du cœur, que quand la passion qui le domine est arrivée jusques dans l'excés.

Cependant lors qu'il suit pas à pas les diverses agitations que causent, par exemple, la fureur de l'amour & le desespoir de la jalousie, on lui reproche d'abord qu'il est un médisant, & qu'il n'écrit qu'une Satire : en quoi sa condition est beaucoup plus malheureuse que celle du Peintre, qui se justifie pleinement, lors

qu'il peut montrer que son portrait ressemble tout-à-fait à l'original;au lieu que l'écrivain d'Anecdotes n'a jamais plus de sujet de craindre d'étre mal-traité, que lors que ce qu'il raconte de vicieux est plus véritable.

J'insiste sur ce point, parce qu'il est peut-étre celui qui a détourné les Historiens avant & depuis Procope de ce genre d'écrire, & qui par conséquent me devroit faire trembler. Je m'engage à faire le portrait du Pape Clement VII. & si je veux réüssir, il faut que je découvre sa passion dominante, & que j'en examine jusques aux moindres simptomes. Personne, que je sache, n'a encore dit quelle elle étoit; & je suis le premier à soûtenir, qu'elle consistoit dans un désir aveugle & bizarre, dont il fut toujours possédé, de ravir la liberté à ses compatriotes, pour élever à la souveraineté de Florence deux bâtars de sa Maison, quoi qu'elle ne manquât pas alors de plusieurs enfans légitimes, dont les actions héroïques pouvoient avoir mérité ce choix, & que tout le monde jugeoit plus capables sans comparaison, de remplir cette place.

Je n'apréhende point que l'on me chicane sur cette proposition, parce que je suis assûré qu'on ne sauroit trouver de circon-

ſtance importante dans la vie de ce Pape qui n'y ait été raportée. Et je penſe même que ſi je m'en tenois là, je ſerois peut-être aſſez heureux pour éviter l'ateinte des Critiques. Mais que n'ai-je point à craindre, lors que la néceſſité de mon ſujet m'obligera de paſſer outre, & de mettre la vérité dans tout ſon jour; lors que le fâcheux deſtin des Anecdotes, qui ne peuvent ſoufrir qu'on laiſſe à la poſtérité rien de miſtérieux ſans l'expliquer, ni rien de ſecret ſans le révéler, m'engagera à ôter inſenſiblement le fard que les Hiſtoriens avoient mis ſur la plûpart des actions de Clément, pour montrer combien de foibleſſes & de fautes contre la bonne politique pululerent de cette premiere irrégularité, & pour expliquer le détail de ces manquemens, qui paſſerent enfin juſques à la préference du cadet de ces deux bâtars à l'aîné, quoi que le cadet n'eût aucune des qualités néceſſaires pour le commandement, & que l'aîné les poſſédât toutes du conſentement de ceux qui le connoiſſoient; & juſques à l'expoſition de Catherine, fille unique & ſeule héritiere de ſa Maiſon, dans une ville forcenée & rebelle, dont il avoit reduit les habitans au déſeſpoir par un ſiége de dix-huit mois?

De plus l'écrivain d'Anecdotes fait ſcrupule de ſe charger des matieres pompeuſes ; & comme il tend principalement à connoître ce qu'il y a de particulier dans les inclinations, il s'arréte quelquefois à ramaſſer les choſes que l'Hiſtorien aura rebutées. Une réponſe imprévuë lui ſert à pénétrer le fond des intentions. S'il ſe fut trouvé à Florence avec Alexandre de Medicis, une ſeule parole de ce Duc lui auroit ſufi pour en faire le portrait. Il eût ſupoſé que l'impénétrabilité du ſecret étoit ſon véritable caractère, auſſi-tôt qu'il auroit oüi dire qu'il étoit lui-même le concierge de ſes deſſeins, mais un concierge ſi jaloux, qu'il ne leur permettoit jamais de ſortir un moment de ſon cœur pour prendre l'air ſur le bord de ſes levres.

J'avoüe ingenûment, que l'Hiſtorien ne fait pas de même, & je le laiſſe volontiers en poſſeſſion de la belle maxime d'Adrian Marcellin, *Diſcurrere per negotiorum celſitudines, non humilium minutias indagare cauſarum.* Je ſai bon gré à Lucien, de s'étre raillé de ceux qui en vouloient uſer d'une autre maniere ; & je blâme Guichardin de l'avoir ſi ſouvent violée ; mais je prétens auſſi, qu'on me laiſſe à mon tour joüir paiſiblement du privilége des

des Anecdotes, & de raporter d'un air sérieux les plus petites bagatelles, lors qu'elles auront été l'origine ou l'ocasion des plus grandes afaires.

L'on me contestera peut-être la validité de ces priviléges, sur ce que Procope, qui s'en est prévalu si souvent, ne s'est mis nulle part en peine de l'établir. Mais je répons en premier lieu, que quand cela seroit, il me resteroit toujours une possession de plus de douze cens ans, qui en bonne Jurisprudence égale du moins un titre plus nouveau. Je soutiens en second lieu, que le silence de Procope ne me sauroit être desavantageux, puis qu'il est contredit par l'usage contraire du même auteur, suivant la maxime des Philosophes, qui ne donnent de force à l'argument négatif, que lors qu'il n'y a rien d'oposé au même lieu d'où il est tiré. Et je remarque en troisiéme lieu, qu'on ne sauroit être bien fondé à tirer un raisonnement de cette nature du livre des Anecdotes de Procope, parce que cét ouvrage n'a pas été conservé tout entier, comme il est aisé de juger par les endroits cités dans Suidas & dans Evagrius, qui ne se trouvent aujourdhui dans aucune de nos éditions ni de nos manuscrits. Ce qui me donneroit toujours lieu de prétendre, que

Procope auroit parlé dans les fragmens qui nous manquent de ce que l'on veut qu'il ait oublié.

Mais, aprés tout, quand je ferois privé de l'autorité de Procope, il me resteroit encore une raison, qui doit à mon avis passer pour fondamentale dans la matiere que je traite; savoir que nonobstant que l'écrivain d'Anecdotes ne soit pas moins obligé que l'Historien de dire la vérité, il n'est pourtant pas obligé de la dire de la même maniere. Car l'Historien n'est proprement obligé de la dire, que lors que les faits qu'il raporte sont tellement vrais, qu'ils sont vrai-semblables: & Guichardin sera toujours blâmé, d'avoir raconté le fait de deux freres rivaux, dont l'un aiant sû que l'autre étoit mieux aimé, parce qu'il avoit de plus beaux yeux, les lui arracha, & les envoia dans une boëte à sa Maîtresse. Il en faloit demeurer là, & non pas ajoûter, que ces mêmes yeux furent remis en leur place par une main si délicate, qu'ils recouvrerent l'usage de la vûë.

Dans le 5. livre de son Histoire.

Je ne suis pas neanmoins du sentiment de ceux qui croient que cette seule particularité sufit pour faire le procés à Guichardin, & le convaincre non seulement de fausseté, mais encore d'erreur mani-

manifeste contre le sens commun. Je veux bien supofer avec les adorateurs de cét Historien, que les deux personnes dont il parle étoient assez illustres dans l'Italie pour étre connües, & que le lieu de l'aveuglement & de la guérison qu'ils veulent soûtenir n'étoit pas si éloigné de Florence, qu'on ne s'en pût informer en peu de temps & sans dificulté. Ce que je trouve maintenant à redire, est qu'un évenement si tragique, & si bizarre, encore qu'il pût étre vrai, n'étoit pas vrai-semblable, du moins dans sa derniere particularité, qui devoit étre omise, ou raportée avec les précautions néceffaires pour persuader le lecteur qu'on ne vouloit point abuser de sa crédulité.

L'écrivain d'Anecdotes au contraire a pour objet le vrai dans toute son étendüe; il le considére également, soit qu'il soit vrai-semblable, soit qu'il ne le soit pas: & le même Procope, qui s'étoit si fort mis en peine pour étre crû, lors qu'il racontoit dans son histoire, qu'un seul Cavalier Isaurien avoit mis en déroute une armée entiere de Gots, le même Procope dit, Je n'use de precaution ni de preambule dans mes Anecdotes, lors qu'il est question de décrire les étranges postures de l'Empereur Justinien pendant la nuit. *Au premier livre guerre Gotique.*

C'est

C'est à son exemple que je prendrai la liberté d'examiner tous les simptomes de la maladie du grand Cosme de Medicis, & que je tâcherai de pénétrer par quels accidens de fatigue ou de débauche le corps de ce Prince perdit les trois fonctions de l'ame l'une aprés l'autre pendant les trois dernieres années de sa vie, & fut privé par une alteration successive de ses organes ; premierement de la raison, en-suite du mouvement, & du sentiment, & enfin de la vie.

Mais si l'écrivain d'Anecdotes a de ce côté plus de liberté que l'Historien, il ne l'a pas d'un autre qui lui seroit bien plus important : car il ne se sauroit proposer ni l'interêt ni la gloire pour la fin de son entreprise; & le champ qu'il cultive lui est tellement inutile, qu'il ne lui produit que des ronces & des épines; il court risque de tout perdre, au lieu de profiter : & le même Conastagio, à qui on avoit promis dix mille écus, outre une grosse pension viagére, pour écrire l'Histoire de la réunion du Portugal à la Couronne de Castille, fut menacé de coups de bâton, dés que l'on sût qu'il cherchoit ailleurs que chez l'Ambassadeur d'Espagne à Gênes, des mémoires pour écrire les dernieres revolutions des Païs-bas.

Il

Il n'oseroit pas même espérer de tirer son nom de l'oubli en faisant revivre les autres; & j'ai lû dans la Bibliotéque du Roi plusieurs manuscrits, qui infailliblement ne seront jamais imprimés, parce qu'ils font le portrait un peu trop au naturel de quelques personnes illustres, en qui l'Histoire n'a pas trouvé de défauts jusques à present, ou du moins n'y en a pas voulu trouver.

Il ne sauroit faire briller ni son éloquence ni son esprit, parce que ces sortes de vérités qui lui sont échûes en partage, doivent nécessairement paroître toutes nûes; & je ne pense pas qu'on puisse gueres trouver dans l'antiquité de stile plus négligé dans ce genre d'écrire qu'est celui de Procope.

Enfin il n'oblige ni le siécle dont il raconte les égaremens, ni celui dans lequel il vit. Ceux qui devroient le mieux profiter de ses instructions sont ceux qui s'irritent davantage en les lisant: & si la République de Venise n'eût ofert un azile à l'infortuné Boccolini, il n'y auroit point eu de sûreté pour lui dans le vieux ni dans le nouveau monde; tant êtoit alors redoutable la puissance de ceux dont il s'êtoit atiré la haine par sa Pierre de touche. *Livre intitulé la Pierre de touche.*

Je

Je passe bien plus outre, & je dis qu'il n'y a presque point de paradoxe dans la Philosophie Stoïque qui ne se vérifie à contre-sens dans la destinée d'un écrivain d'Anecdotes. Il recherche la vérité avec un soin infatigable; mais il la recherche toujours inutilement: il croit arriver à la félicité en y arrivant; & il s'éloigne de son propre bonheur, à mesure qu'il en aproche: il combat pour elle avec beaucoup de peines; & cependant il ne triomphe jamais aprés avoir vaincu. Enfin il est esclave de la vérité, comme Epictete l'étoit de la vertu; il faut qu'il la cherisse pour l'amour d'elle-même, & qu'il ne se plaigne jamais des maux qu'elle lui fera soufrir, pourvû qu'il soit flaté de l'esperance de la posséder.

Il y a d'excelens Peintres qui font les portraits dans toutes les régles de l'art; & ces portraits neanmoins ne sont pas tout-à-fait ressemblans, ils ajoûtent toujours quelque chose aux visages qu'ils représentent; & quoi qu'ils n'en omettent aucun des traits, ni des lineamens, ils en rehaussent tellement l'air & le coloris, qu'on les trouve plus beaux sur la toile qu'ils ne sont dans l'original. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu d'Historien qui

ait

ait entierement évité ce défaut; & c'est ce qui m'empêche de l'apeler une faute. J'en pourrois aporter une infinité d'exemples anciens & modernes : mais je me reduis à celui de Leon X. parce qu'il est de mon sujet.

Il y a trois célébres Historiens qui ont emploié toute la force & la délicatesse de leur stile pour exprimer au vif le genie de ce Pape; savoir Paul Jove, Guichardin, & le Pere Paul Sarpi de l'Ordre des Sarpites. Cependant ils s'expliquent si diversement, que les trois principaux héros de l'Italie ne sont pas plus diferens entr'eux de mœurs & de conduite, que Leon X. l'est de lui-même dans les écrits de ces trois Auteurs.

Paul Jove le fait passer pour un homme haut à la main, & qui vouloit toujours emporter les choses de vive force. Il lui impute la même humeur guerriere dont avoit été agité Jules II. son prédécesseur; il lui fait concevoir, avant même son exaltation, un mêpris dédaigneux de tout le reste du sacré Colége, fondé sur une préseance imaginaire de la Maison de Medicis sur les autres d'Italie; il fait intervenir ce mêpris dans toutes les actions d'éclat, & même dans les plus augustes cé-

Dans son livre, & dans l'éloge particulier de Leon X.

cérémonies, il le prend pour la ſource & le fondement de la guerre obſtinée contre le Duc d'Urbin, & des autres querelles qui ſurvinrent dans toute l'étenduë de ſon Pontificat ; en un mot il veut que la vanité, mais une vanité fiere & choquante, ait été ſa plus forte inclination.

Si vous étiez en peine de ſavoir comment Paul Jove a pénétré ſi avant dans l'eſprit de Leon pour en prononcer un jugement ſi décisif ; il vous répond lui-même par avance, qu'il a été la créature de ce Pape ; que ce fut lui qui lui fit quiter la profeſſion de Médecine & la prétention d'une Chaire à Padoüe, pour s'engager dans l'Etat Ecléſiaſtique ; qui le fit Evêque de Coſme ; qui le choiſit pour étre ſon confident, & pour aſſiſter aux conſeils où ſe prenoient les réſolutions les plus importantes & les plus ſecretes ; qui l'engagea à écrire l'hiſtoire de ſon temps ; qui fit faire des ofices pour lui en France & en Eſpagne, afin qu'on lui communiquât les piéces autentiques dont il croioit avoir beſoin pour la perfection de ſon ouvrage ; & qui ſe découvroit à lui tout entier dans les entretiens frequens & familiers. Ne diroit-on pas à l'entendre parler

ler de la sorte, qu'il a fait le véritable portrait de Leon X.

Cependant Guichardin, qui y travailloit en même temps, en a fait un directement contraire. Il nous donne ce Pape pour un modele achevé de la politique moderne, & pour le plus grand homme de cabinet de son siécle; il le met au dessus du Roi Ferdinand le Catholique, & le fait triompher en sa jeunesse des ruses de ce vieil usurpateur. C'est à lui qu'il atribuë le secret de faire bon gré malgré seconder tous ses desseins par le conseil d'Espagne. *Dans les 12. premiers art. de son Histoire.*

Aprés avoir établi ces merveilleux principes, il n'est point de vertus éclatantes qui ne relevent la peinture de Leon X. Il forme dés l'âge de douze ans, qu'il fut fait Cardinal, ces vastes projets qu'il exécuta depuis lors qu'il fut élevé sur la Chaire de Saint Pierre. Il négocie avec les Etats de Venise, pour sauver les débris de sa Maison, qui avoit échoüé contre la fortune de nôtre Charles VIII. Il ne change point de résolution pour avoir vû périr son frere au passage d'une riviere. Il n'a de pensées que pour élever le fils unique que ce frere avoit laissé dans le berceau; & là-dessus il retourne à Rome, où ses intrigues lui donnent accés à la faveur du

du Pape Jules II. & le font élire Légat dans l'armée destinée pour chasser les François d'Italie. Il est fait prisonnier à la bataille de Ravenne; mais il se sauva dans une conjoncture fatale pour lui, puis que Jules venoit d'expirer. Il entre dans le Conclave, où il profite si bien du caprice des jeunes Cardinaux qui s'étoient mis en tête de faire un Pape de leur âge, qu'il fait pancher leurs sufrages en sa faveur. Il se joint aux Espagnols, & ménage leur amitié tant qu'elle lui est utile pour rétablir sa Maison dans les principales fonctions de la Magistrature à Florence; mais dés que la fortune leur tourne le dos, & qu'il découvre que leur Conseil n'est pas d'humeur à soufrir qu'il usurpe le Duché d'Urbin pour en investir son neveu, il traite avec les François à cette condition. Il dresse le fameux Concordat, dans lequel il se joüe des stratagêmes & de la longue expérience du Chancelier du Prat. Il carresse François Premier, tant que ce Roi est en état de lui faire du bien; mais il n'en a pas plûtôt tiré tout ce qu'il pretẽdoit, qu'il le quite pour se réconcilier avec Charles-Quint. Il projette avec celui-ci une ligue pour rétablir les Sforces dans le Duché de Milan. Il réüssit plûtôt qu'il ne pensoit,

soit, & reçoit de la nouvelle qui lui en est aportée une joie qui lui donne la mort.

Voilà le Leon X. de Guichardin, qui ne ressemble en rien à celui de Paul Jove. Cependant on ne sauroit douter qu'il n'ait été pour le moins aussi-bien informé: car il étoit sorti d'une Maison entiérement dévoüée à celle de Medicis, il étoit presque de même âge que Leon, il avoit été élevé auprés de lui, il l'avoit acompagné dans la bonne & dans la mauvaise fortune, il avoit conduit les intrigues les plus subtiles de son exaltation, il en avoit reçû des honneurs & des bienfaits extraordinaires; en-suite il étoit retourné par son ordre à Florence, où il avoit achevé de ruïner la faction populaire, & ménagé les esprits de ses compatriotes avec tant d'adresse, que ce Pape par son moien avoit commandé neuf années dans cette ville malgré sa liberté. Sa Sainteté l'avoit tiré de là pour l'honorer d'une charge, dãs laquelle elle avoit été obligée de lui confier les plus importans de ses secrets, en le faisant Commissaire général des armées de la ligue contre les François, qu'il exerçoit encore lors que ce Pape mourut.

Aprés cela peut-on reprocher à Guichardin d'avoir manqué de sufisantes instructions? & trouvera-t-on d'autres Historiens dans le siécle passé qui ne lui soient beaucoup inférieurs en ce point, bien loin de pouvoir être comparés à lui? Neanmoins le Pere Paul qui a travaillé au portrait de Leon X. aprés Paul Jove & Guichardin, n'a imité ni les traits de l'un ni les traits de l'autre. Il le représente comme un voluptueux qui s'étoit proposé de goûter toutes les douceurs de la Papauté, & d'en éviter toutes les amertumes; qui ne se chargeoit d'aucune affaire dificile, qui renvoioit à des Ministres subalternes celles qui demandoient du temps & de l'aplication, qui enrichissoit ses parens & ses domestiques, non pas par amitié, mais afin d'en être mieux servi & plus caressé; qui fit une plaie incurable à l'Eglise par le Concordat avec François Premier, & apauvrit l'Eglise par ses profusions; qui ravit la liberté à sa Patrie par un caprice, & ne se soucia pas de la lui rendre, quand aprés la mort de son frere & de son neveu décédés sans enfans mâles, il ne resta plus aucun de ses proches capable de profiter du mal qu'il avoit fait; qui fit présent à sa sœur de l'ar-
gent

gent que la pieté des Alemans avoit destiné pour faire la guerre aux Infidéles ; qui confia la distribution des indulgences dans le Duché de la haute Saxe au plus avare de ses Courtisans ; qui négligea l'hérésie de Luther dans son commencement, & ne se mit en devoir d'arréter la gangrene, que lors qu'elle fut devenüe incurable ; qui avoit de trop libres sentimens de la Religion, & ne se mettoit gueres en peine de l'autre vie.

Je n'oserois parler de la ressemblance de cette peinture : mais je sai pourtant que le Pere Paul a travaillé sur les relations des Ambassadeurs que la République de Venise avoit envoïés à la Cour de Rome sous le Pontificat de Leon, & que ces relations sont d'ordinaire tres-exactes & tres-veritables, comme nous venons de voir par celle de Correro, quand même l'Histoire du Cardinal Palavicin, qui s'est proposé de refuter celle du Pere Paul, & de ne dire rien contre ce qui regarde la personne de Leon, ne feroit point une aprobation tacite de ce que je viens de remarquer.

Que fera donc un écrivain d'Anecdotes tel que je pourrois étre ? Il prendra le pinceau aprés Paul Jove, Guichardin, &

le Pere Paul; mais il ne se servira ni de leurs couleurs, ni de leurs idées. Sa maniere sera toute nouvelle; & au lieu que les autres avoient peint le Pape Leon dans son habit de cérémonie, il le représentera dans son deshabillé. Il se glissera parmi les 10 ou 12 beaux esprits qui assistoient d'ordinaire à son petit coucher, & il le prendra dans son humeur gaie, où il étoit, par exemple, lors qu'il leur donnoit le dessein du Bell. Grammat., & de quelques autres semblables piéces, qui n'ont peut-être pas été assez estimées ni de leur siécle ni du nôtre, vû la délicatesse de leur invention. Il l'ira chercher dans un Vasari, mais le Vasari de la premiere édition; car ce que je vais dire a été retranché des autres; il l'ira chercher, dis-je, lors qu'il prenoit plaisir quelquefois à choquer, & d'autres fois à condécendre à l'humeur capricieuse de Michel Ange; lors qu'il vouloit voir malgré lui son travail, avant qu'il fut achevé, & qu'il s'exposoit à être accablé sous l'échafaut que Michel Ange faisoit tomber sur lui par dépit; lors que ce peintre aiant pris la fuite, & n'osant revenir, il l'avoit falu faire Ambassadeur de la République de Florence, pour le rassûrer par ce caractère inviolable

Il a été imprimé en Allemagne dans le recueil d'Ornavits.

ble; & qu'à la premiere audiance qui lui fut donnée en cette qualité dans une galerie, où le Pape le reçut la cane à la main, la peur de Michel Ange se redoubla, mais en vain, parce que toute la colére de Leon & ses coups de cane furent déchargés sur un Camerier, qui avoit voulu faire le fier dans une si bizarre conversation.

Enfin l'écrivain d'Anecdotes fera ses extraits des excelentes lettres des Cardinaux Bembe & Sadolet, & de celles de Pierre Martyr & de Silvius Antonianus.

Il en tirera des secrets qui seront échapés à la connoissance des Historiens les plus exacts; & de toutes ces lumieres ensemble il formera un caractère de Leon X: que s'il n'est pas aussi beau que les précédens, il sera du moins aussi curieux.

Mais graces à la Bibliotéque du Roi je ne suis pas obligé à me passer de peu de chose, & j'ai trouvé des mémoires encore plus amples, & des instructions plus autentiques. On sait que les premiers Souverains de la Maison de Medicis n'ont pû si bien cacher leurs principales avantures, ni si bien couvrir sous la cendre le feu de

leurs amours & la fumée de leur ambition, qu'il n'en ait volé quelques étincelles jusques au deçà des Alpes. Ils n'ont pas toujours agi sans témoins; & quoi qu'ils eussent aporté toutes les précautions imaginables pour tromper l'avenir, la guerre intestine qui s'est alumée quelquefois dans leur famille ne nous a laissé presque rien ignorer de leurs intrigues.

Il y a eu des Strozzis qui se sont refugiés en France; & comme leur mere étoit la plus proche héritiere de Leon X, leur pere le meilleur ami de Clement VII, & qu'ils avoient eux-mêmes été mélés dans la plûpart des revolutions qui arrivérent sous Cosme le Grand; ils en ont assemblé des mémoires si particuliers, qu'on a sujet de se loüer de leur exactitude.

Ce n'est pas que les mémoires ne doivent être suspects en quelque chose, & qu'ils ne portent même en plusieurs endroits les impressions de la haine, du depit, de la jalousie, & de la vengeance, dont on ne peut nier que les Auteurs n'aient été possédés. Mais c'est aussi pour cela que je m'en suis défié, & que je ne les ai jamais crû dans la moindre circonstance, à leurs seules paroles. Je les ai toujours confronté avec les réponses de leurs

leurs adverſaires, & je ne leur ai ajoûté de foi, qu'autant qu'il m'a paru que ces réponſes n'étoient pas ſufiſantes. En un mot, je n'avance rien ſans avoir examiné les contradictions, & quiconque ſe donnera la peine de lire les ouvrages de Ceni, d'Adiani, & de Manuce, qui ſont les trois plus fameux Panegyriſtes de Coſme le Grand, il y trouvera de quoi me juſtifier en ce point.

Que ſi j'ai profité des éclairciſſemens que l'un des deux partis me donnoit au deſavantage de l'autre, ſi j'ai peſé les divers interêts & les motifs diferens, ſi je les ai comparés avec les circonſtances, & ſi marchant à tâton, j'ai tâché de parvenir à la connoiſſance des choſes ſecretes par le moien de celles qui m'étoient inconnües; je n'ai fait en cela que ce que font tous les jours les Juges, lors qu'il eſt queſtion de prononcer ſur la vie ou ſur la réputation des accuſés, dont les crimes ne ſont pas ſufiſamment averés.

Et en éfet un écrivain d'Anecdotes n'a preſque point d'autre ſecret, au raport de celui qui nous a laiſſé par écrit la vie de Thucidide, pour débroüiller les mémoires confus qu'il a ramaſſés, que d'exa-

C'eſt le Sophiſte Marcellin.

d'examiner diligemment les faits dont ils conviennent ; & de s'en servir en-suite comme de principes pour juger de la verité des autres dont ils ne conviennent pas. Mis encore qu'il ne s'en raporte pas aux Historiens, quelques autorités qu'ils aient ; d'ailleurs, encore qu'il fasse profession d'écrire presque toujours des faits, ou du moins des particularités qui lui ont été inconnües, il ne se mêle neanmoins ni de les reprendre, ni de les charger d'invectives, comme faisoit Thimée, qui les excuse, au lieu de les noircir. Il dissimuleroit leurs fautes, s'il le pouvoit faire sans trahir ses propres lumieres; & lors que la vérité, qui suivant l'expression de Tertullien est la plus imperieuse des vertus, le force de les mettre au jour, il ne le fait jamais sans les amoindrir, ou sans s'excuser lui-même par avance de ce qu'il va étre obligé de faire. Il sait qu'il n'y a rien qui échape sitôt ni si facilement que cette vérité ; que celui qui nous a apris le premier qu'elle étoit au fond d'un puits, pouvoit être soupçonné de l'y avoir ensevelie toute sa vie ; & que le panchant qu'a la nature corrompuë vers le mensonge, n'est pas moins glissant que celui qu'elle a vers l'amour.

La raison qui l'oblige d'en user ainsi est tirée de Diodore de Sicile, qui soûtient que comme il y a de foibles genies qui sont tentés de faire le mal, dés qu'ils savent la maniere de le commettre, il y en a aussi de forts, auxquels il sufit de représenter le vice avec ses plus vives couleurs, pour les en détourner. C'est pour les ames de cette derniere trempe que travaille un écrivain d'Anecdotes, comme l'Historien pour celles de la premiere. Ils tendent tous deux à la même fin, quoi qu'ils prennent des sentiers oposés; & le Chimiste qui donne à boire l'antimoine aprés en avoir corrigé la malignité, n'oblige pas moins le public, que celui qui compose une médecine des simples les plus innocens.

Dans le 2. Livre de sa Bibliotéque.

Le jugement se forme aussi-bien par la contemplation du mal, que par celle du bien; & si la Morale étoit privée de cette sorte d'instructions qui se tirent des malices les plus ingénieuses & les plus cachées, elle seroit de pire condition que les jeunes Gentilshommes Grecs, qui aloient à Thebes chez Ismenias pour aprendre à joüer de la Trompette, parce que ce grand personnage, aprés leur avoir montré le secret de l'emboucher, leur faisoit en-

entendre un homme qui en joüoit tres mal, afin de leur faire connoitre les défauts de son art, en même temps qu'il leur en donnoit les préceptes.

Dans le Chap. 5. du 2. Livre.

Quintilien agissoit de la même sorte à l'égard des enfans des Senateurs & des Chevaliers Romains qui venoient chez lui pour aprendre la Rétorique; car il les menoit entendre aussi souvent les mauvais déclamateurs que les bons. Il leur faisoit remarquer les vices des harangues que le vulgaire admiroit le plus, les mots impropres, les façons de parler obscures, les stiles enflés, les lâches, les éféminés, & ceux qui choquent les oreilles chastes.

En son 2. Livre.

Les Anecdotes sont des miroirs qui ne flattent point; & le même Diodore qui en recherche l'origine dans la derniere exactitude, remarque, que l'Egypte jouït d'une tres-longue & tres-profonde tranquilité tant qu'elles y furent en usage. Car aussi-tôt que le Roi êtoit mort, on exposoit son corps au milieu de la place publique, où chacun avoit la liberté de le loüer autant qu'il le méritoit, & de lui reprocher toutes les mauvaises actions qu'il avoit commises. On mettoit en balance les plaintes & les aclamations, & s'il

s'il se trouvoit que ses vices l'eussent emporté sur sa vertu, sa mémoire êtoit détestée, & on lui refusoit l'honneur de la sepulture. Celui qui lui succédoit profitoit d'un exemple dont il avoit été le témoin, & gouvernoit l'Etat avec toute la justice nécessaire, pour n'avoir rien à craindre de la haine publique aprés sa mort.

Certes ce ne seroit pas peu contribuer à la félicité des siécles à venir, que de leur faire voir les choses de la même maniere qu'elles ont été dans le nôtre, ou dans celui de nos Peres, sans y rien ajoûter, diminüer, ni changer. Ceux qui ont évité par bonheur ou par adresse les peines qu'ils avoient méritées, n'éviteroient pas l'infamie; & ceux que leur exemple pourroit attirer dans de semblables crimes, s'acoutumeroient de bonne heure à avoir pour la postérité quelque sorte de crainte mélée de respect. Ils apréhenderoient le jugement de leurs neveux, & se mettroient en devoir de faire des actions qui fussent aprouvées. Ils auroient peur, aussi-bien que Ciceron, de ce qu'on diroit d'eux à six cens ans de là; ils prieroient comme lui les Auteurs modernes, de ne les pas maltraiter dans leurs écrits; &

 pour

pour leur donner lieu de le faire sans préjudice de la vérité, ils leur mettroient en main des actes sincéres & des instructions autentiques.

Il s'est trouvé des gens sensibles à un trait de plume, quoi qu'ils ne le fussent ni aux remors de la conscience, ni à la sévérité des loix: & l'on voit un Prince au commencement du siécle passé, qui ne pouvant étre détourné de commettre un inceste avec sa propre fille par toutes les maximes de la Religion Chrêtienne, le fut éficacement par la reflexion qu'on lui fit faire, que la chose ne pouvoit être si bien cachée, que la postérité ne le sût.

Ce n'est pas qu'il ne se soit rencontré de temps en temps des hommes assez généreux, pour n'étre portés à déguiser la vérité ni par la qualité des présens qu'on leur faisoit, ni par la crainte des suplices dont ils étoient menacés: mais c'est qu'il y en a eu si peu, principalement dans les deux derniers siécles, que je n'en ai pû trouver que deux dont il ne sera peut-être pas inutile d'en raporter ici l'exemple, pour la rareté du fait.

Il n'y eut jamais de Roi qui se mit plus en peine de ce que l'on diroit de lui
aprés

aprés sa mort, que le dernier Alphonse qui porta la Couronne de Naples. Il ne travailla pas seulement à gagner des batailles, & à faire de ces sortes d'actions qui tiennent du Roman : mais il eut encore soin de chercher des plumes dignes de les écrire, & capables de les embelir. Il n'y en eut point de fameuse qu'il n'essaiât de gagner ou de corrompre ; & tous ceux qui avoient de la réputation reçurent de lui des pensions ou des présens, dans quelque contrée de l'Europe que la naissance ou la fortune les eût confinés. Cependant il n'y a jamais eu de Monarque dont les défauts aient été mieux particularisés que les siens. On n'ignore pas la moindre de ses foiblesses, & on a beau lire dans Pontanus, dans Panorme, dans Benedicti, & dans soixante quatre autres Historiens, qu'il posséda toutes les belles qualités qui forment les Héros, personne ne le croit, & l'on aime mieux ajoûter foi à Bernardin Cerico, qui ne lui atribüe que des afections tres communes ; quoi que ce Cerico soit d'ailleurs un tres pitoiable historien.

Il y en a un manuscrit en la Biblioteque du Roi.

Castruccio Castacrani au contraire, a été difamé par trente célébres Historiens d'Italie, dont il y en a dix de Florence.

 On

On lui a reproché tous les excés dont la tirannie est capable, quand elle n'a plus rien à craindre; & Machiavel en a fait un ouvrage exprés d'un stile si malin, qu'il tourne en raillerie toutes les actions qu'il ne sauroit blâmer. Il n'en a pourtant pas été crû, non plus que ses compatriotes; & quoique Nicolas Tegrinus, qui fit en même temps l'apologie de ce grand Capitaine, fut inférieur à Machiavel dans toutes les autres parties qui composent un parfait Historien, on n'a pas laissé de juger qu'il êtoit plus sincére que lui. On a aprouvé les contradictions qu'il met dans sa préface, pour desabuser ceux qui avoient été prévenus au préjudice de la vérité; & l'on demeure d'acord aujourdhui, que ni le témoignage de Machiavel, ni celui des autres Florentins n'est pas recevable en ce qu'il touche Castacrani, parce qu'on les soupçonne d'avoir voulu venger leur Patrie, du moins avec la plume, des afronts qu'elle avoit reçûs d'un Général d'armée qui avoit été son plus redoutable énemi, quoi qu'ils fussent convaincus que ce Général n'avoit point eu d'autres défauts, que dans une conjoncture, où il n'étoit pas possible d'exercer les vertus militaires par des voies legitimes.

Mais

Mais comme les deux évenemens que je viens de raporter sont peut-être les seuls où l'on ait fait une rigoureuse justice à la vérité oprimée depuis que l'on décrit l'Histoire, il ne s'y faut atendre que de bonne sorte. Il faut éviter l'écueil, où sont d'ordinaire naufrage ceux qui ne se figurent pas que l'on puisse aporter trop d'exactitude à découvrir les choses les plus secretes. Il faut se souvenir, qu'encore qu'un écrivain d'Anecdotes soit plus souvent & plus étroitement obligé de dire la verité, qu'un Historien, il ne l'est pas neanmoins en toutes rencontres, à parler sans exception; au contraire il la doit suprimer par tout où il n'est pas possible de la révéler sans agir contre les bonnes moeurs.

J'avoüe que Procope a manqué contre ce principe, & je suis trop sincére pour ne l'abandonner pas en ce point. Je n'entreprens ni de l'excuser, ni de le défendre; & je m'égarerois moi-même, aussi-bien que mes Lecteurs si je suivois ses traces. Je sai bon gré à la pudeur de celui, qui en faisant imprimer les Anecdotes, en a retranché les endroits, où les infamies de l'Impératrice Théodore, lors qu'elle assistoit aux divertissemens publics, étoient

C'est le Docteur Alleman.

 trop

trop vivement représentées. Je souhaite que ce vuide ne soit jamais rempli, & que ceux qui le pourroient n'en aient ni la volonté, ni le loisir.

Il est dans la Galerie de la Bibliotеque du Roi.

Je n'ai gueres moins d'aversion pour l'éfronterie de Petrus Candidus December, qui écrivoit il y a deux cens ans les vies des Ducs de Milan, & l'on se seroit bien passé de savoir, pourquoi Philippe Visconti faisoit joüer si souvent à la paume les jeunes Gentilshommes du Milanois en sa présence.

L'art de la plus infame prostitution ne se doit pas aprendre dans les Anecdotes, non plus que dans l'Histoire, & les loix de l'honêteté méritent bien d'être aussi scrupuleusement gardées en l'une que dans l'autre. Il ne faut point imprimer de dangereuses pensées dans les esprits, sous prétexte de leur rendre le vice plus abominable; ni le remplir de honteuses idées, lors qu'il seroit question de les animer à la recherche de la gloire, en leur représentant les plus éminentes vertus.

On ne doit pas soufrir ni dans les Anecdotes, ni dans l'Histoire, qu'il paroisse en public des choses, qui ne seroient point entendües sans horreur dans une conversation bien réglée: & si les ordures qu'on lit

lit dans les anciens Romans ne laissent pas de produire de pernicieux éfets, quoi que l'on soit prévenu de leur fausseté; que ne feront pas celles que la mémoire essaiera de retenir, parce qu'elles sont véritables?

Il n'y a jamais eu de République qui ait donné droit à des particuliers sur la réputation d'autrui, & qui n'ait puni ceux qui aloient troubler les morts jusques dans leur sepulchre. La morale des Peres & des Conciles veut qu'on tienne pour homme de bien celui qui en avoit le bruit au moment qu'il a cessé de vivre, lors qu'on n'a point de preuves évidentes du contraire; & c'est principalement par cette derniere considération que je tirerai le rideau sur les amours de Cosme de Medicis avec Camille Martelli, & sur celle du Duc François son fils avec Blanche Capello. J'en laisserai les principales circonstances dans les Mémoires où je les ai vûës, & je n'en tirerai que celles qui ont une liaison si particuliere avec les plus notables évenemens de la vie de ces deux Princes, que faute de les avoir choisis, ni Manuce, ni Civi, ni les autres Historiens ne sont pas intelligibles dans les endroits de leurs gros volumes

que l'on feüillete avec trop de curiosité. Mais c'est trop long-temps arrêter le Lecteur à l'entrée de celui-ci ; il faut l'introduire au dedans, & le rendre juge, si j'ai bien mis en pratique les spéculations dont je viens de l'entretenir.





LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

Argument du Premier Livre.



LEs grandes richesses de Cosme de Medicis, surnommé le Vieux, aquises par le commerce, le rendant suspect aux Florentins, quatre des plus illustres familles conspirent contre lui, & le font mettre en prison. Le dessein de l'empoisonner est pris, mais il profite de l'irrésolution du Geolier, & de l'adresse d'un boufon, par le moyen duquel il gagne le Gonfalonier, qui prend son

A temps,

temps, & le remet adroitement en liberté. Il se retire à Venise, d'où il ménage son retour à Florence, & fait banir ses énemis. Il achève sa vie en repos, & ne laisse qu'un fils nommé Pierre, de peu de sens & d'une santé confisquée. Les Pitti conspirent pour l'assassiner, & prénent assez bien leurs mesures; mais il leur échape par un caprice qui lui vint à propos. Leur conspiration se découvre. Ils sont exilés. Les Vénitiens les apuient. Ils entrent en armes dans la Toscane, mais le dessein mal concerté de surprendre Pise, leur fait perdre l'ocasion d'entrer dans Florence, & de profiter du trépas de Pierre de Medicis, qui meurt de la goûte.

Auteurs imprimés & manuscrits dont le premier Livre a été tiré.

LEs actes de la fondation de l'Eglise de Saint Laurent à Florence. Les peintures de la galerie du vieux Palais de Medicis. Le second tome de George Vasarii. L'Eloge de Cosme le Vieux, parmi les petits éloges de Paul Jove. Les droits de la Maison de Savoye sur le Royaume de Chypre. La cinquiéme partie des œuvres de Pogiode. La premiére Edition de la vie de Coleon. Antonius Companus dans la vie de Braccio. Maniféste pour Philipe Strozzi & ses enfans, contre Cosme de Medicis.

LES



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE PREMIER.



'Est une chose surprenante, qu'entre tant d'auteurs, qui se sont mêlés d'écrire l'histoire de Florence, on n'en trouve pas un qui se soit tenu dans les bornes de la moderation, lors qu'il a traité de la Maison de Medicis, avant qu'elle fut élévée à la souveraineté; ceux que la jalousie ou quelqu'autre passion maligne animoit contr'elle, ont essaïé de lui donner une origine si basse, & si peu conforme à la grandeur où elle est maintenant; qu'il lui seroit plus avantageux de n'avoir point été connüe, que de l'être de cette sorte. Les

auteurs se sont imaginés qu'ils pouvoient passer jusques dans la flaterie; dans un sujet où ceux qui les avoient précédés, s'étoient si facilement laissés emporter à la satyre, & nous ont représenté les Ancêtres du vieux Cosme de Medicis dans une fortune si haute au dessus de ses concitoïens, qu'on auroit de la peine à croire qu'ils eussent vécu dans la condition privée, si on ne le savoit d'ailleurs.

Il y en eut même vers le milieu du siécle passé, qui pour faire mieux leur cour auprés de Catherine de Medicis, voulurent persuader à cette Princesse, qu'elle étoit originaire de France des deux côtés, & que ce n'étoit que depuis trois cens ans qu'un Julien de Medicis avoit passé du Poitou dans la Toscane, où il avoit mené une compagnie de cavalerie au service de la Republique de Florence.

Pour moi, comme je n'ai point d'autre dessein que de ramasser ici les vérités que les autres Historiens ont omises à dessein, ou faute de les avoir connües, je me sens obligé de dire, que la Maison de Medicis a toujours été comprise entre les Noblés de Florence, depuis que cette ville racheta sa liberté de l'Empereur Rodolphe Premier, & que le trafic, dont elle faisoit profession, & qu'on lui reproche, en est la preuve, puis que tous les Historiens de Florence avoüent que les gentils-hommes du païs étoient presque tous engagés dans le commerce, & que les familles les plus considérables avoient des facteurs dans les meilleures villes de l'Europe.

Ce fut par cette voie que Cosme de Medicis, surnommé le Vieux, aquit de si grandes richesses, qu'il n'y avoit pas mêmes de Prince en Italie qui lui fut comparable en ce point: car encore qu'on ait soupçonné, que le fameux Balthazar Cossa qui fut déposé de la Papauté, lui avoit revélé en mourant le lieu où il avoit caché son trésor: cette bonne avanture peut bien avoir donné le commen-

cement à sa fortune, mais non pas l'avoir poussée au point où l'on l'a vû dix ans aprés, lors qu'il n'y avoit point de contrée dans le monde, comme depuis la Perse jusques dans l'Andalousie, qui ne servit à son négoce.

La diversité des Religions ne l'empêchoit pas de traiter avec les Infidéles, & la correspondance qu'il eut toujours avec les Empereurs Turcs, qui regnoient de son temps, obligea ces Princes à mettre ses facteurs en la place de ceux de Genes & de Venise, qu'ils avoient chassés, pour des raisons d'Etat, des places les plus marchandes de la Thrace, & de la petite Asie. Les Emires de Babilone, & les Mammellus d'Egypte lui faciliterent la voiture des soïes, & des plus précieuses Marchandises de Mogol, & il profita si bien de l'indigence où les Paleologues Empereurs de Constantinople étoient reduits, qu'ils lui vendirent à vil prix la meilleure partie des pierreries, & des meubles magnifiques, qui leur êtoient restés du luxe des Justiniens & des Porphirogenetes. En un mot il devint si puissant que ses compatriotes en conçurent de la jalousie, quoi qu'ils fussent accoûtumés à des gains extraordinaires.

Le gouvernement de Florence étoit alors populaire en aparence, mais il étoit temperé de sorte que les anciennes familles y avoient la principale autorité. Ces familles étoient celles de Strozzi, de Petrucci, de Barbadorus & des Albizzi. Elles n'étoient pas fort unies entre elles, mais elles avoient cela de commun qu'elles obéïssoient à celui d'entre elles qui étoit l'aîné, & qu'elles en éxécutoient les ordres avec le même zéle que s'il eût été leur souverain. De là vient qu'il ne fut plus dificile à leur chef de les engager à la perte de Cosme de Medicis. Aprés qu'ils eurent eux-mêmes résolu de le perdre, ils firent assembler extraordinairement le peuple, & lui remontrerent que Cosme étoit l'u-

nique auteur de la misére, où la République de Florence étoit alors reduite; que c'étoit lui qui faisoit travailler à Lyon & dans Anvers, aux manufactures que la France, l'Espagne & l'Angleterre avoient acoûtumé de tirer de la Toscane, & qui par conséquent sous pretexte de meilleur marché ôtoit le pain à ses concitoiens, pour enrichir les étrangers; qu'il n'y avoit plus de marchans à Florence, pour acredités qu'ils fussent, dont il ne ruinât le trafic, par de prodigieuses avances, qu'il faisoit à tous ceux qui en avoient besoin, & par l'adresse qu'il avoit d'acheter sur les lieux les étofes, & les épiceries les plus fines, & de les faire transporter à moins de frais, ce qui lui donnoit lieu d'y trouver mieux son conte, quoi qu'il les donnât à meilleur marché; qu'aprés cela ses facteurs les distribuoient à moindre prix d'un tiers; & atiroient chez eux un si grand concours de marchans, que les autres boutiques étoient désertes.

Il n'en faloit pas davantage, pour animer contre Cosme de Medicis un peuple, que l'on prenoit par son foible, parce qu'il étoit extraordinairement avare. On décréta contre sa personne, on s'en saisit, & on le mit dans une prison obscure, dont on fit soigneusement garder les avenües.

Ses énemis en demeurerent là, parce qu'ils ne s'étoient pas d'abord concertés de lui faire du mal, & qu'ils se figuroient que ce seroit assez de le mettre hors d'état d'agir, pour interrompre son commerce & rétablir le leur. Mais lors qu'ils eurent fait reflexion, qu'il n'y avoit point d'Europe dont le flux & le reflux fussent plus à craindre que l'humeur inconstante des Florentins; que ces peuples n'auroient jamais persisté huit jours dans une même resolution; qu'ils ne feroient pas plus fermes en celle-ci qui leur avoit été inspirée, & qu'en tout cas, comme le souverain Magistrat, qu'on appelloit Gonfalonnier, changeoit tous les deux mois, il

pou-

pouroit arriver que les sufrages du peuple le deferassent à un ami de Cosme de Medicis, qui ne manqueroit pas aussi-tôt de le mettre en liberté. Alors la perte de ce prisonnier fut jurée, & l'on en chercha long-temps les expédions.

Il y en eût dans l'assemblée qui proposoient de lui faire son procés devant le peuple, & se chargerent de trouver des crimes & des témoins sufisans pour le faire condamner à la mort. Mais les autres dont le nombre étoit plus grand, jugerent que la procédure en seroit trop longue, & que pendant qu'on y travailleroit, il surviendroit infailliblement quelque tumulte dans la ville, qui ouvriroit à Cosme de Medicis les portes de sa prison. Il fut donc arété que l'on s'en déferoit au plûtôt, & comme la voie du poison étoit la plus secréte, elle fut preferée aux autres.

Rodolphe Petrucci chef de la famille, & le plus considerable des énemis de Cosme, eut la commission de voir Federic Malavotta, qui avoit l'intendance des prisons publiques, & de le disposer à ne donner à Cosme d'autre nouriture que celle qu'on lui feroit porter. Malavotta étoit à proprement parler un homme qui n'avoit ni bonnes ni mauvaises qualités, & qui n'étant ni des amis, ni des énemis de Cosme, sembloit ne pas refuser l'ocasion de faire sa fortune, pourvû qu'elle lui fut oferte dans une conjoncture, où il y eut plus de gain à espérer que de péril à craindre. Petrucci le sonda long temps avant que de s'ouvrir, & il ne lui fit la proposition, dont il étoit chargé, que lors qu'il le vit en état de l'ouïr sans emportement. Mais en lui découvrant le secret dont il étoit question, il tomba dans une faute assez ordinaire à ceux qui sont encore novices dans les grandes intrigues, je veux dire qu'il gâta son afaire, pour avoir trop témoigné de la vouloir faire réüssir.

Il ofrit d'abord à Malavotta une somme si

considérable, qu'encore qu'elle ne fut point excessive à l'égard des richesses des énemis de Cosme, elle ne laissoit pas neanmoins de persuader celui à qui elle étoit présentée, qu'il faloit bien que la permission qu'on souhaitoit de lui fut d'une extrême importance, puis qu'on n'épargnoit rien pour l'obtenir. C'est ce qui l'obligea de répondre à Petrucci en des termes, qui pour être ambigus, ne lui donnoient pas moins à entendre, que s'il n'étoit pas homme à se rendre du premier coup, il l'étoit à ceder à la seconde, ou du moins, à la troisiéme recharge.

Petrucci content de l'avoir conduit jusques là, en fut porter la nouvelle à ses complices. Mais pendant qu'ils préparoient l'argent & le poison, Cosme de Medicis étoit agité d'une extrême inquietude. Il avoit l'esprit pénétrant, comme l'ont ordinaire tous les Florentins: & la parfaite connoissance qu'il avoit du genie de ses énemis ne lui laissoit pas lieu de douter, qu'ils n'attentassent à sa vie par la même voie qu'ils avoient en éfet choisie pour la lui ravir. Sur cette proposition il n'avoit rien voulu goûter, de ce qu'on lui avoit aprêté durant quatre jours, & cette longue abstinence l'avoit tellement abatu, quoi qu'il fut d'un tempérament assez vigoureux, que Malavotta, qui le voioit de temps en temps craignit qu'il ne se laissat mourir de faim, & ne lui fit perdre par conséquent la somme que Petrucci lui avoit oferte. Pour y remédier il alla dans la chambre de Cosme de Medicis, il y fit porter son souper, il fit devant lui l'essai des viandes, & l'excita à manger par une contenance gaye. Aprés le repas ils eurent un entretien dans lequel Cosme de Medicis n'oublia pas d'insinüer à son hôte, qu'encore que ses énemis se fussent emparés de ses éfets, il ne laissoit pas encore d'avoir des trésors cachés dans Florence, capables d'enrichir quiconque l'oseroit mettre en liberté.

Ces paroles firent d'autant plus d'impression sur l'es-

l'esprit de Malavotta, qui étoit prévenu du bruit qui couroit, que son prisonnier n'avoit pas encore tiré de terre tout l'or & l'argent monoié, que Balthazar Cossa lui avoit enseigné en mourant, de peur de paroître trop riche dans un Etat populaire. Et comme les esprits foibles sont toujours du parti de ceux qui les persuadent les derniers, Malavotta aida de lui-même à se convaincre, qu'il y avoit plus à gagner pour lui avec Cosme de Medicis qu'avec Petrucci.

Dans cette pensée il ne songea plus qu'à réjoüir son prisonnier ; & Cosme de Medicis, pour lui faire compliment, se mit à dire, qu'il voudroit pour beaucoup n'avoir pas la mélancolie dont il étoit accablé, afin de pouvoir contribuer de son côté à leur entretien. Malavotta lui répondit aussi-tôt qu'il l'en gueriroit, s'il vouloit dés le lendemain, en lui amenant à dîner Farganacia, en la compagnie duquel il étoit impossible de s'ennuyer. Ce Farganacia étoit un homme de la lie du peuple, mais qui s'étoit familiarisé avec les plus illustres Citoiens de Florence par l'enjoüement de sa conversation. Il étoit de toutes les parties delicieuses, & quoi qu'il fut d'une humeur assez emportée, il avoit l'esprit si souple & si complaisant, qu'il ne faisoit jamais de querelle. Il représentoit agréablement toutes sortes de personnages, & la raillerie, dont il se servoit presque à tout propos, n'alloit jamais jusqu'à la medisance. Cependant tant de belles qualités ne lui avoient pas aquis, parmi les honnêtes gens, toute l'estime qu'il sembloit mériter, parce qu'il n'étoit plus le même quand il se métoit avec des gens d'aussi basse naissance que lui : car il se relâchoit alors entierement, & passoit plusieurs jours de suite à s'enivrer avec eux. Ce qui lui avoit attiré le mépris des plus honorables bourgeois, & principalement de ceux qui nommoient aux Magistratures, dans l'esprit desquels

Il y a un un livre des bouffons dans la Bibliotheque du Roi.

quels il passoit pour un boufon, & à qui l'on ne pouvoit confier, sans indiscretion, aucune afaire d'importance.

Cosme de Medicis, qui le connoissoit mieux, n'en faisoit pas le même jugement. Il le distinguoit d'entre les personnes qui s'adonnoient aux excés de bouche par la seule passion de manger & de boire, & celles qui ne s'y laissoient quelquefois emporter, que pour banir pour un temps de leur imagination les pensées affligeantes dont elles se trouvoient obsedées. Et comme il savoit que Farganacia étoit de cette derniere catégorie, il ne tenoit pas qu'il y eut de l'imprudence à l'emploier dans une afaire hazardeuse. C'est ce qui lui fit témoigner à Malavotta, qu'il ne seroit pas fâché que cét agréable railleur le divertit à table le lendemain. Farganacia vint, & mit en usage tout ce qu'il avoit inventé, ou apris de plus facetieux. Cosme de Medicis feignit au commencement de n'en être pas beaucoup touché, mais il se relâcha peu à peu, & y prit à la fin tant de goût, que Malavotta devant se retirer incontinent aprés le repas, pour faire une dépêche dans son cabinet, & ne jugeant pas que la civilité lui permit de laisser sitôt son prisonnier seul, il lui dit qu'il lui demandoit pardon de ce qu'il l'aloit quiter pour un quart d'heure, mais qu'en recompense il lui laissoit Farganacia, qui l'entretiendroit bien mieux dans sa belle humeur. Cosme de Medicis qui ne demandoit autre chose, le remercia de sa courtoisie, & dés qu'il fut sorti s'adressant à Farganacia, il le caressa, & lui fit entendre qu'il pouvoit être son liberateur, & l'assura qu'il ne manqueroit ni d'argent ni de pierreries, s'il vouloit entreprendre un ouvrage si juste & si glorieux.

Farganacia voulut d'abord s'excuser sur ce qu'il ne le pouvoit pas, mais Cosme de Medicis lui fit voir qu'il le connoissoit beaucoup mieux, qu'il ne pen-

penſoit l'être. Il lui parla de la liaiſon ſecrete qu'il avoit depuis long-temps avec Bernard Gadagne, qui étoit alors grand Gonfalonier, c'eſt-à-dire ſouverain Magiſtrat de Florence. Il ajoûta que comme il y avoit déja un mois que Gadagne étoit élu, & que par conſéquent il n'avoit plus qu'un autre mois à être en charge, il n'y avoit point de temps à perdre pour ſauver un homme de bien; que ſon innocence étoit ſi certaine que ſes propres énemis en étoient perſuadés, & que tous ſes crimes prétendus ſe reduiſoient à s'être rendu par des voies légitimes le plus riche particulier d'Italie.

En-ſuite il exagera la malice de ceux qui le vouloient perdre; il parcourut les moiens qu'ils avoient d'en venir à bout, & ſans donner le loiſir à Farganacia de lui répondre aucune choſe, il conclut ſon diſcours, en lui mettant dans la main une demie bague pour la porter au Prieur des Jacobins, qui ne l'auroit pas plutôt aperçüe qu'il lui donneroit cent écus d'or, qu'il le prioit d'accepter pour le premier preſent, & mille autres qu'il le prioit de préſenter de ſa part à Gadagne.

Je ne ſaurois dire qui plût davantage à Farganacia, ou la liberalité de Coſme de Medicis, ou l'extréme confiance qu'il lui témoignoit; mais je ſai bien que l'une ou l'autre de ces qualités, ou peut-être, toutes les deux enſemble l'ébranlerent ſi fort, qu'il avoit déja ſerré la moitié de la bague & juré le ſecret & la fidélité à ſon nouveau bien-faiteur, lors que Malavotta revint, & qu'il les obligea par ſa préſence à reprendre un air moins ſerieux.

Ils ne demeurerent pas long-temps enſemble, & Farganacia prit congé d'eux le plûtot qu'il pût, ſous prétexte d'une partie qu'il avoit faite pour le ſoir, mais en effet, pour retourner dans ſa maiſon, & pour y concerter ce qu'il y avoit à faire. Il examina tous les motifs capables de l'obliger à tenir parole à Coſme, ou de l'en détourner. Mais enfin

l'espérance de devenir riche, acheva de le déterminer. Il alla le lendemain dés la pointe du jour au monastere des Jacobins, il y vit le Prieur, il le conduisit insensiblement dans un endroit écarté, il lui montra la demie bague, & reçût incontinent la somme qui lui avoit été promise, & celle qu'il devoit présenter à Gadagne.

En suite il marcha droit à l'hôtel du Gonfalonnier, & quoi que le Portier l'avertit qu'il dormoit encore, il ne laissa pas d'entrer dans sa chambre, parce qu'une longue familiarité lui en avoit aquis le privilege. Il attendit que Gadagne fut éveillé, & la premiére chose qu'il fit aprés l'avoir salüé, fut de conter en sa présence les beaux écus d'or qu'il portoit. Gadagne surpris de cette nouveauté lui demanda qui l'avoit fait si riche, & Farganacia lui repartit qu'il n'étoit que son trésorier. Il prit là-dessus son serieux, & raconta au Gonfalonnier son avanture du jour précedent, sans en rien déguiser. Il en fut écouté plus favorablement qu'il ne pensoit: car encore que Gadagne ne fut pas des amis de Cosme, il n'en étoit pas énemi, & comme il n'avoit jamais eu de diferent avec lui, il n'avoit point voulu entrer dans la ligue, qui s'étoit formée pour le perdre.

Cette considération jointe aux instances de Farganacia, & à la gloire de tirer du péril un innocent du mérite de Cosme de Medicis, & capable de reconnoître magnifiquement les services qu'on lui rendroit, lui fit accepter les mille écus, & l'engagea par conséquent à mettre tout en œuvre pour le délivrer. Il prévit sagement, que pour peu qu'il donnât de loisir aux adversaires de ce prisonnier, ils presseroient Malavotta de l'empoisonner, & que si Malavotta persistoit à s'en excuser, ils étoient assez acredités dans Florence, pour exciter une dangereuse sedition, pour obliger ce qu'il y avoit de leur dépendance parmi le menu peuple, à prendre les armes, &
pour

pour le mener droit aux prisons ; qu'il seroit aisé de les forcer, & d y massacrer Cosme de Medicis, avant que le Magistrat y pût aporter aucun ordre. Il faloit donc détourner ce coup par une subtile contre-ruse, & voici celle dont s'avisa Gadagne. Il feignit de préter l'oreille à ceux qui le solicitoient de se déclarer contre Cosme de Medicis, & leur persuada finement qu'il en vouloit aussibien qu eux à ce prisonnier, qu'ils crûrent l'avoir atiré dans leur entreprise.

Ils en firent le recit dans leur assemblée, où les irrésolutions de Malavotta étant balancées avec la nouvelle face que prenoit l'afaire, pour la déclaration prétenduë de Gadagne ; on changea la résolution d'empoisonner Cosme de Medicis, & l'on reprit celle qui avoit été rebutée, qui étoit de le perdre dans les formes. Gadagne qui ne demandoit pas mieux que de les avoir reduit à ce point, se chargea de les favoriser en tout ce qui dépendroit de la Magistrature. Le procés fut instruit par des Juges subalternes, & porté ensuite au Conseil des huit, où l'on examinoit les matieres d'Etat. Cosme de Medicis y fut acusé d'avoir machiné contre la liberté de la patrie ; l'on y donna de longues audiances aux délateurs, les témoins déposérent, & furent confrontés, & l'afaire prit un train dans peu de jours, qui jetta Cosme de Medicis dans une étrange incertitude de sa vie, nonobstant que sa conscience ne lui reprochât rien, & qu'il reçût de temps en temps de Farganacia des avis secrets, qui portoient qu'il n'avoit rien à craindre. Gadagne hâtoit la procédure autant qu'il pouvoit, & les énemis de Cosme de Medicis y contribuoient de toutes leurs forces, parce qu'ils étoient prévenus de la pensée, que c'étoit leur interêt. Cependant ce fut par là qu'ils furent trompés, & que Gadagne se joüa le plus finement de leur credulité : car aprés avoir ajusté ses intrigues dans le Conseil des huit, &

s'être assuré du nombre des sufrages qui sufisoient pour exempter l'accusé du dernier supplice, il fit raporter le procés deux jours plutôt que ne pensoient les énemis de Cosme de Medicis, & prononça lui-même une sentence, qui mérite d'être bien examinée, puis qu'elle n'a point de circonstances qui ne soient tres curieuses.

Il avoit judicieusement prévû que si le prisonnier étoit absous, il seroit presque en aussi grand danger que s'il avoit été condamné à mort, parce que ses énemis dressoient tous les jours des partis pour l'assassiner, & ce fut la raison qui l'empêcha de le faire déclarer innocent. Il n'ignoroit pas non plus, que c'étoit lui faire coure le même hazard, que de lui imposer toute autre peine, que celle de l'exil, à cause du pouvoir de tous ses adversaires dans tout le territoire de Florence; & c'est ce qui le fit pancher du côté du banissement. Il étoit convaincu que s'il atendoit le jour destiné pour le jugement, les énemis de Cosme de Medicis y comparoitroient avec un équipage capable de faire violence aux Magistrats; & d'éxécuter en-suite de leurs propres mains, ce qui auroit manqué à la rigueur de la Sentence, & c'est ce qui la lui fit anticiper. Enfin il savoit qu'à moins que d'aller lui-même avec tous les Officiers de la Justice, tirer de prison Cosme de Medicis, & le conduire jusques sur les terres d'un autre Souverain, ceux qui en vouloient à sa vie pouroient être assez-tôt à cheval pour l'enlever sur les chemins, & c'est ce qui lui fit mettre la clause expresse dans l'arrêt, sous prétexte que les amis de Cosme de Medicis étoient assez puissans pour le dérober à la rigueur de la Justice. Il ordonna donc que Cosme seroit bani présentement, & pour toûjours, de la ville & de l'Etat de Florence, & que le Magistrat iroit incessamment le tirer hors de prison, & le conduire jusqu'à l'entiere éxécution de l'arrêt.

Cela fut éxécuté avec une promptitude, qui surprit

prit les plus vigilans des amis & mêmes des énemis de Cosme. Ce prisonnier n'aprit rien de la Sentence, que par la signification qui lui en fut faite, quoi qu'il y eut en campagne un grand nombre de fidels espions, & le Concierge Malavotta fut bien étonné de voir, que l'on lui enlevoit son prisonnier, & que l'on le privoit en même temps de tous les avantages qu'une plus longue garde lui eût infailliblement aportée. Mais les énemis de Cosme de Medicis tomberent dans une extrême consternation, lors qu'ils aprirent en même temps qu'il avoit été jugé, mis hors de prison, & mené sur la frontiere.

Cette nouvelle qui rompit toutes leurs mesures, fit une opération dans leurs esprits, qui fut extrémement favorable à leur énemi: car ils cesserent de le poursuivre jusqu'à ce qu'ils eussent pris d'autres mesures entr'eux; & cette petite tréve donna à Cosme de Medicis le temps de tirer de Florence, & des environs, la meilleure partie des effets qu'il y avoit cachés.

Toute leur fureur se tourna contre Gadagne, & sa posterité se ressent encore aujourdhui des pertes qu'ils lui firent soufrir, quoi que Catherine de Medicis étant devenuë Reine de France l'ait transplantée dans cét Etat, & que même à present elle commande les armées de nôtre invincible Monarque en Afrique. Ils ruïnerent son commerce, ils le decrediterent auprés du même peuple qui l'adoroit auparavant, & chez les étrangers. Ils embarasserent tellement sa Magistrature, qu'elle lui fut plus onereuse qu'utile, & leur rage alla jusqu'à vouloir exciter une sedition, pour le faire déposer avant que le temps qu'il devoit être Gonfalonnier fut expiré. Mais comme la pensée n'en étoit venüe qu'aux plus jeunes têtes d'entre les factieux, les vieux ne l'aprouverent pas, & laisserent Gadagne achever le mois ordonné par les loix.

Il

Il n'en fut pourtant pas quite à meilleur marché: car à peine fut-il rentré dans la condition privée, qu'on le mit en jugement. On lui fit rendre un conte sévére de son administration, on rendit criminelles ses plus innocentes actions, & on lui fit porter la même peine qu'il avoit imposée à Cosme de Medicis. Il y a quelque aparence qu'on l'auroit poussé plus avant, si ceux qui demandoient sa vie, pour se vanger de celle qu'il avoit épargnée, n'eussent trouvé deux invincibles obstacles à leur dessein; l'un de la part des parens, que Gadagne avoit pour lui, & qui l'apuïoient trop puissamment auprés du nouveau Gonfalonnier; & l'autre du côté de la Noblesse, qui ne consentit qu'à regret à l'exil de son ancien Magistrat, & qui déclara hautement que si l'on souhaitoit d'elle quelque chose de plus, elle prendroit les armes & se désuniroit d'avec le peuple. Gadagne chassé de sa patrie, se retira auprés de Cosme de Medicis à Venise, où ils travaillerent de concert à leur rétablissement. Il n'étoit pas si dificile à l'un & à l'autre d'en venir à bout dans une conjoncture, où leurs intérêts étoient joints, que s'ils eussent été separés, parce que les amis communs qu'ils avoient à Florence, aiant eu le loisir de s'entre-connoître, & de former une entiere confiance, y prenoient de plus justes mesures, & faisoient tenir de temps en temps aux exilés des billets chifrés, qui les avertissoient qu'ils n'avoient qu'à leurs prescrire l'ordre qu'il faloit tenir dans la poursuite de leur rapel.

Gadagne, dont l'humeur étoit plus sincére, mais aussi plus impatiente que celle de Cosme de Medicis, vouloit qu'on y procédât tout-à-l'heure, & par les voies ordinaires. Mais Cosme de Medicis, qui connoissoit mieux le génie des Florentins, qu'il faloit gagner, & l'obstination des personnes qu'ils avoient en tête, étoit d'avis de prendre un plus long circuit. Il proposa que ses amis

amis s'assemblassent avec ceux de Gadagne, qu'ils convinssent de celui d'entr'eux, qui seroit le plus propre à manier l'afaire dont il s'agissoit, qu'ils ajustassent leurs intrigues à le faire élire Gonfalonnier, & qu'en-suite on mettroit le rapel sur le tapis. Cét expédient fut enfin jugé le plus salutaire par Gadagne même, qui se relâcha, & écrivit en conséquence à ceux de sa faction. Ils donnerent le rendez-vous aux amis de Cosme de Medicis dans le Monastere de la Reparata. Ils y convinrent de la nécessité de faire élire un Magistrat suprême qui fut de leur corps, ils en examinerent les sujets les plus dignes l'un aprés l'autre, & s'arrêterent enfin en la personne de Nicolas Cocco, qui étoit des amis de Gadagne. On brigua pour lui des sufrages pour les deux mois prochains; & comme il étoit également aimé de la Noblesse & du peuple, on n'eut pas beaucoup de peine à les obtenir. Ce n'est pas que les énemis de Cosme de Medicis ne s'opposassent à son élection, lors qu'il fut mis sur les rangs; mais ils s'en aperçûrent si tard, qu'ils n'eurent le loisir ni de concerter entr'eux, ni de mettre en œuvre les artifices nécessaires pour l'éluder.

Cocco fut donc élû Gonfalonnier, & ne frustra pas l'esperance que les banis avoient conçuë de sa fidelité. Il acoûtuma peu à peu les Florentins à les entendre nommer dans les assemblées publiques, & à entendre parler d'eux en bonne part. En-suite il se mit en devoir de les justifier, & réüssit d'abord en ce qui regardoit la personne de Gadagne : car comme Farganacia avoit joüé si finement son personnage, qu'on n'avoit pas eu le moindre soupçon de son intrigue, ceux mêmes qui avoient contribué le plus à l'éloignement de Gadagne, ne l'estimoient coupable d'autre chose que de s'être porté par un excés de zele à tirer de prison un homme qu'il croioit innocent, outre qu'ils étoient per-
sua-

ſuadés qu'en ſe relâchant du côté de Gadagne, on les ſoupçonneroit moins d'envie & de partialité, quand ils viendroient à ſe roidir ſur le rapel de Coſme de Medicis, qui leur étoit de toute autre importance.

Mais un accident qu'ils n'avoient point prévû ſurprit à ce point la delicateſſe de leur raiſonnement : car peu de temps aprés le retour de Gadagne à Florence, Coſme de Medicis, qui tentoit toutes les voies poſſibles pour ſon rapel, s'aviſa d'établir à Veniſe le comptoir de ſon commerce, & d'y faire travailler aux manufactures qui s'y faiſoient auparavant ſous ſes ordres, dans la ville & ſur le territoire de Florence. Il arriva de là deux notables inconveniens aux Florentins ; l'un que comme il y a des liaiſons & des dépendances en fait de trafic, qui ne ſont bien connües que de ceux qui s'en mélent, le commerce de Coſme de Medicis, venant à changer de principale place, fit ceſſer celui des plus riches Marchands de Florence, ou du moins l'afoiblit de telle ſorte, que l'on entendoit tous les jours retentir ces plaintes publiques, que perſonne ne gagnoit plus rien. L'autre inconvenient fut, que le menu peuple perdant l'ocaſion aſſurée de gagner tous les jours de l'argent comptant en travaillant aux manufactures, & ne trouvant perſonne qui l'emploiât à d'autres ouvrages, il ſe fit tout-à-coup une ſi étrange révolution dans les eſprits, que le rapel de Coſme de Medicis fut ſouhaité de tous les corps qui compoſoient la Republique, avec tant d'empreſſement que ſes ennemis ne l'oſerent plus traverſer.

Cocco n'eut donc autre choſe à faire, qu'à mettre ce rapel en délibération, & qu'à conter les ſufrages qui l'ordonnerent. Coſme de Medicis remercia le Senat de Veniſe de la protection qu'il lui avoit donnée, & rentra dans Florence avec des acclamations qui le diſtinguoient déja des perſon-

nes

nes privées. Il reçût des visites de tous les Ordres, & le bon Malavotta ne manqua pas de se trouver dans la foule de ceux qui l'aloient salüer. Cosme de Medicis lui fit des caresses toutes particulieres, & Malavotta soit qu'il atendit quelque recompense, soit que par une demangeaison ordinaire aux vieillards il voulut tirer vanité de ce qu'il n'avoit pas voulu faire, s'échapa de dire à Cosme de Medicis, qu'il lui avoit plus d'obligation qu'il ne pensoit. Cosme, qui n'entendoit pas le sens équivoque de ces paroles, lui repartit civilement, qu'il croioit lui avoir toutes les obligations imaginables; & Malavotta reprit avec émotion, mais vous ne pensez pas m'être redevable de la vie. Cosme vit bien alors que Malavotta lui vouloit aprendre une chose qu'il ne savoit pas, mais comme il n'étoit pas dans un lieu propre à tirer un éclaircissement de cette nature, il feignit de n'avoir rien pressenti de nouveau, & se contenta de repliquer à Malavotta, qu'il n'y avoit rien dont il ne crût lui étre redevable. En-suite il se tourna vers d'autres personnes de qualité, qui venoient lui faire compliment, & la conversation en demeura là. Mais aussi-tôt que Cosme de Medicis fut débarassé de ses visites, il en alla rendre une particuliere à Malavotta, où le remettant sur le discours, qu'il disoit avoir été contraint d'interrompre, à cause qu'il y avoit trop de témoins, il lui fit tant de questions, & le mena par tant de détours, que le bon homme aprés avoir épuisé toutes ses défaites, fut enfin reduit à confesser que Petrucci l'étoit venu soliciter plusieurs fois, & lui avoit ofert une somme considérable pour le disposer à ne point donner à son prisonnier d'autre nouriture que celle qu'il lui feroit préparer. Sur cette instruction, Cosme de Medicis s'adressa au Gonfalonnier & lui fit ses plaintes, sur lesquelles il eut un décret de prise de corps.

Le Barrigel de Florence se saisit de la personne de Pe-

Petrucci, qui tint ferme à l'interrogatoire, mais non pas à la confrontation de Malavotta. Il avoüa le fait, & voiant en-suite qu'on aloit l'apliquer à la question, il découvrit tout le secret de la conspiration contre Cosme de Medicis. On arrêta sur sa déposition Nicolas Albizzi & Pallas Strozzi, qui étoient chefs des trois illustres familles du même nom. Le Conseil des huit instruisit le procés, & l'on ne doutoit déja plus que les sufrages des Juges ne penchassent à la mort, lors que Cosme de Medicis faisant une plus sérieuse réflexion sur ses intérêts résolut & reconnut, que s'il s'obstinoit à la mort de tant de personnes de qualité, il s'atireroit une haine immortelle, & se feroit tant d'énemis qu'il lui seroit desormais impossible de vivre à Florence sans gardes, ce qui ne lui pouroit être accordé dans une Republique, hors la Magistrature, qu'il s'étoit neanmoins proposé de n'accepter jamais: au lieu que s'il se contentoit de les faire punir d'un banissement perpetuel, d'un côté il se délivreroit des seules personnes dont il avoit à craindre un second ébranlement dans sa fortune, & de l'autre côté il ne jettoit dans le desespoir aucun de ses énemis. Au contraire, il se reconcilioit avec ceux qui avoient l'ame assez noble pour être touchés d'un acte héroïque de clémence.

C'est ce qui lui fit prendre de nouvelles mesures avec ses amis, & le fit soliciter pour ceux dont il avoit juré la perte. Les Juges acquiescerent volontiers à la requête qu'il leur en fit, parce qu'il n'y avoit gueres d'autres interêts que les siens dans l'afaire, & que d'ailleurs ils ne se portoient qu'à regret à faire un si grand exemple dans un Etat populaire. Ainsi les coupables en furent quittes pour un exil perpetuel, aprés qu'on leur eût fait sentir qu'ils n'auroient pas été traités avec tant de douceur, s'ils n'eussent trouvé dans le cœur de celui qu'ils avoient offensé des sentimens contraires à la sévérité des loix.

Cosme

Cosme de Medicis s'étant défait de ses énemis sous un prétexte si plausible, n'eut presque plus d'autre chose à faire, qu'à recueillir les fruits que sa fortune lui avoit produit. Tous ceux qui prétendoient à la Magistrature ne se contenterent pas de rechercher son amitié, ils afecterent une telle dépendance de ses volontés, qu'il ne se faisoit plus rien d'important sans l'avoir consulté. La maison qu'il fit bâtir, peu superbe à la vérité, mais fort spatieuse & tres commode, étoit le reduit où se formoient les résolutions qui devoient être prises ensuite dans le Conseil des huit, & ce fut là qu'il fut arrété d'abatre l'orgeüil de ceux de Pistoye, qui s'étoient soulevés par un dégât universel de leurs maisons, & que l'on examina un moien de reduire par la douceur ceux de Pise, qui tomberent ensuite dans la même faute, afin d'ôter aux puissances voisines le pretexte de s'en méler.

Neanmoins cela se faisoit avec si peu de bruit & de pompe, que le peuple de Florence, quoi qu'extraordinairement jaloux de sa liberté, n'en conçût pas d'ombrage, parce que Cosme de Medicis étoit devenu plus circonspect par sa propre expérience, & vivoit d'un air qui n'étoit en rien diferent de celui des mediocres bourgeois. Il avoit déclaré hautement qu'il n'aspireroit à aucune Magistrature, & qu'il n'en accepteroit aucune, au cas qu'elle lui fut oferte, & il s'étoit tenu si ferme sur cét article, qu'aprés diverses brigues en sa faveur qu'il avoit rompuës, il avoit obtenu qu'on ne parleroit plus de lui dans les élections. Il ne laissoit pourtant pas de paroître, & d'agir éficacement dans les assemblées publiques, mais c'étoit toujours d'une maniere des-interessée en aparence, & seulement pour apuïer le mérite, quand il étoit connu, ou pour le manifester quand il ne l'étoit pas. Hors de là, on le voioit marcher seul, & à pié dans les rües. Ses habits étoient simples, & sa table si modeste qu'on n'y

n'y consumoit que les provisions qu'on tiroit de sa maison champêtre de Mugello. Il n'avoit pas un seul domestique inutile & qui ne servit que pour l'ornement, chacun avoit son emploi & ne s'enquêtoit point de ce que faisoient les autres.

Il ne paroissoit pas que Cosme de Medicis eut d'autre aplication que la marchandise, & comme il rëüssissoit admirablement, & qu'il faisoit toûjours entrer quelque Florentin tour à tour dans la societé de sa négociation & de son gain, plus il lui en arrivoit, plus on le benissoit dans la ville, bien loin d'en concevoir de l'ombrage, & il lui en arrivoit souvent: car il fut peut-être le seul à qui tous ceux qui avoient négocié avec lui avoient rendu ce témoignage, que dans une si longue vie qu'a été la sienne, & pendant cinquante quatre ans de commerce continuel de toutes sortes de choses, dans tous les marchés celebres du monde connu, il a toûjours eu le bonheur de ne faire aucune perte, & de ne perdre jamais aucune ocasion de gagner.

Ce n'est pas qu'il ne dépensat beaucoup, & mêmes plus qu il n'étoit convenable à un particulier dans les aumônes qu'il distribuoit, & dans les édifices de pieté qu'il faisoit bâtir: mais le peuple, comme j'ai déja remarqué, étoit si prévenu de la pensée, que ce n'étoit que de l'argent de Balthazar Cossa, & pour éxécuter les ordres secrets, que ce Pape degradé lui avoit laissés; qu'on avoit beau lui voir fonder des hôpitaux, rétablir des monasteres désolés par la faction des Guelphes, & en bâtir de nouveaux, on loüoit la pieté de Cosme de Medicis, & l'on ne pénétroit pas plus avant dans le fond de son cœur. Il vécut de la sorte jusqu'à l'extréme vieillesse, sans en soufrir les incommodités, & mourut entre les bras de ses amis. Il fut enterré dans l'Eglise de St. Laurent qu'il avoit fait bâtir, où le public lui érigea une espece de mausolée, au frontispice duquel il y avoit écrit en Latin, Cigit Cosme

Comus Medicis hîc situs est decreto publico Pater Patriæ.

Cosme de Medicis, surnommé Pere de la Patrie par ordre de la Republique.

Il laissa un fils appellé Pierre, qui n'avoit qu'une seule des bonnes qualités de son pere, savoir celle de menager son bien. Il n'avoit ni l'esprit d'en aquerir, ni l'ame capable des affaires publiques. Elle étoit toute repliée en elle-même & dans son domestique, comme si la nature ne lui eût point donné de plus vaste étendüe. Ce n'est pas qu'on eût rien oublié de ce qui pouvoit servir à l'étendre & à lui faire prendre un vol plus haut; car le fameux Poggio s'étoit chargé de son éducation, lui avoit donné les preceptes de la langue Greque, & de la Latine; il avoit essayé de le rendre Philosophe, mais voiant que son intelligence n'étoit pas capable des choses sérieuses, il avoit abaissé la majesté de son stile, jusqu'à composer des livres de contes aux heures perdües.

Il ne s'étoit pas soucié d'y méler une infinité de circonstances deshonêtes, parce qu'il savoit bien que c'étoit là le dernier secret, pour dissiper l'engourdissement de son Disciple. Cependant Pierre de Medicis étoit toûjours demeuré dans sa premiére lenteur. Il n'avoit compris que les choses de sa portée, & quoi qu'il ne manquât ni de curiosité ni d'aplication aux plus sublimes, il n'y avoit jamais pû ateindre. En un mot, il sembloit n'être né que pour renouveller en son temps & dans sa Republique l'exemple du fils du vieux Caton, dont usoient les Romains, pour montrer l'extréme diference qu'il y avoit d'ordinaire entre les grands hommes & les enfans qu'ils laissoient aprés eux. Et en éfet non seulement Pierre de Medicis n'avoit pas les vertus de son pere, mais il n'en avoit même ni la bonne mine ni la vigueur du corps. La goute qui avoit commencé à le tourmenter dés l'âge de quinze ans, lui avoit presque ôté l'usage des piés & des mains, & l'avoit reduit à ne sortir du logis que pour se faire porter en litiere à Mugello. Son

Son pere avoit bien prévû que ces imperfections naturelles ſaperoient tous les fondemens qu'il avoit jettés de la grandeur de ſa Maiſon, & s'étoit mis en devoir d'y remédier en toutes les manieres que ſa politique le lui ſuggeroit : car au dedans il y avoit aquis des amis dans tous les ordres de la Republique, & il avoit engagé ces amis à le maintenir par une liaiſon d'intérêts qui ne pouvoit étre ni plus étroite ni plus neceſſaire. Il avoit choiſi quelques-uns d'entr'eux pour lui ſervir de conſeil, & deſtiné les autres à l'éxécution de ce qu'il faudroit entreprendre de plus délicat ou de plus hardi, ſelon la diverſité de leur génie & de leur profeſſion. Au dehors, il l'avoit alié avec les deux plus grandes puiſſances qui fuſſent alors en Italie, ſavoir Ferdinand d'Arragon Roi de Naples, & Galeas Sforce Duc de Milan. Et comme il étoit certain, que l'Italie en général n'avoit rien à craindre tant que ces deux Princes agiroient de concert, il n'étoit pas moins indubitable que l'Etat de Florence en particulier ne ſoufriroit aucune altération, tant qu'ils y voudroient maintenir par leur autorité le gouvernement qui s'y trouvoit établi.

Avec toutes ces précautions neanmoins, Coſme de Medicis n'eut pas plûtôt les yeux fermés qu'il s'éléva dans Florence contre ſon fils une faction plus redoutable, ſans comparaiſon, que n'avoit été celle de Petrucci. On ne ſait pas bien qui la commença, mais les Pitti étoient d'une des plus illuſtres Maiſons de Florence, & les plus ſavans n'en connoiſſoient point de plus ancienne. Ils ne cédoient en richeſſes qu'à celle de Medicis, & la jalouſie qu'ils avoient d'elle, venoit de ce qu'à la reſerve de cette ſorte de biens qu'aportent le hazard, l'induſtrie & le menage, ils la ſurpaſſoient en tous ceux qui viennent de la naiſſance & de la vertu. Ils étoient trois freres & ſept couſins germains de même nom, qui avoient tous mélé la profeſſion des

armes

armes avec l'étude des belles lettres. Et comme les ouvrages de vers & de proses, qui restent encore de leur façon, sont des preuves autentiques de la beauté de leurs genies; l'histoire des guerres civiles, qui troublerent le Royaume de Naples sous Ferdinand le Vieux, fait un recit si avantageux de leur valeur, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils eussent de la peine à soufrir de se voir préferer dans l'administration des afaires publiques, un homme tel que Pierre de Medicis, dont le pere s'étoit tiré seulement de l'ordre des simples Gentilshommes, qui étoit presque l'unique de son nom, & qui n'avoit en son particulier ni l'esprit assez fort pour donner des conseils à la Republique, ni les piés en état de courir, où le service de sa Patrie pouvoit l'apeler, ni les bras assez vigoureux pour la défendre de ses énemis.

Voilà ce qui fit passer les Pitti de l'aversion des Medicis, & du mépris de la personne de Pierre jusqu'à s'en défaire. Il n'étoit pas possible d'en venir à bout par une autre voïe que par celle de l'assassinat, & les mesures en furent prises pour le temps qu'il reviendroit de sa maison des champs, où il s'étoit fait porter, pour goûter les delices de la belle saison, dont les infirmités ne lui défendoient pas l'usage. Sa maison de Florence étoit située au bas de la ville, proche d'une porte, dont les conjurés se saisirent pour y faire leur coup. En-suite ils devoient mettre la tête de Pierre de Medicis au bout d'une lance, la porter par les rües, & crier liberté, attrouper ceux de leur faction, & les mener droit à la Maison de ville, y convoquer le peuple, faire déposer les Magistrats, & en mettre d'autres en leur place, qui baniroient tous ceux de la Maison de Medicis qui leur étoient suspects, & leur donneroient la confiscation des richesses qu'elle avoit amassées.

L'on mit des espions en campagne, pour décou-

couvrir l'heure & le jour du retour de Pierre de Medicis, & on le sçût à point nommé. Les assassins prirent leur poste, & Pierre qui étoit dans une litiere suivi de deux domestiques seulement s'aloit mettre entre leurs mains, quand par un caprice d'esprit, ou par un secret pressentiment du péril qui le menaçoit, il lui prit envie avant que de se retirer chez lui, de passer par la maison d'un de ses amis nommé Lanti, qui demeuroit justement au haut, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la ville, sans autre dessein pourtant que de le surprendre par une visite imprévuë, & de s'entretenir quelques heures avec lui. Il tourna donc de ce côté-là, & trouva Lanti, qui le retint à souper malgré lui, & le renvoia si bien acompagné, parce qu'il étoit déja nuit, qu'il n'y avoit pas moien de lui faire d'insulte.

Les assassins, qui l'atendoient hors les portes de la ville proche sa maison sous prétexte de travailler leurs chevaux, voiant la nuit venüe abandonnerent leurs postes, & rentrerent dans la ville, se coulerent sur les avenües de la maison de Pierre de Medicis. Mais comme il y en avoit plusieurs, & qu'il faloit par conséquent qu'ils se divisassent pour les garder, Pierre de Medicis retournant chez lui ne trouva que trois ou quatre hommes armés, qui le reconnurent bien, mais ils le laisserent passer sans lui rien dire, parce qu'ils le voioient en trop bonne posture pour étre ataqué. Ils leverent leurs camarades de sentinelle, & se retirerent au rendez-vous, où il fut résolu qu'ils retourneroient tout à l'heure même dans la Romagne, d'où les Pitti les avoient mandés, à la reserve de l'un des leurs, qu'ils laisserent à Florence pour toucher l'argent qui leur avoit été promis. Il y eut une longue contestation sur ce paiement, parce que le député des assassins prétendoit recevoir la somme entiere dont ses complices étoient

con-

convenus pour commettre le meurtre : & ſa raiſon êtoit, qu'il n'avoit pas tenu à eux qu'il n'eût été fait, qu'ils s'êtoient mis en devoir de l'exécuter, qu'ils avoient couru riſque d'être pris, & que comme la faute êtoit toute entiere du côté des Pitti, qui n'avoient pas aſſez bien pris leurs meſures; il n'êtoit pas juſte que ceux qui n'y avoient rien contribué en euſſent une moindre recompenſe. Les Pitti au contraire ſoûtenoient que le coup n'aiant point manqué par aucune lâcheté ou negligence qui leur pût être reprochée, mais par un pur caprice de la fortune qui leur avoit enlevé la victime ſur le point qu'elle devoit être immolée, ils ne pouvoient être taxés qu'à la moitié de la ſomme qu'ils avoient promiſe. Ils ofroient neanmoins de la paier tout entiere, & même de la conſigner en main tierce, au cas que la partie ſe renoüât pour une autre-fois. Le député repliquoit, que ſes camarades ne refuſoient pas de ſe rengager dans le même deſſein, mais que pour cela il faloit faire un autre traité, auquel il n'avoit aucun ordre d'entendre auparavant qu'ils euſſent êté entierement ſatisfaits du premier. Là-deſſus la converſation s'échaufa : mais comme la partie n'êtoit pas égale, le député qui avoit de l'eſprit apréhenda que les Pitti, dont il connoiſſoit le pouvoir dans Florence, ne le fiſſent arrêter, & ne lui procuraſſent même quelque choſe de pis pour ſe délivrer tout d'un coup de ſes importunités.

Et en éfet il s'êtoit engagé dans un aſſez mauvais pas, mais il eut l'adreſſe de s'en retirer. Il feignit de ſe radoucir peu à peu, & d'entrer dans les ſentimens des Pitti. Il ne leur demanda que le temps de s'aboucher avec ſes camarades, pour les diſpoſer à un nouveau projet. Les Pitti ſe laiſſerent aler avec d'autant plus de facilité, qu'ils êtoient perſuadés qu'il ſeroit bien-aiſe de revenir dans quelques jours avec ſes camarades, pour ga-

gner l'argent qu'il refusoit alors. Mais au lieu de sortir de la ville, il ala droit au logis d'un homme de sa connoissance, qui frequentoit Pierre de Medicis, & le pria de lui aler dire que s'il vouloit obtenir sa grace, & lui faire donner la recompense que la Republique avoit ordonnée à ceux qui découvriroient des conjurations contre l'Etat, il lui en révéleroit une de grande importance & où sa personne étoit interessée.

Pierre de Medicis crût qu'il ne faloit pas negliger cette ofre, parce qu'il étoit dêja bien informé qu'il avoit paru le jour précédent dans son quartier un assez bon nombre de cavaliers armés, outre qu'il avoit vû lui-même son logis investi. Il assembla ses amis, qui lui conseillerent d'acorder encore plus qu'on ne lui demandoit. La remission fut expédiée en secret, au député des assassins, qui toucha par avance la somme destinée aux délateurs. On lui laissa prendre toutes les precautions, que la défiance naturelle à cette sorte de gens lui inspiroit, & l'on aprit en-suite toutes les circonstances du projet des Pitti, qui furent saisis & confrontés. On essaïa de porter les Magistrats à la derniere rigueur contr'eux; mais la crainte que leur suplice n'excitât la sédition parmi le menu peuple qui les adoroit, l'emporta sur la qualité de leur crime, & sur les solicitations de tout ce qu'il y avoit de gens à Florence atachés aux interêts de la Maison de Medicis. On eut beau remontrer aux Magistrats par des harangues étudiées, que les Pitti n'avoient pas commencé par là d'entreprendre des crimes, & qu'il y avoit dêja long-temps qu'ils en méditoient un des plus énormes, qui étoit de machiner contre la liberté de la Patrie; qu'il n'en faloit pas d'autre preuve que la maison qu'ils avoient bâtie dans l'endroit le plus éminent de la ville, puis qu'elle avoit plutôt la figure d'une forteresse réguliere que d'une retraite de simples bourgeois. Cela ne servit

servit qu'à faire ordonner, que la maison seroit rasée, & ceux qui l'habitoient banis pour toujours de l'Etat de Florence, sans esperance à leur postérité d'y jamais rentrer. Cét arrêt ainsi moderé produisit l'éfet qu'ont d'ordinaire ceux de cette nature, je veux dire qu'il irrita le mal, au lieu qu'il le devoit guérir. Il ofensoit les Pitti dans la partie la plus sensible qui étoit celle de l'honneur, en les flétrissant pour avoir conspiré contre leur Patrie, & cependant il ne leur imposoit que la plus légére des peines que méritoit un atentat si criminel. Il les chassoit de leur maison, & les obligeoit à mener desormais une vie vagabonde, & cependant il ne leur retranchoit aucune des commodités qu'ils avoient d'y rentrer par la force des armes. En un mot on déchainoit des lions & on lâchoit des sangliers sans leur avoir arraché ni leurs grifes, ni leurs défenses.

Aussi le Magistrat de Florence ne fut pas longtemps à s'apercevoir du mauvais pas où sa fausse clemence l'avoit engagé: mais il étoit déja trop tard pour y remédier: car les Pitti aprés avoir fait passer tous leurs éfets à Venise, s'y étoient retirés avec une nombreuse suite de tous les ordres de Florence, qui n'avoient pas voulu les abandonner dans leur disgrace. Ils avoient été joints sur le chemin par les Petrucci, les Barbadoze, les Strozzi, les Albizzi, & les autres que la conjuration formée contre Cosme de Medicis avoit abandonnés dans une semblable infortune. Tant d'illustres malheureux ensemble composoient une troupe qui n'étoit pas à négliger, parce qu'elle avoit été grossie par les plus vaillans hommes de la Toscane, sur un bruit que les Pitti avoient fait courir adroitement, qu'on ne les punissoit pas tant pour leurs crimes que pour celui de leurs peres. On savoit en Italie, que leurs ancêtres avoient toûjours favorisé en cachete le parti des Guelphes,

quoi que la République de Florence se fût hautement déclarée pour celui des Gibelins. Et comme il n'y avoit plus personne en Toscane qui osât se mettre à la tête de ces factions depuis la derniere plaie que Castracani lui avoit faite ; ceux qui en êtoient n'avoient point de demeure fixe, & passoient leur vie dans l'exercice continuel des armes & du brigandage, afin d'être mieux en état de la défendre contre les Gibelins, qui la leur ôtoient impitoiablement dés qu'ils tomboient entre leurs mains.

Ces gens n'eurent pas plutôt avis de l'exil des Pitti, qu'ils se persuaderent que c'êtoit pour la cause commune, & ce qui acheva de les confirmer dans cette opinion fut, qu'ils les virent se retirer du côté de Venise: car comme cette République avoit toujours êté constante pour le parti des Guelphes, ils ne douterent plus qu'on n'alât travailler à les rétablir, & prirent la même route, afin de se joindre à leurs prétendus libérateurs.

Mais le Senat de Venise avoit bien d'autres pensées sur une si favorable conjoncture que la fortune lui présentoit. Il y avoit déja quelques années qu'il s'étoit dégoûté de sa vieille politique, qui consistoit à s'agrandir du côté de la mer, soit qu'il en eût été rebuté par les obstacles qu'il y avoit rencontrés de la part des Génois, soit qu'il desespérât déja de se conserver l'Empire du Golfe Adriatique contre d'aussi formidables adversaires qu'étoient les Ottomans; soit enfin qu'il fût possédé de cette espece d'inconstance en fait de gouvernement, dont les Républiques ne sont pas agitées avec moins de violence que les Monarchies, quoi qu'elles ne le soient pas si souvent.

Il avoit tourné ses desseins du côté de terre ferme, & s'étoit figuré que la conquête d'Italie ne lui seroit pas impossible, en l'ataquant par les mêmes voies dont les Romains s'étoient autrefois servis pour s'en rendre les maîtres, je veux dire en profitant

des

des divisions qu'ils trouveroient parmi les Italiens, & même en les fomentant, au lieu qu'ils étoient auparavant les premiers à les éteindre.

Je sai que ce dessein n'étoit pas juste, & les rigueurs tiraniques dont on usa pour l'exécuter le témoignerent aprés : mais il me semble que les Historiens d'Italie en parlent avec trop d'aigreur, quand ils le traitent de chimerique : car aprés tout les Venitiens étoient alors en meilleure posture que n'avoient été les Romains, quand ils l'entreprirent. Ils étoient maîtres absolus de leur Golfe ; & personne, non pas même l'Empereur ni le Roi de Naples, n'osoient le traverser sans leur congé. L'île de Candie qu'ils possedoient toute entiere, en étoit la clef du côté du Levant, qui étoit le plus dangereux ; & la fortune pour les mettre mieux à couvert des entreprises des Infidéles, venoit de leur donner le fameux Royaume de Chipre, dont ils s'étoient emparés par des intrigues qui fourniroient une ample matiere à des Anecdotes, s'il se trouvoit une plume assez hardie pour l'oser entreprendre. Ils n'étoient pas moins puissans en terre ferme, puis qu'outte la meilleure partie du Frioul, de l'Istrie & de la Dalmatie, & le plus délicieux terroir de la Lombardie qu'ils tenoient, ils avoient mis le pié dans le Royaume de Naples par le moien des places maritimes, que le Roi Ferdinand avoit été contraint de leur engager pour soûtenir la guerre civile contre sa Noblesse. Ils s'étoient aprochés du Ferrarois par le Polezain du Rovigo : ils avoient acheté les plus fortes places de la Romagne, par le moien desquelles ils tenoient en échec les petits tirans qui possédoient le reste de cette petite Province : ils avoient jetté le Marquis de Mantoüe dans une dépendance aveugle de leurs volontés, & la République de Génes ne se défendoit plus contr'eux avec la même vigueur qu'auparavant, depuis que les séditions dont elle étoit travaillée l'avoient contrainte

Paul Jove, Guichardin, Alberti, & Mongino.

trainte à rechercher une protection étrangere. Le Duc de Milan ne pouvoit conserver la souveraineté que son pere avoit aquise qu'en perséverant dans leur aliance ; & si le Duc de Savoie n'avoit rien à craindre directement de leur côté, ses Etats n'étoient pas hors de l'irruption des troupes qu'ils avoient permission de lever dans les plus proches Cantons des Suisses & parmi les Grisons.

Il ne restoit plus que les Républiques de Florence, de Sienne & de Lucques où les Venitiens n'eussent point d'accés ; & comme ils en pensoient trouver par le moien des Pitti qui recherchoient leur protection, ils l'acorderent facilement, dans l'esperance que la guerre civile qui s'aloit alumer dans la Toscane leur feroit naître l'occasion de s'emparer de Pise, ou de quelqu'autre place de la mer Thirrene, d'où par le nombre des vaisseaux, qu'ils avoient plus grand qu'aucune autre puissance de l'Univers, il leur seroit facile de ruïner le commerce de Génes, & de se rendre maître de celui que la France, l'Espagne & les Païs-bas faisoient sur la mer Mediterranée.

Dans cette vûë ils acueillirent les Pitti d'un air plus magnifique qu'ils n'avoient acoûtumé de recevoir les autres exilés, & quoi que le prétexte de leur regal fut de témoigner quelque sorte de reconnoissance envers une famille dont ils avoient tiré tant de Colonels & de Lieutenans Généraux de leurs armées ; ceux qui se piquoient toutefois de connoître plus à fond la politique du Senat, assûroient qu'il y avoit du mistere dans cette reception, & que la considération du passé n'étoit pas la seule qui le faisoit agir.

Quoi qu'il en soit, les Pitti furent défraiés à Venise aux dépens du pûblic jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de s'établir, & quoi qu'on ne leur dit rien de positif pour les confirmer dans la résolution qu'ils avoient prise de porter la guerre dans

le

le centre de leur Patrie ; on n'oublia aucune des voies indirectes qui pouvoient contribüer à ce dessein. On leur fit entendre par des Emissaires apostés, que le Senat vivoit en paix depuis plusieurs années avec la République de Florence, & qu'il avoit de plus contracté une alliance avec elle, qu'il ne pouvoit rompre sans perdre la reputation de probité qu'il avoit aquise, & sans exciter un scandale général par un violement si manifeste du droit des gens ; que cette aliance engageoit bien mutuellement les deux Républiques à ne donner aucune assistance à leurs énemis, & à ne se méler en aucune maniere du rétablissement de ceux qu'elles avoient banis: mais qu'elle n'ôtoit point au Senat la liberté qui lui étoit naturelle de disposer de ses troupes ; qu'il avoit sur pié la plus belle armée & la mieux disciplinée de la Chrétienté, & qu'il avoit de plus atiré à son service par une pension excessive ce fameux Berthelemi Cologne, à qui depuis la mort de François Sforce, personne ne disputoit la qualité du plus grand Capitaine de l'Europe ; qu'encore que le Senat eût tous les sujets du monde d'étre satisfait de ses services, il n'y avoit pourtant pas d'inconvenient à lui retrancher sa pension ; sous prétexte de la profonde paix dont joüissoit alors la République par mer & par terre, ou de la diminüer de telle sorte que ce Général ne voudroit pas se contenter de ce qui resteroit; qu'en l'un ou l'autre de ces deux cas, il pourroit honnêtement quiter le service & prendre le parti qui lui seroit le plus avantageux; que le même pretexte serviroit pour licentier la meilleure partie de l'armée Venitienne, & que l'on pourroit traiter par avance avec les Oficiers des troupes qu'on leur désigneroit, & les retenir pour le tems qu'ils seroiét cassés.

Les Pitti entendirent à demi-mot ce qu'on leur vouloit dire, & s'étant assemblés avec les principaux des Guelphes, ils convinrent que l'expédient, qu'on venoit de leur suggerer étoit en éfet

le plus capable de les rétablir dans leur Patrie, parce que comme la République de Venise étoit alors le plus riche Etat de l'Europe, & qu'elle faisoit toucher à ses soldats de plus grosses montres que celles qui leur étoient ofertes par toutes les puissances Chrêtiennes; elle avoit toujours par conséquent les meilleures troupes, & se maintenoit par ce moien en la reputation de réüssir en ses projets. Il fut donc résolu que les Pitti mettroient leurs éfets en gage pour trouver de l'argent comptant; qu'ils feroient sonder Cologne & les autres Oficiers des compagnies qui leur avoient été marquées, & que s'il leur prométoit de combatre sous leurs enseignes avec les mêmes apointemens au cas que la République de Venise vînt à les licentier, on emploiroit les mêmes émissaires pour les retenir.

Cette négociation secrete eut tout le succés que les Pitti desiroient. Cologne, qui avoit dêja pressenti le dessein du Senat, donna des assurances de son service, & se chargea même de soliciter les Oficiers qui seroient réformés. En-suite les exilés suplierent le Senat de leur donner quelque assistance, & on les refusa positivement: mais quelque temps aprés la République fit travailler à la réformation de son armée. Il est vrai que ce ne fut qu'aprés l'avoir engagée dans ses interêts par un traité secret, sous quelques enseignes qu'elle vînt s'enrôler. Cologne fut dégradé, il préta le serment ordinaire entre les mains des Pitti. Les soldats congediés se rangerent dans le parti que leur Général avoit choisi, & comme il n'y avoit point alors de guerre en Italie, ceux qui vouloient s'instruire dans le mêtier des armes, ou qui n'avoient point d'autre profession, acoururent de toutes parts pour se signaler sous un si brave Capitaine. Le nombre en fut si grand, que l'on vit en peu de temps sur la frontiere de la Romagne & du Ferrarois la plus leste armée qui eût paru dans l'Italie de-

depuis que la Maison d'Anjou avoit été chassée du Royaume de Naples. Mais les Princes d'Italie étoient trop jaloux, & trop interessés, pour ne prendre pas d'ombrage d'un si prompt armement. La personne de Coligone leur étoit trop connüe, pour ne pas deviner à quelle fin il ne faisoit pas de scrupule de devenir l'homme des Pitti, qui n'étoient que de simples bourgeois de Florence, aprés avoir exercé vint ans la charge la plus noble & la plus briguée de l'armée Chrêtienne. Ils le tenoient pour un avanturier, en qui la fortune sembloit montrer combien elle est bizarre. Il étoit né aux environs de Bergame, & sa Maison avoit été passée toute entiere au fil de l'épée dans les querelles des Guelphes & des Gibelins. Il avoit mandié jusqu'à l'âge de dix-huit ans, lors que se trouvant à Naples, & personne n'osant lui disputer le prix de la lutte, ni de la course, à cause de sa prodigieuse force & de son incomparable agilité, Jeanne seconde Reine de Naples, qui n'estimoit les hommes que par la vigueur du corps, en avoit fait son mignon: mais il s'étoit bientôt lassé de cét infame exercice, & s'étoit dérobé de la Cour pour aler faire son aprentissage au métier des armes sous le célébre Braccio, & depuis sous François Sforce, d'où il avoit passé par tous les degrés, & depuis monté jusqu'à la Lieutenance générale, lors que ce dernier Capitaine se fit Duc de Milan. En-suite les Venitiens l'avoient débauché pour lui donner le commandement suprême de leurs armées, où il avoit aquis beaucoup de reputation, & tant de biens, que l'on faisoit monter l'argent comptant qu'il avoit amassé à deux cens mille écus; & cette somme étoit alors si prodigieuse, qu'on ne pouvoit s'imaginer en Italie, que Coligone eût voulu se rendre sujet des Pitti qu'à dessein d'assujetir l'Etat de Florence aux Venitiens, ou de le conquerir pour lui-même, à l'exemple de celui qui lui avoit apris le métier, d'où il venoit d'élever sur de

plus foibles fondemens la plus belle souveraineté d'Italie.

C'est ce qui mit l'alarme par tout, depuis les Alpes jusqu'à la mer Adriatique. Les Florentins qui voioient l'orage prêt à fondre sur eux, firent ce qu'ils avoient acoûtumé dans les conjonctures les plus dificiles, je veux dire, qu'ils abandonnerent le gouvernement de leur ville aux amis de Pierre de Medicis qui avoient le principal interêt dans l'afaire. Ceux-ci firent assembler le peuple, le mirent sous les armes, chasserent toutes les personnes suspectes, & firent déclarer les exilés énemis de la République. En-suite ils leverent des troupes, & les jetterent dans les places de leur Etat, qu'ils prévoioient devoir être les premiéres ataquées. Mais comme il n'étoit pas possible d'assembler en si peu de temps une armée assez puissante pour tenir la campagne contre celle des exilés, ni d'oposer à Coliogne un chef, dont la reputation fût à peu prés égale, il falut avoir recours aux puissances, dont le contrepoids faisoit subsister alors ce qu'il y avoit de libre en Italie, savoir le Duc de Milan, & le Roi de Naples.

J'ai déja remarqué que le dernier acte de la vie de Cosme de Medicis, avoit été d'aquerir à son fils l'aliance de ces deux Princes. Mais ce qui avoit paru si facile sur le tapis, & lors qu'il ne s'agissoit que de promettre, devint presque impossible dans l'exécution, tant il survint d'obstacles à la traverse. Car d'un côté le Roi de Naples consentoit bien de donner aux Florentins une partie des troupes destinées à la garde de son Royaume, mais il ne vouloit point qu'elles agissent de concert avec celles du Duc de Milan, qu'il tenoit pour son capital énemi, & leur défendoit d'avoir aucune communication avec elles. Il ne pouvoit pas même soufrir qu'elles campassent les unes auprés des autres; & quoi qu'on lui représentât, que ce seroit les mettre à la boucherie, que de les exposer séparés

à

à la merci de Cologne, qui avoit le bruit d'être le plus vigilant Capitaine que l'Italie eût eu depuis Jules Cesar, & de passer toutes les nuits à cheval pour enlever des quartiers; encore qu'il fut tres-facile à ce Prince de les tailler en pieces l'une aprés l'autre, s'il découvroit qu'elles agissoient sous diférens ordres: ce péril quelque évident qu'il fût, ne toucha pas l'ame du Roi de Naples d'une maniere aussi sensible, que la crainte que ses soldats ne fussent debauchés par l'artifice du Duc de Milan, comme ils l'avoient été dans les précédentes jonctions pour faire la guerre aux Infidéles.

De l'autre côté; le Duc de Milan parloit avec beaucoup de pompe du secours qu'il donnoit aux Florentins. Il proposoit d'envoyer en Toscane des troupes de pareil nombre, & en meilleur équipage que le Roi de Naples. Il passoit plus outre. Il ofroit de mettre à leur tête Federic d'Urbin qu'il tenoit à son service, avec presque les mêmes apointemens que les Venitiens avoient donné à Cologne, & qui feroit d'autant mieux la guerre à ce Général qu'il y avoit une loüable émulation entr'eux, qui les engageoit reciproquement à pratiquer tous les stratagemes de l'art militaire, pour surprendre & s'empécher d'étre surpris. Mais il prétendoit avant toutes choses, que le Roi de Naples s'obligeât à n'envoier point d'armée navale dans la riviere de Génes, capable de donner de la jalousie aux Milanois, à quoi le Roi de Naples avoit d'autant plus de peine à se résoudre, qu'il étoit extraordinairement irrité contre les Génois qui avoient apuié la revolte de ses barons, & qu'il lui étoit d'ailleurs infiniment séfible de recevoir la loi de son énemi pour l'obliger à défendre un alié.

Cependant les amis de Pierre de Medicis ajusterent ces diferens plutôt qu'on n'eût pensé, & proposerent un temperament, dans lequel le Roi de Naples & le Duc de Milan trouvoient également leur conte. Ils assurerent le Roi de Naples, que

ſes troupes ne ſeroient emploiées qu'à la conſervation de Piſe & de ſon territoire, où elles ne ſeroient point obligées de recevoir de compagnon ; ce qu'il accepta, & les fit partir en diligence ſous la conduite de Galeas de St. Severin. En-ſuite on prit ſi bien le temps de l'ataquer par ſon foible, qui étoit la vanité, & de lui repréſenter combien il lui ſeroit glorieux de ſacrifier un déſir de vengeance, quoi qu'il fût legitime, au ſalut de ſes aliés ; & quelle flêtriſſure au contraire recevroit ſa reputation, s'il empêchoit les Génois d'aſſiſter les mêmes Florentins par la guerre qu'il leur aloit déclarer, que ce Prince donna parole de ſuſpendre ſon reſſentiment, juſqu'à ce que la paix fut rétablie dans la Toſcane. Ainſi le Duc de Milan n'aiant plus de prétexte pour diferer la marche de ſes troupes auxiliaires, & les amis de Pierre de Medicis aiant achevé de le gagner par l'ofre qu'ils firent de lui donner le principal honneur de la défenſe, en confiant à ſes gens de guerre la garde de Florence même, il dépêcha Federic d'Urbin en diligence, pour donner ordre à fortifier les fauxbourgs, & le fit ſuivre par des Compagnies choiſies de cavalerie & d'infanterie dans un équipage ſi leſte, qu'on n'avoit rien vû de ſemblable en Italie, depuis qu'elle avoit été ravagée par les Nations Barbares. Il n'y avoit point de Cavalier qui ne fît mener un cheval de main, & qui n'eût des armes enrichies de tout ce que le luxe avoit alors inventé de plus rare. Les caſques & les corcelets qui ſervoient à l'infanterie étoient gravés ; on y voioit des chifres & des deviſes qui marquoient les amours ou les principales avantures de chaque fantaſſin. La lame des épieux étoit ornée de groſſes houpes d'or en broderie, & les guidons & les enſeignes étaloient ce que l'éguille avoit de plus fin.

Ces ſoldats entrerent dans Florence en poſture de triomphateurs plutôt que d'auxiliaires, & leur pre-

presence fit changer à Coliogne le dessein de s'en aprocher. Mais les amis de Pierre de Medicis, qui les voioient trop bien frisés, & trop assidus au bal pour en avoir bonne opinion, crurent qu'il ne faloit pas tant se fier à leur valeur, qu'on ne mît sur pié d'autres troupes. Ils savoient que l'Etat Eclésiastique avoit toujours été la pepiniere des gens de guerre ; & que les deux plus illustres familles de cét Etat, savoir les Colonnes & les Ursins, s'étoient acoûtumées depuis trois siecles à mener des corps de milice au service de ceux qui vouloient ataquer ou se défendre de leurs énemis, sans se mettre autrement en peine, si la cause du parti qui les apeloit étoit juste, & sans examiner autre chose que le plus ou moins des apointemens qui leur étoient oferts. Ils résolurent de les gagner, & commencerent par celle des Colonnes, qui ne se fit pas beaucoup prier de traiter avec eux, pour deux raisons. La premiere consistoit en ce que s'étant atachée à la fortune des Rois de Naples, elle suivoit également l'inclination & l'interêt du Roi Ferdinand, en se déclarant pour la République de Florence contre celle de Venise, parce que ce Prince s'étoit proposé en toutes manieres d'empécher l'agrandissement des Venitiens, & souhaitoit d'ailleurs que l'on publiât par toute l'Europe que c'étoit lui qui maintenoit le calme d'Italie, en ôtant aux ambitieux les moiens de s'agrandir aux dépens des autres. La seconde raison étoit, que la Maison des Colonnes s'étoit toûjours vûë en butte à la vengeance des Papes, depuis que Sciara, l'un de ses plus signalés Capitaines, avoit surpris Boniface VIII. dans Anagnia. Cette persécution l'avoit jeté dans le parti des Gibelins, & lui faisoit traiter d'énemis tous ceux qui s'étoient déclarés pour les Souverains Pontifes. Ainsi elle se voioit obligée d'agir contre les banis de Florence, puisqu'ils étoient apuiés par les Guelphes, & que d'ailleurs elle ne pouvoit douter que le nouveau

Pape,

Pape, qui venoit de prendre le nom de Sixte IV. ne contribuât de tout son pouvoir à la ruine de la République de Florence, qui servoit d'azile à tant de petits tirans, qui s'étoient emparés des meilleures places de la Romagne, & du Duché de Spolette.

Il y eut plus de dificulté d'atirer la Maison des Ursins : car comme elle étoit énemie irréconciliable de celle des Colonnes, il lui sufisoit de la voir engagée dans un parti, pour ofrir aussi tôt son service au parti contraire. On ne laissa pas neanmoins d'obliger Virginie, qui en étoit le chef, à une négociation, dont il ne sortit pas aussi libre qu'il y étoit entré. On lui tendit un piege dont il ne se défioit pas, & on lui proposa d'abord le mariage de sa fille qui n'avoit que douze ans, avec Laurent de Medicis fils aîné de Pierre qui n'en avoit pas encore quinze. Virginie quoi que l'aîné de sa Maison n'en étoit pas plus riche : ses profusions avoient achevé de dissiper ce qui étoit resté du ravage des énemis, & les detes qu'il avoit contractées surpassoient déja la juste valeur de ses terres. Il n'y eut donc rien de surprenant, lors qu'on lui vit préter l'oreille à une proposition assaisonnée de tout ce qui en pouvoit adoucir l'inégalité. On lui prêta de l'argent pour s'aquiter de tout entiérement, & l'on stipula qu'il n'en paieroit l'interêt de dix ans. On prit sa fille sans dot, on assura à sa famille en cas de disgrace une retraite prés l'Etat Ecclesiastique, & ce qui lui fut le plus avantageux dans la suite, quoi qu'il en fît alors peu d'état, on lui donna un gendre jeune à la vérité, mais qui paroissoit déja devoir être un jour le premier homme de son siecle. Les nôces ne s'en firent pas avec beaucoup de pompe, parce que la conjoncture n'y étoit pas propre. Il y eut pourtant force Epitalames, entre lesquels celui d'Ange Politien, qui n'étant que de l'âge du marié faisoit des vers dignes du siecle d'Auguste, fut le mieux reçû. Peu

de

de jours aprés le bruit de l'aproche de Colìogne enleva le jeune Laurent d'entre les bras de son épouse, & le fit monter à cheval pour aprendre l'art militaire sous la discipline de son beau-pere.

La guerre neanmoins ne s'échaufa pas beaucoup au commencement, quoi que les troupes fussent en état d'agir des deux côtés. Et ceux qui connoissoient l'humeur impatiente & extraordinairement active de Coliogne, ne pouvoient concevoir pourquoi son armée étant la plus forte & la plus aguerrie, il s'amusoit à désoler le plat païs, & à s'emparer des petites places, au lieu de se présenter en bataille à la vûë de Florence, & de fatiguer les troupes Milanoises, qui sembloient déja toutes prêtes à se débander, puis qu'on les avoit commis à la garde des faux-bourgs. Mais ils ne savoient pas que Coliogne avoit plus d'une corde à son arc, & qu'il ne vouloit emploier la force, qu'aprés avoir épuisé tous les stratagemes de son métier.

Les Florentins ne s'étoient point avisés de chasser de leur ville tous les parens des exilés, & soit que le nombre en fut trop grand pour le faire avec sûreté, soit que l'on n'osât pas, dans une conjoncture si périlleuse, agir avec toute la sévérité des loix, contre des gens qu'on présumoit innocens, on n'avoit rien dit à ceux qu'on ne soupçonnoit d'aucune intelligence ni liaison particuliere avec leurs proches. Cependant la guerre ne se fit pas plutôt sentir sur la frontiere, que l'on aperçût des changemens parmi le peuple, qui devoient nécessairement étre fomentés par quelques énemis domestiques. Il se plaignit des incommodités qu'il n'avoit pas encore senties, il s'acoûtuma à parler de la puissance des banis, & à multiplier le nombre de leurs soldats. Enfin il s'émancipa jusqu'à soûtenir qu'ils avoient été punis avec trop de sévérité, & qu'il étoit bien juste que ceux qui s'oposoient à leur rapel fissent tous les frais de la guerre,

Ces

Ces bruits étoient trop publics pour ne venir pas aux oreilles de Pierre de Medicis, & comme il avoit l'esprit trop foible pour y remédier, il en conçut une espece de chagrin acompagné de desespoir qui lui donna la fiévre. Les Pitti au contraire, qui recevoient à tous momens des avis certains de tout ce qui se passoit à Florence, commencerent à se flater de l'espoir d'un prochain rétablissement. Ils alerent à la tente de Coliogne, & l'informerent des cabales de ceux de leur faction. Ils l'avertirent, que le mécontentement du peuple étoit sur le point d'éclater, & qu'il n'atendoit plus rien sinon qu'on lui en fit naître l'ocasion par l'aproche de l'armée.

Coliogne étoit trop habile pour ne pas connoître l'importance de ce qu'on lui disoit, & trop interessé pour refuser une marche, qui dans toutes les aparences devoit le rendre le plus riche avanturier de l'Europe : car il ne se prometoit rien moins que le pillage de Florence, si elle s'obstinoit à sa défense, ou une grosse contribution dont la meilleure partie entreroit dans ses cofres, au cas qu'elle entendît à quelque acommodement. Il n'estimoit pas assez les troupes du Milanois, pour se figurer qu'elles osassent lui faire tête; & d'ailleurs il ne voioit pas assez d'union entre les Florentins, ni de dépendance entre les nouvelles levées qu'ils avoient faites & leurs chefs, pour se persuader qu'elles fussent en état de faire durer un siege.

Neanmoins comme il n'avoit pas un atachement si ferme avec les Pitti, quoi qu'il fût à leur solde, qu'avec la République de Venise, qui l'avoit dégradé, il prit quelques jours de délai, sous prétexte que toutes choses n'étoient pas encore disposées en son armée pour la faire avancer jusqu'au centre du païs énemi : mais en éfét pour avertir l'Etat de Venise du véritable état de la ville de Florence, & pour lui demander la permission d'en aprocher.

La

La lettre qu'il écrivit en chifre fut examinée dans le Senat avec toute l'exactitude imaginable, mais non pas dans le sens que Cologne l'avoit écrite : car ce Général n'avoit d'autre dessein que de servir ceux qui le tenoient à leur solde, dans une conjoncture où il trouvoit son conte aussi-bien qu'eux. Au lieu que les Venitiens ne se proposoient directement que l'interêt de leur République, & ne considéroient celui des Pitti, qu'en ce qu'il avoit de commun avec le leur. Ils ne jugeoient pas qu'il fut avantageux à leur République, que Cologne s'avançât jusqu'à la vûë de Florence, parce que s'il en devenoit maître, il seroit obligé de la laisser au pouvoir des Pitti, qui vrai-semblablement ne lui voudroient pas ravir sa liberté, bien loin de l'assujetir aux loix d'une autre République. Et si le même Cologne étoit assez hardi, pour déclarer quand il seroit entré dans la ville, qu'il prétendoit la tenir au nom des Venitiens, outre l'horrible scandale qu'une action de cette nature causeroit dans toute l'Europe, il ne lui seroit pas possible de garder long-tems sa nouvelle conquête, parce que les Princes d'Italie en prendroient aussi-tôt ombrage, & travailleroient de concert à rétablir les Florentins dans la liberté dont ils joüissoient auparavant. A quoi les Venitiens seroient d'autant moins en état de s'oposer, que n'aiant point de place sur la côte de Toscane, & pouvant étre facilement empêchés d'y venir par terre, Cologne n'auroit que le déplaisir de voir avorter le fruit de sa perfidie, & les Venitiens le regret d'avoir inutilement prostitué leur reputation.

Il faloit donc s'atacher à quelque entreprise de moindre bruit, & plus facile à réüssir. Il faloit abandonner les Florentins étonnés par leur division civile, & faire cependant marcher Cologne à la conquête d'une place qui pût étre secouruë par mer aprés la prise, & ravitaillée de temps-en temps,

temps, sans que l'on fût obligé de passer sur les terres d'autrui. Celle de Pise étoit tout ensemble, & la plus importante d'elle-même,& la plus commode pour ce dessein. Elle avoit un territoire assez étendu pour y former un établissement durable, & des ports assez tranquiles pour s'y mettre à couvert durant les plus grandes tempêtes. Ses habitans étoient nés dans une aversion irréconciliable des Florentins, & par conséquent disposés à tout entreprendre & tout endurer pour n'être plus leurs esclaves. D'ailleurs les Princes d'Italie ne s'alarmeroient pas tant d'aprendre qu'elle fut assiegée, parce qu'ils étoient acoutumés à la voir changer de maître, & qu'il seroit plus aisé de leur persuader qu'elle seroit renduë dans l'acommodement.

Ces considérations l'emporterent dans le Senat de Venise sur les raisons de Coliogne, à qui l'on fit entendre, qu'il valoit mieux s'atacher à Pise. Il ne fut pas dificile à ce Général d'y faire condescendre les Pitti; car encore qu'ils vissent clairement, que ce n'étoit pas là le plus court chemin qu'il faloit tenir pour retourner dans leur Patrie, ils n'oserent pourtant pas témoigner tout ce qu'ils en pensoient, parce qu'ils trouvoient Coliogne trop ferme dans sa résolution pour être ébranlé, & qu'il y avoit à craindre pour eux, en le choquant à contre-temps, de perdre le fruit qu'ils atendoient de sa valeur.

Ainsi l'ataque de Pise fut arrétée, & la cavalerie de Coliogne presque toute composée d'Epirotes & d'Albanois, eut ordre de l'investir pendant que les vaisseaux de la République de Venise s'avancerent vers la côte, pour empécher le secours qu'on y auroit pû jetter par mer. Mais soit que cette cavalerie ne se fut pas mise en devoir de partir aussi-tôt qu'elle fut commandée, à cause qu'elle avoit de la peine à quiter les quartiers de rafraichissement; soit que les espions que les amis de Pierre

Pierre de Medicis entretenoient à grands frais dans le camp énemi, les eussent averti à point-nommé de la résolution prise dans le Conseil de guerre, il arriva qu'en même temps que les troupes de Coliogne sortoient de leurs quartiers pour aler à Pise, celles de Naples quiterent aussi les leurs pour prendre la même route. Et comme elles en étoient beaucoup plus proches, Saint Severin leur Général eut le loisir d'entrer dans la place, & de les ranger sur les endroits les plus sujets aux ataques imprévûës, avant que l'armée des exilés parut.

Sans cette précaution, ceux qui savoient la discipline militaire jugerent que la place auroit été prise d'abord: car les habitans étoient tres-mal-afectionés à leur propre défense, & regardoient les énemis avec aussi peu d'émotion que s'ils eussent été les spectateurs d'une tragédie. Ils disoient assez hautement, que le pis qui leur pouvoit ariver étoit de changer de tirans. Et comme le peuple est fort ingenieux à se flater d'espérance, quoi qu'il soit grossier presque en toute autre chose, ils se figuroient qu'une révolution, de quelque côté qu'elle vînt, changeroit infailliblement leur malheureuse destinée; d'où il étoit aisé de prévoir, que s'il n'y eût eu que les mortes-paies entretenües par les Florentins qui se fussent oposés à la premiére impétuosité de l'énemi, il leur eût aisément passé sur le ventre.

Aussi St. Severin qui avoit autant d'expérience que de valeur, n'estima pas qu'il y eût de la sureté à leur confier la garde des faux-bourgs. Il les retint dans des corps de garde situés au milieu de la ville, sous prétexte que c'étoit leur donner l'emploi le plus honorable, que de les obliger à veiller sur la fidélité des habitans; & disposa les troupes qu'il avoit menées sur les lieux où il jugeoit que l'énemi viendroit. Il ne se trompa pas dans sa conjecture, & Coliogne ne s'amusa pas à suivre la methode

des

Dans le dernier livre de l'art Militaire, Pellegrini.

des Capitaines de son siecle, qui n'ataquoient jamais une place sans avoir fait une montre exacte de leur armée à ceux qu'ils prétendoient assieger, & sans avoir achevé le circuit de leurs murailles, en ordre de bataille. Il ataqua d'abord les fauxbourgs avec beaucoup d'impétuosité: mais il en fut repoussé avec tant de perte, qu'il fut obligé de changer le dessein de forcer la ville en celui de la reduire par un siege. Il ne persévera même pas long-temps dans la résolution de s'en rendre maître par les formes: car dés qu'il eût apris que 6000. braves soldats y étoient entrés commandés par un Chef expérimenté, il jugeoit que ce seroit ruïner son armée, sans incommoder beaucoup les assiegés, de les ataquer régulierement. Il ne pensa donc plus qu'à leur retrancher les vivres, & à contraindre les troupes de Naples par un blocus à sortir de Pise. Mais pendant qu'il y travailloit avec cette vigilance infatigable qui lui avoit fait assujetir tant de places à la République de Venise, la fortune comme pour se moquer de lui fit naître l'ocasion de finir la guerre à son avantage, lors qu'il s'étoit lié les mains, pour ainsi dire, & qu'il s'étoit mis hors d'état d'en profiter.

La goute de Pierre de Medicis étant remontée dans le temps qu'il étoit travaillé de la fiévre, le fit mourir en si peu de jours, qu'il n'eut pas le loisir de mettre ordre à ses afaires. Ses amis furent d'autant plus surpris de sa mort, qu'ils l'avoient moins prévûë, & reconnurent par expérience, que les hommes de considération, aussi-bien que les grands arbres, ne font jamais plus d'ombre que quand ils tombent: car encore que Pierre de Medicis n'agît ni de la tête, ni de la main dans les afaires de la République de Florence, ni dans les siennes; encore qu'il ne connût pas même de vûë la plûpart de ceux qui s'étoient dévoüés pour ses interêts, & qui exposoient tous les jours pour lui leurs

leurs vies & leurs fortunes, le ſeul nom qu'il portoit neanmoins étoit devenu ſi grand, & la réputation de ſes richeſſes lui avoit aquis un ſi grand nombre de perſonnes, que c'étoit aſſez à la plûpart de ceux qui tiroient du ſecours de lui de ſavoir qu'il étoit au monde, pour exécuter ce qu'on leur ordonnoit de ſa part. Ainſi ſervant de liaiſon à ſes amis, & de mediateur aux jeunes Gentilshommes qui briguoient les principales charges, on ne pouvoit pas dire qu'il fût inutile, nonobſtant ſes infirmités continuelles & la foibleſſe de ſon génie. Et l'on prévoioit au contraire, que ſa mort ſeroit d'autant plus nuiſible à la République & à ſa famille, qu'il laiſſoit l'une & l'autre dans un déplorable état.

Fin du Premier Livre.



Argu-



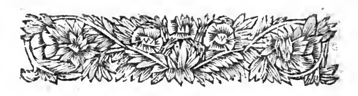
Argument du Second Livre.

LAurent de Medicis ralie les amis de ſon pere, & rétablit les afaires de ſa Maiſon. Il va joindre avec de nouvelles troupes l'armée de Florence, & ſe trouve à la bataille, où les pieces de campagne ſont la premiére fois miſes en uſage, & les valets des deux partis éclairent avec des flambeaux. Federic d'Urbin enleve un des principaux quartiers de Coliogne. La République de Veniſe abandonne les Pitti, & le Marquis de Mantoüe les reconcilie avec celle de Florence. Ceux de Volterre ſe revoltent. Laurent de Medicis en fait lever le ſiege, & leur pardonne, aprés les avoir contraint de ſe rendre à diſcretion. Il demande pour ſon frere Julien un chapeau de Cardinal au Pape, qui le lui refuſe. Il s'en venge en faiſant conſumer l'armée Ecléſiaſtique devant Tiferne, & en empéchant le Neveu du Pape d'aquerir la ſouveraineté d'Immola, d'où ſe forme la conjuration des Pazzi. Julien de Medicis y eſt tué,

tué, & Laurent se sauve. Tous les complices sont punis, & l'Archevêque de Pise est pendu à une fenêtre du Palais avec ses habits pontificaux. Le seul Bandini passe en Turquie: mais le Sultan Bajazet le livre aux facteurs de Laurent de Medicis.

Les Auteurs imprimés & manuscrits dont le second Livre a été tiré.

L*E Manuscrit de Simoneta dans la galerie de la Bibliotéque du Roi. L'Histoire de Venise du Senateur Moccegino. Le Mémorial des séditions arrivées à Florence sous le gouvernement de la République. L'Histoire Topographique de Volterre. Onuphre, dans la vie de Sixte IV. La Conjuration des Pazzi dans Politien, de la premiere édition du vieux Alde Manuce.*



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE SECOND.



DE toutes les Maisons qui sont aujourdhui Souveraines, il n'y en a point qui ait été reduite à de plus étranges extrémités que celle de Medicis: & la Maison de Medicis n'a jamais été si proche de sa ruïne, que dans la triste conjoncture où le jeune Laurent en devint le chef. Comme il avoit recueilli tous les biens de son pere, à la reserve d'une tres petite portion, qui étoit échûë à Julien son cadet pour lui tenir lieu de légitime, il en devoit aussi porter toutes les charges, qui ne pouvoient alors étre plus pesantes. Il se voioit le maî-

tre de sa famille, & le plus considérable citoien de Florence, à un âge où les autres ont encore besoin de tutelle durant dix ans, & sa jeunesse étoit presque également méprisable à ses amis & à ses énemis. Il se trouvoit engagé dans une guerre pour laquelle les biens dont il avoit hérité ne pouvoient sufire, quoi qu'ils fussent immenses. Cependant il y avoit de l'aparence qu'elle auroit de longues & de fâcheuses suites, puis que la République de Venise s'en méloit.

Outre les énemis déclarés de sa Maison, qui paroissoient les armes à la main au nombre de plus de vint mille, il y en avoit beaucoup de cachés dans l'Etat, & même dans la ville de Florence, qui n'étoient gueres moins à craindre. Le peuple avoit témoigné d'être las de la guerre, avant que d'en avoir soufert aucune incommodité, & faisoit entendre qu'il s'acomoderoit aux dépens de ceux qui étoient la cause ou le prétexte de la discorde.

Les troupes auxiliaires croioient que leur engagement étoit fini par la mort de Pierre de Medicis, & agissoient si lentement, qu'il étoit aisé de deviner qu'elles s'atendoient d'étre rapelées dans peu de jours. Le Gonfalonnier & les Magistrats subalternes commençoient à desespérer de soûtenir la guerre, & ne pensoient plus étre assez puissans pour tenir en devoir les factieux. Les amis de la Maison de Medicis venoient de perdre le fondement de leur union en la personne de Pierre, & n'osoient plus agir de concert, dans la pensée qu'ils avoient les uns des autres, qu'un chacun méditoit de faire son acommodement à part. Enfin le danger étoit si grand, & sembloit si inévitable, qu'il faloit les derniers éforts de la vertu la plus héroïque & la plus consommée, pour en triompher.

Cependant Laurent de Medicis l'entreprit pour son coup d'essai. Et comme il avoit emprunté de l'histoire une partie de ce qui lui manquoit du cô-

té de l'expérience, la premiere chose qu'il fit, fut de se comporter en homme qui vouloit remplir non seulement la place de son pere, mais encore celle de son ayeul. Il assista au Conseil dés le lendemain. Il s'y fit connoître aux amis de son nom pour ce qu'il y devoit être. Il y dit son avis avec une maturité d'esprit qui fut admirée, & commença par cette heureuse adresse à se faire regarder comme un soleil levant. Et de fait on s'assembla dés l'aprés-dînée chez lui, où il parla des afaires de la République & des siennes avec tant de prudence, d'ordre & de netteté, qu'il acheva de persuader ceux de son parti, qu'ils avoient plus gagné que perdu en la mort de son pere.

En-suite il s'apliqua tout entier à rétablir la bonne intelligence, que cette mort avoit altérée, & à prévenir les avantages que ses énemis eussent pû tirer. Il fit toucher de l'argent à toutes les troupes qui servoient la République de Florence, & les empécha par cette gratification de préter l'oreille aux émissaires des Pitti, gagés pour les corrompre. Il fit courir le bruit qu'il y avoit des lettres interceptées des mêmes Pitti, qui nommoient presque tous ceux de leur faction qui étoient restés à Florence pour ménager le peuple en leur faveur, & qu'on devoit bientôt se saisir de leurs personnes pour les traiter en criminels d'Etat; & donna tant de marques que la République vouloit procéder à leur emprisonnement, que ceux qui se sentoient coupables crurent qu'il n'y avoit plus de sureté pour eux à Florence, & cherchérent ailleurs une retraite : ce qui fit cesser en deux jours toutes les plaintes que l'on faisoit du gouvernement.

Il acoutuma le peuple à mépriser les exilés, & à ne faire plus d'état des forces qu'ils avoient assemblées, en lui faisant remarquer la faute que Coliogne avoit commise en s'atachant à Pise, au lieu de marcher droit à Florence; & lui fit naître

des sujets d'agreables entretiens, pour le divertir des fâcheuses nouvelles qu'il recevoit de temps en temps, que les maisons de plaisance étoient brûlées. Puis quand l'orage fut passé, que la campagne fut desolée, il fit si bien comprendre aux interessés l'importance du tort qu'on leur avoit fait, qu'il les rendit irréconciliables avec ceux qui en étoient les auteurs, & en fit autant de soldats dévoüés à la défense de son parti. Il dépêcha promptement des couriers à Naples & à Milan, pour y donner lui-même la premiere nouvelle de la mort de son pere; & les couriers furent incontinent suivis par des Gentilshommes de marque & de confiance, qui obtinrent en faveur de Laurent de Medicis la confirmation des traités conclus avec son prédécesseur, & porterent de nouveaux ordres aux troupes auxiliaires d'agir vigoureusement pour ses interêts.

Il rassûra les Magistrats, en les assurant que ce qu'il y avoit de gens de guerre dans Florence seroient emploiés pour les faire obéïr. Il fit comprendre aux amis de sa Maison, qu'ils ne devoient point chercher ailleurs qu'en sa personne le fondement de leur union, & leur fit un si agreable reproche d'avoir pensé à se diviser, que la honte leur en monta sur le visage. Il les remit en bonne intelligence. Il leur fit reprendre leurs premieres fonctions sans y rien changer. Il les obligea de se déclarer publiquement en sa faveur, pour les rendre plus fermes, & pour ôter aux Pitti l'espérãce de les corrompre. En un mot il ajusta si bien toutes choses, que la République ne soufrit aucune des revolutions dont la mort de son pere l'avoit menacée.

Mais avec tout cela il lui auroit été impossible de se maintenir par sa propre vertu, si la fortune ne s'en fût mélée, & si ses ennemis, au lieu de reparer la faute qu'ils avoient faite, ne l'eussent acrüe par une obstination afectée à contre-temps. Toutes les régles de l'art militaire vouloient

 que.

que Cologne, au moment qu'il eut la nouvelle de la mort de Pierre de Medicis, levât le blocus de Pise,& fît avancer son armée du côté de Florence, pour fomenter les intelligences que les Pitti y avoient conservées, & pour être prêts à profiter des changemens, qui dans toutes les aparences ne manqueroient pas d'arriver. Les Pitti l'en conjuroient avec des instances qui vrai-semblablement le devoient fléchir. Ils lui représentoient, que l'entreprise de Pise n'étoit plus en termes de réüssir; que le secours de Naples qui y étoit entré venoit d'ôter le principal fondement sur lequel elle étoit apuiée, en désarmant les habitans, & les dispensant des fonctions militaires; que la place ne manquoit ni de vivres, ni de munitions; qu'on ne devoit point atendre de discorde entre les soldats & les bourgeois, & que comme saint Severin étoit homme d'ordre, il apaiseroit aisément les querelles qui surviendroient entre les gens de guerre: d'où les Pitti concluoient, qu'il faloit se résoudre à passer tout l'hiver prochain devant Pise, & cependant laisser les Florentins en état d'exécuter toutes les entreprises qu'ils auroient formées aprés avoir afermi leur gouvernement; ou qu'il faloit s'aprocher plus prés de leur ville, afin de profiter des tumultes que leurs amis ne manqueroient pas d'y exciter. Neanmoins Cologne n'eut point égard à cette remontrance, & fit voir par son obstination,qu'il n'est rien de plus dangereux que de mettre les afaires en la disposition d'une personne qui n'a pas le même interêt qu'elles réüssissent. Les ordres secrets du Senat de Venise l'emporterent sur le devoir de ce Général, & le désir d'augmenter sa reputation aux dépens de celle de saint Severin, & peut-être encore de profiter de la rançon des plus riches Barons de Naples, qui s'étoient enfermés dans la place, reduisoit toutes ses pensées à celle qu'il n'y entrât ni n'en sortît rien.

Lau-

Laurent de Medicis ravi du fatal assoupissement de son adversaire, ne perdit pas un moment du relâche qu'il donnoit. Il prit soin des afaires du dehors, aprés avoir terminé celles du dedans, & donna de l'argent à son beau-pere, pour atirer au service des Florentins les troupes destinées à la garde de l'Etat Eclésiastique. Il mit les Colonnes en état d'enrôler les gens de guerre Italiens, que le Roi de France & le Comte de Charollois avoient licentiés aprés la guerre du bien public; & lors qu'il se vit assez fort pour paroitre en présence de l'énemi, il sortit de Florence en qualité de Commissaire général de la République, & laissant tout l'honneur & l'autorité suprême de l'armée à Federic d'Urbin, il ne reserva pour lui que le soin de la faire subsister.

Federic ne frustra pas l'espérance qu'on avoit conçuë de sa valeur. Il marcha droit à Pise avec tant de résolution, que Coliogne qui s'étoit lui-même avancé pour le mieux connoître, douta d'étre défait, s'il se laissoit enfermer entre les troupes de Naples qu'il tenoit investies, & le secours qui leur venoit. Pour éviter cét inconvenient, qui lui auroit fait perdre toute sa reputation, il leva le blocus avec beaucoup d'ordre & de diligence tout ensemble; & comme il n'avoit pas beaucoup d'estime pour l'armée des Florentins, parce qu'il y avoit prés de la moitié de nouvelles levées, il se campa de telle sorte, qu'il sembloit leur présenter la bataille. Federic d'Urbain & saint Severin, aprés avoir joint leurs forces, ne la refusoient pas, & Laurent de Medicis fut obligé d'y consentir, quoi qu'il prévît assez que c'étoit remettre à la disposition de la fortune la liberté de sa Patrie & l'établissement de sa Maison. Les particularités de la bataille qui fut donnée sur le bord de la riviere de Riccardi dans le territoire de Boulogne, sont toutes dans les Historiens de Florence, à la reserve de deux qu'ils ont peut-être

omises, parce qu'elles apartiennent proprement à un Ecrivain d'Anecdotes. La premiere est, que Coliogne aiant inventé, peu de jours auparavant, la maniere de faire rouler l'artillerie en pleine campagne, s'en servit le jour de la bataille avec un succés tout-à-fait bizarre: car elle ne fit point d'autre éfet sur l'armée des Florentins, que d'emporter le talon de la botte du Prince Hercule de Ferrare; de quoi toute l'Italie se plaignit à Coliogne, comme d'une contravention manifeste aux loix de la bonne guerre, en ce que se défiant de la valeur de ses soldats, il avoit inventé le secret de dérober la victoire, ne se sentant pas capable de la remporter par les voies légitimes. La seconde circonstance est, que le combat n'aiant commencé que sur le déclin du jour, & la nuit étant survenuë avant qu'il finît, les Ecuiers & les valets de pié & d'autres alumerent des flambeaux, & se mirent à éclairer leurs Maîtres de la même sorte qu'ils avoient acoutumé de faire aux tournois.

La victoire ne pancha ni d'un côté ni d'autre, & les deux partis aprés s'être beaucoup lassés, & n'avoir répandu que fort peu de sang, se retirerent avec un égal avantage. Mais Federic d'Urbin, qui vouloit rafiner sur la maniere de faire la guerre qui se pratiquoit ailleurs alors sans aucune supercherie, s'avisa de ne donner que deux heures de repos à l'armée de Florence, & de la mener en-suite sans aucun bruit ataquer le camp des énemis. Il y arriva à la pointe du jour, & trouva les soldats de Coliogne tellement endormis, qu'il lui fut aisé d'enlever le quartier sur lequel elle donna, avant que les troupes destinées à la garde des autres quartiers se fussent éveillées & mises en état de se défendre. Ce combat fut un peu plus sanglant que celui du jour précédent: mais comme on ne savoit point encore alors en Italie ce que c'étoit de tuër des hommes qui ne se défendoient point, & demandoient d'être mis à rançon, les exilés n'y per-

dirent

dirent gueres que la somme d'argent qui fut emploiée à rachéter les prisonniers. Le plus grand mal tomba sur Colíogne, dont les Pitti firent si peu d'état depuis qu'ils ne voulurent plus lui confier le commandement de leur armée. Mais les Venitiens, qui se piquoient d'étre plus justes estimateurs de la vertu malheureuse, le rétablirẽt dans le Généralat, dont ils l'avoient dégradé plutôt qu'il n'auroit été nécessaire, pour rétablir leur reputation, & persuader par là aux ames les plus incredules, qu'il ne s'étoit pas si fort détaché de leur service, qu'il n'y tînt encore par d'invincibles chaînes.

Les Pitti, qui l'avoient congédié avant que de s'étre assurés d'un autre qui remplît sa place, n'en trouverent pas si facilement qu'ils se l'étoient figurés; parce que Borse d'Esté Marquis de Ferrare, sur qui ils avoiẽt jetté les yeux, ne répõdit pas aux ofres qu'ils lui firent avec toute la chaleur qu'ils eussent désiré. Il étoit trop judicieux, pour n'avoir pas pénétré, que le Senat de Venise prenoit plus de part en éfet dans la guerre de Toscane qu'il ne paroissoit au dehors. Et comme il étoit voisin de cette République, & qu'il n'avoit rien à craindre dans la conjoncture d'alors, tant qu'il seroit bien avec elle, il n'avoit garde de la choquer en considération des Pitti, qui n'avoient ni la force ni le crédit de le rétablir s'il lui arivoit une fois d'étre depoüillé.

La même raison d'Etat empéchoit le Marquis de se déclarer contre les Florentins, puis qu'ils étoient aussi ses voisins, & que s'ils n'avoient pas la même facilité de le ruïner que les Venitiens, ils pouvoient du moins ravager le Ferrarois, en y faisant vivre à discrétion une partie de leurs troupes victorieuses, & reduire ainsi ses sujets à la médicité.

Neanmoins la civilité toute extraordinaire, dont il usoit mêmes dans ses refus, l'obligea de témoigner aux Pitti, qu'encore que ses afaires ne lui permissent pas de se déclarer pour l'un

ou pour l'autre parti, il s'estimeroit heureux de contribuer à l'acommodement, s'il en étoit jugé capable. Les Pitti, qui n'étoient pas en trop bonne posture, nonobstant leur avantage firent toutes les réflexions qu'ils devoient sur la proposition de Borie d'Esté. Ils n'avoient pas d'eux-mêmes les moiens ni de faire la paix, ni de continüer la guerre. Ils avoient d'autant plus sujet de craindre que la République de Venise ne les abandonnât, qu'elle avoit déja desespéré de profiter de leur revolte, & que les Turcs lui donnoient de nouveaux ombrages, en menaçant le reste des îles qu'elle tenoit dans l'Archipel. La disgrace de Cologne avoit découragé leurs amis de les assister. Et comme l'on tenoit pour maxime en Italie, que les rebellions étoient d'ordinaire funestes à leurs entrepreneurs, lors que la fortune manquoit à seconder leur premiere tentative, ils avoient plus à craindre d'étre abandonnés par ceux de leur faction, qu'ils n'avoient à prétendre qu'il n'y eût en Toscane des personnes assez mal conseillées pour prendre de nouveaux engagemens avec eux.

C'est ce qui leur inspira de repliquer à Borie d'Esté, qu'ils le conjuroieut de vouloir étre leur médiateur, & qu'ils remetoient leurs interêts entre ses mains. Borie d Esté étoit trop habile pour se charger d'une afaire si délicate sans consulter l'oracle ; c'est ainsi que l'on nommoit alors le Senat de Venise. Il lui fit part de la priere que les exilés de Florence venoient de lui faire. Il lui communiqua le pouvoir qu'ils lui avoient envoié, & demanda l'avis du Pregadi sur ce qu'il devoit faire.

On lui repartit, que le Senat seroit bien-aise de voir finir les troubles de Toscane, quand ce ne seroit que pour ôter tout prétexte à la calomnie de publier, comme elle faisoit, qu'ils étoient fomentés par les Venitiens. Il n'en faloit pas davantage pour faire comprendre à Borie d'Esté, que le Senat ne vouloit plus se charger de la haine publique,

que, en protégeant des banis qui lui étoient devenus inutiles par leur infortune, & suspects par la dégradation de Coligone. Il prit sa réponse pour aveu, & sans perdre de temps écrivit aux Florentins, que s'ils étoient d'humeur d'écouter des propositions d'acord, on leur en feroit de si raisonables, qu'ils auroient de la peine à les rejetter.

Laurent de Medicis n'en fut pas plutôt averti, qu'il laissa son frere Julien à l'armée en sa place, & revint à Florence, où il examina avec ses amis, s'il étoit de l'interêt particulier de sa Maison, aussi-bien que celui de la République, de conclure la paix. Les sentimens furent d'abord si partagés, qu'il n'y avoit aucune aparence de les réünir: mais Laurent de Medicis qui avoit vû de plus prés les maux de la guerre, & s'étoit mis en tête de la terminer en toute maniere, ramena ceux qui pensoient qu'elle dût être continüée, en leur représentant, que les choses avoient tellement changé de face depuis que la guerre avoit commencé, que l'on se tromperoit infailliblement, si l'on raisonoit sur les mêmes principes; que les Pitti à la vérité n'étoient plus à craindre, puis qu'ils avoient dépensé leurs biens, & perdu leur credit; que les Guelphes les avoient abandonnés, & que la République de Venise étoit si lasse de les soûtenir, qu'elle ne cherchoit plus qu'un prétexte plausible pour leur ôter sa protection sans bruit & sans scandale; que ce prétexte consistoit dans la négociation, où le Marquis de Ferrare demandoit d'entrer, & qu'il étoit d'avis qu'on l'acceptât; que ce seroit aux Florentins à débatre les conditions sous lesquelles on prétendoit qu'ils relâchassent un peu de la sévérité des loix; & que cependant ils tireroient tous les avantages d'une suspension d'armes, sans que les Pitti fussent déchargés des frais d'entretenir leurs troupes; qu'ils ne tireroient pas grand fruit de la conclusion de la paix, au cas qu'elle se fît; comme

ils ne pouvoient devenir gueres plus miserables qu'ils étoient, par la continuation de la guerre: mais que la République de Florence en général, & la Maison de Medicis en particulier, couroient risque de tout perdre, sans avoir aucune espérance de profiter, tant que ses énemis auroient les armes à la main.

Laurent de Medicis ajoûta d'autres raisons aussi importantes à celles que je viens de représenter, & fit si bien comprendre à ses amis, qu'il étoit du devoir d'une République de donner à la fortune le moins de prise qu'elle pouvoit sur elle, qu'il les fit condescendre à la paix. Ils sortirent de sa maison avec cette resolution, & firent arréter dés le lendemain dans le Conseil des huit, que l'entremise du Marquis de Ferrare seroit acceptée. La négociation ne fut pas de longue durée, & se termina comme toutes les autres, qui se commencent entre des parties inégales, je veux dire, qu'elle fut concluë aux dépens des plus foibles. Les Pitti s'obligerent à des-armer, & à demeurer exilés pendant dix ans, au bout desquels il leur seroit permis de retourner en leur Patrie, à condition de n'y exercer jamais aucune Magistrature: & la République donna l'amnistie à ceux qui les avoient suivis, à la charge de servir sans aucune solde contre la ville de Volterre qui s'étoit revoltée.

Cette ville, plus fameuse dans l'Histoire ancienne que dans la moderne, obéïssoit à celle de Florence avec d'autant plus d'impatience, qu'elle avoit été des dernieres rangée sous sa domination: & la contrarieté d'humeur que l'on avoit toûjours remarquée entre ses habitans & les Florentins, leur faisoit croire qu'il n'y avoit point de joug qui ne fût plus léger en comparaison de celui qu'ils portoient. Ces deux causes les avoient engagés dans le parti de tous ceux qui s'étoient déclarés en divers temps énemis de la République, & leur avoient fait ouvrir les portes à l'armée de Co-

liogne,

liogne, dés qu'elle avoit paru devant leurs murailles. Ils n'avoient point été compris dans l'acomodement, soit que les Pitti n'en eussent pas eu le pouvoir, soit qu'ils n'eussent pas beaucoup insisté pour l'obtenir; parce que ceux de Volterre les avoient reçûs sans les engager à rien ni de vive voix ni par écrit.

Ils étoient donc condamnés par les loix militaires à paier les frais de la guerre, & les hauts Oficiers de l'armée de Florence s'aprétoient pour y mener leurs troupes. Laurent de Medicis n'atendoit que l'ordre de la République pour l'aler investir; mais cét ordre ne se donnoit point, parce que le Conseil des huit ne pouvoit se résoudre à l'entiere ruïne d'une ville si importante. Il aimoit mieux dissimuler la faute qu'elle avoit faite, que d'apliquer le fer & le feu pour la reparer: & la parfaite connoissance qu'il pensoit avoir du génie de ce peuple farouche, lui persuadoit par une subtilité de raisonnement, de dissimuler sa revolte. Il se figuroit encore, que ce seroit perdre temps, & mettre en compromis l'autorité de la République, que de leur demander les principaux chefs de la rebellion, qu'ils ne livreroient jamais. Et comme il ne vouloit ni s'exposer à l'afront d'un refus de cette nature, ni se porter à la derniere extrémité, contre des gens qu'il voyoit disposés à l'atendre, il étoit d'avis de traiter ceux de Volterre de la même sorte que l'on avoit acoûtumé, & de leur montrer par là qu'on n'avoit pas pris garde à leur revolte.

Mais Laurent de Medicis leur fit prendre de plus généreux sentimens, en leur répréfentant, que le crime de ceux de Volterre ne pouvoit étre dissimulé dans un Etat populaire, sans s'exposer au péril d'une revolution prochaine; qu'il n'y avoit point de villes sur le territoire de Florence qui ne suivissent à la premiére ocasion l'exemple qu'on venoit de leur donner, si elles n'en étoient détournées par la qualité de la peine dont ils

auroient été punis ; & que la clémence étoit l'écueil où toutes les Républiques, sans en excepter celle de Rome, avoient fait naufrage, parce qu'elles n'étoient pas en état de pratiquer cette vertu avec autant de sureté que les Rois. Il ajoûta neanmoins, qu'il prétendoit qu'on usât d'indulgence à l'égard de ceux de Volterre ; mais qu'il faloit auparavant qu'ils s'en reconnussent indignes, & qu'ils s'humiliassent en la demandant.

Ces raisons étoient bien tirées de la plus saine politique ; mais elles n'étoient pas les seules, ni mêmes les principales, qui faisoient agir Laurent de Medicis. Il y en avoit de plus particulieres & de plus pressantes, qui lui représentoient son honneur & son interêt presque également engagés à l'entreprise de Volterre. Les bourgeois de cette ville avoient fait de piquantes railleries & d'infames satires sur le sujet de sa jeunesse, sur sa trop grande familiarité avec Ange Politien, & sur l'étude des belles lettres, dont il se piquoit contre la coûtume des Gentilshommes Italiens. De plus la guerre des Pitti n'avoit pas assez duré pour exercer ses premieres armes. Il n'y avoit eu qu'un seul combat, où il n'avoit agi qu'en qualité de simple volontaire, & sous les ordres de Federic d'Urbin. L'on savoit qu'il étoit soldat ; mais il y avoit encore lieu de douter s'il étoit Capitaine, jusqu'à ce qu'on le vît à la tête d'une armée agir de lui-même, & mettre heureusement en pratique ce qu'il avoit lû dans les bons livres. La nécessité de ses afaires, & le besoin qu'avoient ses amis de sa présence continuelle dans le païs, ne lui permettoient pas d'aler chercher de l'emploi chez les étrangers, & toute l'Italie joüissoit alors d'une profonde tranquilité. Il faloit donc chercher dans la Toscane de quoi faire son aprentissage ; & comme il n'étoit pas bien-seant, ni presque possible à un particulier, d'exciter une nouvelle guerre dans sa Patrie, à moins que de se charger de l'abomination

tion publique, il faloit assez bien ménager l'ocasion de l'afaire qui s'étoit présentée d'elle-même, pour tirer les avantages que l'on prétendoit, sans en recevoir de dommage. Enfin Laurent de Medicis savoit, que les Pitti n'avoient pas tant agi contre la République de Florence, que contre lui; & se tenoit par conséquent obligé de plus prés, à les empécher de remüer à l'avenir. Ce qui ne se pouvoit, tant qu'ils auroient la commodité d'une ville comme Volterre, considérable d'elle-même, & proche de Florence, pour leur servir d'azile.

Ainsi le siége de Volterre fut arrêté, & le même Laurent de Medicis qui avoit eu assez de crédit pour le faire résoudre, en eut encore assez pour se faire donner la commission de le former. Il investit la place avec les troupes que les Florentins avoient retenuës, disposa les ataques avec assez de régularité, pour un temps où l'on ne savoit presque rien de l'architecture militaire. Les assiégés qui s'étoient atiré cét orage par leur imprudence, le soutinrent avec plus de fermeté qu'on ne croioit. Ils ne parlerent ni de capituler ni de se rendre, & firent en cette ocasion ce qu'on n'avoit atendu que des plus obstinés citoiens de l'ancienne Rome. Ils se défendoient jusqu'à la derniere extrémité, quoi qu'ils n'eussent aucune espérance d'étre secourus; & lors qu'on leur demandoit ce qu'ils pensoient faire, ils répondirent qu'ils ne prétendoient autre chose que de diferer leur esclavage de quelques mois. Mais enfin ceux qui n'avoient cédé ni à la violence de leurs adversaires, ni à la lassitude, sucomberent à la famine, & se rendirent à discretion. Les soldats mercenaires des Florentins, qui se préparoient déja tous à les passer au fil de l'épée, pour s'emparer en-suite de leurs biens, furent étrangement surpris, lors qu'ils se virent frustrés de leurs prétentions par l'adresse de leur Général.

Et de fait, il n'étoit ni de l'interêt ni du genie

de

de Laurent de Medicis d'abandonner Volterre au pillage : car outre la perte que la République de Florence y avoit souferte, on auroit toujours tenu pour sanguinaire celui sous les ordres de qui la place eût été desolée ; au lieu qu'en la préservant de la licence du soldat, on se devoit promettre un aplaudissement de tous les ordres de la République, aprés que l'état de ceux de Volterre auroit fait cesser l'aversion que les Florentins avoient pour eux.

Cette réflexion étoit d'autant plus solide, qu'il n'y avoit point alors de peuple qui passât plus légerement de la haine aparemment irréconciliable à l'amour, que celui de Florence. Et Laurent de Medicis qui l'avoit déja expérimenté plus d'une fois dans la guerre contre les Pitti, se porta de lui-même à faire une action de clémence aux énemis, qu'il prévoioit devoir étre agréée dans la suite du temps, quoi qu'il ne fût pas facile d'en venir à bout dans l'état où les choses étoient reduites.

L'armée qu'il commandoit ne lui restoit pas toute afidée ; car outre les troupes réglées, il y avoit plusieurs compagnies de Bandis, qui ne s'étoient assujetis aux fatigues du siége, que sur l'espérance du pillage dont ils s'étoient flatés. On ne pouvoit pas penser que ceux-ci ne se moquassent des ordres qu'on leur donneroit de s'en abstenir, & ne se mutinassent, pour avoir prétexte d'entrer dans Volterre en furie. C'est ce qui fit user à leur Général d'un stratagéme, dont ils s'aperçûrent trop tard, pour éviter d'en étre abusés. Dés qu'il eût apris que ceux de la ville ne vouloient plus tenir, il feignit d'avoir envie de lever le siége, & de licentier les gens de guerre dont la République n'avoit plus de besoin. Il fit faire montre générale à son armée, & cassa les Compagnies dont il se défioit. Ceux qui les commandoient se plaignirent hautement qu'on leur enlevoit un pillage qui leur étoit dû, & firent sonner l'assaut ; mais ils trou-

verent

verent des troupes, dont Laurent de Medicis s'étoit assuré, disposées sur les avenuës, qui les arrêterent tout court, & les contraignirent de reprendre le chemin de la Romagne pour y continuer leurs brigandages.

En-suite Laurent de Medicis entra dans Volterre, fit grace aux habitans de leurs vies & de leurs biens, & n'excepta du pardon que dix ou douze des plus coupables, qui furent pendus. Il traita les autres avec toute la modération & la charité possible, & les contraignit, malgré qu'ils en eussent, à le loüer d'avoir été leur liberateur en dépit d'eux. Les Florentins firent de leur côté ce que Laurent de Medicis avoit prévû. Ils blâmoient d'abord sa conduite, pour avoir sauvé (disoient-ils) leurs plus irréconciliables énemis; mais ils ne demeurerent pas trois jours dans un sentiment si déraisonnable. Ils reconnurent bientôt, que comme il avoit été nécessaire d'user de sévérité contre ceux de Volterre, lors qu'ils avoient prétendu secoüer le joug, il avoit aussi falu changer de méthode, aprés que les incommodités d'un long siége les avoient convaincus par leur propre expérience, de l'impossibilité d'éviter la domination des Florentins. Ainsi ce peuple ratifia tout ce que Laurent de Medicis avoit fait, & lui décerna des honneurs à son retour, dont il se montra d'autant plus digne, qu'il les réfusa sans dédain, & même sans affectation.

Aprés avoir afermi sa reputation par les armes, il travailla durant la paix à l'établissement de sa famille. Et comme il lui étoit déja né deux garçons, il destina son frere Julien à l'Etat Eclésiastique, quoi qu'il n'y eût aucune disposition: car à la reserve du temps qu'il donnoit aux tournois, dont il remportoit d'ordinaire le prix, la paresse & les impuretés partageoient les heures de sa vie. Au reste il avoit la mine haute & la taille avantageuse, & faisoit paroître tant d'esprit & de gentillesse, que son frere s'imagina qu'il changeroit infail-

infailliblement, s'il se trouvoit élevé à une dignité qui l'obligeât à se comporter avec moins de licence. Celle de Cardinal paroissoit pour lors tout-à-fait commode pour ce dessein; parce que les Papes ne s'étans pas encore avisés de la conferer aux enfans des Souverains, la magnificence ni le luxe n'étoient point entrés dans le sacré Colége, & n'en faisoient pas le principal ornement. De plus les Souverains Pontifes ne s'étoient pas encore figurés, que leur autorité fut blessée à mettre en déliberation dans le Consistoire les afaires d'importance, & à les résoudre par le nombre des sufrages: d'où il arrivoit que chaque Cardinal avoit autant d'ocupation qu'il en faloit à une personne de son rang pour n'étre point oisive, s'il vouloit peser pertinament sur les matieres dont il savoit bien qu'on lui demanderoit son avis.

Ainsi Laurent de Medicis se mit à briguer le Chapeau pour son frere, & emploia d'assez puissantes solicitations auprés le Pape Sixte IV. pour avoir lieu de croire qu'il lui seroit acordé à la prochaine promotion; car il ne se contenta pas de faire agir la République de Florence, dont la recommandation avoit toujours été fort considérée à la Cour de Rome en de semblables conjonctures; mais il fit de plus intervenir le Roi de Naples, le Duc de Milan, & les Génois, que sa Sainteté faisoit gloire d'obliger en toutes manieres. Cependant le Pape fut inflexible, & refusa le Chapeau en des termes qui ôtoient toute l'espérance de l'obtenir pendant qu'il seroit en vie. Laurent de Medicis indigné de l'afront qui étoit alors inseparable de ces sortes de refus, se prévalut de la premiere ocasion que la fortune lui présenta pour s'en venger, & le fit avec un succés qui le pensa ruïner & toute sa Maison par les intrigues que je vais représenter.

Sixte IV. avoit été un pauvre Cordelier de Savonne, à qui l'estime du Cardinal Bessarion avoit aquis la dignité de Cardinal. Le merveilleux talent.

lent qu'il possédoit pour la prédication, & le zéle tout extraordinaire qui le portoit à soutenir la conception immaculée de la Mere de Dieu, l'avoit insinüé dans le parti de ceux qui se piquoient d'une particuliere dévotion. En-suite il étoit monté sur le Siége de St. Pierre par sa liaison avec le Cardinal Borgia, & l'espérance qu'avoit eu celui-ci d'obtenir l'Abaye de Sublac, & d'autres riches bénéfices, pour reconnoissance des sufrages d'une trés puissante faction dans le Conclave, dont il disposoit en qualité de Cardinal Neveu.

Aprés cela Sixte ne s'étoit plus mis en peine de cacher ses défauts, parce qu'il n'avoit plus de peur qu'ils nuisissent à sa fortune. Et l'on avoit remarqué peu de temps aprés son avenement à la Papauté, qu'il étoit agité d'un esprit guerrier, directement contraire à son auguste caractére, & possédé d'une telle ambition d'agrandir sa famille, qu'il ne se soucioit ni de violer les loix, ni de conniver aux plus extraordinaires licences, pourvû qu'il la tirât de la poussiere où elle étoit ensevelie.

Cette ambition parut d'autant plus étrange, qu'elle franchit dés le commencement les barieres que ses prédecesseurs avoient mises à la leur en ce qui regardoit leurs proches: car au lieu qu'ils s'étoient contentés de les délivrer de la misere, s'ils en étoient oprimés, ou de les aider à maintenir leur famille, par considération, si elle étoit illustre; Sixte ne s'étoit proposé rien moins à son avenement à la Papauté, que d'élever la sienne aux plus hautes dignités qui sont en úsage dans la vie civile.

Il avoit neuf neveux, savoir cinq qui s'apeloient comme lui, de la Roüere, & étoient enfans de ses trois freres déja morts, & quatre qui portoient le nom de Riario, de Basso, & de Sansoni, qui étoient les trois Maisons où ses sœurs & une de ses nieces avoient été mariées. Des cinq neveux paternels il y en avoit deux fils de Raphael son frere aîné, savoir

Julien

Julien & Jean. Julien avoit reçû le Chapeau de Cardinal, qui vaquoit par l'exaltation de ſon oncle, & le titre de Saint Pierre aux Liens. Et parce qu'il témoignoit alors de l'inclination pour la France, on l'avoit fait Evêque de Carpentras, d'où il s'étoit inſinüé dans l'amitié du Roi Louïs XI. qui lui donna forces bénéfices. Jean avoit aquis aux dépens de ſon oncle les ſouverainetés de Sora & de Senegaglia dans l'Umbrie, & ſe voioit preſque aſſuré de ſuccéder au Duché d'Urbin par ſon mariage avec Jeanne fille unique du fameux Federic premier Duc de cét Etat: car encore que Federic eût un fils apelé Guidubar, ce fils avoit ſi peu de ſanté, que les Medecins deſeſpéroient qu'il vécut aſſez long-temps pour laiſſer ſon nom à la poſtérité. Le troiſiéme neveu du Pape étoit fils unique de ſon frere puîné, & s'apeloit Leonard. Il avoit eu la charge de Préfect de Rome, & s'étoit alié à la Maiſon de Naples, en épouſant une fille naturelle du Roi Ferdinand. Les quatriéme & cinquiéme neveux, qui s'apeloient Chriſtophle, & Dominique, étoient fils du troiſiéme frere de ſa Sainteté, & poſſédoient la ſouveraineté de Vice-Nori, & pluſieurs autres belles terres vers la côte de Génes.

Mais ce n'étoit pas ſeulement l'excés de l'ambition du Pape qui la rendoit inſuportable, puiſqu'elle étoit acompagnée d'une bizarrerie d'eſprit qui n'étoit apuiée ni ſur l'interêt ni ſur la vrai-ſemblance: car encore que Sixte dût aparament faire plus d'état des cinq neveux dont je viens de parler, que des quatre autres, qui ne lui apartenoient que du côté des femmes; encore que toutes ſortes de raiſons l'obligeaſſent d'en uſer ainſi, & que le ſeul Julien, qui étoit l'aîné de tous, poſſédât toutes les merveilleuſes qualités qui rendirent depuis ſon Pontificat ſi fameux, ſous le nom de Jules II, il étoit conſtant qu'il ne pût jamais obtenir de ſon oncle ni de ſe porter pour chef de la Maiſon de la Roüere, ni de faire les fonctions de Cardinal Neveu, ni que ſon frere ni ſes trois couſins

fans profitassent non plus de ce qui lui étoit refusé.

En un mot les plus fortes inclinations de Sixte furent toujours en faveur des enfans de ses sœurs, & principalement de l'aînée, qui en avoit deux, savoir Pierre & Hierôme Riaire. Pierre avoit été Cordelier aussi-bien que son oncle, & méritoit peut-être par là la préference dans son amitié. Il fut fait Cardinal le même jour que Julien; mais il eut l'avantage sur lui d'être déclaré Cardinal Neveu, & d'emporter l'Evêché de Trevise, que Julien avoit demandé. En-suite on lui conféra les plus riches bénéfices qui vinrent à vaquer, & on le rendit si puissant, qu'il avoit lui seul plus de suite que le reste du sacré Colége. Mais ses défauts étoient si grands, que la fortune ne pouvoit toute seule ni les corriger ni les couvrir. Car d'un côté il étoit si prodigue, que les revenus de la Papauté ne suffisoient qu'à peine pour ses éfroiables dépenses. Et ce fut de son temps que l'on vit dans Rome la premiere fois depuis la domination des anciens Cesars, un homme qui consuma en deux ans deux cens mille écus qu'il avoit tirés de son oncle, & soixante mille qu'il avoit empruntés. Il s'étoit fait donner la Légation générale d'Italie, & visitoit tour à tour en cette qualité les Princes & les Républiques, pour avoir plus de témoins de sa magnificence; mais il avoit tellement afoibli sa santé par la multitude & l'excés de ses débauches, qu'il n'avoit presque plus l'usage des parties les plus nécessaires du corps à l'âge de vint-cinq ans.

Son frere Hierôme au contraire, sur qui le Pape avoit jetté les yeux pour en faire son principal héritier, étoit plus sévére, & n'avoit d'atache pour aucun autre divertissement que celui de la chasse. Il aimoit tellement l'action, qu'à l'entendre parler il ne sébloit pas qu'il y eût d'afaires assez importantes dans l'Etat Eclésiastique pour l'ocuper. Il vouloit tout faire, & se fâchoit contre ceux qui se mettoient en devoir de le soulager: mais en recõpense

il

il brûloit du même feu que ſon oncle, & la Souveraineté de Forti qu'il avoit achetée bien cher, n'avoit ſervi qu'à le dégoûter davantage de la vie privée. Et de fait il en avoit conçû tant d'averſion, qu'il avoit porté le Pape à créer Cardinaux Hierôme Baſſo, fils de ſa tante, & Raphael Sanſoni, fils de ſa ſœur; & ne pouvoit ſoufrir les autres parens, qu'il étoit contraint de laiſſer dans l'obſcurité de leur naiſſance. Il avoit ſi bien cajolé le Duc de Milan, que ce Prince lui avoit fait épouſer Catherine Sforce ſa fille naturelle; & le Pape en conſidération de cette aliance avoit envoié le propre jour des nôces un Chapeau de Cardinal au dernier des fils légitimes de ce Duc, qui s'apeloit Aſcagne.

Il ne reſtoit plus à Riaire pour achever de s'établir, que de mettre le pié dans l'Umbrie, d'où il lui auroit été facile de s'étendre dans la Romagne, & peut-être encore dans la Toſcane; mais comme il n'avoit point de troupes, & qu'il faloit beaucoup d'argent pour en lever, ſon oncle ne fit point de ſcrupule de mettre en vente les ofices de la Chancellerie & de la Cour de Rome, qui ſous les Papes précédens avoient toujours été le prix de la ſufiſance, ou de la vertu. Il créa cinq Colégues, par les mains deſquels il faloit que paſſaſſent ſucceſſivement toutes les expéditions de la Daterie, & neuf ofices nouveaux dans la Chambre Apoſtolique, qui furent achetés bien cher. Il ne fit réflexion ni ſur le commerce honteux qu'il aloit introduire, ni ſur l'honnête liberté qu'il ôtoit à la Cour de Rome, ni ſur les inconveniens qui arriveroient, dés lors que l'on auroit fait ceſſer le travail & l'induſtrie des plus rafinés Italiens, en retranchant les dignités gratuites, qui leur ſervoient d'amorce, & qui fomentoient leur émulation. Il acrut les anciens impôts, & en créa de nouveaux. Il créa d'extraordinaires décimes, & mit auſſi ſur pié une armée, dont le Cardinal de Saint Pierre aux Liens accepta la Légation, plûtôt pour

pour ſatisfaire ſon humeur guerriere, que pour faire plaiſir à Riaire, dont il ne pouvoit regarder la proſpérité ſans envie.

Federic d'Urbin fut prié d'en accepter le Généralat; & pour l'engager à mieux faire, on changea ſa Généralité & qualité de Comte en celle de Duc. On diminüa ſa redevance, qu'il paioit tous les ans à la Chambre Apoſtolique pour le fief d'Urbin. On le fit venir à Rome pour y recevoir les honneurs qui ne ſe rendoient qu'aux Têtes Couronnées, & on le fit partir avec le Cardinal de Saint Pierre aux Liens pour inveſtir la ville de Todi, deſtinée à être le premier fleuron de la Monarchie imaginaire de Riaire. Todi ſe défendit, & fut emporté d'aſſaut ſans être neanmoins pillé. On ſe contenta de décimer les habitans, & l'on ſauva leurs biens, en conſidération de celui qui en devoit être le maître.

La ville de Spolette eut preſque le même ſort, & fut ſoumiſe avec dautant plus de facilité, que ceux de la faction des Riaires y prévalurent ſur les autres bourgeois, qui s'étoient mis en liberté. Mais on trouva plus de réſiſtance à Citta-di-Caſtello, parce que Nicolas Vitelli, qui la poſſédoit, montra plus de réſolution, & fut mieux aſſiſté. Sa liaiſon particuliere avec Laurent de Medicis lui fit implorer le ſecours de la République de Florence, qui le lui refuſa publiquement, dans le même temps qu'elle l'acordoit en ſecret, parce que Laurent de Medicis d'un côté ne vouloit pas rompre ouvertement avec le Pape, & de l'autre étoit ravi de ſe venger de l'afront qu'il avoit reçû en ſoûtenant une cauſe juſte, & detournant le péril dont ſa Patrie étoit menacée, au cas que Riaire s'emparât de l'Umbrie.

Ainſi le nouveau Duc d'Urbin, & le Cardinal Légat furent contraints de former un ſiége régulier devant Citta-di-Caſtello, & de voir conſumer devant

vant

vant cette place les belles troupes qu'ils avoient levées. Ils en vinrent neanmoins à bout; mais ce ne fut qu'aprés trois mois de circonvallation, & à des conditions plus honorables à Vitelli qu'à ceux qui l'assiégeoient, puis qu'ils furent reduits à lui permettre de demeurer dans la place en qualité d'homme privé, en achétant bien cherement les terres qu'il possédoit aux environs. On lui fit toucher le prix avant que la capitulation fut exécutée; & cét argent contant le mit en état de recouvrer quelque temps aprés par surprise Citta-di-Castello, d'en chasser honteusement la garnison des Riaires, & de raser la Citadelle qu'on avoit commencé d'y bâtir.

Le Pape, qui avoit été assez long-temps ami de Vitelli pour le connoître jusqu'au fond de l'ame, & pour juger qu'il n'auroit pas été capable de faire un traité aussi subtil qu'avoit été le sien, ni de recouvrer sitôt ce qu'il avoit perdu, si Laurent de Medicis ne l'eût assisté & conseillé sous main. Le Pape, dis-je, en conçût un dépit contre celui-ci, qu'il ne sût dissimuler: tant il est dificile de déguiser les passions, quand elles sont parvenuës jusqu'à l'excés. Il entra dans une espece de saisissement à la premiere nouvelle qui lui en fut aportée, il en palit de fureur, il en pleura, il en perdit l'apétit, & demeura plusieurs jours sans oser tenir le Consistoire.

Il s'en plaignit aux Florentins en des termes injurieux à Laurent de Medicis, & qui le menaçoient de quelque chose de funeste. Mais le rétablissement de Vitelli avoit été conduit avec tant d'adresse & de secret, que le Nonce qui résidoit à Florence ne pût jamais produire contre Laurent de Medicis que des conjectures si foibles, qu'elles se détruisoient d'elles-mêmes. Ainsi le Pape n'obtint pour toute satisfaction que de respectueux complimens; & Laurent de Medicis fut absous d'une maniere assez glorieuse, pour achever
de

de confondre ceux qui l'avoient acusé. Vitelli demeura paisible dans Citta-di-Castello, parce que le Pape n'avoit plus d'armées pour y remettre le siége; & sa Sainteté, à qui cette disgrace n'avoit fait qu'augmenter le désir d'agrandir Riaire, aprit qu'il y faloit procéder par des voies qui fissent moins d'envieux, & qui ne fussent pas si sujetes à être traversées.

La premiere qui s'en présenta fut celle de l'aquisition de Faenza; & la fortune ne la suscita, que pour avoir le plaisir de duper Sixte encore une fois. Cette ville servoit justement de centre à son vieux dessein, en ce qu'elle étoit située au milieu de la domination qu'il prétendoit fonder pour son neveu dans les Provinces de la Romagne, Toscane, & d'Umbrie. Il y avoit dêja plusieurs siécles qu'elle apartenoit à la Maison des Manfredis; mais Astor qui la tenoit alors à titre de souveraineté avoit fait une telle dépense, que son revenu n'étant pas capable de paier les interêts de ce qu'il devoit, ses créanciers s'étoient pourvûs à la Chambre Apostolique, & l'avoient fait assigner en qualité de feudataire du Saint Siége, pour être remboursés de leur principal.

Astor avoit comparu par Procureur, & avoit demandé du temps: mais comme sa dépoüille étoit assez considérable, pour obliger ceux qui devoient être ses juges à devenir ses parties, son bien fut mis en criées, & ajugé à ses creanciers pour trente mille écus, au cas qu'ils ne fussent pas paiés dans quarante jours aprés la signification de la sentence.

Les créanciers étoient convenus avec le Pape, de transporter leurs droits à Riaire pour pareille somme: mais Laurent de Medicis n'en fut pas plutôt averti, qu'il résolut de rompre ce marché. Ce n'est pas qu'il ne prévît, qu'il n'en faloit pas davantage pour faire éclater la furie du Pape, & pour s'atirer une afaire, qui dureroit autant que

la vie de celui qu'il aloit choquer. Mais il ne laissa pas de passer outre, soit qu'il crût avoir déja tellement irrité l'esprit du Pape Sixte, qu'il n'y avoit plus de mesures à garder avec lui; soit qu'il estimât l'aquisition de Faenza par les Riaires si prejudiciable à la République de Florence, qu'il faloit hazarder non seulement ses biens & sa vie, mais encore l'Etat, pour l'empécher. Et de fait, il aposta des gens pour faire entendre à Astor, que s'il vouloit traiter avec eux, & leur donner une procuration en bonne forme, ils essaieroient de l'aquiter, sans lui faire perdre sa souveraineté. Astor les reçût à bras ouverts, leur abandonna tous ses revenus pendant vint ans, moiennant une pension de deux mille ducats par an, à la charge de l'aquiter, & leur mit en main un pouvoir, à la faveur duquel ils alerent aussi-tôt sommer ses créanciers de recevoir leur remboursement.

Le Pape qui ne s'étoit pas figuré que Laurent de Medicis osât le choquer une seconde fois, ne crût pas que les Engagistes d'Astor agissent tout de bon. Et comme il s'entétoit assez légérement de certaines choses, il s'imagina qu'Astor s'étoit servi de cette ruse pour obtenir encore quelques semaines de répi. Riaire eut beau lui représenter, qu'il seroit bon d'avoir recours à quelques formalités de chicane pour éviter la signification des Engagistes; il demeura ferme à vouloir que les créanciers le prissent au mot, afin de rendre leur collusion prétenduë plus ridicule: mais quand on prit acte de leur consentement, & qu'on les pressa de convenir du jour & de l'heure du paiement; quand on leur donna le choix des especes, & qu'on leur conta de l'argent, alors la haine du Pape contre Laurent de Medicis éclâta d'autant plus, qu'il s'étoit retranché tous les moiens judiciaires d'empécher le remboursement. Il falut neanmoins en public sauver les aparences, & conclure

clure l'afaire de bonne grace, en atendant qu'on fît sentir à Laurent de Medicis le contre-coup de l'aquisition qu'il avoit empéchée.

Ce seroit ici le lieu de raconter la conjuration des Pazzi, qui ne fut que la suite des deux actions hardies que Laurent de Medicis venoit de faire: mais le plus merveilleux esprit de ceux qui se mirent à l'étude des belles lettres en Europe au commencement qu'elles y furent établies, je veux dire, Ange Politien, en a fait une description si belle & si patétique, qu'il est presque impossible d'y rien ajoûter. Je serois donc obligé de le transcrire mot à mot, ou de l'abréger; comme ont fait les historiens de Florence qui sont venus depuis, sans en excepter le Jurisconsulte François Neron, qui s'exerça sur le même sujet, par ordre de la Reine Catherine de Medicis: mais comme cela m'est défendu par les loix des Anecdotes, je ne puis faire autre chose que de raporter ici les particularités de cette conjuration qui ont été jusques à présent omises, & de tirer de l'histoire quelques incidens nécessaires pour en faire la liaison.

François Pazzi étoit un homme tel que Catilina est représenté dans Saluste. Il avoit toutes les bonnes & les mauvaises qualités de cét avanturier Romain, & principalement celle de n'avoir émoussé dans la débauche ni la vivacité de son bel esprit, ni l'humeur entreprenante avec laquelle il étoit né. On contoit sa Maison entre les meilleures de Florence, & son pere lui avoit laissé de grands biens, qui n'avoient servi que peu d années au luxe de sa table & à ses autres divertissemens. L'impossibilité d'emprunter de nouveau l'avoit reduit à sortir de son païs pour aler à Rome, où le génie tout extraordinaire qu'il avoit pour inventer de nouvelles impositions sous des prétextes plausibles, l'avoit introduit premierement dans la connoissance, & depuis dans l'étroite confidence du Pape. C'étoit à l'ocasion de cette familiari-

té que Pazzi s'étoit émancipé de passer des afaires de la banque dans celles de la politique, & que voiant le Pape dans le dernier emportement contre la Maison de Medicis, & dans la disposition fatale où il faut que la haine soit arrivée pour devenir irréconciliable; il lui proposa de l'exterminer, par un atentat qui pût mettre la famille des Riaires en la place qu'elle tenoit à Florence. Je n'oserois dire, à moins que d'en avoir pour garant Onuphre, c'est-à-dire, un savant Augustin entierement dévoüé aux interêts de la Cour de Rome, que Sixte y préta l'oreille, à condition qu'aprés le meurtre de Laurent & Julien de Medicis, on établiroit à Florence une espece de gouvernement, où toutes choses seroient réglées selon l'intention du Saint Siége; & que le Pape, pour éviter l'horrible scandale que recevroit toute la Chrêtienté, s'il paroissoit que sa Sainteté, qui ne devoit avoir que des pensées de douceur à l'exemple de celui de qui elle empruntoit toute son autorité, eût roulé dans son entendement un crime si noir & de si longue exécution. Il en fit dresser le plan par son neveu Riaire, & lui commanda en secret de le concerter avec Pazzi, & de prendre toutes les mesures nécessaires pour y réüssir.

Riaire & Pazzi convinrent, que l'entreprise étoit de telle conséquence, que les seules forces de l'Etat Ecléfiastique ne sufiroient pas pour l'apuier, & qu'avant toutes choses il y faloit interesser le Duc de Milan & le Roi de Naples. Le Duc de Milan y auroit bien été le plus propre à cause du voisinage du Milanois, & de la facilité d'en tirer les provisions nécessaires pour surprendre Florence, & pour y continüer la guerre. Mais ce Prince étoit en réputation de tenir sa parole avec si peu d'exactitude, qu'il n'y avoit pas d'aparence de l'embarquer dans une afaire, dont il seroit devenu le maître, aussi-tôt qu'on lui en auroit confié le secret; outre

outre qu'il étoit si volage en matiere d'aversion, aussi-bien que d'amitié, que personne ne pouvoit se prometre, qu'il ne traitât point avec son capital énemi une heure aprés en avoir conjuré la ruïne.

Le Roi de Naples étoit plus éloigné de Florence, & plus embarassé dans les afaires domestiques; mais en recompense il avoit l'ame sanguinaire, & par conséquent plus susceptible du dessein qu'on lui prétendoit inspirer. De plus il haïssoit la Maison de Medicis, depuis qu'on avoit eu la hardiesse de le sonder sur le mariage de Laurent avec une de ses filles légitimes, avant qu'il épousât Clarice Ursin. Enfin il y avoit à Naples des troupes qui devoient étre embarquées pour aler jetter du rafraichissement dans la ville de Santori, dont les Turcs avoient été contraints de lever le siége, & ces troupes pouvoient s'avancer vers la Toscane sans donner de soupçon, parce que l'Etat Eclésiastique s'étoit obligé d'en défraier une partie.

Le Pape fut donc suplié d'envoier à Naples un homme de créance, qui flatât si doucement l'esprit du Roi Ferdinand par l'endroit le plus sensible, en lui persuadant que le but de la révolution qu'on vouloit introduire dans la République de Florence, n'étoit que pour rétablir l'ancien Royaume d'Etrurie, dont on feroit porter l'ancien sceptre à sa fille naturelle, pour qui il avoit plus de tendresse que pour le reste de ses enfans; qu'il le fit consentir à ce qu'on souhaitoit de lui. L'Emissaire qui lui fut dépêché porta l'afaire bien plus avant: car pour l'engager de maniere que ce Prince timide n'eut plus de prétexte pour reculer, il lui fit envoier le Duc de Calabre son fils aîné en Toscane, sous prétexte & sous couleur de soliciter de nouvelles assignations pour les apointemens que la République de Florence lui devoit; mais en éfet pour étre sur les lieux lors que la conjuration éclateroit, & pour afermir par son autorité & par la reputation de sa valeur ceux qui

n'avoient pas encore bien déterminé ce qu'ils avoient à faire, ou bien pour atirer les principaux de la Noblesse Florentine, qui refuseroient de se déclarer contre la Maison de Medicis, à moins qu'ils ne se vissent secondés par un Prince de cette considération.

Le Duc de Calabre prit la route qui lui étoit ordonnée, sans savoir ce qu'il aloit faire, parce qu'on l'avoit jugé trop sincére & trop généreux pour se charger d'une si honteuse commission, s'il en eût pénétré le mistere. On lui fit seulement entendre, qu'il s'alât mettre à la tête des gens de guerre, à qui le Pape avoit donné de bons quartiers dans la Romagne, afin que sa présence les obligeât à vivre avec plus de retenüe. Mais les précautions de Riaire & de Pazzi s'étendirent encore plus loin. Les continuels délices du Cardinal Neveu l'avoient mis au cercueil à l'âge de vinthuit ans, & le regret qu'avoit eu Riaire de la mort précipitée de son frere, ne l'avoit pas empéché de travailler à conserver ses bénéfices & ses dignités dans sa Maison. Pour cela, n'aiant point encore de garçons hors du berceau, il s'étoit avisé de faire porter le nom de Riaire au jeune Raphael Sansoni fils de sa sœur,& de le présenter au Pape pour remplir la place de Cardinal Neveu, quoi qu'il n'eût encore que dix-sept ans. Le Pape, qui ne pouvoit rien refuser à Riaire, avoit aussi-tôt élevé ce jeune homme dans le rang qu'il souhaitoit; & Riaire, pour tirer avantage du bien qu'il venoit de lui procurer, l'avoit envoyé en Toscane sous prétexte d'achever ses études à Pise, qui étoit alors la plus célébre Université de l'Italie pour le droit. Mais en éfet il avoit si bien pris ses mesûres, que le jeune Cardinal Riaire devoit faire un voiage à Florence, sans autre intention de sa part que de voir cette belle ville, quoi que dans l'intention de Riaire ce fut pour s'y rencontrer justement au temps que la conjuration s'exécuteroit, afin que

que sa présence animât ceux d'entre les conjurés qui seroient irrésolus, ou timides, & aportât toute l'autorité à la confiance que Pazzi jugeoit nécessaire pour la consommation du projet.

Il ne restoit plus qu'à gagner François Salviati Archevêque de Pise, afin de se prévaloir du crédit qu'il avoit à Florence, & d'avoir en tout évenement une retraite dans son Palais. Le vieux Pazzi se chargea de cette commission, & l'exécuta presque sans peine, à cause que la ressemblance de leurs amours & de leur fortune les avoit engagé dans une si particuliere liaison, qu'ils entroient aveuglément dans les passions & les caprices l'un de l'autre. Ils étoient de même âge, ils avoient été faits Chevaliers en même jour, ils ne faisoient profession d'aucune vertu morale ni Chrêtienne, ils joüoient perpetuellement aux dez, ils faisoient d'horribles sermens, & ne témoignoient point de respect pour les choses de la Religion.

Mais outre cette société de débauche, il y avoit deux raisons qui avoient achevé l'Archevêque de Pise. L'une, que dans la poursuite de l'Archevêché qu'il avoit emporté par brigue, par flaterie, & par les autres voies irrégulieres, qui étoient alors le plus en usage en Italie, qu'elles ne l'avoient été depuis neuf ou dix siécles; ce Prélat n'avoit point eu de plus grande oposition que de la part des deux freres Medicis, quoi qu'il les eût enfin surmontés par le crédit des Pazzi à la Cour de Rome.

L'autre raison étoit, que pour engager cét esprit nonchalant & voluptueux dans une entreprise qui demandoit une aplication toute extraordinaire, il avoit falu le flater de la gloire qu'il recevroit en se déclarant le liberateur de sa Patrie, & l'assûrer de plus d'un Chapeau de Cardinal à la premiere promotion.

En-suite il ne fut plus question que de s'assembler en un lieu commode pour dresser le plan de

la conjuration, & Jaques Pazzi ofrit pour cela sa maison de plaisance de Montuglio, où les principaux complices se trouverent sous prétexte d'une partie de chasse. Il y étoit arrêté, que François Pazzi, qui s'étoit insinüé depuis peu dans la confidence de Julien de Medicis, par l'espérance qu'il lui avoit donnée de le favoriser auprés d'une Dame dont il étoit amoureux, lui mettroit dans l'esprit de persuader à Laurent, qu'encore que leur Maison n'eût pas autrement sujet d'être satisfaite du Pape, il étoit pourtant de la bien-séance, & du premier rang qu'elle tenoit à Florence, de traiter le Cardinal Neveu, quand ce ne seroit que pour témoigner au peuple, qu'elle n'avoit plus de ressentiment du refus qu'on lui avoit fait à Rome.

On suposoit que Laurent de Medicis prendroit aussi-tôt le change, parce que l'on savoit que les deux freres vivoient dans une telle union, que l'un ne s'étoit pas plutôt expliqué sur les choses honnêtes, & même sur les indiferentes, que l'autre y consentoit; outre que son humeur étoit si naturellement portée à la magnificence, & à rendre cette sorte de devoirs, que la bien-séance & la civilité exigeoient des personnes élevées au dessus du commun, qu'il ne faloit, pour l'y disposer éficacement, que lui en faire naître l'ocasion. Ainsi, comme l'on se doutoit que ce seroit dans l'une de leurs maisons de campagne que les deux freres recevroient le Cardinal Neveu, pour lui faire mieux goûter les divertissemens de la saison; il fut arrêté que cette jeune Eminence n'y seroit acompagnée que de la moitié des conjurés, qui prendroient leur temps pour assassiner les deux freres au milieu du festin, pendant que l'autre moitié, qui seroit demeurée dans la ville, exciteroit avec l'Archevêque la sédition, & tâcheroit de soulever le peuple, en faisant retentir à ses oreilles l'agréable mot de liberté.

François Pazzi s'aquita de sa commission dés la pre-

remiere visite qu'il rendit à Julien de Medicis. Car aprés le compliment d'entrée, il le pria civilement & d'un tour enjoüé, de lui dire le jour que son frere & lui avoient pris pour le regal du Cardinal Neveu, parce que son oncle, qui leur avoit voulu faire l'honneur de traiter son Eminence les premiers, se disposoit à le convier pour le lendemain. Julien fut un peu surpris, & rougit de cette demande, à cause de la froideur qui étoit entre son frere & les Riaires à son ocasion; il répondit neanmoins, que son frere ne lui en avoit pas encore parlé, parce qu'il croioit que le Cardinal Neveu feroit quelque sejour à Florence; mais qu'en tout cas ils en parleroient ensemble le soir. Et de fait, Laurent de Medicis n'eut pas plutôt avis, que les Pazzi devoient regaler le Cardinal Neveu, qu'il crut qu'il y aloit de son honneur de les prévenir. Il en prit les mesures avec son frere, & donna les ordres nécessaires pour aprêter un festin magnifique dans la maison de Frejola, qu'il jugeoit plus commode que les autres lieux de plaisance. Le Cardinal Neveu fut invité. On lui demanda son jour. On l'obligea à le donner, aprés qu'il s'en fut long-temps excusé de bonne grace; & Julien de Medicis en avertit François Pazzi.

Les conjurés s'aprêterent avec d'autant plus de facilité, que la personne même qu'ils vouloient assassiner les avertissoit à point nommé de toutes les précautions qu'ils avoient à garder; en les informant de la maniere dont Laurent de Medicis pretendoit faire les honneurs de sa Maison. Mais le jour étant venu, Julien fut saisi d'une telle fluxion sur les yeux, d'un si fâcheux débordement de pituite sur l'estomac, qu'il lui fut impossible de sortir du lit. Laurent qui lui voioit le visage défiguré n'eut garde de le presser de se lever, il envoia chercher les Medecins, & les conjura d'avoir soin d'une santé qui ne lui étoit pas

moins précieuse que la sienne, & monta sur l'heure à cheval, pour arriver à Frejola devant la compagnie qu'il y devoit recevoir.

Il ala au devant du Cardinal Neveu, & l'abordant avec un visage sur qui il étoit aisé de remarquer quelque chose de triste, il lui demanda pardon de ce qu'il étoit seul à lui rendre cét ofice. Il en acusa l'accidét survenu à son frere; il en exprima les circonstances en des termes qui penserent faire desespérer les conjurés, en leur aprenant par quelle bizarre avanture la fortune leur avoit enlevé une de leurs victimes. Mais comme il n'y avoit point de remede, il leur faloit composer leurs visages en gens qui n'avoient point d'autre pensée que de se divertir. Ils étoient convenus d'abord de n'exécuter pas leur entreprise à demi, parce que celui des deux freres qui resteroit en vie auroit été sufisant pour maintenir les avantages de sa Maison dans la République de Florence. Ainsi les Pazzi aprés étre revenus de l'étonnement que l'absence de Julien de Medicis leur avoit causée, n'eurent autre chose à faire qu'à dépecher un de leurs complices à l'Archevéque de Pise pour l'en avertir, afin que l'on ne remüât rien dans la ville mal-à-propos.

Le festin de Frejola fut tres magnifique, & Laurent de Medicis n'oublia rien de ce qui servoit à persuader le Cardinal Neveu du profond respect qu'il avoit pour le Pape, nonobstant ce qui s'étoit passé. Le Cardinal Neveu, qui ne savoit rien du personnage qu'on lui faisoit joüer, avoit moins de peine à loüer la délicatesse des viandes, & l'exactitude avec laquelle on les servoit. Il n'y avoit que les conjurés qui ne pouvoient tous se contraindre avec tant d'artifice, qu'il n'eût été facile à Laurent de Medicis de remarquer qu'ils étoient fort déconcertés, si le souci du mal de son frere lui eût laissé toute la liberté d'esprit qui lui étoit naturelle, & s'il eût eu moins d'aplication à ce qu'il

fai-

faisoit. Il s'en aquita avec beaucoup de politesse ; & le Cardinal Neveu partit de Frejola également satisfait de la courtoisie & de la bonne chere de son hôte.

Les conjurés ne se rebuterent pas du premier coup. Et comme la fluxion de Julien de Medicis se dissipa en peu de jours, on crût que son frere & lui ne manqueroient pas de se trouver le Dimanche suivant vint-six Avril à la grande Eglise, quand ce ne seroit que pour y acompagner le Cardinal Neveu, qui en vouloit voir les cérémonies. On forma là-dessus un second projet pour assassiner les deux freres de Medicis dans le Temple. L'impiété du complot, outre la majesté du lieu, ne pouvoit étre plus exécrable, puis qu'on prit pour le signal le moment auguste du plus redoutable de nos Misteres, je veux dire, le temps que le Prêtre leveroit l'hostie. Alors Antoine Volterre, & le Gouverneur des jeunes Pazzi, qu'on apeloit Seigneur Etienne, s'engagerent à tuer Laurent de Medicis à coups de poignard, pendant que François Pazzi & Bernard Bandini se déferoient de Julien de Medicis par la même voie. L'Archevêque de Pise suivi de Jaques Poggio, fils de celui qui avoit élevé les deux freres de Medicis, & acompagné du plus grand nombre des conjurés, & de toute la parenté de Salviati, qui étoit fort considérée, entreprirent de s'emparer en même temps de l'Hôtel de ville sous prétexte d'y visiter Cesar Petrucci, qui y logeoit en qualité de Gonfalonier. Et le vieux Jaques Pazzi, à l'instant qu'on le viendroit avertir de la mort des deux freres, devoit monter à cheval, paré de son colier, & marcher droit à la principale place, où tous les amis de sa Maison l'atendroient en posture d'hommes armés, pour donner secours à l'Archevêque de Pise, s'il en avoit besoin contre l'Hôtel de ville.

Pour plus de sureté, François Pazzi voulut savoir de Julien de Medicis, si son frere & lui ne se

trouveroient pas au Temple ; & Julien lui répondit, qu'ils n'avoient garde d'y manquer. Et de fait, le jour & l'heure étant arrivés, Laurent de Medicis y vint des premiers, parce qu'il avoit dessein de recevoir les Sacremens de Penitence & d'Eucaristie ; & les deux hommes destinés pour l'assassiner s'alerent mettre auprés de lui. Mais on avoit dêja commencé de chanter l'Introïte de la Messe, que Julien de Medicis ne comparoissoit point, soit que son bon genie lui eût fait changer de dessein, soit qu'il eût trop emploié de temps à s'ajuster. Les conjurés en étoient fort en peine, & se figuroient dêja que leur entreprise étoit déconcertée, parce qu'aiant manqué pour la seconde fois, il étoit moralement impossible de la tenir secrete, vû la multitude de ceux qui la savoient, lors que François Pazzi s'avisa d'une ruse qui lui réüssit. Il prit son camarade Bandini, & courut avec lui à la porte de l'apartement de Julien. Ils le trouverent ocupé à friser ses cheveux, & le salüerent avec un visage qui ne pouvoit étre ni plus enjoüé, ni plus calme. Ils lui firent une agréable reprimande de sa lenteur, & François Pazzi le tirant à l'écart lui dit, que sa Maîtresse étoit à l'Eglise, si belle & si bien parée, qu'elle atiroit les regards de tous les jeunes Gentilshommes. Cét avis acheva de vaincre la resistance de Julien, & de surmonter le dernier obstacle que son genie oposoit à son malheur. Il se hâta de s'habiller, & ces deux meurtriers, sous prétexte de seconder son impatience, lui servirent de valets de chambre. En-suite ils le prirent par dessous les bras, & le conduisirent en cette posture à l'Eglise, où ils ne faisoient que d'arriver, lors que le Prêtre leva l'adorable hostie, & donna sans y penser le signal que les conjurés atendoient pour commetre un éfroiable sacrilége.

Pazzi

Pazzi & Bandini tüerent Julien de Medicis à coups de poignard, & traiterent de même Norri son domestique qui voulut mettre l'épée à la main. Laurent de Medicis n'en eût pas été quite à meilleur marché, si l'on se fût jetté sur lui au même instant. Mais comme les meurtriers ne furent pas si diligens que ceux de son frere, il avoit déja vû qu'on le dagnoit, & ce triste spectacle l'avoit obligé de tirer son poignard de la main droite, & d'enveloper son bras gauche de son manteau. Lors qu'il fut ataqué par Antoine de Volterre, & par le Seigneur Etienne, il se défendit avec une presence d'esprit qui fut cause de son salut. Car encore qu'il eût reçû d'abord un coup dans la gorge, d'où il sortoit beaucoup de sang, il para si long-temps, que ses amis, qui se trouverent secondés par quelques Prêtres courageux, eurent le loisir de le joindre, & de le jetter dans une sacristie, qui par hazard se trouvoit ouverte, & d'enfermer la porte, avant que Bandini, qui couroit aprés pour l'achever, l'eût ateint. Cependant l'Archevêque de Pise se présenta à la Maison de ville, & demanda à parler au Gonfalonier. L'Huissier lui répondit, qu'il avoit ordre de ne laisser entrer personne, parce que le Gonfalonier venoit de se mettre à table avec les Capitaines des Quartiers qu'il avoit invités. L'Archevêque fut un peu surpris de cét accident qu'il n'avoit pas prévû, & se servant du premier pretexte qui lui vint en pensée, il repartit à l'Huissier, qu'il faloit nécessairement qu'il parlât au Gonfalonier à l'heure même, parce qu'il lui aportoit des ordres du Pape qui ne pouvoient étre retardés d'un moment. L'Huissier crût dautant plus facilement ce que l'Archevêque lui disoit, qu'il lui voioit un cortége extraordinaire; & sans faire d'autre réflexion, ala dire au Gonfalonier, que l'Archevêque de Pise avoit un Bref du Pape à lui présenter. Le Gonfalonier trouva fort étrange, que ce Prélat le vînt

importuner en un temps où l'on n'avoit pas acoûtumé de traiter d'afaires sérieuses. Neanmoins, comme la bien-séance ne permettoit pas de le renvoier, il se leva de table, l'ala recevoir, & le mena dans une chambre haute. Cela se fit si promptement, parce que le Gonfalonier craignoit de faire atendre les conviés, que l'Archevêque n'eut le loisir ni de résoudre en lui-même, ni de concerter avec ses complices de quelle sorte il apuieroit la menterie qu'il avoit donnée à l'Huissier. De là vint que quand le Gonfalonier, aprés les premiers complimens, lui demanda le Bref qu'il aportoit de la part du Pape, non seulement il ne répondit rien de positif, mais de plus le crime dont il s'étoit chargé se présentant alors à son imagination avec toute sa noirceur, le troubla de telle sorte, qu'il ne put s'empêcher de rougir, & de pâlir en même temps, ni de témoigner par des regards afreux & des paroles entre-coupées, une partie de ce qu'il avoit dans l'ame.

Alors le Gonfalonier, qui étoit défiant, comme le sont d'ordinaire tous les Florentins, soupçonna qu'on lui avoit dressé des embûches, & laissant le Prélat interdit, sortit de la chambre pour apeler les gens armés que la République entretenoit pour la garde de sa personne & de l'Hôtel de ville. Poggio, qui étoit entré avec l'Archevêque, voulut retenir le Gonfalonier: mais ce Magistrat, qui étoit plus fort que lui, le jetta par terre d'un coup de poing tout étourdi, & ne fit que deux sauts pour aler à la sale du festin, & pour avertir les conviés de se sauver dans le donjon. Il les y fit passer, & se tint sur le dégré pour en défendre l'accés avec une broche que le hazard lui mit en main.

Les conjurés, qui avoient suivi l'Archevêque, étoient tous demeurés par respect au bas du grand dégré, à la reserve de Poggio, qui l'avoit pris par dessous les bras pour l'aider à monter, & s'étoient divisés dans les sales du premier étage qui servoient

voient aux assemblées des Corps des métiers, de peur que leur multitude ne donnât de l'ombrage, s'ils étoient aperçûs tous ensemble. Sur quoi il faut remarquer une particularité, qui pour avoir été omise par les Historiens de Florence, rend leur narration obscure & défectueuse, savoir que les Gonfaloniers, lors qu'ils entroient en Magistrature, avoient acoutumé de faire changer toutes les gardes des serrures de l'Hôtel de ville. Et Cesar Petrucci, qui l'étoit alors, & se piquoit d'étre ingenieur, y avoit fait travailler avec tant d'artifice, que les portes se fermoient pour peu qu'on les poussât, mais ne pouvoient s'ouvrir qu'avec les clefs, qui par conséquent demeuroient toujours atachées à la ceinture des Huissiers.

Ainsi, dans le moment que le Gonfalonier crioit au secours d'une voix éfroiable, les sales du premier étage se trouverent fermées, & les conjurés pris comme dans un piége. Le peuple naturellement enclin à la superstition, se persuada depuis que la chose étoit arrivée par miracle; & Laurent de Medicis ne se mit gueres en peine de le détromper, parce qu'il lui étoit avantageux, que ses compatriotes fussent persuadés que le ciel s'interessoit visiblement à conserver la Maison de Medicis. Mais il est plus sûr d'atribuer la cause de cét évenement, ou à quelqu'un des domestiques du Gonfalonier, qui aiant l'esprit moins ocupé de la peur que ses camarades, s'avisa d'aler tirer les portes; ou au tumulte qui s'éleva dans l'Hôtel de ville, assez grand pour imprimer aux portes un mouvement capable de se fermer d'elles-mêmes; ou aux conjurés, qui dans l'instant qu'ils oüirent crier le Gonfalonier aux armes, s'imaginerent qu'on les avoit trahis, que leur conspiration étoit découverte, que l'Archevêque de Pise étoit prisonnier, & qu'on venoit à eux pour se saisir de leurs personnes. Ainsi le soin de leur propre conservation banissant alors de leur ame le désir de se rendre maîtres.

maîtres de l'Hôtel de ville, ils ne penſerent plus deſormais qu'à ſe baricader & ſe bien défendre, juſqu'à ce que leurs compagnons, qui étoient dans la grande Egliſe, aprés avoir maſſacré les deux Medicis, ou ceux qui ſe devoient emparer de la place publique ſous les ordres du Chevalier Pazzi, acouruſſent pour les dégager.

Quoi qu'il en ſoit, ils y demeurerent enfermés, juſqu'à ce que Laurent de Medicis, aprés avoir été tiré de la ſacriſtie, où les Prêtres avoient bandé ſa playe, fut remené dans ſa maiſon par une grande multitude de gens de tous les ordres de la ville, & principalement du menu peuple. De là il ſe fit porter à l'Hôtel de ville, où tous les Magiſtrats furent auſſi-tôt convoqués. La deliberation ne fut pas longue, parce que les amis de Medicis aiant eu le loiſir d'envoier dans tous les quartiers informer les bourgeois de ce qui ſe paſſoit, on avoit exageré le meurtre de Julien, & le péril dont la République étoit menacée, avec des termes ſi patétiques, que tout le monde avoit pris les armes; & les plus hardis s'étoient ſaiſis de toutes les avenuës de l'Hôtel de ville, aprés avoir diſpoſé des Corps de garde dans la grande place qui étoit devant. Ainſi l'on n'entendit plus de toutes parts qu'une confuſion de voix, qui demandoient une bonne & breve juſtice: & comme on ne la pouvoit diferer tant ſoit peu, ſans voir la grande porte fermée par le nombre de ceux qui ſe préſentoient pour ſervir de bourreaux, les Magiſtrats firent atacher des cordes aux barreaux des fenêtres, où le malheureux Poggio fut pendu le premier, & les autres conjurés en-ſuite, qui voiant d'un côté la fureur du peuple extraordinairement animé contr'eux, & de l'autre les portes enfoncées par ordre des Magiſtrats préſens, s'étoient rendus à diſcretion, parce qu'ils ne pouvoient faire autre choſe, à moins que de s'entre-tuer.

Jamais ſpectacle ne fut ſi hideux, & pourtant ja-

jamais ſpectacle ne fit moins de compaſſion. A peine le patient étoit étranglé à demi, que l'on coupoit la corde pour faire place à un autre; le corps tomboit en bas, & le peuple auſſi-tôt le mettoit en piéces. Perſonne ne fut exempt du ſuplice, toute la grace qu'on fit aux plus illuſtres d'entre les complices, fut de les exécuter des derniers. François Pazzi auteur de la conjuration; qui s'étoit lui-même bleſſé dangereuſement en frapant Julien de Medicis, ne pût ſortir de la ville, & fut obligé de ſe cacher dans la maiſon de ſon oncle, d'où il fut tiré, aprés avoir été découvert par une ſervante, & fut conduit à l'Hôtel de ville.

Les curieux obſerverent qu'il ne dit jamais un ſeul mot, & qu'il ne parut ſur ſon viſage aucune marque de regret; mais ſeulement des traits d'une fierté dédaigneuſe. Il fut pendu à la fenêtre qui étoit juſtement au deſſus de la grande porte, & l'Archevêque de Piſe parut auſſi-tôt pour lui tenir compagnie. On l'avoit induit à découvrir auparavant tout l'ordre de la conjuration, & de l'écrire & le ſigner de ſa propre main; & ce Prélat y avoit conſenti, parce qu'il s'étoit figuré que les Magiſtrats émus par cét acte de condécendance, auroient du reſpect pour ſon caractére, & relâcheroient quelque choſe de leur ſeverité. Cependant il fut traité comme les autres, & ſoit qu'on voulût ajoûter une particuliere infamie à la peine qui lui étoit commune avec ſes complices; ſoit que l'ardeur du bourreau qui l'exécuta fut trop grande pour examiner ce qu'il faiſoit; ſoit enfin qu'on ne fût pas fâché de faire cét afront à la Cour de Rome, pour la punir du moins en cette ſorte pour s'étre mélée d'une ſi deteſtable action, cét infortuné Prélat fut pendu avec les habits pontificaux dont il ſe trouva revêtu. Les plus proches ſpectateurs de ſon ſuplice remarquerent, que lors qu'il fut jetté, il s'acharna ſur le corps de Pazzi, qui pen-

pendoit au barreau prochain, & lui mordit la mamelle gauche avec tant de fureur, que le bourreau eut de la peine à lui faire lâcher prise.

Son frere & son cousin germain, qui portoient tous deux le nom de Jaques Salviati, furent atachés auprés de lui, & le vieux Chevaliet Pazzi qui s'étoit avancé jusqu'à la place publique afin de soulever le peuple, voiant que l'on ne l'écoutoit que pour se moquer de lui, & que l'on commençoit déja à l'environner, & à lui jetter des pierres de dessus les toits, poussa son cheval, qui étoit vigoureux, se fit faire large, & sortit heureusement par la porte de la croix. Mais comme il s'étoit retiré vers les montagnes,& qu'il n'avoit point d'argent sur lui, il fut contraint au bout de deux jours de se réfugier dans une cabane pour y chercher à manger, & à vendre son cheval. Il fut reconnu par le païsan auquel il s'adressa; & cét homme qui n'étoit pas tout-à-fait rustique,fit aussi-tôt dessein sur la personne de son hôte, pour gagner le prix que les Magistrats avoient destiné à quiconque le livreroit. Il le reçût humainement,& lui fit la meilleure chere qu'il put. Il lui persuada de demeurer au même endroit, pendant qu'il iroit vendre son cheval: mais au lieu d'exécuter ce qu'il avoit promis, il l'ala décéler aux Magistrats de Florence, qui l'envoierent aussi-tôt enlever. Son procés lui fut fait dans les formes.Il se flata de la même esperance qui avoit obligé l'Archevêque de Pise à révéler tout le secret de la conjuration. Il confirma la déposition de ce Prélat, & il y ajoûta les noms des complices, & la part que chacun y avoit euë. En un mot il fit tout ce que l'adresse & la lâcheté lui inspirerent pour sauver sa vie:mais quand il vit qu'on ne laissoit pas de le condamner à la potéce, & qu'on lui envoioit un Ecléfiastique pour le disposer à la mort;il leva le masque,& ne voulut plus écouter d'autres sentimens que ceux que la nature corrompüe suggere aux personnes desesperées. Il refu-

refusa obstinément de mourir en Chrêtien, & mourut en invoquant le Démon. Les Magistrats ne laisserent pas toutefois de le faire enterrer dans une Eglise de Florence où ses Ancêtres étoient inhumés; mais le peuple, dôt la fureur s'étoit acruë, par le dernier mépris que le patient avoit témoigné des sacremens, déterra son corps, & le jetta à la voirie, d'où la Justice le fit tirer, & ensevelir secrétement dans un cimétiere. Mais cela ne servit qu'à renouveler le tumulte; car on découvrit le lieu où il étoit, on ouvrit la fosse avec les ongles, on reprit le cadavre, on le traîna par les ruës, & aprés que les hommes se furent lassés de le défigurer, ils l'abandonnerent aux enfans, qui le jetterent dans la riviere d'Arnes.

René Pazzi son cousin germain ne fut pas plus heureux, quoi qu'il eût une commission moins dangereuse. Il s'étoit chargé de révolter les païsans de Mugello; mais ces rustres l'arrêterent piés & poings liés, le menérent à l'Hôtel de ville, où il trouva son procés fait, & le bourreau prêt de l'exécuter. Il n'y eut de tous les conjurés, que le brave Montesicco, à qui l'on fit la grace de le faire mourir d'une maniere moins infame.

C'étoit un des plus vaillans hommes d'Italie, qui s'étoit ataché à Riaire, & n'avoit trempé dans la conspiration que pour lui complaire. Il avoit promis de poignarder Laurent de Medicis au festin de Frejola; mais l'exécution aiant été remise, il s'étoit rencontré par hazard en conversation avec le même Laurent de Medicis, & en étoit demeuré si charmé, qu'il avoit refusé de le tuer, sous prétexte que lors qu'il avoit donné sa parole, ç'avoit été pour commettre un homicide, en assassinant un homme dans sa maison, & non pas un exécrable sacrilége, en profanant les autels de son sang. On avoit reçû son excuse, parce que le Précepteur des jeunes Pazzi s'étoit ofert pour remplir sa place: & comme il ne s'étoit trouvé ni dans la grande

grande Eglise, ni dans l'Hôtel de ville, il avoit eu plus de commodité de fuïr ; mais il n'avoit pû se réfugier si promptement dans l'Etat Eclésiastique, que la garnison de Radicosano ne l'arrêtât en chemin, & ne l'envoiât sous bonne escorte à Florence, où il eut la tête tranchée.

Le Seigneur Etienne & Antoine de Volterre, qui devoient assassiner Laurent de Medicis, aprés avoir manqué leur coup, s'étoient avisés de sortir de l'Eglise au commencement du tumulte, & dans le temps que ceux qui assistoient à la Messe étoient trop éfraiés, & trop ocupés à l'entour du corps de Julien & de la personne de Laurent, pour observer leurs meurtriers. Ils s'étoient coulés doucement à la porte, & sauvés dans un Monastére, où les Religieux les avoient reçûs, & s'étoient abstenus durant trois jours de les déceler, soit qu'ils en eussent pitié, soit qu'ils voulussent par là maintenir leur Couvent dans la possession du droit d'azile, qu'ils prétendoient avoir obtenu des Papes & des Empereurs. Mais les Magistrats ordonnerent dans la ville une recherche générale, qui se fit avec tant d'exactitude, que le dit Sieur Etienne & son camarade furent tirés du lieu où ils pensoient étre en sûreté, & conduits au suplice.

Tous les parens des Pazzi, tous leurs aliés, & même ceux qui avoient eu liaison avec eux, furent mis en prison, quoi qu'il n'y eût aucune preuve contr'eux ; & Guillaume Pazzi ne laissa pas d'étre relegué pour toute sa vie dans un village, nonobstant qu'il eût épousé la sœur de Laurent de Medicis, & que cette vertueuse Dame se fût jettée aux piés de son frere & des Magistrats, pour obtenir que son mari demeurât libre, puis qu'il avoit été entiérement déchargé par toutes les dépositions des complices. Ce fut une chose assez extraordinaire, que dans un si grand nombre de conjurés il n'y en eût qu'un seul qui pût sortir de l'Etat de Florence sans étre arrêté ;

&

& celui-là même qui échapa étoit le plus coupable de tous.

On connoit assez que je veux parler de Bandini. Cét assassin n'avoit pas été si fort aveuglé par les promesses d'impunité dont Riaire avoit flaté ses complices, qu'il ne pourvût à la sûreté de sa personne qu'en cas de besoin. Il avoit emprunté de ses amis,& de ceux qui l'avoient engagé dans la conjuration, de notables sommes, qu'il avoit mises entre les mains des Marchands de Venise, pour les recevoir dans Constantinople à six mois de là. De plus son valet l'atendoit auprés de la grande Eglise avec un cheval de prix, & quelques Bandis de sa connoissance se promenoient dans le parvis,pour lui faire large, & favoriser sa sortie.

Avec ces précautions il avoit fait lui seul plus que tous les autres conjurés ensemble;il avoit percé le premier Julien de Medicis d'un coup de poignard sous la mamelle gauche, & voiant que Pazzi s'obstinoit à lui donner cent coups aprés sa mort, il l'avoit laissé goûter une si ridicule vengeance, & se tournant vers Norri domestique de Julien, il lui avoit enfoncé le poignard dans le petit ventre;en-suite il avoit jetté les yeux du côté de Laurent, au moment qu'il se sauvoit dans la sacristie tout blessé qu'il étoit, aprés s'étre degagé de ces deux meurtriers; il étoit aussi acouru pour l'achever, & l'avoit joint de si prés, qu'il en seroit venu à bout, sans l'adresse d'un Ecléssiastique, qui repoussant Bandini avec le bâton de la Croix,pendant que Laurent entroit, avoit aprés fermé la porte avec tant de précipitation, que Bandini n'avoit pas eu le loisir de mettre assez tôt le pié dedans pour l'empêcher.

Ainsi Laurent de Medicis aiant évité la mort, Bandini s'étoit écoulé habilement vers la porte de l'Eglise, d'où, à la faveur de ceux qui l'y atendoient, il avoit gagné la ruë,& montant sur son cheval, il étoit sorti par la porte de la Croix,

&

& au lieu de prendre la route Eclésiastique, sur laquelle il prévoioit qu'on ne manqueroit pas de le poursuivre, il s'en étoit fui du côté de la mer, où il couroit moins de risque d'étre connu, parce que le païs étoit moins frequenté, principalement dans l'Etat de Sienne. Et de fait, il étoit arrivé sûrement jusqu'à Corneto, port qui dépendoit de cette République, où par une heureuse avanture, il avoit trouvé un vaisseau prêt à faire voile en Levant. Il s'étoit embarqué dessus. Son voiage n'avoit été traversé ni par les Pirates, ni par la tempête. Il étoit abordé à Galata, où il avoit touché l'argent porté par ses lettres de change. Il avoit choisi cette ville pour y demeurer, & s'y étoit presque déja établi, lors qu'il se vit exposé à la punition qu'il pensoit avoir évitée.

Les facteurs de Laurent de Medicis l'avoient découvert dans Galata, quelque soin qu'il prît de se cacher; & comme ils avoient accés auprés de Cadi Bassa premier Visir, ils lui avoient représenté, que le Sultan son Maître étoit trop juste, pour soufrir plus long-temps dans ses Etats le plus criminel des hommes; qu'on avoit sçû dans la Chrétienté, que sa Hautesse avoit témoigné de l'horreur en aprenant les circonstances de la conjuration des Pazzi, & qu'on ne doutoit point qu'elle n'eût assez de bonté, pour refuser sa protection à celui qui en avoit été le principal exécuteur. Cette remontrance acompagnée de présens capables de toucher une personne interessée comme l'étoit le grand Visir, eut tout le succés que l'on prétendoit. Cadi Bassa en parla au Sultan, qui étoit alors Bajazet Second, & le fit résoudre à chasser non seulement Bandini de son Empire, mais encore à le livrer aux Florentins.

On publia que ce qui l'avoit fait agir de la sorte, avoit été pour aquerir de la reputation parmi les étrangers, & pour leur donner un fameux exemgle de la seule vertu dont il se piquoit, qui étoit celle

celle d'exterminer les parricides. On ajoûta, qu'il avoit voulu profiter de l'ocasion qui se présentoit de montrer à toute la terre, combien il honoroit le merite de Laurent de Medicis, qui étoit déja connu dans les trois parties de l'Univers.

Mais ceux qui pénétroient dans les conseils du Divan en conçurent une autre opinion. Ils estimerent que Bajazet avoit en cela, comme dans toutes les autres ocasions importantes, suivi aveuglément les sentimens qui lui étoient suggerés par son premier Visir. Et le fils de cét Empereur, qui fut Selim Premier, sembla depuis confirmer cét avis, lors qu'étant interrogé, pourquoi il ne portoit pas la barbe longue, comme son pere, il dit que c'étoit de peur que les Bassas le prenans par là ne le menassent où il leur plairoit.

Il y eut peut-étre encore plus de mistere dans cette civilité Turque, qu'il n'en parut d'abord à ceux qui faisoient réflexion sur les deux flotes que le Pape avoit envoiées les années précédentes contre celle des Turcs. Ils s'imaginerent aisément, que Bajazet étant informé du secret de la conjuration des Pazzi, & n'aiant point d'autre moien alors de se venger de l'afront qu'il avoit reçû, parce que sa flote n'osoit sortir des ports où elle étoit, tant que celle des Chrêtiens l'avoit observée; que Bajazet, dis-je, avoit livré Bandini, dans l'espérance qu'étant apliqué à la question, il déposeroit contre le Souverain Pontife, & le rendroit ainsi méprisable à tous les Chrêtiens.

Quoi qu'il en soit, Bandini fut mis aux fers, & conduit à Florence, où il fut pendu à la même fenêtre que Pazzi son camarade, quoi que longtemps aprés. Les Turcs n'eurent pas neanmoins la satisfaction qu'ils atendoient de voir le Pape difamé, parce que le procés de Bandini fut tenu si secret par les Commissaires qui l'instruisirent, qu'il n'en est resté aucune lumiere.

Aprés que les suplices eurent cessé, & que Laurent

rent de Medicis fut gueri de sa blessure, il fit faire de magnifiques obséques à son frere Julien, au milieu desquelles il arriva cette avanture. Une Demoiselle que Julien avoit entretenuë, pretendit étre sa femme, & déclara étre grosse de son fait. Elle acoucha cinquante jours aprés d'un fils qui lui ressembloit entierement ; & ce fut peut-étre par cette raison, que Laurent de Medicis le fit batiser sous le nom de Jules de Medicis, sans expliquer autrement, s'il le reconnoissoit pour bâtard ou pour légitime. Il fut élévé avec le Cardinal son cousin germain, & lui succéda à la Papauté sous le nom de Clement VII.

En-suite Laurent de Medicis fit une réflexion toute particuliere sur le malheur qui lui étoit arrivé, & le trouva plus grand qu'il ne s'étoit figuré d'abord. Il le considéra du côté de son principe, & voiant que ceux qui avoient dressé le plan de la conjuration des Pazzi se pouvoient servir contre lui de la force & de l'autorité du Saint Siége, il jugea qu'il faloit se munir contr'eux pour n'en étre point acablé par avance. Ce fut pour cela que prévoiant ce que les Riaires feroient dans la suite des temps, par ce qu'ils avoient déja fait; il voulut avant toutes choses leur ôter le moien de se couvrir du manteau de Religion, lors qu'ils agiroient contre lui. Il avoit déja conjuré ses amis, aussi-tôt qu'il eut évité la premiere furie des assassins, de prendre un soin tout particulier de la personne du Cardinal Neveu, & les avoit envoié pour le dégager, avant que de sortir de la sacristie.

On avoit trouvé cette jeune Eminence sur le pié du grand Autel, en la posture d'une personne qui atendoit la mort, & qui se préparoit à la recevoir chrêtiennement. Les Eclésiastiques, qui n'étoient gueres moins épouvantés que le Cardinal, s'étoiét pourtant avisés de l'environner, & de lui faire comme un rampart de leurs propres corps. On avoit eu bien de la peine à le tirer de là, parce que le

le peuple qui le croioit coupable, s'atroupoit déja pour le déchirer, & il avoit falu que les Magiſtrats leur envoiaſſent leurs propres Gardes pour le dégager ; encore ne l'avoient-elles pû faire, qu'en feignant que leur ordre portoit de conduire le Cardinal à l'Hôtel de ville, pour y étre puni du même ſuplice que les autres conjurés. Mais elles l'avoient mené dans le même Palais, où il avoit logé depuis ſon arrivée à Florence. Elles en avoient obſervé les avenuës avec tant de ſoin, que cette Eminence & ſes domeſtiques n'avoient ſoufert aucune inſulte, pendant les ſept ou huit jours que les Florentins avoient paſſé dans une horrible agitation.

La précaution de Laurent de Medicis ne s'étoit pas arrétée à faire au Cardinal Neveu des ofices importans en ce qui regardoit ſa perſonne ; mais il lui avoit encore ſauvé ſa réputation, dans une conjončture où il paroiſſoit impoſſible de l'exempter de flétriſſure. Il avoit ſuprimé toutes les charges & les informations qui le touchoient, & ſon oncle Riaire. Il avoit favoriſé le bruit qui s'étoit répandu, que cette jeune Eminence avoit tout-à-fait ignoré le complot. Il en avoit tiré une eſpece de déclaration des complices, autoriſée par le Conſeil des huit, qui avoit inſtruit leur procés. Enfin il lui avoit envoié faire de temps en temps de tres-humbles excuſes, de ce que la liberté lui étoit ôtée durant le tumulte ; & lui étoit alé rendre viſite, dés que le calme avoit été rétabli dans Florence.

Pour ce qui regardoit le Pape, Laurent de Medicis avoit écrit à ſa Sainteté en des termes tout-à-fait reſpectueux. Il lui avoit demandé pardon pour ſa République, & pour lui-même, des mécontentemens que le Cardinal Neveu avoit reçûs à ſon ocaſion. Il s'en étoit juſtifié, quoi que perſonne ne l'acuſât. Il avoit demandé que la memoire en fût abolie, & n'avoit parlé dans les

lettres, ni de sa blessure, ni du sang de son frere, de peur qu'il ne semblât avoir gardé du ressentiment. En un mot, il avoit recherché l'amitié de Riaire par un trait de prudence politique qui n'étoit point alors en usage. Il en avoit fait toutes les démarches, & les avoit faites d'un air qui ne témoignoit ni crainte ni défiance. Il avoit arrêté les Ursins, sur le point qu'ils partoient pour aler désoler la Principauté de Forti. Il s'étoit chargé de moienner entr'eux une reconciliation solide. Il l'avoit assuré, que les Florentins ne s'interesseroient plus dans la conservation des petits Souverains de la Romagne, lors qu'il prendroit envie au Pape de les ruiner. Et pour derniere marque de confiance, il avoit ofert d'aler à Rome sur la parole de sa Sainteté, pour travailler de vive voix à détruire les dangereuses impressions qu'on lui avoit données à son préjudice, sans prétendre d'obtenir d'elle aucune grace, ni pour lui ni pour ses amis en considération de ce voiage.

Cependant le Pape n'eut aucun égard ni à la soûmission de Laurent de Medicis, ni à l'adresse avec laquelle il avoit ménagé la reputation du Saint Siége, & l'honneur des Riaires, dans une afaire si délicate. Il ne regarda le succés de la conjuration des Pazzi que du côté qui le pouvoit animer davantage contre une personne que le ciel avoit si visiblement protégée, au lieu de la considérer du côté qui étoit le plus propre à ressentir son indignation. Il ne se laissa transporter que par le mouvement que lui suggeroit le dépit d'avoir manqué son coup, & n'écouta plus desormais que cette raison chimérique, savoir, que l'unique moien de couvrir la faute qu'il avoit faite, étoit de la pousser jusqu'au bout. Il crût que se réconcilier avec Laurent de Medicis, ce seroit du moins tacitement avoüer d'avoir trempé dans la conspiration formée pour le perdre. Et qu'au contraire en lui déclarant la guerre, & l'ataquant à force ouverte,

verte, il cacheroit en quelque maniere la peau du renard sous celle du lion, ou rempliroit du moins les esprits d'une idée si vaste & si capable de les ocuper par la multitude des évenemens que les armes ont acoutumé de produire chaque jour, qu'ils n'auroient plus le loisir de penser à ce qui s'étoit fait auparavant.

Sur cette présuposition le Pape suivit le conseil que Riaire lui donnoit, de lever des troupes; & pour ne s'embarasser pas une seconde fois dans une entreprise dont le succés pouvoit être contraire à son atente par les incidens que sa Sainteté n'auroit pas prevûs, il résolut de si bien prendre ses mesures pour la ruine de Laurent de Medicis, que la fortune, qui s'étoit si hautement déclarée pour lui, fût contrainte de l'abandonner malgré qu'elle en eût. C'est ce qui fit envoier au Pape le plus intelligent de ses Emissaires, qui s'apeloit Etienne Nardi, vers le Roi de Naples. Et pour le disposer à mettre en usage toutes ses ruses, on lui promit un chapeau de Cardinal, s'il venoit à bout de sa négociation. On le chargea de représenter à ce Roi, que l'honneur de la Couronne étoit trop engagé à la perte des Florentins, pour les laisser en paix, aprés que la conjuration, où le Duc de Calabre son fils avoit trempé, étoit découverte, & pour soufrir que le démenti lui en demeurât; que ce jeune Prince étant arrivé sur la frontiere de Toscane avec une belle armée, il la faloit mettre en action, quand ce ne seroit que pour l'empécher de se perdre dans l'oisiveté, & de se rendre méprisable par une honteuse retraite; qu'il eût été expédient, que le Duc de Calabre ne se fût pas si-tôt avancé, mais que la démarche étant faite, il n'y avoit plus de moien de reculer; que les Florentins le voiant résolu de les assujetir, aquiesceroient peut-être par prudence, & se soûmettroient au destin qui leur paroissoit alors inévitable; au lieu que s'il tournoit tête, aprés avoir menacé si

hautement, les Florentins entreroient dans une présomption insuportable, & les autres petites Puissances d'Italie à leur exemple s'acoutumeroient insensiblement à mépriser la Couronne de Naples, pour laquelle elles avoient auparavant des déferences qui n'étoient gueres diferentes de la sujetion.

Ces raisons étoient trop foibles pour émouvoir un Prince aussi vieux, & par conséquent aussi proche de sa mort qu'étoit le Roi de Naples. Le sang qui couloit dans ses veines étoit trop froid pour prendre feu de si peu de chose. Et la réputation n'étoit plus un bien qu'il se souciât de ménager, depuis que les plus considérables de ses sujets l'avoient noircie par des reproches si sanglans & si publics, qu'il n'étoit plus possible de la réparer. Aussi Nardi changea de dessein aussi-tôt qu'il s'en aperçût, & feignant d'avoir reçû de Rome de nouveaux ordres, demanda audience, & proposa la conquête de l'Etat de Florence, à cõdition qu'elle se feroit avec les armes du Saint Siége, & celles de Naples, qui obéïroient au même Général; que ce Général seroit le Duc de Calabre, & que la guerre se feroit aux dépens du Pape seulement; que Riaire seroit mis en possession de Florence dés qu'elle seroit prise; mais qu'il prêteroit le serment au Roi de Naples, & s'obligeroit à la tenir de lui comme un fief relevant de sa Couronne.

Le Roi de Naples n'eut pas plus d'égard à cette seconde proposition qu'à la précédente; & Nardi étoit sur le point de s'en retourner sans rien faire, lors qu'un accident imprévu conclut sa négociation à son avantage. Les Ursins, qui ne pouvoient demeurer en paix, depuis qu'ils étoient assûrés d'une retraite en Toscane chez leur beau-frere, s'étoient mis en campagne; & sans considérer ni les défenses de remüer sous quelque prétexte que ce fût, que le Pape leur avoit faites, ni la protection que le Roi de Naples leur avoit acordée, & à

la

la Maison de Colonne, avoient ravagé toutes les terres de cette Maison. Leur hardiesse s'étoit acruë par le peu de résistance qu'ils y avoient trouvée, & par un grãd nõbre d'avanturiers acourus de toutes parts pour renforcer leurs troupes. Ils avoient emporté les châteaux de vive force, & reduit les forteresses à capituler, sans en excepter celle de Palliano. Les Colonnes surpris n'avoient pû faire autre chose que de se retirer à Naples, leur azile ordinaire, où leurs interêts les engagerent à devenir soliciteurs des afaires du Pape auprés du Roi: car comme ils prévoioient qu'il leur seroit impossible de recouvrer leurs places, à moins que de procurer une diversion du côté de la Toscane, qui contraignît les Ursins d'aler au secours de leur beaufrere, ils se concerterent avec Nardi, ils remuérent en sa faveur toutes leurs intrigues, ils firent que le Duc de Calabre écrivit à son pere en des termes, qui promettoient que la reduction de Florence ne coûteroit que peu de jours de siége; & ils s'obligerent d'y mener leurs amis aussi-tôt qu'ils auroient recouvré leurs terres; & reduisirent ainsi le Roi de Naples à servir d'instrument à la vengeance du Pape, & à l'ambition des Riaires.

Fin du second Livre.



Argument du Troisiéme Livre.

LE Commiſſaire Nardi conclut une ligue entre le Pape & le Roi de Naples contre les Florentins. Laurent de Medicis ſoûtient la guerre ; mais ſe voiant abandonné de ſes Aliés, prend une réſolution déterminée. Il ſe fait ſuivre par l'élite de la jeune Nobleſſe de Florence, ſous prétexte d'une partie de chaſſe. S'embarque. Va droit à Naples. Etonne le Roi Ferdinand par cét acte héroïque de confiance. Rompt toutes les meſures de l'Ambaſſadeur de Reſſalli. Déconcerte par de nouvelles voies les pratiques de ce vieux Miniſtre. Le ruïne dans l'eſprit du Roi. S'établit en ſa place. Diſpoſe le Roi à tout ce qu'il prétend. Lui fait rompre la ligue avec le Pape. Donne la paix aux Florentins. Leur fait rendre leurs places, & ſigner un traité de garentie avec eux. Deux ans aprés le Roi de Naples eſt preſque oprimé par la conſpiration de ſa Nobleſſe avec le Pape & les Venitiens, qui vouloient partager ſa dépoüille.

Lau-

Laurent de Medicis le ſecourt ſans atendre d'en étre prié. Lui préte de l'argent. Débauche les troupes qui l'avoient vaincu. Fait déclarer pour lui les Urſins, & le rétablit entierement. Aprés quoi toutes ſes penſées ne tendent qu'à maintenir la paix dans l'Italie.

Les Auteurs imprimés & manuſcrits dont le troiſiéme livre a été tiré.

Les négociations du Cardinal Nardi avec le Roi Ferdinand de Naples, & le Duc de Calabre ſon fils. Deux Lettres Italiennes de Laurent de Medicis, l'une pour juſtifier ſon voiage à Naples, adreſſée au Conſeil des huit de Florence, & l'autre écrite à tous les Magiſtrats de la République, pour leur rendre conte du traité qu'il y avoit conclu. La guerre du Roi de Naples contre les Barons, par un Anonyme, dans la ſixiéme Bibliotéque du Roi. L'hiſtoire de Veniſe par Sabellicus. Le continuateur de Platina dans la vie de Sixte IV. La vie d'André Doria, par Charles Sigonius.



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE TROISIEME.



LE Commiſſaire Nardi n'eût pas plutôt ajuſté avec le Roi de Naples les conditions que j'ai raportées, que le Duc de Calabre déclara la guerre à la République de Florence avec les formalités qui étoient alors en uſage, c'eſt-à-dire, qu'il l'envoia défier par un Heraut de la part du Pape & du Roi ſon pere. Il lui preſcrivit le temps dans lequel elle eût à ſe préparer à la défenſe, & lui fit donner par écrit les raiſons qu'il avoit de l'ataquer.

Ces raiſons ſe reduiſoient toutes, à l'outrage que le Saint Siége prétendoit avoir reçû en la perſonne du Cardinal Neveu. On aléguoit les conſti-

tutions des Papes, & les privileges acordés en divers temps au sacré Colége. On soutenoit, que la pourpre Eclésiastique ne rendoit ni moins illustres ni moins inviolables ceux qui la portoient, que la seculiere. Et l'on tiroit de ces principes tout ce que la chicane de l'Ecole avoit pû suggerer à des Theologiens passionés, pour noircir la réputation de la République de Florence en général, & Laurent de Medicis en particulier.

On suposoit, que la conjuration de Pazzi n'avoit été formée que pour oprimer le Cardinal Neveu; qu'on avoit choisi à dessein le temps de son voiage à Florence; que les honneurs extraordinaires qu'on lui avoit rendus, n'avoient été que pour le faire tomber plus facilement dans le précipice; qu'on l'avoit épargné dãs le festin de Frejola, parce que Julien de Medicis n'avoit pû étre de la partie, & que son proche départ pressant les complices de hâter leur coup, ils n'avoient pas fait scrupule de l'entreprendre dans le Chœur de la grande Eglise, & en présence du saint Sacrement; que le Cardinal Neveu n'étoit redevable de sa vie qu'à la résolution qu'avoient témoigné les Eclésiastiques d'exposer la leur afin de le conserver, en se mettant tous dans une posture, où chacun lui faisoit bouclier de son propre corps; que la seule nécessité où les assassins s'étoient vûs reduits d'égorger tant de personnes avant que de toucher à celle qu'ils cherchoient, les avoit empéché de passer outre; que le Cardinal Neveu n'avoit été tiré de l'Eglise, que lors que le Magistrat de Florence n'avoit pas crû devoir le laisser plus long-temps parmi le carnage; qu'il n'avoit fait que changer de péril en sortant de la grande Eglise; que les gardes qu'on lui avoit donnés sous prétexte de le rassûrer, avoient eu ordre d'empêcher qu'il ne s'échapât, avant que l'on eût déliberté de nouveau si l'on atenteroit encore à sa vie; que les railleries, les reproches, les imprécations qu'il avoit entendues à tous mo-

mens, en étoient autant de marques ; & qu'enfin, si les Florentins s'étoient déterminés de le laisser retourner à Rome, ce n'avoit pas été qu'ils se fussent repentis de leur détestable projet, mais seulement parce que ceux qui étoient moins emportés que les autres, avoient fait réflexion, que toute l'Europe prendroit les armes pour venger ce crime, qui n'auroit point eu d'exemple parmi les Chrétiens, s'ils permettoient qu'on le couronnât par la mort d'un Cardinal Neveu.

Le temps que le Duc de Calabre avoit donné aux Florentins, servit à la Cour de Rome pour achever les procédures qui devoient être gardées avant que de prononcer l'Interdit. Le Cardinal Neveu fit sa plainte, & les témoins furent ouïs. On cita par trois fois les Florentins, mais pour la forme seulement, parce qu'on prétendoit que leur crime étoit trop notoire pour avoir besoin de confrontation. Et l'on fulmina les censures, avant que la République eût pensé à se défendre. Son Etat fut mis en proie, & le Duc de Calabre nommé Commissaire pour exécuter la Sentence.

Rien de tout cela ne surprit Laurent de Medicis, parce qu'il s'y étoit atendu, lors que le Pape avoit rejetté ses excuses. Mais il eut besoin de toute sa prudence, & de l'autorité qu'il avoit dans Florence & dans les autres villes qui en dépendoient, pour les disposer à soufrir l'Interdit sans murmurer : car cette espece de foudre étoit tellement aprehendée dans toutes les parties du Monde Chrétien, que c'étoit assez d'en être frapé, pour devenir éxécrable à tous les fidéles. On ne se mettoit point en peine si c'étoit à tort ou avec justice. Et les esprits étoient si fort prévenus de cette maxime, que les peines de l'enfer étoient inséparables des foudres du Vatican, pour quelques causes qu'on les eût lancées, qu'on avoit vû des armées de soixante dix mille bons soldats abandonner

leur

leur Général en une nuit, & des Nations entieres ſe revolter contre leurs Souverains par une défection ſi générale, qu'il ne lui étoit reſté ni ſujet ni domeſtique.

Auſſi Laurent de Medicis ne s'amuſa pas à combatre le ſentiment du vulgaire, quoi qu'il ne manquât pas de raiſons, & que les Prédicateurs lui euſſent donné parole de prêcher en ſa faveur. Il prit une voie plus courte & moins embaraſſée; & ſans parler de l'autorité ni de la juſtice de celui qui avoit lancé la foudre, il eſſaia de l'éviter, en faiſant voir qu'il étoit parti d'une main plus prochaine & moins reſpectueuſe. Il rejetta toute la faute de l'Interdit ſur Riaire neveu du Pape. Et communiquant aux Florentins ce qu'il y avoit contre lui dans les informations du dernier atentat, il le convainquit pleinement d'en avoir été l'auteur.

En-ſuite il ala plus avant. Et comme il eût aperçû que le peuple commençoit à s'échaufer, il lui découvrit toutes les particularités, qui ſervoient à montrer, que le deſſein de Riaire avoit été principalement d'uſurper l'Etat de Florence. Il parla de l'entrepriſe de Tiferno, où l'ambition de ce neveu du Pape avoit éclaté la derniere fois; de la reduction de Spoleto, où il avoit établi une garniſon capable d'inſpirer de la jalouſie à ſes voiſins; de la conquête de Forti, ſans avoir d'autre droit que de bien ſeance; & de l'achat prétendu d'Immola, qu'il avoit falu traverſer en toutes manieres. De ces quatre principes Laurent de Medicis fit connoitre au peuple, que Riaire ne s'étoit aproché de la Toſcane que pour s'en rendre le maître. Il lui fit remarquer, que les Pazzi n'avoient pas conſpiré contre leur Patrie pour en devenir les tirans, parce qu'ils n'avoient pris aucune des précautions néceſſaires pour ce deſſein, & que Riaire n'en avoit pas oublié la moindre; qu'il avoit fait les frais du complot, exigé des engagemens particuliers des perſonnes qui en étoient, reçû leurs ſermens,

mens, donné les principaux ordres & envoié son neveu à Florence, pour en tirer le fruit qu'il s'étoit proposé en formant la conspiration. Il ajoûta, que le même Riaire aiant manqué son coup, essaioit de le refaire par des voies qui n'étoient pas plus légitimes, quoi qu'elles fussent mieux déguisées ; que possédant, comme il faisoit, le cœur & l'oreille du Pape, il ne faloit pas trouver étrange qu'il lui inspirât des pensées conformes à son détestable projet, ni qu'il abusât de l'autorité de l'Eglise ; mais qu'il lui faloit résister avec la même fermeté que Vitelli avoit témoignée dans Tiferno ; & que si ce petit Souverain, qui n'avoit presque point d'autre droit sur son païs, que celui que ses prédécesseurs avoient aquis par la négligence & la désertion des Papes précédens, n'avoit pas laissé de se bien défendre contre les forces de la Cour de Rome avant que de se rendre, ni de rentrer à la premiere ocasion qui s'étoit oferte, quoi qu'il eût rendu sa place, en capitulant, & qu'il en eût touché l'argent avant que d'en sortir ; les Florentins à plus forte raison devoient combatre jusqu'au dernier soûpir pour la conservation d'une liberté dont ils étoient paisibles possesseurs depuis tant de siécles, & que personne ne leur avoit contesté avant Riaire.

Ces raisons insinuées avec adresse parmi le menu peuple, le rendirent en peu de jours capable des sentimens que Laurent de Medicis lui vouloit inspirer. Il entendit sans s'émouvoir les Dénonciations & les Monitoires de la Cour de Rome, & ne fit que railler des placarts que l'on afichoit pour l'exciter à sédition. Il se prépara à la guerre avec bien moins de bruit & beaucoup plus d'ordre qu'il n'avoit fait lors que Coliogne l'avoit ataqué. Et comme les Etats les plus jaloux de leur souveraineté ne pouvoient se dispenser quelquefois de la céder presque toute entiere à des particuliers dans un temps extraordinairement dificile, il y eut une Magistrature nouvelle créée en faveur

de

de Laurent de Medicis, qui n'étoit en rien diferente de la Dictature des anciens Romains. On le rendit arbitre de la vie & de la mort de ses concitoiens. On lui permit de mettre dans les places telle garnison qu'il lui plairoit,& on lui abandonna même le pouvoir que la République avoit acoutumé de se reserver en de pareilles rencontres, & qui consistoit à augmenter les imposítions, & à en mettre de nouvelles.

Ce fut dans cètte dignité que Laurent de Medicis trouva les ocasions de faire éclater les qualités incomparables qu'il possédoit pour le commandement, & de mettre en pratique ce qu'il avoit apris de plus rafiné sur ce sujet. Il prit en main le gouvernail; mais il le prit de telle sorte, qu'il paroissoit que ce n'étoit que pour le remettre dés que l'orage seroit passé. Quelque indépendance qu'il eut des autres Magistrats, il ne laissa pas de leur communiquer les plus importantes afaires,ni de les faire exécuter selon qu'elles avoient été résoluës à la pluralité des voix. Il ne déposa pas un seul des Commissaires ni des Oficiers qu'il trouva en charge. Il se contenta de les instruire, & de les encourager à servir utilement leur Patrie. En un mot il ne reserva que les épines de l'autorité absoluë, & en laissa les roses à ceux dont le genie étoit plus délicieux, ou moins capable de travail.

Il tira de cette conduite deux grands avantages. L'un qu'il faloit moins de temps pour donner les ordres subalternes, qui furent exécutés avec bien plus de diligence par les anciens Magistrats, qu'ils n'eussent été par d'autres plus nouveaux,à cause de la possession où ils étoient de se faire obeïr.L'autre fut, que Laurent de Medicis n'étant point obligé d'emploier à des usages ordinaires l'élité de ses amis, cōme il y auroit été contraint par un changement général d'Oficiers ,il eut la liberté de les envoier vers les Puissances d'Italie qui n'avoient pas encore de liaison avec ses énemis.Ce qui lui réüssit

de ſorte, que les Républiques de Veniſe, & de Gênes, les Ducs de Milan, & d'Urbin, les Marquis de Ferrare, & de Mantouë ſignerent une ligue défenſive avec les Florentins.

Je ne m'arrêterai point à décrire les particularités de cette guere ; car outre qu'elles ne ſont pas trop dignes de remarque, je ſuis obligé d'avertir en paſſant, que c'eſt le fait d'un écrivain d'hiſtoire, & non pas le mien. Je dirai ſeulement, que le ſecours le plus conſidérable que reçûrent les Florentins, leur vint du Milanois; & que leurs autres Aliés les aſſiſterent ſi foiblement, que leur armée ne fut jamais en état de tenir la campagne. Celle du Duc de Calabre composée des troupes Ecléſiaſtiques & de celles de Naples, entra dans le territoire de Florence, où elle trouva les places d'importance trop bien munies, pour être priſes par d'autres voies que par celle d'un ſiége régulier.

Il ne fut pourtant pas d'avis d'en former aucun: car il étoit d'autant moins aſſuré du ſuccés, que les Florentins pouvoient aiſément, dés qu'ils l'auroiẽt vû, tirer les troupes qu'ils avoient diſperſées dans tous les autres lieux, & en former un corps capable d'atamer les aſſiégeans, en leur retranchât les vivres; ou d'introduire dans la place aſſiégée un ſi grand ſecours, ou des rafraichiſſemens ſi notables, qu'il y auroit eu de la folie à continüer le ſiége. De plus l'été étoit trop proche, pour former une entrepriſe, qui ſelon toutes les maximes de l'art militaire devoit être finie avant que les chaleurs commençaſſent à ſe faire ſentir. Et le Pape, qui s'étoit engagé à faire tous les frais de la guerre, n'avoit pas dequoi la ſoûtenir longtemps, parce que les revenus de l'Etat Ecléſiaſtique avoient été diminués par la guerre civile entre les Urſins, & les Colonnes. D'où le Duc de Calabre avoit ſujet de prévoir, que ſon armée ſe débanderoit infailliblement, s'il engageoit ſes gens de guerre à un long ſiége, ſans avoir le moien de les

y faire subsister : & qu'au contraire il les pourroit retenir pendant quelques mois sous ses enseignes, en leur abandonnant la campagne au pillage, & les petites places qui ne seroient pas sufisantes pour se défendre.

De là vint que la guerre ne fut faite, à parler proprement, qu'aux vilageois, & qu'il n'y eut que des bourgs de pris, & des châteaux de plaisance forcés durant le printemps. L'été qui lui succéda fit rentrer les troupes en quartier de rafraichissement, & produisit des évenemens capables d'ensevelir la Maison de Medicis sous les ruïnes de sa Patrie, si Laurent n'eût conjuré la tempête, au momēt qu'elle aloit fondre sur l'un & sur l'autre, par un trait de prudēce & de générosité consommée, qui n'avoit point encore eu d'exemple dans l'antiquité, & ne sera peut-être point imité dans les siécles à venir.

Pour m'expliquer plus nettement, il est nécessaire que je reprenne les choses de plus haut, quand il m'en devroit coûter une digression; & que j'insinüe quelques revolutions du Milanois, qui furent les causes de celles dont je dois parler. François Sforce s'empara du Duché de Milan par une avanture également heureuse & bizarre. Il étoit sorti du concubinage du fameux Sforce, surnommé Atendulat, avec une jeune fille de Cotignot, & s'étoit adonné à la profession des armes dans laquelle il étoit né. Son pere s'étoit nóyé en alant secourir les villes d'Aquila. Les troupes destituées de ce chef l'avoient choisi pour leur commander, & pour achever l'exécution de cette entreprise, quoi qu'il n'eût alors que vint ans. L'évenement avoit justifié leur élection, & le jeune Sforce avoit secouru la place, défait les assiégeás, gagné une notable bataille, & pour comble de félicité, fait périr Braccio, qui avoit été le rival & l'énemi mortel de son pere. Ce succés avoit établi sa reputation, & retenu les vieux soldats sous sa discipline. Il les avoit menés au service du dernier Duc de Milan, de la famil-

mille des Vicomtes, & avoit obligé par de longs travaux ce Prince, qui n'avoit point d'enfans légitimes, à lui donner sa fille bâtarde en mariage. Il n'avoit pas d'abord tiré d'autre avantage de ce mariage, que de posseder une femme qui avoit toutes les graces de son sexe, & les belles qualités du nôtre, parce que son beau-pere étoit d'une humeur si volage, qu'il faisoit tous les ans un testament par lequel il l'instituoit héritier du Milanois, & le cassoit autãt de fois pour en refaire un autre, qui laissoit aprés sa mort ses sujets dans la liberté de choisir un Souverain, ou de se mettre en République.

Mais enfin le Duc étant mort dans le temps que sa fille le gouvernoit, & Sforce s'étant trouvé dans la même conjoncture à la tête d'une armée qu'il commandoit pour le Duc contre les Venitiens, il l'avoit conduit à Milan avec tant de diligence, qu'il avoit prévenu ses compétiteurs, & obligé les peuples par cette surprise à le reconnoître pour Souverain. En-suite sa valeur lui avoit fait vaincre tous ceux qui prétendoient le déposseder, durant que sa femme lui ménageoit le cœur de ses nouveaux sujets par son humeur obligeante, & par les charmes de son entretien. Mais il étoit mort d'hidropisie, dans le temps que Galeas son fils aîné étoit alé en France au secours de Louïs XI. La nouvelle que ce jeune Prince en avoit reçûë en traversant l'Auvergne, l'avoit contraint de rebrousser chemin, & de passer sur les Etats du Duc de Savoie en habit déguisé. Sa mere lui avoit fait préter le serment par les Milanois. Et ses premieres armes, que les Piémontois avoient éprouvées à leur dommage, lui avoient aquis tant de réputation, que personne ne l'avoit plus osé choquer.

La profonde paix dont il avoit joüi depuis l'avoit engagé si avant dans le luxe & dans les délices, que sa Cour étoit devenuë un Serail. Les Dames de qualité s'étoient persuadées que ce n'étoit rien faire contre leur honneur, que de s'abandon-

ner à leur Prince. Mais leurs maris n'étoient pas de même sentiment. Et il s'y en trouva parmi les Gentilshommes de la suite du Duc, qui pour cela s'étoient mis en tête de l'assassiner, savoir André Lampoguano, Charles Visconti, & Hierôme Olgiati. Leurs prétextes furent que Lampoguano avoit hérité de ses Ancêtres un fief de l'Eglise de Cosme, où l'Evêque étoit entré sans que le Duc eût voulu s'en méler. Visconti n'avoit pû soufrir que le Duc non content d'usurper le Milanois sur ceux de sa Maison, eût encore introduit l'infamie dãs sa Maison en débauchant sa sœur, & la prostituant ensuite à son Ganimede. Olgiati s'étoit proposé d'imiter Brutus, à la solicitation de Monté son Précepteur, animé de ce que le Duc lui avoit fait donner les étrivieres, pour se venger du foüet qu'il lui avoit donné en sa jeunesse. Le Duc avoit été poignardé dans l'Eglise de St. Etienne. Et ses trois meurtriers, au lieu de recevoir l'aplaudissement qu'ils atendoient du peuple, avoient été traînés au suplice, aprés que Laurent de Medicis en avoit livré un qui s'étoit réfugié dans les cavernes de l'Appennin. On trouva un testament du Duc, qui laissoit son fils unique sous la tutelle de sa mere, à condition qu'elle suivroit les conseils de Simoneta. Mais l'humeur de Louïs Sforce oncle de l'enfant étoit trop ambitieuse, pour laisser écouler une longue minorité sans essaier d'en profiter. Il voulut d'abord contester la tutelle, & n'aiant pas réüssi, il osa prétendre, & même déclarer à quelques personnes, que le Duché lui apartenoit, parce qu'il étoit né lors que François Sforce son pere étoit Souverain ; au lieu que son frere Galeas, pere de l'enfant, étoit venu au monde dans le temps que le même Sforce étoit encore dans la vie privée. Cela vint aux oreilles de la tutrice, qui fut conseillée d'éloigner son beau-frere.

Il se retira à Pise, d'où il forma dans Milan une faction si puissante, qu'il se fit rapeller en dépit de

sa

sa belle-sœur ; il la chassa ; il se mit en possession de la tutelle ; il fit trancher la tête à Simoneta ; il atira le Gouverneur du château à une entrevûë sur le Pont-levis ; il le saisit au corps, fit dresser une potence,& alumer une bougie,avec serment de le faire pendre , si la place n'étoit livrée entre ses mains avant que la bougie fut usée. La garnison intimidée & touchée de compassion ouvrit les portes ; & Loüis Sforce, qui avoit besoin de troupes pour se maintenir dans un poste qu'il venoit d'ocuper par des voies si violentes, rapela les troupes Milanoises qui étoient alées au secours des Florentins.

Laurent de Medicis ne fut gueres moins touché de ce rapel, que s'il eût été frapé de la foudre. Il connoissoit parfaitement le genie de Loüis Sforce, & ne doutoit point que ce Prince n'eût des desseins, qui l'empécheroient de donner aucune assistance à ses voisins. Et comme la République de Florence ne s'en pouvoit passer dans la conjoncture d'alors, elle étoit dans le péril le plus inévitable & le plus proche où elle eût été exposée depuis que Laurent de Medicis se méloit du gouvernement.

Ses autres Aliés de Mantoüe , de Ferrare , & d'Urbin étoient dans l'impuissance de la secourir. Et comme ils ne lui avoient envoié des troupes , que parce qu'ils le croioient capable de faire tête au Duc de Calabre , il y avoit à craindre qu'ils ne le rapelassent , & fissent leur acommodement à part, dés qu'ils apercevroient que Loüis Sforce leur en avoit donné l'exemple. Car enfin , si ce Prince rouloit dans son esprit le dessein de se faire Duc, il étoit trop adroit pour l'entreprendre , avant que d'avoir gagné du moins deux des trois puissances d'Italie qui le pouvoient traverser , savoir le Pape par ses censures , le Roi de Naples par son autorité,& les Venitiens par leur voisinage. Et de fait, comme Laurent de Medicis avoit des Emissaires dans toutes les Cours d'Italie, il avoit sû que

que Loüis Sforce entretenoit un Agent secret, pour dispoſer le Roi Ferdinand à lui donner en mariage la Princeſſe ſa fille, qui devoit épouſer le jeune Duc de Milan, lors qu'il ſeroit en âge.

Ainſi Laurent de Medicis avoit ſujet de ſupoſer, que le ſecours de Milan manqueroit infailliblement aux Florentins en leur plus grand beſoin ; & que ſi Sforce renvoïoit des gens de guerre en Toſcane, ce ne ſeroit plus comme Alié, mais en qualité d'énemi, puis qu'il ne le feroit que pour obtenir par cette infidélité la Princeſſe de Naples. Cependant il n'étoit pas moins indubitable, que la défection de Sforce aloit ouvrir au Duc de Calabre en peu de mois les portes de Florence : car les bourgeois de cette ville, qui avoient témoigné d'abord tant de courage, commenceroient d'en manquer, auſſi-tôt qu'ils apercevroient que la partie ne ſeroit pas égale, & ſe diviſeroient en autant de factions, qu'il y avoit entr'eux de perſonnes de qualité, qui ſouhaitoient un changement dans l'Etat pour rendre leur condition meilleure. Alors il ne ſe trouveroit plus de citoien qui voulût hazarder ſa vie, ou contribuer pour les frais de la guerre ; & Laurent de Medicis ſeroit obligé d'en ſuporter le faix tout ſeul, ce que la prudence ne lui conſeilloit pas ; d'autant plus qu'il ne le pouvoit faire ſans ſe ruïner en éfet. Si aprés avoir épuiſé ſon crédit, & vuidé ſa bourſe par une exceſſive dépenſe, aprés avoir entretenu des armées entieres à ſes frais, il ne laiſſoit pas de ſucomber, & être envelopé ſous les ruïnes de ſa Patrie, ſa Maiſon n'auroit plus de quoi ſe remettre d'une telle diſgrace comme elle avoit fait du temps de Coſme le Vieux, & ſe refugier dans quelque azile, en atendant le retour de la bonne fortune. S'il mouroit dans l'ocaſion, il paſſeroit pour téméraire au jugement de la poſtérité. Et s'il conſervoit ſa vie, ce ne ſeroit que pour l'achever dans la pauvreté, & pour réünir en ſa perſonne les deux plus notables ad-

adversités qui puissent vaincre la patience d'un homme de cœur, savoir un infame exil avec une longue mendicité.

Au lieu que s'il usoit de la même politique dont son aieul s'étoit si bien trouvé, & s'il se contentoit comme lui de hazarder sa personne, sans consumer ses biens par une dépense inutile ; d'un côté il ne lui arriveroit point d'autres inconveniens, que ceux qui lui seroient communs avec les autres Florentins ; & de l'autre, il auroit des ressources pour sa Maison qui lui seroient toutes particulieres: car dans quelque côté du monde qu'elle se retirât aprés avoir été chassée de Florence, elle y trouveroit de quoi subsister à l'aise, & dans une abondance qui la distingueroit des autres, & la feroit toujours considérer par les Florentins, qui seroient envelopés dans le même malheur, comme la seule capable de les rétablir dans leur Patrie à la premiere ocasion qui s'en ofriroit. S'il perdoit sa vie en exil, sa femme qui étoit adroite & vertueuse, interesseroit les Ursins à prendre soin des enfans qu'il laisseroit en bas âge, par l'espérance de partager avec eux l'administration de tant de richesses. Et s'il survivoit à la République de Florence, il se retireroit à Venise, où il jouïroit des priviléges de noble Venitien que son Aieul lui avoit aquis, en atendant qu'une de ces revolutions, qui ne manquoient jamais d'arriver de temps en temps à Florence, l'y rapelassent avec les mêmes avantages qu'il en étoit sorti.

Ces considérations inspirerent à Laurent de Medicis le desir de s'acommoder au temps. Et quoi qu'il ne lui fût pas impossible de conclure un traité particulier, par lequel un autre moins scrupuleux auroit trouvé son conte, il jugea sagement qu'il n'y auroit point pour lui d'honneur ni de sûreté à détacher ses interêts de ceux de sa Patrie, pour deux raisons : l'une, que c'étoit lui qui avoit atiré la tempête dont elle étoit agitée : l'autre, qu'en

qu'en quelque endroit que la fortune lui préparât une retraite, il n'y trouveroit jamais ce qu'il auroit quité chez lui.

Il faloit donc traiter, & comprendre les Florentins dans le traité: mais c'étoit en cela que consistoit la plus grande dificulté; parce que la politique de Laurent de Medicis, quelque fertile qu'elle fut en expédiens, ne lui en suggeroit aucuns capables d'en venir à bout. Car en premier lieu, il n'y avoit pas d'aparence de s'adresser au Duc de Calabre, qui ne seroit pas d'humeur à recevoir une proposition de paix, parce qu'il la regarderoit comme devant lui ravir la gloire de la conquête de Florence. Il y avoit encore moins d'aparence en second lieu, de rechercher le Pape: car, outre qu'il paroissoit trop irrité contre la République de Florence en général, & contre Laurent de Medicis en particulier, pour recevoir aucune soûmission de leur part; il étoit encore trop ataché à l'interêt de ses neveux, pour les frustrer d'une dépoüille qui leur étoit presque assûrée, aprés n'avoir rien épargné pour la faire tomber entre leurs mains.

En troisiéme lieu, il ne sembloit pas qu'il y eût aucune ressource du côté de Naples: car encore que le Roi Ferdinand fût moins prévenu de passion que le Duc de Calabre son fils, & que le Pape; il étoit neanmoins si fort obsédé par Nardi, à qui le Pape venoit d'envoier un chapeau de Cardinal, qu'il n'y avoit pas lieu de douter, que ce Prince ne fît arrêter toutes les personnes qui l'iroient trouver de la part des Florentins sous prétexte que c'étoient des gens avec lesquels il étoit en guerre. Que si l'on s'ingeroit d'envoier des Députés à ces trois Puissances en même temps, outre que l'on s'exposeroit à tous les inconveniens que je viés de représenter, sans aucune esperance de succés, on mettroit en compromis la vie d'autant de personnes de qualité, qu'il y en auroit de destinées à cette commission. Et la République de Florence se rendroit

ri-

ridicule par une députation, qui ne serviroit qu'à donner à ses énemis des marques solennelles de sa lâcheté.

De tant de maux qui se présentoient à l'imagination de Laurent de Medicis, il choisit le moindre, qui étoit d'aler négocier lui-même avec le Roi de Naples: car encore qu'il fût assuré (comme j'ai déja dit) de ne rien conclure, il y avoit neanmoins quelque lieu d'espérer, que la surprise où seroit ce Prince en le voiant, l'empêcheroit de le traiter d'abord avec la même sévérité dont il auroit usé envers un simple Député; & qu'en-suite il ne seroit peut-étre pas impossible de le fléchir s'il lui donnoit audience. D'ailleurs Laurent de Medicis avoit assez bonne opinion de sa fortune, aussi-bien que Cesar: il savoit que le hazard cause d'ordinaire les évenemens les plus remarquables par de foibles commencemens: il connoissoit le genie du Roi Ferdinand énemi de la guerre, & susceptible de toutes les propositions de paix qui tournoient à son avantage. Il avoit été pleinement informé de l'adresse dont avoit usé Nardi pour violenter les inclinations de ce Prince, en le faisant entrer dans une confédération odieuse avec le Pape; & par conséquent il ne desespéroit pas de la rompre, pourvû qu'il lui en pût représenter de vive voix l'infamie, & lui faire remarquer qu'on l'avoit trompé, lors qu'on lui avoit promis de le faire Seigneur dominant de Florence, puis que la chose ne pouvoit réüssir aux termes qu'elle avoit été proposée.

Sur cette présupposition, Laurent de Medicis par un resultat de prudence héroïque résolut de s'aler jetter entre les bras de son énemi, aprés avoir ménagé une suspension d'armes pour deux mois avec le Duc de Calabre. Comme il avoit formé ce dessein sans la participation de ses amis, il ne leur en fit aucune confidence. Il donna des ordres secrets pour mettre en sûreté ce qu'il avoit de plus precieux.

cieux. Il fit tenir deux galéres prétes dans le port le moins fréquenté qu'il y eut sur la côte de Toscane, & jettant les yeux sur tous les Gentilshommes Florentins dont il avoit sujet de se défier, il trouva moien de les empêcher de remuer durant son absence. Il invita leurs enfans à une partie de chasse du côté où il devoit s'embarquer; & la semonce qu'il leur en fit eut d'autant plus d'atraits pour eux, qu'il n'y avoit point d'endroits en ce païs où il y eût une si grande quantité de cerfs & de sangliers. Il n'y en eut pas un qui manquât à l'assignation: car il n'y avoit point de péril à craindre, les troupes du Duc de Calabre étant trop éloignées,& ne pouvant venir au lieu de la chasse, sans passer sur les terres des Républiques de Sienne & de Luques; ce qui ne se pratiquoit jamais dans la discipline militaire qui étoit alors en usage.

La chasse fut bonne & divertissante. Et Laurent de Medicis, aprés avoir conduit insensiblement cette jeune Noblesse jusqu'aux deux galéres,lui dit d'un air où il ne paroissoit rien d'afecté, qu'il aloit faire un voiage de peu de jours à Naples pour les afaires de la République. Ces jeunes gens le voians seul & sans suite, crûrent qu'il y auroit de l'incivilité à le laisser partir de la sorte, & s'ofrirent de l'acompagner,sans lui demander le temps d'en avertir leurs parens, parce qu'ils se voioient trop pressés,& qu'ils se figuroient d'ailleurs qu'il ne les auroit pas menés jusque-là, sans la permission de leurs proches,qui ne les en avoient pas averti, afin de tenir le voiage plus secret.

Ainsi Laurent de Medicis eut sans brigue & sans violence les ôtages qu'il souhaitoit,& fut en liberté de s'apliquer tout entier à ce qu'il aloit faire, parce qu'il n'avoit plus à craindre de remuëment en son absence. Il obligea pourtant sa nouvelle escorte d'écrire à Florence, avant que de mettre à la voile. Et il écrivit lui-même aux Magistrats une lettre assez longue, dont il est important de rapor-

ter

ter ici l'abrégé. D'abord il leur demandoit pardon de deux choses: l'une, d'avoir entrepris sans leur participation une chose de la conséquence de celle qu'il aloit negocier : l'autre, d'étre parti de Florence sans leur congé. Il n'aléguoit qu'une même excuse pour ces deux fautes, savoir que l'afaire dont il s'agissoit étoit si délicate, qu'elle ne pouvoit ni devoit étre aprouvée que par le succés. En-suite il exposoit en des termes tout-à-fait tendres, qu'il n'avoit pû soufrir plus long-temps que sa Patrie fût en danger à sa considération ; que comme il lui devoit tout, il hazardoit aussi tout pour la délivrer; qu'il aloit droit à Naples à dessein de désabuser le Roi Ferdinand, & de lui faire pénétrer l'injustice de la ligue où les Riaires l'avoient engagé; qu'il ne pouvoit douter, que ce Prince ne fût son énemi particulier, mais que nonobstant il ne déespéroit pas de le faire condescendre à des conditions suportables ; que s'il en venoit à bout, il auroit la gloire d'exempter son païs des incommodités de la guerre ; & si Dieu ne secondoit pas en ce point ses justes intentions, sa prison ou sa mort le déchargeroit de l'envie qu'on lui portoit à Florence, & la postérité lui rendroit au moins la justice, de le mettre au nombre de ceux qui s'étoient sacrifiés volontairement pour leur Patrie.

Cette lettre portée à Florence eut le même éfet dans tous les esprits, quoi qu'ils ne fussent pas tous disposés de même. A l'égard de Laurent de Medicis, ses énemis ne douterent plus de sa perte ; & ses amis la crûrent si certaine, qu'ils commencerent à prendre leurs mesures pour s'établir ailleurs. Mais durant que les uns & le autres raisonnoient à leur mode sur cét incident, les deux galéres aborderent à Naples, & Laurent de Medicis fit avertir le Roi Ferdinand, qu'il étoit venu pour avoir l'honneur de saluer sa Majesté, & l'entretenit de quelques afaires qui ne pouvoient étre négociées par entremetteur. L'ar-

L'arrivée de Laurent de Medicis n'avoit pû étre si secréte, que la nouvelle n'en eût été répanduë par toute la ville, avant que celui qui étoit dépêché vers le Roi eût pû rendre à sa Majesté les civilités dont il étoit chargé. De sorte que le Député des Riaires, qui étoit Florentin de nation, mais au reste énemi irréconciliable de Laurent de Medicis, & s'apeloit de Ressalli, eut le loisir d'aler au Palais,& de se trouver auprés du Roi lors que le Gentilhomme fut introduit. Il eut même la satisfaction d'entendre, que non seulement le Roi ne lui répondit pas favorablement, mais ne lui disoit même rien de positif sur quoi il eût sujet de prendre confiance. Il en fut d'autant plus animé à représenter à ce Prince, dés que le Gentilhomme fut parti, que puis que la fortune venoit de lui mettre entre les mains de quoi terminer en un moment la guerre de Toscane à sa gloire & à l'avantage de ses aliés,sans rien hazarder, il n'y avoit pas lieu de douter, qu'il n'en usât avec toute la prudence qui lui étoit naturelle. Que si Laurent de Medicis prétendoit étre venu sur la foi de la tréve acordée par le Duc de Calabre; il aprendroit à ses dépens, que cette tréve ne regardoit que la Toscane,ou tout au plus les contrées voisines qui se trouvoient exposées aux incommodités de la guerre, mais non pas la ville de Naples, qui en étoit éloignée de cent lieuës; qu'encore que tous les Etats du Roi Ferdinand y eussent été compris,(ce qui ne se trouveroit pas neanmoins dans aucun des articles) Laurent de Medicis s'étoit mis hors d'état d'en joüir, en négligeant une formalité qui étoit si universellement reçuë dans tous les païs de la terre, qu'il y avoit lieu de soutenir qu'elle apartenoit au droit des gens; que cette formalité consistoit, à faire savoir aux Souverains le désir que l'on avoit de voir ou de traverser leurs Etats,ou à leur demander un passeport, avant que de se mettre en chemin; & que Laurent de Medicis n'aiant pû l'ignorer, de-

voit être traité en coupable pour l'avoir violée; qu'il n'y avoit plus à faire que deux choses à son égard: l'une, de se défaire de sa personne; & l'autre, de s'en saisir: que la premiere seroit bien la plus courte & la plus sûre; mais que si sa Majesté ne s'y pouvoit sitôt résoudre, ses Aliés espéroient de sa prudence & de son équité, qu'elle donneroit incontinent ses ordres pour exécuter la seconde.

Le Roi de Naples ne répondit rien de précis à de Ressalli. Il lui témoigna seulement que cette avanture étoit si surprenante, qu'elle méritoit bien d'être examinée avec plus de loisir. Et de fait on n'a gueres vû de Prince plus embarassé qu'il le fut, lors qu'il se mit à délibérer en lui-même sur la maniere dont il recevroit Laurent de Medicis. La cruauté où il panchoit naturellement lui persuadoit d'user de violence; & le beau prétexte qu'il avoit eu de l'exécuter, l'y poussoit encore davantage. De plus, il regardoit la souveraineté de Florence comme un fief qui releveroit de sa couronne, aussi-tôt que Laurent de Medicis ne seroit plus; & la vie d'un particulier ne lui sembloit pas assez considérable pour balancer un tel avantage. Il s'étoit engagé dans une guerre qu'il pouvoit terminer d'un seul coup. Il avoit promis au Pape de mettre son neveu en possession de Florence. Il connoissoit l'humeur violéte de ce Pontife. Il prévoioit qu'il ne lui pardonneroit jamais, s'il laissoit échaper une si belle ocasion de satisfaire son ambition & sa vengeance. Et l'histoire de trois ou quatre siécles lui avoit apris, que les Papes avoient ôté & donné la Couronne de Naples, presque autant de fois que la volonté ou le caprice leur en étoit venu.

De l'autre côté, le droit des gens, & la bonne foi, sur laquelle Laurent de Medicis étoit venu, sembloient être deux raisons sufisantes pour dissuader sa détention à quiconque auroit eu horreur de commettre des crimes éclatans. Et comme le genie du Roi Ferdinand étoit assez irrésolu, il sentit

tit dans son ame une agitation extraordinaire lors qu'il falut se determiner. On ne doute pas neanmoins qu'il n'eût pris enfin l'injuste parti, si la curiosité ne fût venuë au secours de ce qui lui restoit de vertu, pour l'empécher de violer le droit de l'hospitalité. Il se ressouvint que Laurent de Medicis avoit le bruit d'étre le plus honnête homme de l'Europe. Il se souvint des merveilles qu'on publioit de lui; & les comparant avec la résolution généreuse qui l'avoit conduit à Naples, il lui prit envie de voir ce Héros, qui étoit ensemble & le plus grand politique, & le plus galant homme du monde. Il se confirma dans ce dessein par la facilité qu'il avoit de l'exécuter, sans que personne en fût averti. Il fit dire à Laurent de Medicis, qu'ils pouvoient conférer ensemble, pourvû que leur entrevuë se fit sans témoins. Laurent de Medicis, qui ne se soucioit pas en quelle maniere il vît le Roi, pourvû qu'il eut le temps de l'entretenir, reçut avec joie la proposition qu'on lui en faisoit, & suggera même le moien de la faire réüssir au gré de sa Majesté, en ofrant de se laisser conduire seul, dés que la nuit seroit venuë, au lieu qui lui seroit ordonné.

Ainsi l'entrevuë se fit dans le cabinet du Roi, où Laurent de Medicis aprés s'étre insinué dans l'esprit de ce Prince par toutes les voies que la bienséance lui permettoit, lui parla du sujet de son voiage, & le fit pénétrer dans la véritable cause de la guerre de Toscane, qu'on avoit pris tant de soin de lui déguiser. Il se justifia pleinement de tout ce que les Riaires lui reprochoient; & s'apercevant que le Roi prenoit quelque plaisir de ce qu'il lui racontoit, il acheva de l'ébranler, en lui déclarant qu'il ne vouloit aporter d'autre preuve de son innocence, que le dessein qu'il avoit pris d'en venir lui-même éclaircir sa Majesté. Il ajoûta, qu'il ne demandoit point d'autres articles de paix que ceux que sa Majesté jugeroit raisonnables, & que les

Florentins recevroient sans murmurer la loi qu'il lui plairoit leur donner, aprés avoir eu l'honneur de l'informer de la querelle qu'on leur avoit faite.

Comme le Roi de Naples étoit vain de son naturel, & que la fortune ne lui avoit jamais fait naître d'ocasions de satisfaire l'inclination qu'il avoit pour la fausse gloire, quoi qu'il eût déja regné plus de trente ans, il prit avec avidité celle qui se présentoit de devenir arbitre de la destinée des Florentins, & se flata lui-même du plaisir qu'il y auroit à donner aux bourgeois de Naples un spectacle aprochant de celui qu'avoient eu les Romains, lors que Tiridate, frere du Roi des Parthes, étoit venu demander à Neron la paix pour l'Armenie. Dans cette pensée le Roi de Naples se radoucit insensiblement, & rabatit de sa fierté, jusqu'à faire entendre à Laurent de Medicis, que s'il l'envoioit avertir de son arrivée par les plus considérables Gentilshommes qui l'avoient acompagné, & lui déclarer qu'il étoit venu comme Député de la République de Florence pour négocier la paix sous la foi de la tréve; cette ouverture lui fourniroit le prétexte dont il avoit besoin pour lui donner une audience publique, sans déroger à la ligue qu'il avoit faite avec le Pape.

Laurent de Medicis accepta cette ofre d'autant plus volontiers, qu'en partant de Florence il s'étoit muni d'un pouvoir sufisant, & avoit eu soin de mener le fils unique du Gonfalonier, qui étoit le plus propre qu'on eût pû trouver pour représenter le personnage que le Roi de Naples souhaitoit. Il l'envoia donc le lendemain à ce Prince, pour lui faire le compliment dont il étoit convenu. Et le Roi de Naples prit son temps pour le recevoir en présence de Ressalli. Le fils du Gonfalonier, qui s'apeloit Thomas Soderini, s'aquita admirablement bien de sa commission, & fit entendre au Roi de Naples avec beaucoup de hardiesse & de confiance, aprés lui avoir rendu les plus profonds

fonds respects; que la République de Florence, ensuite d'une suspension d'armes dont elle étoit convenuë pour deux mois avec le Duc de Calabre, avoit bien jugé que cét intervale étoit trop court pour observer toutes les formalités nécessaires à la conclusion de la paix; & que pour profiter des momens qui lui devoient étre si précieux, pour venir tout d'un coup au fond, sans s'amuser aux préliminaires, elle avoit envoié à Naples le plus considérable de ses sujets, qui étoit Laurent de Medicis, afin qu'il traitât de vive voix avec sa Majesté, sur la présupposition que le Pape ne manqueroit pas d'aprouver ce qu'on auroit arrété à Naples.

Le Roi de Naples, aprés avoir fait retirer le jeune Soderini, demanda à de Ressalli ce qu'il en pensoit. De Ressalli répondit, qu'il persistoit à croire qu'il faloit se défaire de Laurent de Medicis, ou du moins l'arréter. Mais les choses ne sont plus dans le même état (repliqua le Roi) car nous pensions hier qu'il fût venu de son mouvement & comme personne privée; & nous aprenons aujourdhui, qu'il vient de la part de la République de Florence, & qu'il a caractére d'Ambassadeur extraordinaire. Mais quand cela seroit (reprit de Ressalli avec précipitation) vôtre Majesté peut l'ignorer, jusqu'à ce que les Florentins l'en aient avertie par les voies qui sont en usage entre les Puissances souveraines en matiere de députation; & cependant elle sera toujours bien fondée d'agir contre Laurent de Medicis, quand ce ne seroit que pour le punir de les avoir négligées. Le Roi de Naples répondit: Quand j'aurois pratiqué cette subtile supercherie, elle ne mettroit pas à couvert ma réputation du reproche d'avoir violé le droit des gens dans une conjoncture si célébre. En-suite il fit une longue exageration du mérite de Laurent de Medicis, & la conclut en témoignant à de Ressalli, que s'il manquoit à faire un acueil raisonnable à sa dignité, cela seul sufiroit à rendre son Régne odieux à la postérité.

Ces dernieres paroles acheverent de déconcerter le violent de Ressalli. Il voioit bien que le Roi de Naples étoit résolu de donner audience à Laurent de Medicis, & il n'en ignoroit pas les suites. Cependant il n'y avoit pas moien de l'empêcher, à moins que de se mettre au hazard de rõpre avec le même Roi; ce que Riaire lui avoit défendu sur toutes choses. De plus, si le Roi de Naples étoit résolu à l'entretenir, il étoit plus avantageux au Pape & à son neveu qu'elle se fît avec leur participation & en présence de leur Député, que si elle se faisoit sans eux: parce qu'au premier cas, ils trouveroient peut-être ocasion d'empêcher qu'elle n'eût de succés; & si elle réüssissoit malgré eux, ils seroient toujours en état de ménager leurs interêts: au lieu que dans le second cas, tout aloit étre perdu pour eux sans esperãce de ressource, puis que le Roi de Naples, aprés avoir traité avec Laurent de Medicis, n'auroit qu'à mander au Duc de Calabre de remener dans ses Etats l'armée qui agissoit dans la Toscane. Car comme cette armée dépendoit presque de trois Régimens d'infanterie, les Florentins ne laisseroient pas de joüir de la paix, avec presque autant de tranquilité, que s'ils avoient traité avec le Pape, dont la foiblesse seroit alors aperçûë de tout le monde, & flétrie du dernier afront.

C'est ce qui porta de Ressalli à témoigner au Roi de Naples, que si sa Majesté trouvoit à propos de donner audience à Laurent de Medicis, le Pape son maître esperoit, qu'elle auroit la bonté de ne rien faire au préjudice de leur union. Le Roi de Naples repartit, qu'il ne vouloit ni voir Laurent de Medicis, ni lui parler qu'en présence du Ministre de sa Sainteté, afin d'avoir un témoin irreprochable qui puisse répondre de la sincérité de ses intentions. La premiere audience de Laurent de Medicis se passa presque toute en civilités de part & d'autre. Il comparut comme Ambassadeur extra-

or-

ordinaire de la République de Florence, & dit, que ses superieurs l'avoient envoié pour se plaindre modestement du malheur qu'ils avoient eu d'encourir l'indignation du Pape, sans étre coupables de rien qui la dût atirer; que pour surcroît d'infortune, ils avoient vû les armes de Naples se joindre à celles de l'Eglise pour désoler leur territoire: mais que ces actes d'hostilité n'avoient rien diminué de l'ancienne confiance que la République de Florence avoit toujours euë en la justice de sa Majesté, parce qu'elle avoit suposé, qu'il faloit bien qu'un si sage Prince eût été prévenu à son préjudice, pour la traiter d'énemie sans aucun sujet légitime; que c'étoit afin de détruire une si dangereuse prévention, qu'il étoit envoié pour demander la paix à sa Majesté, & pour lui déclarer, que les Florentins étoient si persuadés de ne l'avoir ofensé en aucune maniere, qu'ils se soûmetroient à tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner; & la suplier tres-humblement, d'étre le mediateur de leur reconciliation avec le Pape.

Le Roi de Naples répondit galamment, que la République de Florence avoit trouvé le secret de lui faire tomber les armes des mains, s'il n'y avoit eu que lui d'interessé dans la guerre de Toscane: mais que comme le Pape y étoit de la partie, il ne pouvoit alors répondre autre chose, sinon qu'il donnoit déja sa parole Roiale de sacrifier au bien de la paix toutes ses prétentions & toute la dépense qu'il avoit faite, & d'emploier ses ofices envers sa Sainteté, pour la disposer à l'acommodement.

Cét acueil favorable fut suivi deux jours aprés d'une conférence secrete entre le Roi de Naples, & Laurent de Medicis, dans laquelle Laurent entra d'abord en matiere, & découvrit au Roi les véritables causes de la guerre, que les Riaires lui avoient si finement déguisées. Il lui montra les informations de l'afaire de Pazzi, & les mémoires écrits & signés de la main des principaux compli-

ces. Il fit voir que la conjuration n'avoit été formée à Rome, que pour élever Riaire à la souveraineté de Florence. Il insinua modestement, que le soin qu'il avoit pris de ménager la réputation du Souverain Pontife, du Cardinal Neveu, & du Prince de Forli, dans le temps qu'ils la prostituoient eux-mêmes par le plus lâche de tous les crimes, avoit atiré sur le territoire de Florence les ravages qu'on y faisoit. Mais qu'il espéroit que sa Majesté les feroit cesser, aprés qu'elle seroit éclaircie de la vérité par ses propres yeux. En-suite il lui représenta par un raisonnement qui ne pouvoit être contesté, que depuis que l'Italie s'étoit partagée en tant de Souverainetés diferentes, il n'étoit plus possible d'en changer aucune, sans hazarder le tout dont elle faisoit partie; que cette harmonie ne dépendoit pas moins des puissances les plus petites, que des plus grandes, parce qu'il n'y en avoit point de si foible, dont il ne fut nécessaire d'empêcher l'agrandissement; que ceux dont les Etats étoient plus considerables par leurs richesses, ou par leur étenduë, avoient plus d'interêts que les autres à maintenir le contrepoids, puis qu'en l'heurtant ils perdroient beaucoup d'avantage; que sa Majesté & le Duc de Milan étoient de ce nombre; mais que le Duc de Milan n'étoit pas si interessé dans l'afaire dont il s'agissoit alors: car encore que le Pape se fût emparé de la Toscane, il lui resteroit toûjours un refuge du côté de l'Empire, dont il étoit feudataire; au lieu que si le Roiaume de Naples étoit menacé aprés que la République de Florence seroit assujetie, il ne lui resteroit plus de ressource, puis que ce Roiaume releveroit de la même puissance qui travailleroit à son opression, & que personne ne se méleroit de le protéger; que sa Majesté savoit bien, que l'intention des Papes avoit toujours été de reünir à leur domaine le Roiaume de Naples, & de Sicile; que Sixte IV. n'étoit pas d'humeur à négliger la premiere ocasion qui s'en

s'en ofriroit, puis que ses démarches faisoient assez connoître qu'il en cherchoit une; que l'aliance des Riaires n'étoit qu'un piége, & la promesse de tenir l'Etat de Florence en fief de la Couronne de Naples, n'étoit qu'une illusion, puis qu'on ne donnoit aucune sûreté de tenir parole lors que le Prince de Forli seroit entré en possession. Et de fait, il n'y en avoit point d'énoncées dans le traité de ligue. Mais quand il y en auroit eu, l'exécution en seroit impossible à cause que le Prince de Forli n'aiant point d'enfans lors qu'il viendroit à décéder, celui qui seroit Pape prétendroit que le fief devroit étre réüni à l'Etat Ecléfiastique, & non pas au Roiaume de Naples; & s'en empareroit avec d'autant plus de facilité, que le domaine de Florence touchoit à ses terres, & que les Neapolitains n'y pouroiēt envoier de troupes sans sa permission. Qu'enfin le salut de toute l'Italie en général, & celui de sa Majesté en particulier, consistoit à empécher les étrangers de s'établir parmi eux; ce qu'ils ne feroient pas, en continuant la guerre contre les Florentins: car si ce peuple étoit pressé, il ne manqueroit pas d'accepter les ofres d'un puissant secours que leur faisoit le Roi de France. Et d'ailleurs on savoit bien qu'ils étoient disposés de telle sorte, que dans le désespoir de conserver leur liberté, ils préfereroient la domination des François, qui leur étoient unis par le commerce, à celle des Riaires; qu'en ce cas le Roiaume de Naples devoit s'assurer d'étre ataqué le premier, parce que c'étoit là-dessus que les François avoient de plus anciennes & de plus légitimes prétentions.

Comme toutes ces raisons étoient invincibles, & que le Roi de Naples n'y avoit pas fait de réflexion en se liguant avec le Pape, elles le convainquirent. Et la timidité, qui étoit sa passion dominante, lui faisant paroître plus proches les objets afreux dont Laurent de Medicis le menaçoit, il ne lui déguisa pas le désir qu'il avoit de terminer la

 guer-

guerre de Toscane, & ne lui demanda que deux jours pour en concerter les moiens. Laurent de Medicis ravi de voir un si heureux acheminement à son dessein, retourna dans son logis avec les mêmes précautions qu'il en étoit parti, c'est-à-dire, sans être suivi, ni vû de personne, & laissa le Roi de Naples délibérer en soi-même sur la voie qu'il avoit à tenir; car ce vieux Prince n'en communiqua rien à ses Ministres; tant il apréhendoit que Riaire ne les eût gagné.

Il résolut de mander de Ressalli, & de pressentir de lui, s'il seroit possible de porter le Pape à relâcher en faveur des Florentins. De Ressalli d'abord fit dificulté de s'expliquer: mais étant pressé de maniere, qu'il faloit parler, ou déclarer par son silence que le Pape étoit inéxorable; il se tira de ce mauvais pas, en propofant au Roi de Naples, que sa Majesté dépêchât un courier à son Ambassadeur à Rome, pour avertir le Pape du voiage & des propositions de Laurent de Medicis, & pour savoir de sa Sainteté la maniere dont elle souhaitoit que l'on négociât avec lui. Il ajoûta, qu'il dépêcheroit en même temps un autre courier à sa Sainteté, pour l'informer de ce qui se passoit à Naples, & lui demander ses ordres; & qu'aprés les avoir reçûs, il ne manqueroit pas de les communiquer à sa Majesté.

Le Roi de Naples accepta ce parti, parce qu'il tendoit à recevoir en même temps un double éclaircissement de ce qu'il avoit tant d'envie de savoir. Mais le Pape, qui ne se contraignoit point dans les choses où il croioit que la dissimulation n'étoit pas absolument nécessaire, répondit à l'Ambassadeur du Roi de Naples, & manda à son Nonce, qu'il ne faloit point écouter les Florentins, jusqu'à ce qu'ils parlassent de se rendre à discretion. Il s'expliqua de cette sorte avec d'autant moins de scrupule, qu'il ne lui entra pas alors dans l'esprit que le Roi de Naples fut capable de l'abandonner,
&

& qu'étant beaucoup mieux informé que ce Prince de l'extrémité où étoient les Florentins, il prévoioit qu'il ne faloit que diferer deux ou trois sémaines, pour les obliger à demander misericorde.

Cependant il s'abusa dans sa conjecture ; & sa fiere réponse aiant achevé de convaincre le Roi de Naples de tout ce que Laurent de Medicis lui avoit dit , ce vieux Prince ne put résister plus longtemps à la tentation d'abandonner le Pape, & ne songea plus qu'à faire son acommodement à part. Ce n'est pas qu'il ne vît assez toutes les conséquences de la chose ; mais il avoit tant d'envie de la conclure, qu'il trouvoit dans le même instant des remédes aux inconveniens que son imagination blessée par la crainte lui avoit figurés. Il ne songea donc plus qu'à hâter l'exécution de son dessein ; & dés la premiere audience qu'il donna à Laurent de Medicis, il convint avec lui non seulement d'un traité de paix, mais encore d'une ligue ofensive & défensive pour dix ans entre la Couronne de Naples & la République de Florence.

Le Pape en fut tellement surpris, qu'il ne voulut croire ni ce que lui écrivoit de Ressalli, ni ce que le Baron Rossano Ambassadeur de Naples à Rome lui en avoüa. Il n'atendit à s'en désabuser, que lors que le Duc de Calabre eût restitué les places qu'il avoit prises sur les Florentins, & ramené l'armée qu'il conduisoit, dans les Etats de son pere. Alors comme les passions dominantes ont cela de commun avec les grands fleuves, qui se débordent avec d'autant plus d'impetuosité, que les digues qui les retenoient étoient plus fortes, ou qu'on avoit aporté plus de soin ou d'artifice pour les retenir ; le Pape entra dans une indignation qui ne pouvoit avoir de plus dangereux symptomes. Il s'emporta contre son Alié & contre ses énemis, de la même sorte que ceux qui ne vouloient plus garder aucune mesure dans leurs ressentimens. Il ne se contenta pas d'interdire les Florentins, il les ex-

communia tous en général, & Laurent de Medicis en particulier. Il abandonna leur République à quiconque la voudroit ocuper. Il tâcha d'irriter l'ambition des Princes d'Italie, en leur proposant une si riche proie: & voiant qu'ils s'en rebutoient par les dificultés de s'en saisir qui leur paroissoient invincibles, il solicita les Puissances étrangeres, & se mit en devoir de rapeler dans la mémoire des Alemans leurs anciennes prétentions sur la Toscane.

Quant au Roi de Naples, il est vrai qu'il ne fut point excommunié, & que son Roiaume ne fut point interdit; car il n'y avoit ni raison, ni prétexte sufisant pour en venir à cette extrémité: mais à cela prés on arrêta toutes les graces que les Neapolitains avoient acoutumé de recevoir du St. Siége. On leur défendit d'en espérer à l'avenir. Et comme l'on savoit que la Noblesse du païs n'étoit rentrée dans l'obéïssance du Roi Ferdinand, que par les menaces d'être retranchée de la communion de l'Eglise, on la solicita à la revolte sous prétexte d'impunité, & l'on commença de chicaner l'investiture de Naples, que les Papes précédens avoient acordée à la Maison d'Arragon.

Mais comme l'esprit du Pape étoit délicat en matiere de haine, celle qu'il avoit pour Laurent de Medicis venoit d'un motif dautant plus dificile à cesser, qu'il étoit moins connu de ceux qui pouvoient travailler à la réconciliation. Car encore que ce Pontife eût de la peine à digerer, que Laurent de Medicis l'eût empêché d'élever sa Maison à la Souveraineté de toute la Toscane; encore que le même Laurent eût en main de quoi le convaincre du plus lâche & du plus noir des crimes, & qu'il en eût montré les originaux au Roi de Naples; encore qu'il eût détaché ce Prince de son aliance, & qu'il eût fait recevoir aux troupes de l'Eglise l'afront le plus sensible, en les exposant à une honteuse retraite aprés la désertion du Duc de Calabre: ce n'étoit pourtant pas là ce qui faisoit précisément

sément plus de mal au cœur du Pape. Il étoit plus ingenieux à se tourmenter lui-même, que ne l'étoient ses propres énemis; & laissant à part l'interêt de sa grandeur & de sa réputation, il ne pouvoit soufrir que Laurent de Medicis (aprés avoir desespéré de sauver sa République en continuant la guerre) eût mieux aimé s'aler jetter entre les bras du Roi de Naples qu'entre les siens; & faisant la comparaison qu'il devoit en cette rencontre, il oposoit la Sainteté du Chef de l'Eglise, & sa qualité de Pere commun des Chrêtiens au Roi de Naples, qui passoit dans l'Europe pour le plus cruel, le plus perfide & le plus interessé de tous les Princes. Il concluoit de là, qu'il faloit bien que Laurent de Medicis se fût imaginé, que ce Roi (tout vicieux qu'il étoit) étoit encore meilleur que sa Sainteté, puis qu'il le lui avoit préferé dans le choix le plus délicat que l'on puisse faire dans la vie civile, en lui confiant tout ensemble & sa vie, & sa fortune. Aussi le Pape n'eût rien oublié de ce qu'il jugeoit propre à pousser son ressentiment, si les Turcs ne se fussent alors emparés de la ville d'Otrante, & n'y eussent jetté des troupes qu'ils avoient assemblées dans l'Epire. Une si soudaine invasion fut plus éficace que n'avoient été toutes les considérations divines & humaines. Elle réünit les Princes d'Italie; elle réconcilia Laurent de Medicis avec le Pape; elle fit lever les censures fulminées contre les Florentins, & le Pape les rétablit dans la communion de l'Eglise, à condition qu'ils enverroient quinze galéres bloquer le port d'Otrante, & les y entretiendroient à leurs dépens tant que le siége dureroit devant cette place.

Comme il n'apartient pas à un écrivain d'Anecdotes de s'arrêter à des siéges, je ne dirai rien de celui-ci, sinon que les Infidéles y montrerent aux Chrêtiens à faire des fortifications réguliéres, & que les assiégés, aprés avoir témoigné plus de résolution que les assiégeans, demanderent à capitu-

pituler, dés qu'ils eurent apris la mort de Mahomet Second leur Empereur; comme s'ils eussent desespéré de leur bonne fortune sous un autre Chef. Les Princes d'Italie n'aiant plus d'énemis communs, s'en firent de particuliers. Et le Senat de Venise aprenant la mort de Borie d'Esté Marquis de Ferrare, s'imagina qu'il lui seroit aisé de s'emparer de son Etat, parce qu'Hercules d'Esté son successeur étoit trop jeune & trop voluptueux pour suporter les fatigues de guerre. Mais comme il n'étoit presque pas possible de donner un prétexte plausible à cette usurpation, sans y méler le Pape; le Senat le fit sonder par ses Emissaires, & lui proposa de partager le Ferrarois avec la République, aprés qu'il auroit été conquis à frais communs. Le Pape y consentit, parce que voiant bien que sa mort étoit proche, il vouloit se hâter autant qu'il pourroit d'agrandir ses neveux. Ainsi la ligue fut concluë, & le nouveau Marquis ataqué par ses deux voisins, lors qu'il n'atendoit d'eux que des complimens de condoleance sur la mort de son pere. La premiere pensée qui lui vint en se mettant sur la défensive, fut de s'adresser à Laurent de Medicis, qui s'étoit rendu si puissant à Florence par le dernier service rendu à sa République, qu'il en disposoit presque de la même sorte que s'il eût été Souverain Il lui fit représenter par un Envoié extraordinaire l'injustice qu'on lui faisoit, & les dangereuses conséquences de la guerre qu'on lui venoit de déclarer.

Laurent de Medicis qui les avoit déja prevûës, ne se contenta pas de l'assister du secours de Florence, mais lui moienna de plus une contre-ligue entre le Roi de Naples, les Ducs de Milan, & d'Urbin, & la République de Florence, pour la conservation du Ferrarois. Il y eut donc peu de temps aprés quatre armées en campagne, dont le succés fut assez balancé. Celle de Venise sous Robert de St. Severin, qui la comman-

doit

doit depuis la mort de Coliogne, & qui profitant de la mort inopinée du Duc d'Urbin Général des troupes destinées à la garde du Duché de Ferrare, les dissipa sans hazarder de combat général, & se présenta victorieux aux portes de Ferrare. Mais de l'autre côté le Duc de Calabre s'étant trop avancé dans l'Etat Ecléfiastique avec le reste des troupes confédérées, fut défait à Velitre par Robert Malatête Seigneur de Rimini, Chef de l'armée du Pape. Les principaux Seigneurs de Naples y furent tués, ou faits prisonniers. Et le vainqueur se préparoit déja pour marcher à la conquête de ce Roiaume, lors que Riaire, bien loin de soufrir qu'il se rendît plus recommandable, aiant résolu de le dépoüiller, lui fit trois jours aprés la bataille avaler du poison, dont il mourut en deux heures. En-suite le même Riaire se mit en devoir de faire entrer dans Rimini des gens de guerre qui lui étoient afidés. Mais Laurent de Medicis en étant averti par des espions, y avoit déja fait couler d'autres troupes, qui sauverent la place aux héritiers de Malatête.

Cette précaution ne releva gueres neanmoins les afaires du meilleur parti: car l'armée de Venise étant devenuë la maîtresse de la campagne aprés la défaite du Duc de Calabre, & la mort du Duc d'Urbin, serra de si prés la ville de Ferrare, que Laurent de Medicis jugea qu'elle l'emporteroit infailliblement, s'il n'avoit recours à l'unique remède pour s'en garantir. Ce remède consistoit à détacher le Pape de l'aliance des Venitiens. Et pour y parvenir, il n'y avoit point d'autre voie que de menacer sa Sainteté d'un Concile. Laurent de Medicis en fit la proposition à l'Empereur, & aux Rois de France, & d'Angleterre, qui l'apuierent avec tant de chaleur, que le Concile necessaire à le déconcerter fut convoqué.

La nouvelle qu'il en reçût ne l'étonna pas moins que s'il en eût déja ressenti le coup. Il se souvenoit de

de la peine qu'un autre Concile assemblé au même lieu avoit fait à un de ses prédécesseurs ; & comme il ne croioit pas étre aussi heureux que lui à s'en débarasser, & qu'il ne voioit pas les mêmes dispositions dans les esprits, que le Pape avoit rencontrés pour les diviser, il se figura qu'il aloit étre déposé de la Papauté, s'il ne levoit promptement le scandale de la guerre de Ferrare, & ne faisoit de bonne grace ce que tout le monde Chrêtien souhaitoit de lui. De là vient qu'il ne se contenta pas d'abandonner la République de Venise, sans aléguer aucune cause de sa désertion; mais de plus il la lui fit savoir par une déclaration publique, qui valoit bien pour le moins une déclaration de guerre. Il la cita devant son tribunal, pour rendre conte des actes d'hostilité qu'elle avoit exercées dans le Duché de Ferrare, & des prétentions qu'elle y pouvoit avoir. Il lui commanda de restituer ce qu'elle y avoit pris, & d'en tirer ses troupes ; faute de quoi il protesta qu'il s'aloit joindre aux Princes ligués pour l'y contraindre.

Le Senat de Venise montra plus de fermeté qu'on n'espéroit d'une République acoûtumée à ne se commettre que le moins qu'elle pouvoit avec la fortune. Il ne s'amusa point à reprocher inutilement au Pape son manquement de foi, ni à le faire souvenir, que c'étoit lui qui l'avoit engagé dans la querelle qu'il le vouloit présentement empêcher de vuider. Il afecta à cét égard une espece d'insensibilité qui pouvoit passer pour un juste mépris, & répondit avec une fierté mêlée de respect; que ne reconnoissant sur la terre aucune puissance supérieure, il n'étoit obligé de rendre conte à personne de ses actions, ni de se déporter au gré d'autrui d'une guerre qu'il avoit crue juste, puis qu'il l'avoit entreprise.

Ainsi l'obstination des Venitiens, qui devoit atirer aprés elle une tres-longue & tres-dificile guerre, aiant obligé les Princes d'Italie de s'assembler

à

à Crémone, afin de résoudre entr'eux ce qu'il y avoit à faire; Laurent de Medicis y parut en qualité d'Ambassadeur de sa République, & s'y comporta de maniere, qu'il acheva de donner à sa réputation le plus vif éclat dont elle étoit capable. Car encore que ses actions passées, & principalemēt son voiage de Naples, l'eussent fait passer pour le plus grand homme d'Etat qui fut alors en Italie; il y avoit neanmoins quelque lieu de douter, s'il entendoit aussi-bien la guerre que la négociation. Et l'extréme soin qu'il avoit toujours eu d'apaiser les querelles aussitôt qu'elles commençoient, sembloit apuier la conjecture de quelques-uns, qu'il se défioit de sa vertu militaire, & n'avoit pas assez bonne opinion de lui-même, pour se juger capable d'exécuter dans la campagne, ce qu'il avoit arrété sur le tapis. Mais dans l'assemblée de Cremone il parla de la guerre avec tant de sufisance & de facilité, que tous ceux qui l'oüirent s'en retournerent persuadés, qu'il n'étoit pas moins propre aux armes qu'aux belles lettres, & qu'il savoit admirablement bien inspirer des résolutions vigoureuses, lors qu'il les jugeoit nécessaires pour le bien commun.

Il leur représenta, que l'Italie n'avoit point alors de plus formidables énemis, que les Venitiens; qu'ils avoient changé le dessein de veiller pour la liberté publique, dont ils s'étoient si heureusement aquités durant tant de siécles, en la résolution de l'assujettir, & que la guerre de Ferrare en étoit une preuve évidente; que les gens de bien avoient pû avec bien-séance les laisser sortir de leurs marais, & s'établir en terre ferme, durant qu'ils ne s'étoient mélés que d'exterminer les tirans de Padoüe, & de protéger le Saint Siége contre les Empereurs; mais que dans la conjoncture présente on ne pouvoit plus avec justice aprouver leurs entreprises, puis qu'elles ne tendoient qu'à l'opression de l'Italie; qu'ils avoient reduite pres-
que

que à l'extrémité l'importante ville de Ferrare; & que si l'on soufroit qu'ils la prissent, il n'y auroit plus moien de les empêcher en-suite de se rendre maîtres de Modéne & de Regge ; qu'ils trouveroient dans ces deux villes les clefs de toutes les places de la Romagne, tant elles leur aporteroient de commodités pour s'en emparer, dans le même temps qu'elles ôteroient à ceux qui les auroient perduës les moiens de se défendre ; & qu'aprés la conquête de la Romagne, les plus puissans Princes de l'Italie n'auroient plus de ligue de communication, & seroient aisément domtés les uns aprés les autres par une République, dont le conseil étant éternel & toujours uniforme, la tiendroit toujours en état de profiter des revolutions que le temps & la fortune introduiroient chez ses voisins.

Le discours de Laurent de Medicis fit prendre les armes à toute l'Italie contre les Venitiens, & les contraignit bientôt de changer le dessein d'usurper les États d'autrui en celui de défendre le leur. Hercules d'Esté à la tête d'une armée formidable entra dans le territoire de Bresse, & de Bergame, & força par cette irruption les Venitiens de rapeller les troupes qui avoient presque reduit Ferrare à l'extrémité. Ces troupes se dissipérent d'elles-mêmes en-suite de quelques combats où elles eurent du désavantage, & toute la campagne de terre ferme fut si absolument abandonnée, qu'il ne paroissoit plus aucun soldat Venitien pour empêcher le pillage, lors que le Senat s'avisa de divertir l'orage dont il aloit étre acablé, par un artifice qui lui réüssit.

Il avoit pressenti, que Loüis Sforce, qui gouvernoit alors le Milanois en qualité de tuteur du Duc son Neveu, s'étoit engagé plutôt dans la ligue par compagnie, que de dessein formé, parce que s'étant entêté d'usurper la souveraineté dont il n'avoit que l'administratiō, il ne lui étoit plus avantageux

que

que les Princes ligués afoiblissent les Venitiens, de peur qu'ils ne se tournassent aprés contre lui. Dans cette vûë on dépécha de Venise un Senateur adroit, & expérimenté. Il s'insinua dans son esprit, en lui faisant observer, qu'il contribuoit sans y penser à l'exécution des afaires d'autrui, en ruïnant les siennes; & que le contrecoup du mal qu'il faisoit aux Venitiens, rejailliroit bientôt sur lui, s'il n'y prenoit garde; qu'il s'étoit engagé dans une ligue qui ne lui pouvoit étre que préjudiciable, puis que quiconque s'empareroit de l'Etat de terre ferme, se rendroit maître du Milanois quand il lui plairoit; que le jeune Hercules d'Esté, à qui cette conquête étoit destinée, avoit de l'ambition; & que quand il seroit devenu extraordinairement puissant sans l'avoir désiré, il voudroit l'étre davantage, & travailleroit pour en venir à bout; que le véritable interêt du Duché de Milan étoit d'empêcher que l'Italie ne changeât de maître, parce que durant qu'elle seroit dans le même état, le Milanois en seroit toujours la principale partie, & ses maîtres par conséquent seroient toujours les Princes les plus considerés d'Italie.

Ce raisonnement fut d'autant plus agréable à Louïs Sforce, qu'il se trouvoit conforme à son genie. Ce Prince qui rafinoit trop en toutes choses, se laissa flater par la vanité de montrer sa puissance, en empéchant de réüssir une entreprise si proche du succés, qui étoit celle de ruïner les Venitiens, & en tirant du bord du précipice la plus illustre République de l'Univers, sans faire autre chose que de suspendre son concours, & de cesser d'agir avec ceux qui l'y aloient pousser. Il abandonna les confédérés sans leur en donner avis. Il conclut un traité secret avec les Venitiens, sans prévoir que ce même traité seroit cause de sa ruïne & de celle de sa Maison. Il rapela ses troupes de l'armée d'Hercules d'Esté, qui en faisoient la meilleure partie, & le reduisit par cette désertion, à sortir de la

Lom-

Lombardie, & à retourner dans son Etat. Et ainsi la guerre cessa, de la même sorte qu'un feu à qui l'on auroit retranché l'aliment; & le Pape en conçût un dépit, qui augmenta la fiévre dont il mourut le 10. Août 1484.

Laurent de Medicis, aprés avoir essaié inutilement de faire connoître à Louïs Sforce la faute qu'il commettoit, proposa aux Florentins d'emploier les gens de guerre, qu'ils avoient dans l'armée confédérée, à recouvrer la ville de Seresana, que Fregosse leur avoit enlevée & venduë à la République de Génes. Le Conseil des huit y consentit. La place fut assiégée, & se défendit avec tant de vigueur, qu'il falut que Laurent de Medicis vint au siége. Sa présence ralentit le courage des habitans & de la garnison. On lui envoia presenter une couronne d'olivier, & la ville se soûmit aux loix qu'il lui voudroit imposer. Elle lui ouvrit les portes, & le reçût avec autant de tranquilité que si elle n'eût eu rien à craindre. Ce témoignage de confiance ne lui fut pas inutile. Et si Laurent de Medicis ne la traita pas tout-à-fait d'innocente, il empécha du moins qu'on ne la condamnât à se racheter du pillage, & qu'on ne lui ôtât ses privileges.

Au retour de cette expédition la fortune lui fit naître l'ocasion de rendre avec usure au Roi de Naples l'ofice qu'il en avoit reçû. La ville d'Aquila s'étoit revoltée contre ce vieux Prince, à qui la trop grande severité suscitoit toujours de nouvelles afaires, & s'étoit mise sous la protection du St. Siége. Innocent VIII. qui avoit succédé à Sixte IV. la lui avoit acordée avec trop de précipitation, & sans examiner les suites qu'elle pourroit avoir. La Noblesse de Naples, qui n'atendoit que la déclaration du Pape, pour avoir un prétexte de rebellion, se mit en campagne, & faisant revolter toutes les villes où elle avoit de l'autorité, reduisit son Roi à la nécessité de demeurer enfermé dans sa ville capitale. Robert de St. Severin mécontent aussi-

aussi-bien que les autres, accepta le Généralat des armées du Pape, quoi que son frere du même nom eût été emprisonné, & débaucha les troupes que le Duc de Calabre menoit de Tarente au secours de son pere.

Tant de malheurs redoublés acablérent tellement le Roi de Naples, qu'il ne songeoit pas même à demander le secours à Laurent de Medicis, lors que celui-ci par un excés de générosité hazardoit tant de choses pour le dégager d'un si grand péril. Et de fait, sans avoir reçû de lettres ni de courier de Naples, il avoit dêja mis en campagne les Ursins ses aliés, & leur avoit donné de l'argent pour lever des troupes. Il en avoit aussi fait distribuer à Prosper, & à Fabrice chefs de la Maison de Colonne, jusqu'à la concurrence portée par le traité secret que cette Maison avoit conclu avec la Couronne de Naples pour leur défense mutuelle contre le St. Siége. Et ces deux Maisons oublians pour un temps leurs querelles, agirent de concert, & firent soulever une partie de l'Etat Ecléfiastique. Ce qui força le Pape de rapeler St. Severin, qui faisoit de notables progrés dans l'Abrusse. St. Severin ne fut pas si heureux dans le Patrimoine de St. Pierre, qu'il l'avoit été dans le Roiaume de Naples; & se défendit si mal contre les Ursins & les Colonnes, que le Pape, dont l'esprit étoit défiant, le soupçonna d'intelligence avec ses énemis. Et cette collusion prétenduë lui donna lieu de craindre, que les deux armées, aprés avoir passé quelque temps à faire semblant de se batre, ne se joignissent, & ne marchassent enseignes déploiées contre Rome.

L'humeur guerriere de sa Sainteté se ralentit tout à coup. Elle rechercha la paix avec précipitation, comme elle avoit déclaré la guerre avec légéreté; & aima mieux s'adresser à Laurent de Medicis pour la négocier, qu'à nul autre, parce qu'il la pouvoit conclure plutôt, & sans observer les formalités ordinaires. Ainsi

Ainsi Laurent de Medicis fut arbitre de l'Italie, & s'aquita de cette glorieuse commission avec tant d'adresse, qu'il mérita l'amitié du Pape, sans rien relâcher des interêts du Roi de Naples. Car ce Pontife aiant d'un côté reconnu la faute qu'il avoit faite mal à propos; & de l'autre, la moderation de Laurent de Medicis, qui n'avoit pas voulu soufrir que le Roi de Naples tirât d'autre avantage du soulevement de l'Etat Eclésiastique, que celui de conserver ce qui lui apartenoit légitimement, sa Sainteté fut si touchée de la vertu de ce Héros, qu'elle lui fit proposer l'aliance, qui éléva depuis la Maison de Medicis à la souveraineté où nous la voions maintenant.

Le Pape avoit été marié en sa jeunesse; & l'aîné de ses enfans, qui s'apeloit Abe, devoit étre Chef de cette illustre Maison, & héritier de celle de Malespine, qui possédoit deux Principautés & d'autres belles terres en Italie. Laurent de Medicis fut prié de lui donner en mariage Marguerite sa fille aînée, & les nôces en furent célébrées avec une magnificence qui ne tenoit rien de la vie privée. Ensuite le Colége des Cardinaux fut assemblé, pour agréer l'intention que le Pape avoit de faire Cardinal Jean de Medicis fils puîné de Laurent, quoi qu'il n'eût pas encore treize ans acomplis. La chose étoit dificile, en ce que depuis la Papauté de Jean XII. & les malheurs dont elle fut suivie, tous les Souverains Pontifes qui lui avoient succédé au nombre de plus de cinquante, avoient établi pour loi inviolable, qu'à l'avenir personne ne seroit reçû dans le Sacré Colége avant la majorité. Cependant les sufrages des Cardinaux furent brigués avec tant de soin, & il leur prit une envie si favorable de se relâcher en faveur du Pape, qui n'avoit pas négligé de les soliciter en secret les uns aprés les autres, & en considération de Laurent de Medicis, qui venoit de les délivrer d'une guerre, pendant laquelle tous leurs revenus avoient été saisis; qu'en-

qu'enfin ils consentirent à ce qu'on leur demandoit, à condition que ce seroit par voie de dispense seulement, & sans tirer à conséquence.

Jusques ici la vertu de Laurent de Medicis avoit paru plus militaire que civile, parce qu'elle n'avoit guere trouvé d'exercice que dans la guerre. Mais la tranquilité profonde qu'il avoit procurée à sa Patrie, lui donna le loisir de se développer tout entier, & d'exposer en vuë l'autre partie de son ame, qui n'étoit pas moins admirable dans les fonctions paisibles. Il avoit observé, que la République de Florence avoit toujours été ataquée de deux côtés, savoir de celui de Siéne, & de celui du mont Apennin. Pour fortifier le premier, il fit bâtir sur une éminence une ville Imperiale apelée Pogio, & la peupla de pauvres habitans de Pongibonne, dont le Duc de Calabre avoit fait brûler les maisons, pour avoir tenu trop long-temps contre son armée. Et pour empêcher l'accés du second, il repara Fierosola, située sur le grand chemin de l'Apennin de Boulogne, & la ferma de murailles flanquées de nouvelles tours, de l'invention de l'ingenieur fameux Marc Antoine de St. Gal.

Mais de peur que les querelles qui survenoient souvent entre les voisins de sa République ne troublassent le repos dont elle jouïssoit, en la reduisant à prendre parti tantôt pour l'un, & tantôt pour l'aûtre, il fit une ligue entre les Florentins, & les Seigneurs de Perruse, & de Citta-di-Castello de Boulogne, & de Sienne, dont les deux principaux articles portoiét, qu'au cas qu'il arrivât quelque diferent entre deux des confédérés, ils seroient obligés de se soûmettre à l'arbitrage des autres, & de s'en raporter à ce qui seroit résolu par la pluralité des voix, & que celui des deux qui ne voudroit point aquiescer à la sentence, y seroit contraint par la force, dont on useroit envers lui jusqu'à ce qu'il l'eût exécuté de bonne foi. Cette confédéraration jointe à l'autorité que Laurent de Medicis avoit

avoit aquise sur l'esprit de ces Princes, les lui rendirent si soûmis, qu'ils ne firent plus rien d'important que par ses conseils, & jouïrent d'une tranquilité profonde durant sa vie.

Il y en eut même quelques-uns qui essaierent de l'imiter dans l'ordre nouveau qu'il mettoit aux afaires de sa République, & l'étudiérent (pour ainsi dire) lors qu'il profita de la conjoncture, où il n'y avoit point de Florentin qui ôsât s'oposer à ses intentions, en donnant à ses amis les uns aprés les autres les principales charges de l'Etat avec un juste temperament, & sans que les personnes de la plus haute qualité en prissent de l'ombrage : car encore que ces personnes n'eussent aucune liaison particuliere avec lui, pourvû que le merite ne leur manquât pas, il ne laissoit pas de les mettre dans les afaires, afin de garder la bien-séance, & de donner de l'émulation aux autres.

Quant au menu peuple, Laurent de Medicis savoit, que pour l'empêcher de remuer, il étoit nécessaire de lui donner à gagner, & de lui faitre naître de temps en temps de nouveaux sujets de divertissemens. Pour satisfaire à la premiere de ces deux passions, il s'avisa de mettre une somme d'argent entre les mains de ceux qui avoient l'intendance des provisions publiques, afin de les faire donner à meilleur marché. Mais aprés qu'il eût reconnu par experience, qu'on lui étoit moins obligé de cette liberalité cachée, & que pour peu qu'il la continuât, elle lui atireroit infailliblement le soupçon & la haine de la Noblesse, il changea de metode, & se mit à bâtir une maison de plaisance à Cajane, où tous les pauvres de Florence & des environs trouverent long-temps l'ocasion de gagner leur vie, pendant qu'à certaines fêtes de l'année il avoit soin de representer des courses de chevaux & des tournois, où la jeunesse étaloit à l'envi son agilité.

Il donnoit aussi des comédies, quoi qu'elles ne fus-

fussent pas alors aussi regulieres qu'on les vit depuis sous la Papauté de son fils ; & lors que ses facteurs du Grand Caire lui avoient envoié des bêtes feroces, il les faisoit combatre les unes contre les autres devant les Florentins, qui étoient d'autant plus avides de ce divertissement, que l'Italie n'en avoit point eu de semblable depuis le luxe des premiers Cesars.

Mais comme il avoit l'esprit délicat en galanterie, aussi-bien qu'en toute autre chose, il se méla de rafiner sur les divertissemens du Carnaval, & les rendit plus spirituels, & plus capables d'étre goûtés par les honnêtes gens. Pour entendre mieux ce que je vais dire, il faut suposer, que la faction des Guelfes & des Gibelins, en obligeant les citoiens de Florence à passer le jour & la nuit sous les armes, avoit introduit dans leurs divertissemens une infinité d'actions libertines qui sentoient la guerre, & avoient enfin dégéneré dans une telle brutalité, qu'il y avoit de l'honneur à les fuir, & de la honte à les rechercher ; car on n'y combatoit que pour d'infames objets, on n'y faisoit des festins, que pour s'enivrer, le bal étoit suivi de la prostitution, & les téâtres n'exposoient rien qui pût étre vû par des yeux innocens, ou entendu par de chastes oreilles.

Cependant Laurent de Medicis entreprit de purifier cette sorte de fêtes; & pour y procéder plus finement, & sans étre exposé d'abord à la raillerie publique, il en conféra avec tous les galans & tous les beaux esprits d'Italie. En-suite il forma le dessein de représenter au Carnaval des histoires de l'Antiquité qui fussent bien-séantes à toutes sortes de personnes, & qui instruisissent en même temps qu'elles réjouïroient. Ainsi on choisit pour la premiere fois de donner au peuple un spectacle, dont on voit encore la représentation dans un manuscrit de la Bibliotéque du Roi enrichi de belles figures. C'étoit le combat d'Hercules, & des autres Héros qui assistérent à la nôce de Pirithous, contre

les Centaures. Les Peintres, les Sculpteurs, & les Architectes partagérent entr'eux la décoration des vuës & des places publiques. Les plus lestes de la Noblesse & de la bourgeoisie furent exercés par des Maîtres expérimentés. Le combat fut livré avec toute l'adresse & l'artifice imaginables; & les Florentins en témoignerent une telle satisfaction, que Laurent de Medicis crut qu'il faloit continuer, & prit pour les trois années suivantes les trois triomphes de Petrarque.

Sa galanterie n'en demeura pas là: car comme il y avoit des prix ordonnés dans les meilleures villes d'Italie pour la course des chevaux; il fit venir d'Afrique des Barbes d'une prodigieuse vitesse, qui furent dressés avec tant de soin, qu'ils vainquirent à Rome, à Milan, à Naples, à Venise, & dans tous les autres lieux où la lice leur fut ouverte. Les prix qu'ils remporterent consistoient en argenterie & en étofes précieuses, qui furent toutes emploiées à la décoration des Autels, afin que le peuple en les voiant se souvînt agréablement de celui qui les avoit dédiées; tant il aportoit de prévoiances à ménager jusqu'aux moindres ocasions de conserver ou d'acroître l'amour que le peuple avoit pour lui.

Il faisoit pourtant toutes ces choses d'un air qui montroit assez, qu'il n'agissoit que pour se délasser; car ses plus précieuses heures étoient ocupées à maintenir la paix dans sa Patrie, en étoufant les semences des guerres civiles qui pulluloient de temps en temps parmi les Florentins. Et comme il ne pouvoit douter que cette paix particuliere ne dépendît de celle de l'Italie en général, il établit une liaison entre les Princes & les Républiques du païs, qui dura autant que sa vie. Son cabinet devint le rendez-vous de tous leurs députés. On y termina durant quatre ans tous les diférens qu'ils eurent ensemble. On y prit des mesures qu'ils s'obligeoient volontairement à garder, & qu'ils ne

ne rompoient jamais. Ce fut dans une de ces conférences politiques qu'il échapa à Laurent de Medicis, en aprenant le mariage de nôtre Charles VIII. avec l'heritiere de Bretagne, que l'Italie seroit en grand danger aussi-tôt que la France viendroit à connoître ses propres forces.

Ainsi la fable de l'Hercules Gaulois étant devenuë une vérité, & se trouvant un homme dans le monde, qui sans puissance & sans caractére gouvernoit à son gré la partie de l'Europe la plus jalouse de sa liberté, la plus avisée en elle-même, & la plus dificile à manier; ce miracle surprit également les nations les plus proches & les plus éloignées de l'Italie, & l'Empereur des Turcs Bajazet II. envoia témoigner à Laurent de Medicis l'estime qu'il faisoit de sa vertu, dans le même temps que Mathias Corvin Roi d'Hongrie lui rendoit le même ofice par une solennelle Ambassade.

Le fameux Cayte Bey Soudan d'Egypte lui fit présenter à Florence des choses si précieuses & si magnifiques, que jamais Prince n'en avoit reçuës de semblables dans le plus haut lustre de l'Empire Romain; car outre les pierreries, l'or, le Baume, le Benjoin, les senteurs & les vestes, on y voioit un Cameleopard si énorme pour sa grandeur, & si beau à voir pour la diversité des couleurs dont sa peau étoit tachetée, qu'on venoit de toutes parts à Florence pour le considérer. Les plus fameux Peintres le dessignerent, & les Poëtes s'ocuperent pendant quelques mois à le décrire. Ce qui servit en quelque maniere à consoler Laurent de Medicis de sa perte, lors que le changement d'air & de nourriture le fit mourir au bout de dix-huit mois. Et de fait, si nous n'avions pas tant de témoignages antiques de cét animal, il passeroit pour fabuleux aujourdhui, que les Indes étant plus connuës, & l'Amerique découverte, il n'y a pourtant aucune relation qui parle d'un Cameleopard de cette espece. Cependant la fille de Laurent de Medicis

qui avoit épousé le fils du Pape acoucha d'un enfant mâle, & sa Sainteté lui rendant visite, la pria de lui demander quelque grace. Elle y consentit ; mais non pas de la maniere qu'on pensoit : car au lieu de parler de ce qui pouvoit satisfaire l'ambition d'une jeune femme, la simpatie & la tendresse qu'elle avoit pour son jeune frere le Cardinal, l'obligerent à désirer seulement qu'il vînt demeurer à Rome. Le Pape, qui n'étoit pas moins charmé de sa vertu que de son incomparable beauté, dépêcha un courier à Florence, pour disposer Laurent de Medicis à rapeler son fils le Cardinal, de Pise, où il achevoit ses études, & l'envoier à la cour de Rome, avec promesse de lui conférer les privilèges des Cardinaux Neveux, & de le considérer en cette qualité. Laurent de Medicis eût été bien-aise de ne pas introduire son fils dans le grand monde en un âge si peu avancé : neanmoins comme il l'aimoit trop pour lui faire perdre une conjoncture si favorable à sa fortune, il lui permit de faire le voiage de Rome ; mais il lui fit préparer un équipage si magnifique, qu'encore que le luxe fut assez grand à la Cour du Pape, à cause des Cardinaux de Naples & de Milan qu'il l'y avoient introduit depuis quelques années, on n'y avoit rien vû d'aprochant. Ce ne fut pourtant pas à cela que Laurent de Medicis s'atacha le plus ; car il songea bien davantage à l'éducation qu'au train de son fils. Il ne mit auprés de lui que des personnes dont la probité lui étoit connuë, & les Gouverneurs qu'il eut dans sa jeunesse furent des gens consommés dans l'étude & l'exercice de la prudence.

Laurent de Medicis contribua lui-même à cette instruction ce que l'expérience lui avoit apris, & dérobant à son sommeil les heures qu'il ne pouvoit ôter aux afaires, il écrivit un livre à l'exemple des Offices de Ciceron, pour aprendre à son fils à s'aquiter à la Cour de Rome de tous les devoirs de la vie civile en homme de sa qualité. Il représenta

ſenta la dignité de Cardinal dans toute ſon étenduë. Il examina les talens qu'il faloit avoir pour la ſoûtenir. Avec cela il décrivit admirablement bien le genie de ceux qui en étoient alors honorés, & des principales perſonnes qui faiſoient figure auprés de ſa Sainteté. Il marqua diſtinctement l'air dont il faloit agir avec chacun d'eux en particulier.

Ce ſeroit ici le lieu de raporter un extrait de ce livre; mais comme il périt ſi abſolument durant le long éxil de Laurent de Medicis, qu'il n'en eſt pas reſté le moindre fragment, on n'en ſait autre choſe que ce que j'en viens de dire. Les autres ouvrages de Laurent de Medicis en vers & en proſe n'ont point eu de plus favorable deſtin;& l'on auroit de la peine à ſavoir qu'il étoit auteur, ſi les lettres imprimées & manuſcrites de ſes amis,dont je parlerai dans le livre ſuivant, ne faiſoient mention de ſes Odes, de ſes Sonnets, de ſes billets galans, & d'un Dialogue de la nature de l'amour diviſé en cinq parties; & ſi Paul Jove, qui vivoit de ſon temps, n'avoit mis ſon éloge parmi ceux des plus célébres Auteurs modernes.

A peine le Cardinal de Medicis eût-il reçû & rendu les viſites du ſacré Colége, qu'il fut obligé de retourner à Florence par les accidens que je vais décrire. Son pere, qui s'étoit retiré à ſa maiſon champêtre de Carrego pour vaquer à l'étude de la Philoſophie avec les plus ſavans de ſes amis, aperçût une comete, dont l'influence lui fut ſi maligne,qu'il en eut la fiévre le même jour. Le lendemain en plein midi (le temps étant tout-à-fait ſerain, & ne paroiſſant aucun des ſignes avant-coureurs du tonnerre) la foudre tomba ſubitement ſur la principale Egliſe de Florence apeléeSta. Maria del Fiore, ſans aporter d'autre dommage, que de briſer les armes de la Maiſon de Medicis qui avoient été miſes au plus haut du portail. Quelque moment aprés on entendit un bruit éfroiable au

lieu où on gardoit les bêtes feroces pour le divertissement du peuple ; & l'on aprit en-suite, qu'elles s'étoient toutes soulevées contre un lion extraordinairement grand & furieux, que ceux qui le gouvernoient n'avoient pû empêcher qu'elles ne le déchirassent, & qu'aprés cette exécution elles s'étoient apaisées d'elles-mêmes.

Comme les Italiens s'embarassent aisément l'esprit des pensées de l'avenir, ils ne manquerent pas de faire des prédictions sur ces trois prodiges, qui furent presque toutes justifiées par l'évenement. Mais il n'y eut que Savonarolle, Religieux de l'Ordre St. Dominique, qui porta la prophétie aussi loin qu'elle devoit aler, en prêchant dans le plus fameux auditoire de Florence, que les Italiens aiant comblé la mesure de leurs péchés, Dieu, qui ne vouloit plus diferer leur châtiment, aloit leur ôter le seul homme qui maintenoit la tranquilité, & qu'incontinent aprés sa mort ils se déchireroient les uns les autres, & seroient exposés en proie aux Nations étrangeres. Cependant quelque grande que fut déja la réputation de Savonarolle, & quoi qu'il emploiât toute son éloquence, qui a été la plus grande des derniers siécles, pour se faire croire, il ne persuada presque personne, & ceux qui avoient le plus d'interêt d'apaiser la colére du ciel, aimerent mieux se figurer que cét admirable Prédicateur les menaçoit par une prévention d'esprit désavantageuse à la Maison de Medicis, que de se résoudre à faire penitence.

Fin du Troisiéme Livre.

Argu-



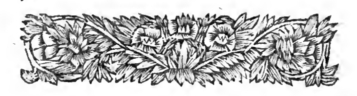
Argument du Quatriéme Livre.

LE fameux Astrologue Leoni, premier Medecin d'Italie, vient à Carrego pour traiter Laurent de Medicis durant sa maladie. Il se trompe aussi-bien dans ses prédictions en qualité d'Astrologue, que dans ses ordonnances en qualité de Médecin. Le malade meurt par sa faute, & Pierre de Medicis le jette de colére dans un puits où il se néïe, comme portoit l'horoscope qu'il avoit fait de lui-même. Eloge des beaux esprits qui furent amis, ou reçûrent des gratifications de Laurent de Medicis. Aretin croiant qu'il n'y avoit point d'autre manuscrit de l'Histoire de Procope que le sien, il le brûle, & le fait imprimer sous son nom; mais son larcin se découvre. Decembre prostituë la réputation du Duc de Milan qui lui faisoit écrire son histoire. Il prend envie aux Academiciens de Rome de travestir leurs noms à la Greque. Le Pape s'imagine que c'est pour couvrir la conspiration qu'ils avoient faite contre lui. Il

en fait arréter & mettre à la queſtion quelques-uns. Platine eſt de ce nombre. Les Cardinaux du Conclave vont à la celule de Beſſarion pour le faire Pape. Son conclaviſte Perrotti les renvoie, de peur de détourner ſon maître qui étudioit alors. Ils s'en fâchent, & en éliſent un autre. Politien meurt d'un tranſport d'amour. Le Prince de la Mirandole écrit contre les Aſtrologues. Ils s'aſſemblent, font ſon horoſcope, & lui mandent qu'il mourra tout jeune qu'il eſt, avant que ſon ouvrage ſoit fini. Leur prédiction arrive.

Les Auteurs imprimés & manuscrits dont le quatriéme livre a été tiré.

La Relation Toscane d'Aetius Sincerus d'Anazar. L'Indice des œuvres de Leonard Aretin, par Mr. de la Marc. Le Saint Denis & le Diogêne Laërce d'Amboise de Camaldoli. Le quatriéme tome des œuvres de Pontanus, par Alde Manuce. Les Décades de Blondus. L'Histoire de Philippes Visconti. La vie de Charlemagne, par Achajolis. Le Combat de Philadeste & de Timotée dans Mirtavis. Le Conclave de Sixte IV. Les Poësies Gréques de Lascaris, & les Latines de Majoranus. Les Epigrammes de Marule. La Préface des œuvres de Platon. Les Eloges de Politien. Les Corrections, & l'Histoire des Viscontis, par Merula. L'Epitaphe de Politien, par le Cardinal Bembe. La vie du Jacobin Savonarolle.



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE QUATRIEME.



IL n'y a jamais eu de maladie plus trompeuse, que celle dont Laurent de Medicis fut ateint le même jour que la comete commença de paroître. Ce ne fut d'abord qu'une fiévre des plus légéres, & d'autant moins redoutable, que l'on croioit en connoître les causes. On jugeoit qu'elle étoit excitée par l'obstruction dont le malade se plaignoit, & que cette obstruction ne devoit étre imputée qu'à la malignité de la pituite, dont il soufroit à tous momens d'étranges débordemens. Cependant comme les accés continuoient, quoi qu'ils n'augmentassent pas, les amis de Pierre de Medicis firent venir de Spolete Pierre Leo-

Leoni, qui étoit le plus célébre Médecin d'Italie.

Pour entendre ce que je vais dire, il est nécessaire de suposer, que ce Leoni avoit été le premier depuis la chute de l'Empire Romain, qui s'étoit avisé de chercher la Médecine dans les anciens Auteurs Grecs; au lieu que ceux de son temps qui s'adonnoient à cette profession, n'étudioient d'ordinaire que dans les écrits des Médecins Arabes. Il avoit traduit avec beaucoup de fidélité & d'éloquence les plus considérables œuvres de Galien, & s'étoit rendu si fameux par l'importance & la nouveauté de ce travail, qu'on lui avoit ofert la premiere Chaire de Médecine à Padoüe, où il avoit enseigné avec aplaudissement pendant plusieurs années. Mais son mauvais genie l'avoit poussé dans le piége où tomboient alors la plûpart des Medecins, je veux dire l'Astrologie judiciaire. Il étoit devenu si savant, qu'on le consultoit de tous les endroits d'Italie. Un jour il lui prit envie de faire son horoscope. Il trouva qu'il étoit né sous une constellation si maligne, qu'il devoit étre infailliblement néïé par un accident imprévû. La crainte qu'il en eut l'obligea de quiter Padoüe, parce qu'il étoit apelé à Venise, où il ne pouvoit aler que par eau; & que d'ailleurs, en faisant un plus long séjour à Padouë, il n'auroit pû se dispenser de passer sur le pont, qu'il suposoit devoir fondre sous lui. Il avoit aquis assez de bien pour subsister commodement par tout; & s'il préfera le séjour de sa Patrie aux autres, ce fut à cause qu'il n'y avoit ni torrent ni riviere.

Il retourna donc à Spolete, où il demeura dix ans sans mettre le pié hors de sa Maison. Mais enfin sa réputation lui atira un si grand nombre de visites, que la civilité le pressant d'en rendre quelques-unes, il s'acoûtuma insensiblement à n'avoir plus tant de peur des eaux. Il commença à passer sur le pont à pié, en suite il y passa à cheval. Il se hazarda depuis de traverser des ruisseaux à gué. Il

se mit en bâteau sur les petites rivieres. Mais comme le hazard fait toujours des choses extraordinaires, lors que la Providence a résolu de faire arriver quelques accidens surprenans; il vint en pensée aux amis de Laurent de Medicis, de confier le soin de sa guerison à Leoni. Ils l'inviterent de venir à Carrego par toutes les raisons d'honneur & d'utilité dont il pouvoit étre touché, & le disposerent enfin à faire le voiage, aprés qu'il eût été bien informé qu'il n'y avoit point de risques à courir pour lui. Il vint. Il vit le malade. Il observa tous les symptomes de son mal dans la derniere exactitude. Il joignit les prédictions de l'Astrologie judiciaire aux indications de la médecine; & de toutes ces choses ensemble il conclut malheureusement, qu'il n'y avoit rien à craindre dans la maladie dont il s'agissoit, qu'il n'y faloit aporter aucun remede, & que la nature, qui ne manqueroit pas de se réveiller lors qu'il en seroit temps, auroit assez de force pour résoudre les mauvaises humeurs qui nourissoient la fiévre, & pour rétablir le malade en parfaite santé. On suivit l'avis de Leoni dans toute son étenduë: mais on reconnut aussi, que la nature au lieu de faire ses éforts dans les jours critiques, s'afoiblissoit toûjours de plus en plus, & sucomboit insensiblement. Loüis Sforce, qui avoit des espions par toute l'Italie, en fut averti. Et comme il avoit interêt à la vie de Laurent de Medicis, parce qu'il le croioit trop pacifique, pour endurer le trouble dans la tutelle du Milanois, quoi qu'il l'eût usurpé, il envoia en toute diligence à Carrego le plus fameux Médecin de la Lombardie Lazare de Plaisance, qui demeuroit alors à Pavie. Celui-ci voiant le malade en desespére d'abord, & déclare nettement, qu'il n'étoit plus possible de le guérir. Il fit voir la malignité de la pituite, qui s'étoit déja tellement emparée des parties nobles, que les remédes n'étoient plus capables de l'en chasser. Et soit que la perte d'un si

grand

grand personnage augmentât son indignation, soit qu'il fut ravi d'avoir trouvé ocasion de décréditer Leoni, qui étoit le seul Médecin qui fît ombrage à sa réputation, il prit plaisir de remontrer par des preuves indubitables, & même par des expériences faites sur le corps du malade, que s'il eût été traité par les voies ordinaires, il auroit infailliblement recouvré sa premiere vigueur.

Durant que la famille de Medicis pestoit contre la négligence & la témérité de Leoni, Laurent averti que sa fin étoit proche n'en parut non plus émû, que si on lui eût aporté quelques nouvelles indiferentes, & porta sa fermeté de courage jusqu'au dernier dégré où la Philosophie enseigne qu'elle peut aler. Il consola ses amis. Il leur donna tous les ordres qu'il jugeoit nécessaires aprés sa mort. Il régla ses afaires domestiques par un testament qui ne pouvoit étre plus humble ni plus judicieux ; & prenant congé du monde, il ne voulut plus voir que des personnes Eclésiastiques & religieuses. Il expira entre leurs bras, aprés avoir donné des marques d'une soûmission tout à-fait Chrêtienne, & reçût tous les Sacremens. Il s'en faloit trois mois qu'il n'eût quarante trois ans acomplis, & l'on ne se souvient point qu'il y ait aucun de sa Maison qui soit mort si jeune, depuis qu'elle étoit dans la considération. Sa mort jetta de la consternation dans l'esprit de ceux de sa Maison, dont ils ne sortirent que pour entrer en fureur.

Pierre de Medicis son fils aîné, qui tenoit de sa mere toutes ses impétuosités & ses emportemens, sortoit de la chambre, où suivant la coûtume il avoit fermé les yeux de son pere, lors qu'il aperçût Leoni qui traversoit la cour. Cét objet qui se présentoit si fort à contre-temps, redoubla sa rage. Il courut à lui pour l'étrangler ; mais l'aiant trouvé prés d'un puits dont le bord n'étoit guere élevé, il changea de dessein, & comme il étoit extra-

ordinairement robuste, il saisit Leoni par le milieu du corps, & le précipita dans le puits.

Les cris de ce pauvre vieillard, & le bruit qu'il fit en tombant, obligérent quelques domestiques à courir à son secours. Il décendirent promptement dans le puits; mais l'eau avoit déja sufoqué ce qui lui restoit de chaleur naturelle. Ce qui verifia la prédiction par laquelle il s'étoit autrefois condamné lui-même à étre neïé. Les amis de la Maison de Medicis firent courir le bruit, que Leoni avoit été si sensible à la perte de sa réputation, qu'il en étoit devenu fou, & s'étoit jetté lui-même dans un puits de Carrego. Mais la Providence trouve bien le secret de manifester les crimes, lors qu'elle a résolu de les punir en public. On empêcha pour quelque temps le mauvais éfet qu'auroit eu dans le monde l'inhumanité de Pierre de Medicis, si elle avoit été connüe: mais on ne pût l'empêcher de perdre la vie de la même maniere qu'il l'avoit ôtée à l'infortuné Leoni, comme je ferai voir dans la suite de cét ouvrage.

Ce seroit ici le lieu de finir le portrait de Laurent de Medicis; mais les gratifications que le Roi tres-Chrêtien Loüis XIV. fait aux gens de lettres à la recommandation de Mr. Colbert, m'invitent agréablement à donner le reste de cé livre au mérite du seul personnage du siécle passé, lequel dans une fortune privée s'est rendu célébre depuis Mécénas en cette sorte de magnificence.

Je dis donc, que l'inclination dominante de Laurent de Medicis fut toujours pour les hommes savans. Il les éléva presque dés le berceau, & les destina par un rare pressentiment, aux sciences & aux arts dont ils seroient un jour capables, lors qu'ils n'aprenoient encore qu'à lire. Il porta les Florentins à leur fonder des écoles, & leur donna des prix tous les ans de son propre bien. Il fut le juste estimateur de la véritable vertu, en quelque lieu qu'elle se trouvât. Il ne se contenta pas de caresser

les

les Muses,& de les recevoir ordinairemēt à sa table (comme faisoient alors les Rois de Hongrie & de Naples) mais il prit la peine de les exercer en toutes les manieres où elles pouvoient réüssir, & même les exciter par son exemple. Il renvoia dans leur païs les doctes Grecs qui s'étoient retirés auprés de lui aprés la prise de Constantinople, afin qu'ils y achetassent les meilleurs & les plus anciens manuscrits des soldats Turcs qui les avoient pillés, & leur donna pour cét éfet des sommes si considérables,qu'ils en raportérent assez pour former cette fameuse Bibliotéque, dont une partie du débris fait aujourdhui ce qu'il y a de plus curieux dans celle du Roi. Je reserve pour un autre lieu à donner l'histoire de cette Bibliotéque,& des revolutions étranges qu'elle a soufertes, depuis que Charles VIII. la mit en proie jusqu'à la regence de Catherine de Medicis, qui tira moitié par force, moitié par adresse, des mains des Anglois ce qui nous en reste, & ne voulut jamais consentir pendant sa vie, que ces manuscrits fussent mélés avec ceux du Roi. Je raporterai ici seulement une particularité que j'ai vûë plusieurs fois, savoir que la plûpart de ces manuscrits furent achétés si cherement, qu'il y en eut qui coûterent sur les lieux jusqu'à cent écus d'or.

Cette Bibliotéque ne fut mise dans le Palais de Medicis,que pour y atirer les plus savans hommes de l'Europe. On eut soin de les y recevoir tous les jours, & de leur donner moien d y étudier commodément. On y fit des conférences, où Laurent de Medicis assistoit, & parloit à son tour. Et ce fut là qu'il commença le dessein de faire les expériences physiques & astronomiques, que l'on continuë maintenant pour l'utilite publique sous la direction du Prince Leopold de Medicis.

On assembla pour le même dessein tous les monumens antiques qui pouvoient servir à former les jeunes Peintres, Sculpteurs & Architectes. On invita

vita d'y venir tous ceux qui voudroient s'instruire, ou se perfectionner dans ces trois arts. On leur donna d'excélens Maîtres pour les dresser. On pourvût à la subsistance de ceux qui en auroiẽt besoin. Et la bourse de Laurent de Medicis étoit toujours ouverte à quiconque se tiroit du commun. On les faisoit assister aux jugemens que les experts faisoient de leurs ouvrages. On leur en faisoit remarquer les défauts. On leur montroit en chaque piéce, combien il s'en faloit qu'ils ne fussent arrivés à la derniere perfection. Et l'on profitoit de l'émulation que l'on avoit soin d'entretenir entr'eux, pour les y conduire plutôt. De là vient que Michel Ange profita si bien de cette illustre école, qu'il contrefit à l'âge de dix-neuf ans une tête à l'antique, de sorte qu'il fut depuis impossible de distinguer l'original d'avec la copie.

Cette aplication de Laurent de Medicis dans son Palais ne l'empêchoit pas de contribuer avec la même vigueur aux études de la jeunesse dans les villes soûmises à la République de Florence. Il savoit que celle de Pise étoit inconsolable de la perte de sa liberté. Et ce fut pour la divertir d'y penser, qu'il persuada les Florentins d'y fonder une Université, qui seroit devenuë la plus florissante d'Italie, si elle eût persévéré dans les mêmes principes où elle avoit commencé. Il y avoit des Chaires établies pour toutes sortes de sciences. On y avoit atiré par la grandeur de la récompense les plus célébres Professeurs des autres Universités. On les y maintenoit avec éclat. Et pour convier les étrangers d'y venir en plus grand nombre, le jeune Cardinal de Medicis y étoit alé étudier le droit Civil & le Canonique. Laurent de Medicis y faisoit des voiages de temps en temps, pour juger du progrés, & distribuer des prix aux étudians. Mais il n'y aloit jamais sans mener les sept hommes doctes, qu'il avoit choisis entre les autres, pour établir une liaison particuliere avec eux.

Le

Le premier étoit Jean Pie de la Mirandole. Le second Ange Politien. Le troisiéme Marsile Ficin. Le quatriéme Christophle Laudin. Jean Lascaris le cinquiéme. Le sixiéme Démétrius Calchondile. Et le septiéme, Marullus Trachamote. Ce ne sera pourtant pas d'eux que je parlerai les premiers. Et de peur qu'on ne s'imaginât que je les veüille préferer aux autres beaux esprits qui parurent dans cette bien-heureuse conjoncture, je les range selon l'ordre des temps qu'ils vinrent à la connoissance de Laurent de Medicis; & je commence par le fameux Leonard, qui pour étre né dans la ville d'Arrezzo sur le territoire de Florence, se fit apeler Aretin. Il étoit dêja fort vieux, lors qu'il donna ses soins à la premiere éducation de Laurent de Medicis, & joüissoit de toute la gloire que sa sufisance & ses longs travaux lui avoient aquis. Il avoit commencé dés l'âge de dix-huit ans à se rendre célébre. Et comme il s'étoit mis en tête de rétablir dans l'Europe l'étude de la langue Greque, qui y avoit été négligée depuis le débordement des Nations barbares, & qu'il y avoit admirablement bien réüssi, il s'étoit rendu nécessaire à la Cour de Rome, qui ne laissoit pas d'entretenir alors de secretes correspondences avec les Evêques d'Orient, quoi qu'ils fussent séparés de sa communion. Ainsi Aretin fut apelé de Florence, où il étudioit encore, & le Pape Innocent VII. le fit son Sécrétaire. Il exerça la même charge sous les quatre Papes suivans. Et comme il étoit extraordinairement ménager, il y amassa de quoi passer commodément le reste de ses jours, & fit en-suite une retraite honorable dans sa Patrie, où il auroit pû joüir à son aise des avantages de sa fortune, si la même humeur épargnante dont il étoit obsédé, ne se fût oposée à son propre bonheur. Ce défaut le rendit presque généralement méprisable, & lui atira la haine de ceux qui ne connoissoient pas d'ailleurs son mérite. Le facetieux Artof fit une espe-

espece de nouvelle à l'imitation de Boccace, où il railloit ingenieusement Aretin, en représentant son genie vagabond, à l'entour des trésors cachés, ocupé jour & nuit à conter de l'or & de l'argent, & apliqué à de nouvelles manieres d'en aquerir. Il le dépeignoit encore pensif & réveur sur des usures extraordinaires, & si prodigieusement altéré du bien d'autrui, que toutes les eaux du Pago & du Pactole, que le Dieu Mammon lui versoit dans la bouche, ne pouvoient étancher sa soif. Laurent de Medicis ne laissa pas neanmoins de lui faire sacrifier quelque chose à son avidité, pour l'engager en-suite à travailler pour le public. Et ce fut par cette innocente ruse qu'Aretin se porta de lui-même à traduire les Morales d'Aristote en Latin dans la derniere exactitude, & écrivit assez judicieusement l'Histoire de son païs. Il vécut plus de quatre-vints ans, & mourant pourtant assez-tôt, pour ne recevoir pas en vie l'afront qu'il avoit mérité par un insigne larcin. Il avoit recouvré un nouveau manuscrit de l'Histoire Gotique de Procope. Et se figurant qu'il n'en restoit plus d'autre, parce qu'il ne s'en étoit point trouvé parmi les livres sauvés du pillage de Constantinople, il s'étoit avisé de le brûler, aprés avoir imprimé l'ouvrage sous son nom, sans craindre de passer pour un infame Plagiaire dans la postérité. Cette suposition lui réüssit heureusement pendant sa vie. Mais à peine eut-il les yeux fermés, que Christophle Persona dit qu'il avoit recouvré un autre manuscrit du même Procope; où il y avoit les guerres des Perses & des Wandales, outre celles des Gots; les fit imprimer avec une préface si injurieuse à la memoire d'Aretin, qu'on ne conta pas pour la moindre de ses bonnes fortunes de n'être plus en état de la lire. Au reste ses héritiers eurent si peu de soin des ouvrages qu'il n'avoit point encore donné au public, que la meilleure partie en seroit encore inconnuë, si le Docte Mr.

Mr. de la Marc, Conseiller au Parlement de Bourgogne, ne s'étoit mis en peine de les tirer de la poussiere des plus célébres Bibliotéques, principalement de celle du Roi tres-Chrêtien, & du grand Duc de Toscane, & ne les avoit assemblés en un corps.

L'enjoüé Poggio travailla dans le même temps qu'Aretin à l'éducation de Laurent de Medicis, & contribua infiniment à dissiper ce qui paroissoit de trop sombre dans son enfance. Il avoit voiagé par toute l'Europe, & visité les Archives des Monastéres avec beaucoup de soin. Il fut le premier qui trouva les livres de Ciceron qui traitent des loix, & des fins du bien & du mal. Il eut encore le bonheur de découvrir les Institutions & les dix-neuf premieres Déclamations de Quintilien, en furetant dans la boutique d'un épicier Alemand, qui les aloit déchirer pour en faire des envelopes. Et ceux qui sayent que c'étoit là le seul exemplaire qu'il y eut au monde, en auront d'éternelles obligations à la mémoire de Poggio. Eugene IV. & Nicolas V. se servirent de lui en qualité de Sécrétaire. Et cette cômission lui eût aporté de grands biens, s'il n'eût travaillé lui-même à sa disgrace par cette avanture. Il étoit naturellement curieux, & pourtant sa conversation ne laissoit pas d'étre divertissante, parce que jamais homme ne passa plutôt ni plus imperceptiblement que lui de l'extréme gravité dans le plus libre enjouëment. Cette qualité, qui le faisoit étre de toutes les parties galantes, l'eût élevé fort haut, s'il eût enfermé dans quelques bornes la facilité qu'il avoit à railler. Mais on commença de se lasser de l'entendre, lors qu'on le vit donner dans la Satyre la plus piquante, & ne se soucier plus de perdre un ami, pour avoir eu le plaisir de dire un bon mot. Un jour que l'on critiquoit les Brefs, (selon la coûtume) dans une assemblée de gens de lettres; Poggio ne pût soufrir qu'on en loüât un qui avoit été dres-

sé

ſé par Georges de Trebiſonde, & il lui échapa ce vers Satyrique.

Græculus eſuriens in Cœlum juſſerit, ibit.

George qui n'entendoit pas de raillerie, lui repartit ſur le champ par une couple de ſouflets, qui furent ſuivis d'une riſée ſi générale, que Poggio fut obligé de ſe cacher, & même de ſortir le lendemain de Rome, où il jugeoit bien qu'il n'y avoit rien à faire pour lui aprés un tel afront. Il retourna donc à Florence, où il traduiſit en Latin l'Hiſtoire Gréque de Diodore de Sicile,& fit d'excélés traités de l'infidélité des Princes,de la bizarrerie de la fortune, & de la contagion de l'avarice. Mais comme il lui étoit fatal de médire toujours à ſes dépens, il ataqua Laurent Val, de qui l'on diſoit alors que la nature l'avoit tout pétri de bile. Auſſi répondit-il à Poggio avec tant d'injures & d'exécrations,qu'il lui fit quiter la partie,pour s'apliquer à l'Hiſtoire de ſon païs,qu'il écrivit en Latin aſſez pur, & Jaques Poggio ſon fils la traduiſit avec beaucoup d'élegance en Italien. Mais cét ouvrage ne fut heureux ni pour l'auteur ni pour le traducteur: car ils avoient gardé ſi peu de moderation en loüant les Florentins, & décriant leurs adverſaires, qu'ils ne pouvoient paſſer ni pour de mauvais bourgeois, ni pour de bons hiſtoriens, comme Sanazard leur reprocha, par cette excélente Epigramme.

Dum Patriam laudat, damnat dum Poggius hoſtem,
Nec malus eſt civis, nec bonus Hiſtorianus.

Le pere mourut peu de temps avant la conjuration des Pazzi, & le fils s'étāt trouvé parmi ceux qui étoient renfermés dans l'Hôtel de ville de Florence en penſant le ſurprendre, Laurent de Medicis ſe mit inutilement en devoir de le ſauver de la corde.

Ambroiſe de Camaldoli fut le premier Religieux de ſon temps qui ſe mit à l'étude des belles lettres. Il traduiſit l'ouvrage de la Hierarchie atribué à St. Denis, avec tant d'éloquence & de netteté,

:é, que personne n'a pû depuis aprocher de son stile. Mais il ne réüssit pas si bien dans la traduction de Diogêne Laërce. Il fût Général de son Ordre ; & les Papes Eugene IV. & Nicolas V. ne purent l'obliger à quiter sa solitude, en lui proposant la dignité de Cardinal, afin de l'atirer à la Cour de Rome. Il persévera dans son hermitage jusqu'à la profonde vieillesse dans une sainte gaïeté, qui lui faisoit recevoir les visites des plus honnêtes gens de Toscane ; & ce fut lui sur qui Laurent de Medicis jetta les yeux pour réconcilier Laurent Val avec Poggio. Il y travailla long-temps, mais avec si peu de succés, qu'ils lui donnerent sujet d'avoüer depuis dans une lettre écrite au Prince de la Mirandole, qu'il ne les avoit trouvé ni Chrêtiens ni raisonnables.

Antoine de Palerme naquit à Boulogne de l'illustre famille de Becarelli, mais sans aucun bien. Il eut huit cens écus d'apointement pour enseigner l'Histoire au dernier Duc de Milan de la Maison de Visconti, d'oû il passa à Naples pour étre Sécrétaire du Roi Alphonse. Il acompagna ce Prince dans toutes ses guerres & ses voiages, & fut témoin de la plûpart des merveilles qu'il raconte de lui dans un livre, qui a eu l'honneur d'étre enrichi & retouché par le Pape Pie II. Il avoit été fort modéré les soixante & dix premieres années de sa vie; mais à la soixante & onziéme une belle fille de Naples, qui s'apeloit Marcilla, lui donna de l'amour, & le fit penser au mariage. Il en eut plusieurs enfans, & mourut dix ans aprés avec si peu de douleur & de distraction, qu'un moment avant que d'expirer il fit son épitaphe.

Laurent Val fut le premier Romain qui se mit en tête de réparer le dommage que les Nations barbares avoient aporté à l'étude de la Langue Latine. Il composa des livres d'élégance, qui piquerent la jeunesse de Rome du désir de chercher dans les ouvrages des anciens la pureté des expressions
qui

qui leur avoient été naturelles. Il traduisit avec beaucoup de soin Herodote & Thucidide, quoi que sa fidélité eût été depuis fort suspecte à Henri Etienne dans ces deux travaux. Mais il étoit d'un naturel si malin, qu'il ne pouvoit parler de personne sans en médire. Il prenoit feu à la moindre ocasion; & lors qu'il avoit une fois commencé à s'emporter, il ne lui étoit plus possible ni de s'abstenir des injures les plus atroces, ni de se réconcilier avec ceux qu'il avoit ofensé. Ainsi ne trouvant plus personne à critiquer dans la Cour de Rome, il passa dans celle de Naples, où il se mit d'abord en crédit par l'ofre qu'il fit d'écrire l'histoire des actions les plus éclatantes de Naples. Il y travailla de toute sa force, mais avec si peu de succés, que ses adversaires eurent lieu de lui reprocher, qu'il étoit tombé lui-même dans toutes les fautes qu'il avoit tant de fois reprochées aux autres. On a crû que cette disgrace l'obligea de se banir de la Cour du Roi Alphonse, & que l'ennui de survivre à sa réputation lui fit perdre la vie à l'âge de cinquante ans. Sa mere fit son Epitaphe, personne ne l'aiant voulu soulager de cette peine. Et les Romains eurent de la peine à soufrir qu'il fût enterré dans l'Eglise de Latran, dont il étoit Chanoine, parce qu'il avoit fraié le chemin aux autres pour douter de leurs prétentions, en écrivant contre la donation de l'Empereur Constantin au Pape Silvestre. Ils eussent eu plus de sujet de lui contester une si honorable sépulture, pour le scandale & le mauvais exemple qu'il avoit donné dans la République des Lettres, en publiant le premier des Livres entiers d'invectives & de recriminations.

Fabius Blondus naquit à Forli parmi la lie du peuple, & s'éléva par la hardiesse qu'il eut d'écrire les grosses Décades des guerres civiles d'Italie, dont les mémoires s'aloient perdre, parce que personne ne vouloit s'apliquer à une si ennuieuse matiere. Il composa depuis un autre ouvrage des revolu-

volutions arrivées durant la chute & le rétablissement de l'Empire Romain, avec une telle satisfaction du Pape Nicolas V. qui le faisoit travailler, qu'il en reçût de grands biens ; & l'on croit même qu'il en fût parvenu aux dignités les plus éminentes, s'il n'eût préferé le mariage à l'Etat Eclésiastique. Il épousa une Dame Romaine de grande qualité, dont il eut plusieurs enfans, qui par malheur devinrent tout-à-fait pauvres, & mourut à soixante & dix ans, & fut enterré à la porte de Nôtre Dame d'Ara Cœli. J'ai recherché quelquefois d'où vient que cét Auteur est si peu sçû, & je n'en ai point trouvé d'autre cause, sinon qu'il a eu le malheur cent ans aprés sa mort, que Charles Sigonius se mit en tête d'écrire sur le même sujet. Et comme il avoit été moins embarassé & plus métodique que Blondus, il lui a ravi sa réputation avec tant d'excés, qu'il ne sert plus que de parade dans les Bibliotéques, quoi que d'ailleurs personne n'ose nier, que Sigonius ne soit presque par tout le Plagiaire de Blondus.

Candidus December passa de Vigevano, où il étoit né, à Milan. Il devint le meilleur Critique de l'Europe, au jugement de Laurent Val, qui ne loüa jamais d'autre Grammairien de son temps que celui-là. Il fut le premier traducteur d'Appian Alexandrin, où il ne réüssit point, quelque savant qu'il fût en la Langue Gréque, & en la Latine, parce qu'il s'étoit servi d'un manuscrit si défectueux, qu'il avoit été contraint de supléer en plusieurs endroits sur de foibles conjectures ce qui manquoit au texte. Mais en recompense il écrivit la vie de Philipes Visconti Duc de Milan d'un stile tellement semblable à celui de Suetone, que personne n'en a depuis pû aprocher de si prés, non pas même Paul Jove, quoi qu'il y ait tâché, dans la vie du grand Sforce, surnommé Attendula. Il est vrai qu'il y méla des choses qui choquoient si fort la pudeur, que c'est merveille que pour cela son ouvrage n'ait pas laissé d'être infiniment estimé. Il mourut à quatre-vints

vints ans, & fut enterré prés de la bibliotéque de St. Ambroise, dont il avoit long-temps eu le soin.

Ce n'est pas sans quelque confusion que je parle ici de ce célébre Algionus, quoi qu'il fut le plus docte Venitien de son siécle, & qu'il nous reste de lui des lettres écrites dans la derniere politesse à Laurent de Medicis. Neanmoins ceux qui le connoissoient n'ont pû l'excuser de deux grands défauts: l'un, de s'étre enivré toutes les fois qu'il en trouva l'ocasion; & l'autre, d'avoir privé la postérité du plus excélent des ouvrages de Ciceron, dont il avoit recouvré le manuscrit. Ce misérable Plagiaire fut obligé de consoler le Provediteur Cornaro dans l'éxil où il avoit été condamné, pour avoir été batu faisant la guerre aux Turcs, quoi qu'il n'y eût point de sa faute. Algionus lui envoia le livre intitulé *De fortiter toleranda Exilii fortuna*. Et comme ce traité n'étoit composé que de Sentences fort mal ajustées du livre de la Gloire de Ciceron, il ne laissa pas d'étre beaucoup estimé, quoi que les plus judicieux remarquassent bien qu'il n'y avoit aucune liaison. Algionus ravi du succés de son ouvrage, changea le dessein qu'il avoit eu de faire imprimer la piéce de Ciceron. Et comme il savoit bien que personne n'en avoit de copie, il le jetta dans le feu, de peur qu'on ne trouvât un jour parmi ses papiers de quoi le convaincre de larcin. Il s'en repentit neanmoins sur la fin de sa vie, & fit une espece d'amande honorable à la téte des deux harangues qu'il avoit composées à Venise sur la désolation de Rome par les Lutheriens. Le public lui est redévable de l'exactitude dont usoit Alde Manuce dans l'impression des meilleurs Auteurs Grecs, & Latins que nous admirons aujourdhui; car il a été toute sa vie correcteur de cette fameuse imprimerie.

Jamais homme ne devint plus docte avec moins de santé, & n'eut plus d'engagemens imcompatibles avec l'étude, que Donat. Je parle de celui qui sor-

sortit de l'illustre famille des Acagholli à Florence. Sa vie fut tres-courte; elle se passa presque toute dans les plus importans emplois de la République. Et nonobstant cela, il ne laissa pas de traduire les Morales d'Aristote plus exactement, que ceux qui l'avoient précédé dans cette sorte de travail, ni de les purger des interpretations ridicules, que les Anciens & les Sophistes nouveaux leur avoient données, par un admirable commentaire, où il montra, que quiconque s'engage dans ce labirinthe sans un autre guide que le fameux Eustachius, ne sauroit éviter de s'égarer. Il trouva même le temps de traduire quelques vies des Hommes Illustres de Plutarque, qui sōt les meilleures que nous aions en Latin; & d'écrire un livre à la loüange de Charlemagne, en reconnoissance de ce que ce Prince avoit bâti ou rétabli la ville de Florence. Il étoit dans la confidence de Laurent de Medicis; & ce fut à sa priere qu'il avoit entrepris le voiage de France, pour y demander du secours pour sa Patrie contre le Pape Sixte IV. lors qu'il mourut à Milan âgé de 38. ans trois mois, aprés la conjuration des Pazzi.

François Philelphe de Tolentin fut si amoureux de la Langue Gréque, qu'il ala voir les ruïnes d'Athênes, pour essaier si l'air du païs pourroit contribuer quelque chose à sa sufisance. De là il passa par Constantinople, où il épousa la fille d'Emanuel Chrysolore, parce qu'elle prononçoit admirablement bien l'ancien & le nouveau Grec. Cette femme, qui avoit de l'intrigue, fit connoître son mari à l'Empereur Paleologue, qui l'envoia en qualité d'Ambassadeur vers les Princes Chrétiens, pour demander secours contre les Turcs. La négociation de Philelphe fut infructueuse à l'Empereur, & non pas à lui : car elle le fit connoître par toute l'Europe, & principalement à Florence, où Laurent de Medicis l'engagea à traduire les Oeuvres d'Hyppocrate, & la Cyropedie de Xenophon.

Il écrivit encore la vie de François Sforce en vers héroïques, dont il reçût de magnifiques présens. Il étoit à Naples, lors qu'il reçût la nouvelle de la prise de Constantinople,& le Roi Alphonse l'y arrêta par ses liberalités. Il y eut une dispute avec un Grec naturel apellé Timotée,sur la force d'une syllabe Gréque; & comme la contestation s'étoit émüe en bonne compagnie, Philelphe s'avança jusqu'à dire, qu'il gageroit cent écus, que l'opinion qu'il soutenoit étoit véritable. Timotée répondit, qu'il n'avoit pas de quoi gager; mais que pour montrer que s'il avoit tous les biens du monde,il ne feroit pas de dificulté de les hazarder pour défendre son sentiment, il ofrit de gager sa belle barbe,qui étoit la chose que ceux de son païs conservoient le plus cherement. Philelphe le prit au mot; & les cent écus étant consignés en main tierce, les savans s'assemblérent en la Bibliotéque du Roi, où l'on consulta les anciens manuscrits,& l'on trouva si clairement que le pauvre Timotée s'étoit trompé, qu'il se condamna lui-même, & ofrit même à Philelphe cent écus, pour rachéter sa barbe. Mais ce vainqueur inéxorable ne pût étre fléchi ni par leurs prieres, ni par la pitié qu'auroit fait à tout autre le pauvre désolé Timotée. Il la lui coupa, & l'exposa long-temps à la vûë de ses Auditeurs, pour marque de son triomphe, à côté de la Chaire où il professoit publiquement. Au reste,jamais homme de lettres ne reçût plus de gratifications de toutes sortes de personnes, que Philelphe; & pourtant jamais homme ne mourut plus pauvre. Il expira à quatre-vints-dix ans, & la vente de tout ce qu'il avoit fut à peine suffisante pour les frais de sa sépulture. Il laissa un fils nommé Marius, qui ne fut pas moins docte que lui; mais il n'hérita ni de sa réputation ni de son bonheur.

Nicolas Perroti sortit de la même villette de Sassoferraro en Umbrie, où le fameux Bartole étoit

étoit né. Il s'aviſa le premier de mettre en vers les régles de la Grammaire, afin que la jeuneſſe les aprît, & les retînt plus aiſément. Son coup d'eſſai fut la traduction de Polybe, où il réüſſit ſi admirablement, que l'on a douté ſi c'étoit lui qui l'avoit faite, & s'il n'avoit point trouvé quelque ancienne traduction du même Polybe, qu'il eût fait imprimer ſous ſon nom. Les plus judicieux n'oſérét pourtant l'acuſer d'étre Plagiaire. Ils aimerent mieux le produire à la Cour de Rome, qui rendoit alors juſtice au mérite de tous les ſavans. Perroti devint au bout de quelques années Archevêque de Manfredonia, & Gouverneur de la ville de Perrouze, & de la province d'Umbrie. Il auroit même été Cardinal, s'il ne ſe fut privé du chapeau, en empêchant le Cardinal Beſſarion ſon Patron d'étre Pape, par une avanture que je décrirai plus bas. Il s'en conſola bientôt, & paſſa gaiement le reſte de ſa vie dans une maiſon de plaiſance qu'il avoit ajuſtée à ſa fantaiſie, & nommée Fugieura. Il y fit un Commentaire ſur Martial, docte & curieux à la vérité, mais un peu trop laſcif & trop libre pour un Archevêque; ce qui l'empêcha peut-étre de le publier durant ſa vie. Il mourut fort vieux; & celui qui fit ſon Epitaphe, eut raiſon de n'y mettre que ces paroles, Cy git le Traducteur de Polybe: car ſi l'ouvrage eſt de Perroti, perſonne de tous ceux qui ont fait parler les Grecs en Latin, non ſeulement ne lui ſauroient étre comparés, mais n'a même rien qui en aproche.

Platina vint de Cremone, où il étoit né, à Rome, ſous la Papauté de Calixte III. Le Cardinal Beſſarion pourvût à ſa ſubſiſtance, & lui fit écrire les vies des Papes, dont le ſtile eſt pur, & la narration ingenüe. Paul II. le fit depuis ſon Sécrétaire, & le ſoupçonnant à tort de l'avoir trahi, lui fit ſoufrir les fers, le cachot, la queſtion, & les autres maux, qu'il raconte lui-même d'un air tout-à-fait patétique, eñ reparation de quoi Sixte IV. le fit Biblio-

téquaire du Vatican, où il composa des Dialogues du vrai bien, de la véritable Noblesse, du parfait citoien, & de l'honnête volupté. Il mourut presque sans douleur, & laissa par testament sa maison du Quirinal pour servir à l'Academie, & au couronnement des Poëtes. Son Epitaphe, qu'il fit luimême, n'est que de trois vers assez mal tournés, & ne demanda pour toute grace aux passans, sinon qu'ils ne remuent pas ses os.

Jaques Cardinal de Pavie étoit un pauvre garçon, qui par son mérite fut adopté, & fait Cardinal Neveu par le Pape Pie II. Il fut emploié dans toutes les négociations importantes de son temps; & rien ne manqua aux lettres qu'il en a laissées, que la politesse & la pureté de la Langue. Il passoit pour le plus digne sujet du Sacré Colege qui prétendît à la Papauté, lors qu'étant tombé malade à Bolcenna, il prit à la persuasion d'un Médecin ignorant une espece d'Ellebore apellé Veratro, qui le sufoqua sur le champ.

Domitius Calderin fut tiré du territoire de Verrone, où il étoit né, par le Cardinal Bessarion, qui fut son Mecenas. Son principal talent fut d'interpréter les endroits les plus dificiles des Poëtes, qu'il expliquoit avec tant de netteté, & par des conjectures si ingénieuses, que jamais Professeur n'eut un plus illustre auditoire, tant le sien étoit rempli de personnes de la premiere qualité d'Italie. Cela lui donna courage de faire imprimer quelques-unes de ses observations. Mais comme il étoit naturellement ambitieux, & qu'il afectoit d'établir sa réputation en découvrant l'ignorance d'autrui, il se fit un si grand nombre d'énemis, qu'il auroit eu bien de la peine à répondre à tous les écrits qui parurent contre lui, s'il n'en eût été relevé par la fiévre, qui l'emporta fort jeune. Sa mort inspira de la pitié à ses propres adversaires, & Politien fit graver de beaux vers sur son tombeau, qui servirent à faire voir, que l'envie entre les

beaux esprits ne s'étend point au delà du trépas.

La fortune d'Antoine Campanus ne fut pas moins bizarre que son genie. Une païsanne inconnuë acoucha de lui sous un arbre, où elle le laissa. Il y fut trouvé par un Prêtre sacristain de l'Eglise, qui le fit nourrir par un pur principe de charité; car il avoit plus la figure d'un singe, que celle d'un enfant. Ce Prêtre lui aprit à lire, & le mit en-suite au service d'un jeune Gentilhomme qui aloit étudier à Naples. Campanus suivoit son Maître au Colége, & se rendit si savant, qu'au retour il disputa une Chaire de Professeur public à Perrouze, & l'obtint. Cét exercice le fit connoître au Pape Pie II. qui le fit Evêque d'Iterano, & Paul II. lui conféra depuis d'autres bénéfices. Mais il ne pût éviter d'étre disgracié sous Sixte IV. parce que ce Pape aiant juré la ruine de la Maison de Vitelli, pour les raisons que j'ai raportées dans le livre second, crût qu'il faloit avant toutes choses se défaire de Campanus, qui avoit une étroite liaison avec cette famille. Et de fait il l'envoia en exil, où il mourut du haut-mal. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus considérable seroit la vie du fameux Capitaine Braccio, s'il n'y avoit mélé tant de fables, que les plus savans dans l'Histoire d'Italie dans le quinziéme siécle n'y peuvent presque distinguer la vérité d'avec le mensonge.

Le Cardinal Bessarion fut un homme si acompli; que jamais la Pourpre sacrée n'en avoit revétu de semblable. Il la mérita dans le Concile de Florence; & la porta si dignement, qu'il mit sa fortune au dessus de l'envie. Il avoit la mine haute, les mœurs réglées dans toutes la sévérité Chrêtienne, la conversation charmante, & la science universelle; son Palais étoit l'azile des Muses Gréques & Latines incommodées, & l'on a vû à sa table plusieurs fois & en même temps, Georges de Trebisonde, Gaza, Argyropile, Pleton, Philelphe, Blondus, Aretin, Poggio, Valla, Sipontinus, Campa-

nus, Platina, & Calderin. Les Papes Eugene IV. Nicolas V. & Pie II. déclarerent en mourant au sacré Colége, que Bessarion étoit le plus digne de leur succéder ; & l'on sait qu'il auroit été Pape aprés Paul II. sans l'imprudence du même Nicolas Perroti, dont j'ai déja parlé, qui lui servoit de Conclaviste. Un soir que Bessarion étudioit suivant sa coûtume, sans se mettre en peine des intrigues de ses Colégues, trois Cardinaux chefs d'autant de brigues dans le Conclave, qui s'étoient enfin acordés pour son élection, alerent à sa celule, & demanderent à lui parler. Perroti se figura qu'ils ne vouloient autre chose que briguer les sufrages de son Patron ; & comme il le connoissoit assez, pour étre persuadé que les solicitations de ces Cardinaux seroient inutiles en ce point, il crût qu'il ne faloit point interrompre l'étude de Bessarion. Il refusa donc obstinément de les introduire, & d'avertir son Patron qu'ils le demandoient. Et ce qu'il y eut de plus bizarre dans cette avanture fut, que plus Perroti se vit prié, caressé, conjuré, menacé, plus il se roidit à tenir la porte fermée, parce qu'il se confirma d'autant plus dans sa présupostion chimérique, qu'ils ne faisoient instance pour entrer, qu'afin de mandier la seule voix qui leur manquoit pour celui d'entr'eux dont ils étoient convenus. La contestation dura si longtemps, que la patience des trois Cardinaux étant lassée, ils dirent entr'eux, qu'il n'y avoit pas d'aparence d'élever au Saint Siége un homme, qui non seulement ne leur sauroit point de gré de son élection, mais encore les feroit dépendre du caprice de ses domestiques, lors qu'ils auroient à lui parler. Alors le dépit & l'indignation leur firent prendre d'autres mesures : & comme le Cardinal Riaire fut celui qui flata le plus leur imagination dans cét instant, ils l'élurent Pape, quoi qu'ils eussent concerté auparavant, de ne donner leur voix à aucun Religieux, & que Riaire eût été Cordelier.

lier. Le plaiſir qu'ils penſoient tirer du regret qu'auroit le Cardinal Beſſarion, d'avoir perdu la Papauté par la faute de ſon Conclaviſte, les porta à lui faire ſavoir comme la choſe s'étoit paſſée. Mais Beſſarion n'en changea ni de viſage, ni de façon d'agir avec eux, & ſe contenta de dire à Perroti, qu'il l'avoit empêché de le faire Cardinal. Le nouveau Pape, qui vouloit reduire la Papauté en Monarchie, ne pût long temps ſoufrir la vûë d'une perſonne qu'il connoiſſoit avoir été ſi proche de la place qu'il tenoit, & la meriter mieux que lui. Il chercha pour s'en défaire un prétexte honnête, qui fut, d'envoier Beſſarion en qualité de Légat en France, où il demeura long-temps, & donna à Budée la premiere teinture de la Langue Gréque: car il n'y avoit perſonne alors dans le Roiaume qui la ſût. Il mourut à ſon retour dans Ravenne, où la Maiſon de Medicis lui fit dreſſer un Mauſolée.

Georges de Trebiſonde fut un des principaux hommes de lettres qui paſſerent de Grece en Italie aprés la revolution de Conſtantinople. Il traduiſit les œuvres d'Euſebe de Ceſarée, une partie de celles d'Ariſtote, & la Rhétorique d'Hermogenes. Il étoit infatigable dans le travail: mais outre qu'il avoit la mine & les mœurs de pédant, il ſe perdit de réputation par l'injuſte guerre qu'il fit à Platon. Il s'étoit mis en tête, que l'unique moien de ſe tirer hors du pair des autres ſavans conſiſtoit à décrier ce Philoſophe; & comme il étoit extraordinairement emporté en toutes choſes, il écrivit contre lui des libelles ſi ſatiriques, qu'il acheva de ſe rendre ridicule. Il reçût même le déplaiſir de voir, qu'entre les doctes, tous ceux qui faiſoient profeſſion de vertu défendirent la doctrine de Platon avec le même zéle, que ſi elle eût été (pour ainſi dire) le dehors de la Religion Chrétienne. Le Cardinal Beſſarion, qui étoit ſon Mecénas, devint ſon adverſaire, & lui répondit avec tant de

ſolidité & d'éloquence, qu'il lui ferma la bouche. Il ne laiſſa pas neanmoins aprés cette querelle, d'enſeigner à Rome, où il ſe maria; mais quelques années aprés il eut une maladie, qui lui fit oublier ſi univerſellement tout ce qu'il avoit apris, qu'il n'en retint pas même ſon nom. Il n'en guérit que pour retourner en enfance, & pour mourir, aprés avoir laſſé ſes enfans & ſes domeſtiques durant plus de dix ans à le ſuivre par tout où il lui prenoit envie d'aler, de peur qu'il ne fît inſulte à ceux qu'il rencontreroit; car avec toute ſon imbecilité il ne voulut jamais ſoufrir d'être enfermé ni le jour ni la nuit.

Théodore Gaza ſortit fort jeune de la ville de Theſſalonique, où il étoit né, & vint en Italie, où l'on reconnut d'abord qu'il avoit l'eſprit prodigieuſement vif & fertile. Il aprit en peu de temps le fin de la Langue Latine, & ſe rendit ſi délicat, qu'il donna ſujet de douter, s'il ne la ſavoit pas mieux que la Gréque, quoi qu'on ne doutât point qu'il ne ſût admirablement bien la Langue de ſon païs. Et de fait, il a été le ſeul dont on n'a pû juger juſqu'à préſent, s'il traduiſoit mieux le Grec en Latin, que le Latin en Grec. Car ſi l'on examine d'un côté la traduction qu'il fit des problêmes de l'Hiſtoire des animaux d'Ariſtote, de celle des plantes de Theophraſte, & des Aphoriſmes d'Hyppocrate; on trouvera qu'il a non ſeulement exprimé les penſées & le caractére de ces auteurs, mais auſſi conſervé toutes les autres graces, qui ſembloient ne pouvoir étre détachées de leurs expreſſions. Et ſi l'on conſidére de l'autre côté, l'air dont il fit parler en Grec Ciceron, il ſera plus dificile (ſans comparaiſon) de comprendre le tour inimitable qu'il a ſû donner à cét Orateur traveſti, pour lui faire retenir toute la majeſté de ſon éloquence, ſans avoir afoibli la beauté de ſes ſentimens, ni la pureté de ſon ſtile. Le Cardinal Beſſarion lui avoit fait donner un bénéfice au Roiaume de

de Naples, dont il eût pû ſubſiſter fort commodément, ſi l'averſion naturelle qu'il avoit pour toutes ſortes de ſoins domeſtiques, ne l'eût obligé de les remettre abſolument à des gens de ſon païs, qui le laiſſoient preſque manquer de tout. On lui faiſoit acroire, que la campagne avoit été ruïnée, tantôt par des orages, & tantôt par des ſéchereſſes extraordinaires. Le bon Gaza aimoit mieux croire les menſonges, que de prendre la peine de s'en éclaircir. Il ne laiſſoit pas neanmoins de travailler avec autant d'exactitude & de perſéverance, que s'il eût eu toutes ſes commodités. Et lors qu'il eût achevé l'ouvrage qu'il avoit deſtiné pour le Pape Sixte IV, il le tranſcrivit lui-même ſur des membranes, (car il peignoit admirablement bien) & le préſenta à ſa Sainteté. Mais le bon homme s'étoit mal adreſſé: car le Pape, qui avoit vécu cinquante ans parmi les Cordeliers, s'étoit dépravé le goût en étudiant les formalités de Scot. Il reçût le livre de Gaza d'un viſage auſſi refroigné, que s'il lui eût ofert une chanſon. Il le jetta dans un coin de ſa chambre, & apelant ſon Camerier, lui dit de faire donner une ſi modique ſomme à l'auteur, qu'elle n'avoit pas ſufi pour paier le velin ſur quoi l'ouvrage étoit écrit. Gaza piqué de cét afront, le plus ſenſible qu'un homme de lettres pouvoit recevoir, ne pût s'empêcher de reciter tout haut le proverbe Grec, qui porte, que les ânes n'ont de goût que pour les chardons. Mais bien lui prit que le Pape n'entendoit pas la Langue: car il ne lui auroit pas permis de ſe retirer à ſon bénéfice, où il brûla de dépit ce qui lui étoit reſté de ſon ouvrage. Et il eſt à préſumer, que le Pape fit de même du manuſcrit que Gaza lui avoit préſenté: car on n'a pas même pû ſavoir dequoi il traitoit. Gaza vécut encore quelques années, toujours indigné contre les Muſes, comme ſi elles euſſent été garantes de la mauvaiſe humeur de Sixte, & mourut âgé de plus de quatre-vints ans.

 Jean

Jean Argyropile, qui avoit été tiré de Constantinople pour instruire ceux de la Maison de Medicis, fut en éfet Précepteur de Pierre, Laurent, & Julien. L'amitié de Gaza, qu'il eut soin de cultiver, lui servit infiniment à aquerir de la réputation lors qu'il vint à Florence, & encore plus depuis à la conserver: car s'étant ataché à traduire les livres de Physique d'Aristote, Gaza qui les avoit aussi traduits, & beaucoup mieux (sans comparaison) que ne pouvoit Argyropile, par un desintéressement & une modestie sans exemple dans la République des lettres, suprima son travail en considération de son ami, parce qu'il prévit bien, que dés que sa traduction viendroit à paroître, elle obscucriroit celle d'Argyropile, qui ne savoit pas tant de Latin que lui, & ne s'expliquoit pas assez nettement pour déveloper Aristote. Argyropile profita de la générosité de Gaza, sans se mettre en peine de la reconnoître, & satisfit ainsi aux dépens d'autrui ses deux inclinations dominantes, qui étoient l'ambition, & l'avarice: car il eut rang parmi les beaux esprits, & partagea avec eux les liberalités que la Cour de Naples, celle de Rome, & Laurent de Médicis leur faisoient tous les ans. Il enseigna même dans l'école publique de Florence avec assez d'aplaudissement durant qu'il respecta les Auteurs de la langue Latine. Mais lors qu'il s'émancipa jusqu'à dire, que Ciceron n'avoit pas bien entendu le Grec, ses auditeurs s'éclipserent insensiblement, & la peste qui survint en Toscane dans cette conjoncture, lui donna prétexte de sortir de Florence avec honneur, & de se retirer à Rome, où le Cardinal Bessarion lui fit avoir de bons apointemens. Il y vécut selon son genie, qui se portoit à la bonne chere & à quelques excés de bouche. On ne remarqua jamais qu'il en eût perdu la raison, ou qu'il lui eût échapé quelque chose de deshonnête. Son estomac ne se trouva pas neanmoins à l'épreuve des melons: car il mourut à
soi-

ſoixante dix ans pour en avoir trop maugé. L'on trouva parmi ſes papiers, qu'il s'étoit diverti à faire un teſtament, dans lequel il laiſſoit à tous ſes amis des legs auſſi conſidérables, que s'il eût poſſédé toutes les richeſſes de la Maiſon de Medicis, quoi que tout le monde ſût bien, qu'il n'avoit pas vaillant un ſou. Cette galanterie ne ſervit qu'à convertir en épigramme l'épitaphe qu'on lui préparoit.

Marcile Tarcaniote paſſa de Grece en Italie dans une compagnie de Cuiraſſiers, & méla, tant qu'il vécut, la profeſſion des armes avec celles des belles lettres. L'amour qu'il eut pour la langue Latine lui fit épouſer la fille de Barthelemi Seula, qui l'entendoit & la parloit admirablement bien. Elle la lui montra ſi bien, que Laurent de Medicis le trouva capable de traduire les œuvres morales de Plutarque, & l'en conjura par des lettres qui ſubſiſtent encore. Mais il avoit tant d'averſion pour cette ſorte de travail, où il faloit (diſoit-il) ſe rendre eſclave des ſentimens d'autrui, qu'il lui fut impoſſible d'en achever la premiere page. Il aima mieux compoſer des épigrammes, dont il en reſte un recueil, où l'on voit qu'il n'a tenu qu'à lui de faire beaucoup davantage. Il ſe néïa en traverſant à gué la riviere de Volterre, que les pluies avoient extraordinairement enflée, le même jour que l'infortuné Louïs Sforce fut confiné dans une éternelle priſon.

Demetrius Chalcondile avoit toutes les bonnes qualités des Grecs, & n'en avoit pas les mauvaiſes. Il étoit ſavant & laborieux. Il ne ſe laſſoit ni d'étudier, ni d'enſeigner. Il étoit ſincére, & ne ſe vantoit jamais. Il vint dêja fort vieux à Florence, où il ſe maria. Le peu de diſpoſition qu'il avoit à ſe méler des afaires domeſtiques, l'obligea d'en laiſſer le ſoin à ſa femme; & cette liberté ſi extraordinaire en Toſcane, jointe à la merveilleuſe fécondité de cette Dame, ſervit de matiere à force vers déſa-

vantageux à sa pudeur. Aprés qu'Argyropile eût quité la Chaire Gréque de Florence, Politien s'en empara;& comme c'étoit un esprit incomparable, qui mettoit tout en usage pour réüssir dans ses entreprises, il fit si bien valoir son talent, & flata si finement son auditoire, qu'il donna l'exclusion à tous les Grecs qui s'étoient présentés pour la disputer. Calchondile, quoi que fort humble & peu soigneux de sa propre gloire, ne pût digerer l'afront qu'on faisoit à ceux de sa Nation. Il agit auprés de Laurent de Medicis, qui l'avoit déja destiné pour montrer la Langue Gréque à ses enfans, & obtint permission d'enseigner en concurrence, & dans le même temps que Politien, afin de voir qui des deux auroit plus de suite. Mais l'accent rude, dont Calchondile n'avoit jamais pû se défaire, & la dificulté qu'il avoit à prononcer quelques mots Latins, le rendirent méprisable en comparaison de Politien, dont l'agréable ton de voix & les expressions galantes ravissoient tout le monde. Il falut que Laurent de Medicis, qui vouloit en toutes manieres retenir Calchondile à Florence, lui ménageât des auditeurs, & tâchât d'obliger Politien à vivre plus civilement avec lui. Laurent de Medicis se mit plusieurs fois en état de les réconcilier: mais il reconnut par sa propre expérience, qu'il étoit plus facile de donner la paix à l'Italie, que de la faire entre deux savans. Il les empêcha neanmoins de faire éclater leur ressentiment durant sa vie: mais incontinent aprés sa mort, Calchondile, qui se trouvoit sans apui, prit parti avec Loüis Sforce, qui lui donna la principale Chaire de Milan, où il fit imprimer ses Eclaircissemens sur la Langue Gréque, qui l'ont rendu si célébre. Il y mourut âgé de prés de cent ans, & neanmoins assez-tôt pour n'étre pas informé du trépas honteux de Theophile, l'aîné de ses enfans, qui fut tué la nuit dans une rüe écartée à Pavie, où il étoit Professeur.

Marc

Marc Musurus étoit de Candie, où il s'étoit dêja signalé par sa Critique sur les Auteurs Grecs, & par la rare félicité de son genie, qui réüssissoit presque également en tout ce qu'il entreprenoit, lors que la République de Venise le fit passer de son isle en terre ferme, & lui donna une Chaire à Padoüe. Le nombre de ses auditeurs y fut si grand, qu'il falut agrandir l'école publique, & permettre à Musurus d'enseigner la Grammaire le matin, & la Poësie le soir, pour satisfaire ceux qui vouloient l'entendre expliquer ces deux arts liberaux. Il continua de professer jusqu'à ce que la guerre déserta son auditoire, & l'obligea lui-même de penser à sa sûreté. Il se retira à Rome, où il composa ce merveilleux Poëme à la loüange de Platon, qui se trouve au commencement des œuvres de ce Philosophe. Ceux qui s'y connoissoient, & qui le virent, eurent de la peine à croire d'abord que Musurus en fut auteur. Ils aimerent mieux le soupçonner de l'avoir trouvé dans un ancien manuscrit, & publié sous son nom. Leur défiance étoit fondée sur ce qu'il n'étoit pas possible qu'un homme de leur temps fît un ouvrage, où le caractére & les graces qu'avoit eu la Poësie Gréque au siécle d'Alexandre, fussent établies dans le plus haut point de leur perfection. Musurus aida de son côté à les confirmer dans cette pensée, lors que jugeant de la beauté de son Poëme par les aplaudissemens qu'il en recevoit de tous côtés, il ne voulut plus rien composer de cette nature, de peur de diminuer par une piéce foible, ou moins achevée, la haute réputation où il étoit parvenu tout d'un coup, & sans y penser. Il se contenta de faire voir, en expliquant aux Romains les plus beaux endroits d'Homere, d'Hesiode, de Theocrite, & d'Anacreon, qu'il avoit pû les imiter, puis qu'il en connoissoit si parfaitement le tour & la délicatesse, & de mener une vie si réglée, que l'on vint insensiblement à cesser de le soupçonner d'injustice. Il en

étoit là, quand Leon X. fut élu Pape, c'est-à-dire, lors que le siécle d'or des belles lettres commença. Musurus en ressentit les premieres gratifications, & fut pourvû de l'Archevêché de Raguse. Mais comme les dignités exposent plus en vûë ceux qui les possédent, & font par conséquent mieux remarquer leurs défauts, la Mitre ne servit à Musurus que pour manifester le vice qu'il avoit si long-temps tenu caché: car jusques-là il n'avoit pas passé pour ambitieux, & l'on faisoit ce jugement de lui, qu'il avoit plus de réputation qu'il n'en souhaitoit. Mais il ne fut pas plutôt Archevêque, qu'il se mit à faire des brigues pour étre Cardinal. Il quita ses livres pour étudier l'intrigue, & s'y rendit si habile, que le Pape étonné de ce changement, lui en fit la guerre, & l'en railla quelquefois. Neanmoins il ne laissa pas de continuer, & il prit tant de nouvelles mesures avec ceux qu'il voioit étre bien en Cour, qu'ils lui donnerent assurance d'un Chapeau à la premiere promotion. Mais le Pape avoit pris plaisir de les tromper, afin de se divertir mieux de ce que Musurus feroit ensuite. Et de fait, il ne manqua pas d'ajuster sa maison, d'augmenter son train, ni même de préparer le remerciment qu'il prétendoit faire. Mais le jour de la promotion étant arrivé, Musurus ne se trouvant pas du nombre des trente un qui furent ajoûtés au sacré Colége, sa vertu se trouva trop foible pour digerer l'afront qu'il pensoit avoir reçû. Il s'en plaignit comme d'un mépris fait à toute la Nation Gréque en sa personne; & pour porter son ressentiment aussi loin qu'il pouvoit aller, il en fut malade de l'hydropisie dont il mourut.

Jean Lascaris étoit le plus illustre des Grecs qui passerent en Italie aprés la prise de Constantinople: car outre qu'il contoit des Empereurs au nombre de ses Ancêtres, il avoit tant de réputation, de science, & de probité, que les Infidéles même avoient de la vénération pour son mérite.

Il

Il se retira chez Laurent de Medicis, qui le reçût à bras ouverts, & lui commit le soin de sa Bibliotéque. Un jour qu'ils discouroient des moiens de l'embélir, il vint en pensée à Lascaris, que Bajazet Empereur II. des Turcs avoit de l'inclination pour la Philosophie, & que s'étant fait expliquer les Commentaires d'Averroës sur Aristote, il ne seroit pas fâché que l'on sauvât les Peripateticiens du naufrage des belles Lettres. Laurent de Medicis promit de lui fournir les choses necessaires pour un voiage de Constantinople, s'il y vouloit aler à ce dessein. Lascaris le prit au mot, & s'embarqua sans autre lettre de créance, que celle que Laurent de Medicis lui donna pour ses facteurs. Il ne laissa pas neanmoins de trouver accés à la Porte du Grand Seigueur, ni de se faire présenter à sa Hautesse, qui le reçût encore mieux qu'il ne s'étoit imaginé. Ils eurent une assez longue conversation, & Bajazet lui témoigna toute l'estime dont un Infidéle étoit capable pour la vertu de Laurent de Medicis, & lui permit (à sa considération) d'achéter tous les manuscrits qui se trouveroient à vendre dans son Empire. Sa Hautesse lui donna des gens pour le conduire, & l'escorter aux lieux où il savoit qu'il y avoit eu des Bibliotéques, & pour empêcher que ceux qui les avoient pillées ne vendissent les livres plus qu'ils ne valoient. Ainsi Lascaris eut la commodité d'aler par toute la Grece, & d'assembler ces rares volumes, qui subsistent encore dans la Bibliotéque du Roi. Il n'en aporta toutefois que la moitié dans le premier voiage qu'il fit, parce que la joie de faire voir à son Patron les Auteurs qu'il avoit recouvrés, quoi qu'on les tînt pour perdus, le fit retourner à Florence au bout de deux ans qu'il en étoit parti. Mais Laurent de Medicis le renvoia trois mois aprés, & le pria de continuer sa recherche par tout où il y avoit eu des savans. Lascaris revit Bajazet, & en reçût de nouvelles civilités. Il parcourut tout le Peloponê-
se,

ſe, & revint comme en triomphe dans un vaiſſeau chargé du reſte des dépouïlles de la Langue Gréque. Mais il n'avoit pas encore rangé ſes manuſcrits dans le ſuperbe lieu qui leur étoit deſtiné, lors que Laurent de Medicis mourut, & laiſſa l'Italie dans un calme qui ne dura guere. L'armée Françoiſe entra dans Florence, & diſſipa les livres, auſſi-bien que les autres meubles de la Maiſon de Medicis. Laſcaris ne ſachant que devenir, prit parti avec Charles VIII. Et comme il étoit homme de Cabinet, on lui donna l'Ambaſſade de Veniſe, dont il s'aquita dignement ſous le Régne de ce Monarque, & de Louïs XII. qui lui ſucceda. Enfin Leon X. étant devenu Pape, apela Laſcaris à Rome pour étre de ſon Conſeil. Il y vécut en homme de qualité, & dépenſoit régulierement pour ſa table & pour ſon équipage tout ce qu'il recevoit d'apointemens & de penſions Ecléſiaſtiques. Il aimoit la bonne chere, & avoit tant d'averſion de ce qui s'apele s'ériger en Auteur, qu'on eut toutes les peines imaginables à lui faire mettre par écrit la maniere de camper des Anciens, ſur les mémoires de Polybe; & le peu qui nous reſte de ſes beaux vers lui fut dérobé par l'ordre du Pape. Il fut fort incommodé de la goute dans ſa vieilleſſe, & pourtant il ne laiſſa pas d'aler juſqu'à quatre-vints-dix ans.

La ville de Groningue ſi peu connuë avant que d'avoir mis au monde Rodolphe Agricola, commença de ſe rendre célébre par ſa naiſſance. Il eut l'eſprit ſi grand, qu'il aprit d'abord, & ſans peine, tout ce qu'il voulut étudier; & la mémoire ſi vaſte, qu'il ne lui échapa jamais rien de ce qu'il avoit une fois retenu. Ces deux rares talens, joints à un tempérament infatigable, ſupléerent abondamment à la baſſeſſe de ſon extraction, & à ſa pauvreté domeſtique. Il devint ſavant juſqu'au prodige avec des livres d'emprunt, & ſans maître. Et les mêmes choſes qu'il aprénoit confuſément,

&

& selon qu'elles se présentoient dans les Auteurs qu'on lui prétoit, se trouvoient disposées dans un ordre, & dans une netteté merveilleuse, lors qu'il les prononçoit. Il commença ses études par où les autres avoient acoutumé de les finir, c'est-à-dire, par la Langue Hebraïque. Il la voulut savoir non seulement daus sa pureté, mais encore avec toutes les altérations que le temps & le rafinement des Rabins y ont produit. Il eut le même soin de s'instruire en la Langue Gréque, dont il lût les principaux Auteurs avec une telle exactitude, que ceux qui professoient avec lui avoüérent depuis, qu'ils n'avoient jamais pû reconnoître celui qu'il possédoit le mieux. Enfin il se mit au Latin, sans avoir égard aux remontrances de ceux qui prétendoient l'en dissuader, sur ce que l'habitude d'écrire & de prononcer l'Hebreu, sembloit avoir introduit dans son esprit de l'incompatibilité avec les phrases & les expressions Romaines. Il y fit un progrés si surprenant, que le fameux Erasme, si peu acoutumé à loüer en autrui les richesses qu'il possédoit, ne se pouvoit lasser de l'admirer, principalement aprés qu'il eût donné au public ses Commentaires si polis, & si dignes du siécle d'Auguste, sur la Rétorique & la Logique d'Aristote. Il fit aussi des vers, dont le caractére est si doux, qu'on ne les prendroit jamais pour avoir été faits dans l'âpre climat de la Frise, ou demeuroit Agricola; & ce furent ceux du Triomphe de l'amour sur la raison qui le firent connoître à l'Electeur Palatin. Ce Prince, qui s'étoit mis dans l'esprit, aussi-bien que Laurent de Medicis, de former une Bibliotéque du débris de celles que les Turcs avoient ravagées en Bulgarie & dans les autres provinces voisines, fit venir Agricola à Heildelberg ville capitale de ses Etats, lui donna la premiere Chaire pour l'Eloquence dans l'Université qui y étoit établie, & le fit son Conseiller d'Etat.

Mais

Mais Agricola n'étoit pas encore bien instalé dans ses nouvelles dignités, lors qu'une fiévre maligne l'emporta à la fleur de son âge, & priva l'Alemagne du seul homme qu'elle pouvoit oposer à tant de Grecs & d'Italiens dont je fais ici les éloges.

Il faut rendre ce témoignage au genie infatigable de Leon Batiste Alberti, que jamais homme ne travailla avec plus de succés que lui sur une matiere si ennuieuse & si dificile. Sa famille, qui étoit des plus illustres de Florence, & aliée à celle de Medicis, fit la premiere liaison d'amitié qu'il eut avec Laurent. Il lui communiqua le dessein qu'il avoit formé d'étudier l'Architecture ancienne, & reçût de lui les conseils, & l'assistance dont il avoit besoin dans une afaire qui demandoit beaucoup de recommandation. Et de fait, les lettres de Laurent de Medicis lui donnérent accés chez tous les Princes de l'Europe & de l'Asie, où il y avoit des vieilles ruïnes de bâtimens qui paroissoient avoir été magnifiques. Alberti les visita à son aise. Il en prit toutes les mesures; & lors qu'il fut de retour à Florence, comparant les diverses observations qu'il avoit faites avec les préceptes de Vitruve, il reconnut que l'obscurité de cét Auteur étoit une des principales causes qui avoit fait négliger l'Architecture depuis tant de siécles. C'est pourquoi il résolut de rendre cét Auteur plus intelligible, & de le faire parler en sa Langue. Il exécuta ces deux choses avec tant d'ordre & de netteté, que les savans eurent sujet de dire, aprés avoir examiné son ouvrage, qu'il s'étoit proposé de faire que ceux qui le liroient deviendroient aussi habiles que lui. En-suite il s'apliqua à l'Optique, parce qu'il s'aperçût que les Peintres de son temps ne réüssissoient pas à faire des portraits en petit. Il en trouva les démonstrations & les régles; il les éclaircit & les rendit publiques,

&

& n'épargna ni soins ni dépense pour dresser la jeunesse à les pratiquer. Delà vint qu'il y eut de son temps à Florence un plus grand nombre d'excelens Peintres, Sculpteurs, & Architectes, qu'on n'en avoit vû dans la Grece, lors même qu'elle se vantoit d'être la mere & la nourice des Arts Liberaux. Je n'en ferai point ici de mention, parce que les curieux les trouveront dans Vasari, qui a fait trois volumes de leurs éloges. Je dirai seulement, qu'encore qu'Alberti n'eut l'esprit ocupé que de palais, de décorations, & de statuës, il ne laissoit pas neanmoins de se délasser quelquefois avec des Muses moins sérieuses. Et quiconque se donnera la peine d'examiner les fables qu'il a composées à l'imitation de celles d'Esope, jugera (s'il est équitable) qu'Alberti ne lui céde guere. Je n'ai pas si bonne opinion du Dialogue qu'il publia en-suite sous le titre de Momme, quoi qu'il ait fait pour le moins autant de bruit; & la raillerie m'y semble si foible en plusieurs endroits, qu'il faut avoir bien de la disposition à la joie, pour en ressentir en la lisant. Quoi qu'il en soit, Alberti mourut assez jeune entre les bras de Laurent de Medicis; & Politien le loüa publiquement, par la récitation d'une piéce qui passe pour la plus achevée qui soit dans ses Oeuvres.

Hermolaus Barbarus fut le premier qui montra par expérience, que la science la plus solide & la plus élévée n'avoit rien de commun avec la pédanterie: car encore que toute l'Europe fût persuadée, qu'il étoit le plus savant de tous les hommes, il ne laissoit pas de passer à Venise, où il étoit né, pour celui de tous les Nobles qui faisoit profession de la plus haute & de la plus fine galanterie. Il ne faloit que l'entendre discourir sur toutes sortes de matieres, pour être convaincu qu'il n'ignoroit rien. Cependant personne ne le vit jamais étudier. On ne lui parloit d'aucun livre dont il n'eut connoissance, & l'on n'en voioit aucuns

cuns dans sa chambre ni dans son Cabinet. Il eut habitude avec tous les beaux Esprits de son temps; mais il ne voulut former d'étroite liaison qu'avec Laurent de Medicis, Politien, & Pic de la Mirandole. Ce fut à leurs prieres qu'il se chargea du plus grand travail qu'il y eût alors dans la République des Lettres, en corrigeant tous les manuscrits de l'Histoire naturelle de Pline, pour la donner au public. Comme on n'avoit point conservé d'ouvrage ancien qui fut plus utile que celui-là, on n'en a point aussi conservé de plus défectueux; & des trente-six livres dont il est composé, il n'y en avoit que trois ou quatre d'intelligibles, encore n'étoit-ce que ceux qui parloient des hommes & des animaux : car pour ceux qui traitoient des pierres, des herbes, des gommes, & des mineraux, les copistes ignorans les avoient transcrits avec tant de négligence, qu'à chaque ligne il y avoit au moins un mot capable d'arrêter les plus habiles. La peine étoit infinie; & ceux qui avoient lû dans les Epîtres de Pline le Jeune, avec quelle facilité & quelle exactitude tout ensemble l'Histoire naturelle avoit été composée, avoüoient qu'il en faloit dix fois autant pour la rétablir; encore aprés cela desespéroient-ils du succés. Cependant Hermolaus en vint à bout dans peu d'années. Il ne se servit dans ses corrections que de l'autorité des manuscrits, par tout où le bon sens pouvoit subsister en les retenant ; & lors que ces manuscrits ne sufisoient pas, il avoit recours aux Ecrivains Grecs & Romains qui avoient travaillé sur les mêmes matieres, & restituoit son Pline sur leur foi. Enfin dans les endroits où ces deux secours lui manquoient, il mettoit en usage ses propres conjectures, avec tant de vrai-semblance & de bonheur, qu'il n'y en a eû pas une de rebutée. Ce fut par cette ingenieuse voie qu'il découvrit, que le même Pline étoit né à Come, & qu'il en composa une dissertation, qui convainquit tous ceux

ceux qui la lûrent. Les aplaudissemens qu'Hermolaus en reçut ne lui firent pas avoir meilleure opinion de sa sufisance, & l'animérent seulement à continüer de servir le public. Il voioit tous les jours, que la Médecine étoit mal pratiquée, parce qu'il n'y avoit que deux ou trois hommes dans l'Italie qui fussent passablement instruits de la nature des médicamens ; & le désir loüable qu'il eut d'y remédier lui fit entreprendre de faire sur Dioscoride la même chose qu'il avoit exécutée sur Pline. Et comme il n'avoit pas moins de talent de rétablir les Auteurs Grecs, que les Latins, il eut aussi le même succés. Il sembloit aussi aprés cela, qu'il ne lui restoit plus rien à faire qu'à joüir en se reposant de la gloire qu'il avoit aquise. Et ses amis l'y convioient, quand il leur proposa lui-même, qu'il n'étoit plus juste que l'Italie fut entiérement redevable aux Grecs, que les Turcs avoient chassé, de la Philosophie la plus solide, par leurs traductions de Platon & d'Aristote. Il ajoûta, que quelques soins qu'on eût pris de rendre intelligibles ces deux Auteurs, principalement le dernier, il ne laissoit pas de l'étre si peu, que les livres de Rétorique, de Logique, & de Physique n'étoient d'aucun usage; que Themistius étoit celui des Anciens qui les avoit interpretés avec plus de jugement & de netteté, mais qu'il n'avoit pas été mieux traité que Pline par les copistes; qu'il faloit s'atacher à le purger de leurs fautes, & à le faire parler Latin, afin de pénétrer sous sa guide dans tous les secrets du Lycée, & de prendre en-suite un plus honorable repos, en se mettant au bout de la cariere, aprés avoir ouvert aux autres celles de la Nature dans Pline, des Simples dans Dioscoride, & du Raisonnement dans Themistius. Hermolaus l'exécuta comme il l'avoit proposé; & Themistius parut avec tant d'agrément & de majesté, que personne n'y a osé retoucher depuis. La réputation du Traducteur en-

devint

devint si grande à la Cour de Rome, où il étoit alors, que le Pape Innocent VIII. aprenant un jour, que le Patriarchat d'Aquilée venoit à vaquer, le lui conféra de plein droit. Il est à présumer, que sa Sainteté n'avoit point alors d'autres intentions que de recompenser le mérite extraordinaire d'Hermolaus. Mais le Senat de Venise étoit trop en garde contre les innovations de la Cour de Rome, pour ne s'apercevoir pas que le Pape en avoit fait une, en conférant le Patriarchat d'Aquilée : car encore que les Souverains Pontifes prétendissent qu'ils y pouvoient mettre qui ils voudroient, ils n'en usoient pourtant jamais avec cette autorité souveraine, & n'avoient acoûtumé de donner des bulles qu'à celui qui leur étoit nommé par l'Ambassadeur de la République. Cependant Innocent VIII. s'étoit dispensé de garder cette formalité dans l'afaire dont il s'agissoit, & ne donnoit que trop lieu de soupçonner des gens naturellement défians, qu'il avoit pris son temps pour créer Patriarche d'Aquilée un Patriarche, & un personnage si célébre, qu'on n'auroit garde de s'oposer à son instalation, afin d'y mettre en suite des personnes qui ne seroient pas de même considération. Delà vint qu'encore qu'Hermolaus fût un des plus illustres Gentilshommes de Venise, & possédât d'ailleurs toutes les autres qualités, qui dans une autre conjoncture eussent dû l'élever au Patriarchat : le Senat agit neanmoins avec autant de rigueur & d'obstination pour l'empêcher d'y parvenir, que s'il l'en eût tout-à-fait jugé indigne. De l'autre côté le Pape étoit résolu de maintenir ce qu'il avoit fait, & de porter les choses à l'extrémité, plûtôt que de soufrir qu'Hermolaus ne joüit pas de la grace qu'il lui avoit faite. Mais ce merveilleux genie fit justice à sa République contre ses propres interêts, & avoüa qu'elle avoit raison de lui être contraire. Il conjura le Pape de conférer le bénéfice à celui

celui qui lui seroit présenté par l'Ambassadeur de Venise, & déclara formellement qu'il n'en vouloit point, s'il faloit encourir (à ce prix) l'envie de ses citoiens. Le Pape fut si touché de sa moderation, qu'il promit de le faire Cardinal à la premiere promotion. Mais peu de jours aprés Hermolaus tomba malade d'une fiévre pestilencielle. L'unique remède pour la guerir étoit de lui envoier du Bezoard qui ne fut ni mélangé, ni sophistiqué. Il y en avoit à Florence dans un vase d'Agathe, dont le Soudan Caitbey avoit fait présent à Laurent de Medicis. Politien & Pic de la Mirandole l'envoierent en poste; mais le courier trouva qu'Hermolaus venoit d'expirer.

Georges Merula, qui ne survécut Hermolaus que de quatre jours, n'avoit pas l'esprit aussi-bien tourné que lui, quoi qu'il ne l'eût guere moins fort. Il étoit Lombard d'inclination, comme de naissance; & ceux qui le connoissoient particuliérement, remarquérent en lui tous les vices, & toutes les vertus que l'on atribuë à cette Nation. Il étoit malin, indocile, vindicatif, impitoiable; & s'il ne fit de mal que par écrit, ce fut que la bassesse de sa fortune, & la condition dont il se mit, ne lui permettoient pas d'en faire d'une autre maniere. Il tenoit à honneur de passer pour pédant. Il en afectoit toutes les grimaces, de peur qu'on ne lui en disputât la qualité. Il en voulut toute sa vie faire les fonctions publiques à Venise & à Milan. Comme son fort étoit la critique, il s'y retrancha, pour harceler par là tous les savans de son siécle. Il fut toujours en guerre contre quelqu'un, & ne se réconcilia jamais avec personne. Il eut même cela de commun avec le chien enragé, qu'il avoit pris pour sa devise, que sa morsure étoit incurable. Calderin fut le premier dont il prit plaisir de ruïner la réputation, non pas qu'il eût envie d'en profiter, mais seulement parce qu'elle lui sembloit trop bien établie à son gré.

En-

En-suite il se mit à faire un indice des erreurs qu'il avoit trouvées dans Galeote, & le traita si mal, qu'il en mourut de dépit. Ces deux avantages remportés en combat de Grammaire lui enflérent le cœur. Il entreprit tout ce qu'il y avoit d'habiles gens en Europe, & publia contr'eux ses corrections, qui furent luës avec d'autant plus d'avidité, que de tant de personnes dont l'ignorance étoit marquée, il n'y en eut pas un qui ôsat mettre la main à la plume pour se défendre, tant on craignoit d'étre acablé par une replique. Merula ne pardonna pas même à Politien, quoi que Politien eût aquis assez de réputation pour se mettre hors de pair. Il lui montra, qu'encore que la nature lui eût donné toutes les qualités requises pour devenir savant, elle n'avoit pû neanmoins le faire naître tel. Il lui marqua plus de trente fautes considérables qui lui étoient échapées, & l'avertit charitablement, (disoit-il) que pour vouloir passer pour premier dans la République des Lettres, il faloit avoir plus lû & plus étudié que tous les autres ensemble. Louïs Sforce étonné d'avoir un sujet si redouté dans son Colége de Milan, fit scrupule de l'ocuper plus long-temps à châtier des enfans, & le tira de la poussiere pour lui faire écrire l'Histoire du Milanois. Mais ce ne fut que pour laisser à la postérité un exemple mémorable, qu'il ne sufisoit pas d'étre tres-savant, & d'apercevoir jusqu'aux moindres égaremens d'autrui, pour étre bon Historien : car encore que Merula ait travaillé avec tant d'exactitude & de précautions à l'ouvrage qui lui étoit ordonné, que le plus grand Critique n'y sût rien trouver à redire; il est pourtant vrai que son livre est si sec & si stérile, que ceux à qui la réputation de l'Auteur donne la démangeaison de le lire, ne demeurent guere à se repentir du temps qu'ils y ont emploié. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût recompensé magnifiquemen: mais comme il avoit déja prés

de

de quatre-vints-dix ans lors qu'il eût achevé, il n'y eut que ses héritiers qui profiterent du bien qu'on lui fit. Politien fut celui qui gagna le plus à sa mort. Il avoit publié la premiere Centurie de ses Mélanges; & Merula, qui s'étoit scandalisé de l'audace qui paroissoit dans le mot de Centurie, avoit menacé Politien de détacher contr'elle des régimens entiers d'autorités & de passages, pour justifier le contraire de tout ce qu'elle avançoit; mais il n'eut le loisir que d'en ébaucher le projet.

Jamais homme ne fit plus admirer son esprit dans une aussi grande jeunesse, qu'Ange Politien; & jamais homme ne sût mieux conserver par de justes & d'injustes voies la réputation qu'il avoit aquise. Il étoit de Florence, & ses parens vivoient dans une si grande pauvreté, qu'il fut contraint de se mettre à la suite de Julien, & Laurent de Medicis, lors qu'ils aloient au Colége, & de porter leurs livres, afin d'avoir la commodité de s'en servir. Il étoit fort laid de visage, il avoit le nez extrémement gros & long, il étoit louche de l'œil gauche, & avoit l'esprit souple & finement ambitieux. Il n'aportoit jamais tant d'artifice à se déguiser, qu'à l'égard de ceux dont il aprochoit de plus prés; il n'écoutoit rien avec tant d'indignation que les loüanges d'autrui; il étoit également envieux de ses amis, & de ses énemis. Personne ne composoit rien qui fût à son gré; il n'aimoit pas à recevoir de correction, quoi qu'il la fît importunément à toutes sortes de personnes. On voioit bien quelque-fois qu'il reconnoissoit ses fautes, & que ce n'étoit que par malice qu'il résistoit à la vérité: cependant il n'avoüa jamais d'avoir failli. Quant à sa maniere de vivre, elle étoit si corrompüe, que la pudeur m'empêche d'en parler. On ne devinera que trop ce que je veux dire, par la connoissance de sa mort, que je ne peux dérober à mon lecteur, parce qu'elle fut trop publique. Avec tout cela neanmoins il eut

un si merveilleux genie, que le monde n'en avoit pas vû de semblable depuis Ovide. Dés l'âge de douze ans il faisoit de si beaux vers, que l'on eût dit qu'ils étoient du siécle d'Alexandre, ou de celui d'Auguste. Et lors qu'il lui prenoit envie de surprendre les doctes, & de faire passer ses productions pour des fragmens d'Anacreon, ou de Catulle, qu'il venoit par hazard de trouver dans quelques vieux manuscrits de la Bibliotéque de Medicis, ceux qui s'y connoissoient le mieux s'y laissoient tromper. Sa premiere piéce d'éclat fut pour Julien de Medicis. Ce jeune Seigneur avoit remporté le prix d'un Tournoi, & cherchoit un Paranymphe qui ne fut point inférieur à Luc Pulsi, qui s'étoit signalé en pareille ocasion à l'avantage de Laurent de Medicis. Politien l'entreprit; & comme il avoit aperçû, que le Poëme de Pulsi n'étoit pas par tout de même force, parce que l'auteur n'y avoit voulu faire entrer que les choses purement de son invention; il crût qu'il ne faloit (pour éviter cette inégalité) que prendre une métode toute oposée. Il pilla les plus belles pensées des Panegyriques anciens, qui revenoient à son sujet. Il les travestit à sa maniere, & les enchassant dans les endroits de Poësie où il n'étoit pas satisfait de lui-même, il fit une si belle piéce, qu'aprés l'avoir luë, Pulsi voulut suprimer la sienne, de honte & de dépit. Le même Julien aiant été tué dans la conjuration des Pazzi, Politien qui cherchoit une ocasion extraordinaire pour montrer qu'il écrivoit aussi-bien en prose qu'en vers, fit une rélation si patétique de cette conjuration, que les doctes qui s'assemblerent dans la Bibliotéque de Medicis, avoüerent que Ciceron n'auroit pû mieux faire. Aprés ces deux tentatives, la haute opinion que Politien eut de lui-même lui fit briguer la profession de l'Eloquence Latine & de la Gréque. En même temps il devint concurrent de Démetrius Calchondile, & l'emporta sur lui, parce qu'il avoit

avoit un ton de voix plus agréable, & qu'il semoit dans son discours des pointes & des fleurettes pour divertir son auditoire. Plus de cinq cens jeunes Gentilshommes de toutes les contrées de l'Europe l'aloient prendre tous les matins en son logis, pour l'acompagner par honneur jusqu'en la sale où il enseignoit, & le ramenoient de même, quand il étoit décendu de chaire. Ces déferences lui donnerent de lui-même une opinion si bizarre, qu'il se figura, que pour conserver une si belle réputation, il faloit travailler à de plus solides ouvrages que des vers, ou des relations, ou du moins amuser le monde par l'atente de quelque grand travail, & ne rien faire cependant: ce qui lui fit passer cinq années entieres, sans donner au public autre chose que des leçons. Mais enfin la démangeaison d'écrire l'emportant sur son premier dessein, il fit imprimer une traduction d'Hérodien, qui n'eut pas tout l'éfet qu'il prétendoit: car encore qu'elle fût généralement admirée, il courut un bruit, que Politien l'avoit trouvée parmi les papiers du fameux Grégoire de Citta-di-Castello, qu'il avoit achetés: & ce bruit étoit fondé sur des conjectures qui ne furent détruites que foiblement. Le Pape Léon, qui étoit alors sous Politien, & entendoit tout ce qui se disoit pour & contre à la table de son pere, étant prié vint ans aprés par les Academiciens de Rome, de leur aprendre ce qu'il en croioit, laissa la chose en doute, & demeura d'acord, que le stile de cette traduction n'avoit rien de semblable à celui des autres œuvres de Politien, & tenoit bien du fard & de l'artifice, dont Grégoire de Citta-di-Castello avoit acoutumé d'user dans ses compositions. Il ajoûta pourtant, (comme s'il eût eu peur d'en avoir trop dit) que ce Grégoire n'avoit rien fait de comparable à la traduction d'Hérodien. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est tellement achevé, quoi qu'il y ait trop d'ajustemens en quelques en-

 droits,

droits, que personne ne s'est encore mêlé de décider, qui de Polybe, ou d'Hérodien, est le mieux traduit. Politien, qui étoit extraordinairement délicat en matiere d'honneur, n'oublia rien de ce qui pouvoit l'empêcher de passer pour Plagiaire. Il publia ses Mélanges, & ses Poësies : & comme il étoit heureux & persuasif, il en seroit peut-être venu à bout sans la mort, qui le surprit à quarante deux ans. La passion criminelle qu'il avoit pour un de ses écoliers de haute qualité ne pouvant étre assouvie, lui donna la fiévre chaude. Dans la violence de l'accés il fit une chanson pour l'objet dont il étoit charmé, se leva du lit, prit un Luth, & se mit à la chanter sur un air si tendre & si pitoiable, qu'il expira en achevant le second couplet ; le même jour que Charles VIII. passa les Alpes pour aler à la conquête de Naples.

Je ne puis mieux achever ce livre, que par l'éloge de Jean Pic Souverain de la Mirandole, & de Concorde. Ce Prince, qui fut surnommé le Phœnix des beaux esprits avec tant de justice, que personne ne lui a contesté ce titre, naquit dans son Etat, & fut l'aîné d'une famille qui se vantoit de décendre du Grand Constantin. Les prodiges qui parurent dans le ciel & sur la terre au moment qu'il vint au monde, témoignérent qu'il n'y avoit jamais eu, & qu'il n'y auroit peut-étre jamais de semblable genie. Il n'étudia rien de si dificile, qu'il ne conçût d'abord; il ne trouva point d'Auteur assez obscur pour l'arrêter un moment ; il pénétra par ses propres lumiéres dans l'Euclyde, & dans l'Algebre; il trouva le secret de réconcilier Aristote avec Platon, & Scot avec saint Thomas. A l'âge de dix ans il aprit le Droit à Boulogne, & le commenta à mesure qu'il l'étudioit. A dix-huit ans il savoit vint-deux langues. Et à vint-trois il envoia par tout le monde ses Theses si célébres, par lesquelles il se chargeoit d'établir des principes si certains, & de résoudre les principales dificultés de

toutes

toutes les ſciences en général, & de chacune en particulier, ſans uſer d'autres termes que de ceux qui lui étoient propres. Il ofroit de répondre en la même langue qu'il ſeroit interrogé, il invitoit à la diſpute les pauvres, auſſi-bien que les riches, & s'obligeoit à paier leur voiage. Il avoit choiſi la ville de Rome pour la commodité publique, & les Theſes y furent ſoûtenuës avec un concours de ſavans qui n'a jamais été ſi grand en aucun lieu. Le répondant étoit le plus bel homme de ſon ſiécle, & tel qu'il faloit pour ſatisfaire en même temps les yeux & les oreilles. Il avoit la mine haute, la taille extraordinaire, & telle que l'on atribuë aux héros, & le corps auſſi-bien tourné que l'eſprit. Il avoit même cela de particulier, que ſon aplication aux ſciences les plus relevées ne lui faiſoit rien négliger des ajuſtemens qui ſervent à rehauſſer l'éclat. Il s'expliquoit facilement, & de ſi bonne grace, qu'on ne ſe laſſoit jamais de l'entendre. Il ne confondoit ni les mots, ni les phraſes de tant de langues dont ſa mémoire étoit chargée. Le ton de ſa voix étoit agréable. Il méloit de fines & d'innocentes railleries dans les diſcours les plus ſérieux, afin de les égaier. Il devenoit plus éloquent à meſure qu'il s'échaufoit; & ſes réponſes étoient ſi préciſes & ſi ſolides, qu'on ne pût remarquer s'il avoit plus d'eſprit, de jugement, ou de mémoire; tant il donna des marques étonnantes, qu'il poſſédoit ces trois facultés dans un dégré ſupérieur aux autres hommes. Neanmoins comme il recevoit toutes ſortes de perſonnes indiféremment à la diſpute, & qu'il avoit inſeré dans ſes poſitions la cabale des Juifs, la défenſe des plus élévés de nos miſteres par raiſons naturelles, & les endroits les plus délicats des Conciles, des Peres, & de l'Hiſtoire Ecléſiaſtique; il y eut de gens qui ne pouvans ateindre à la ſublimité de ſes penſées, l'acuſerent d'héreſie, & firent tant de bruit, que le Pape fut ſur le point

de suspendre les disputes. Le Prince de la Mirandole en étant averti, pria sa Sainteté de lui donner le loisir de se purger des crimes qu'on lui imputoit, & principalement de celui qui choquoit le plus les demi-savans, savoir de soûtenir qu'Origêne étoit sauvé, nonobstant la définition contraire du cinquiéme Concile Général ; & quoi qu'il fût ocupé le jour à répondre, il ne laissa pas de composer en dix-sept nuits cette merveilleuse Apologie, qu'on ne sauroit lire, sans étre épouvanté de voir qu'un si jeune Prince eût été également fort sur toutes sortes de matiéres. Il triompha sur tous ceux qui avoient voulu mettre sa Religion en compromis, & composa son Epitaphe, qui n'est (à le bien prendre) qu'un Commentaire sur le premier chap. de la Genése, où la Création du monde est expliquée d'une maniere si ravissante, qu'on ne sauroit pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'Ecriture Sainte. En-suite son étroite liaison avec Laurent de Medicis les rendit compagnons d'études. Ils se communiquoient tous les jours les choses qu'ils avoient aprises ou méditées de nouveau, ils s'envoioient leurs ouvrages, ils se les corrigeoient ; & c'est dans un de leurs entretiens, que j'ai découvert que Laurent de Medicis avoit fait un Dialogue de l'amour & de la fortune, si tendre & si spirituel, que le Prince de la Mirandole (aprés l'avoir examiné) lui manda en le lui renvoiant, qu'il n'avoit pas gardé la proportion des âges avec assez d'exactitude, & que Venus n'avoit pas tant de charmes, lors qu'elle sortit de l'écume de la mer, qu'il en donna à son Cupidon, quoi qu'il ne le représente que comme un enfant qui venoit de naître. Ce trait sufira, pour juger combien la Critique de ces deux grands hommes étoit ingénieuse & délicate. Je n'ai pû trouver la véritable cause qui porta le Prince de la Mirandole à écrire contre les Astrologues, & je ne suis pas satisfait de celle que son neveu raporte. Je fais bien

plus

plus d'état d'une conjecture qui m'est venuë en lisant son Apologie, que ce pouvoit bien étre à cause que les Professeurs de la Judiciaire qui étoient alors fort en régne, s'étant prévalus de quelques propositions de ses Theses, qui sembloient les favoriser; il crût étre obligé de prévenir par un désaveu public les avantages qu'ils en eussent pû tirer. Quoi qu'il en soit, l'alarme qu'ils en eurent fut si chaude, qu'ils s'assemblerent pour résoudre ce qu'ils avoient à faire. Ils dresserent l'Horoscope du Prince de la Mirandole, & trouverent deux choses remarquables. L'une, qu'il ne mettroit pas la derniere main à son ouvrage contr'eux; & l'autre, qu'il ne passeroit pas l'âge de trente-deux ans. Ils lui envoierent signifier cét arrêt, dont il se moqua. Mais l'évenement justifia leur prédiction: car comme le Prince achevoit de saper les fondemens de leur science, la fiévre le prit, & l'emporta en treize jours. On a remarqué, qu'il expiroit au moment que Charles VIII. entroit dans Florence, & que l'on dissipoit la Bibliotéque de Medicis, comme si le hazard l'eût tiré du monde, dans une conjoncture où les originaux des anciens, sans lesquels il ne pouvoit vivre, aloient lui manquer. Il avoit été si touché par les prédictions de Savonarolle, qu'il étoit sur le point de renoncer au monde, & d'aller (à l'Apostolique) prêcher l'Evangile par les vilages. Au reste, son ouvrage contre les Astrologues (tout imparfait qu'il est) ne laisse pas d'étre le meilleur qui ait été composé depuis ceux des Peres de l'Eglise.

Fin du quatriéme Livre.



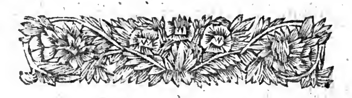
Argument du Cinquième Livre.

LE malheur de la Maison de Medicis vint du même Louïs Sforce qui ruïna celle de Naples, & la sienne. Récit curieux des imprudences de Pierre de Medicis, qui se trouvent mélées avec les artifices de ses énemis. Il s'enfuit de Florence. Il est sur le point d'étre rétabli par une intrigue de la France où l'on vouloit sûplanter le Cardinal Brissonnet. On le cherche, & on ne le trouve point. Les véritables causes de l'élévation & de la chûte de Savonarolle. Les Ursins travaillent en vain à rétablir les Medicis, & leur révélent, que le Valentinois a dessein de les livrer aux Florentins. Le Valentinois le fait, & se défait des Ursins au festin de Senegaglia; ce qui desespére Pierre de Medicis. Il se jette dans le parti de France, & se néïe à l'embouchure du Garillan. Son frere le Cardinal se retire à Rome, où il subsiste par adresse jusqu'à sa légation. Les circonstances secretes de sa prise à la bataille de Ravenne, & de son évasion.

évafion. L'avarice du frere de Soderini lui donne lieu de corrompre les Oficiers de l'armée Efpagnole, qui le rétabliffent à Florence. Il y fait donner la queftion à Machiavel, puis le reçoit en grace : mais Machiavel fe veut venger, & n'en trouvant pas l'ocafion, fe tüe avec une medecine qu'il avale à contre-temps.

Les Auteurs imprimés & manufcrits dont le cinquiéme livre a été tiré.

LE Difcours de l'exil de Medicis, par le Cardinal Bibiana. Le Conclave de Jules II. Le Manifefte de Loüis XII. contre le même Pape. Les Actes du Concile tenu à Pife pendant les diferens de Loüis XII. & de Jules II. La Harangue de Pompée Colonne aux Romains pour leur perfuader de recouvrer leur liberté, pendant que le Pape étoit malade. Relation de la fuite du Cardinal Légat aprés la bataille de Ravenne, par Barnabé de Malefpine. La vie de Machiavel. Obfervations de Marco Mufvoy fur celles de Caftruccio.



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE CINQUIEME.



Ous les Hiſtoriens d'Italie du ſiécle paſſé ſupoſent, que l'imprudence de Pierre de Medicis ſapa tous les fondemens que ſes prédéceſſeurs avoient jettés pour l'agrandiſſement de ſa Maiſon. Mais aucun n'a marqué bien préciſément en quoi conſiſtoit cette imprudence, ni quelles en furent les ſuites. Je me propoſe de les repréſenter ici par ordre ; & pour me faire mieux entendre, je commence par le portrait de celui dont je dois décrire les égaremens.

Jamais fils ne reſſembla moins à ſon pere que Pier-

Pierre de Medicis;& jamais pere n'eut tant d'antipatie avec son enfant, que Laurent en avoit pour Pierre. Il sembloit que la nature n'eût formé l'un pour l'autre, que pour se diviser elle-même, & pour établir en deux objets contraires tout ce qu'elle avoit de vertus & de vices, sans donner rien au fils de ce qu'elle avoit mis dans le pere. Pierre de Medicis possédoit toutes les qualités qui avoient manqué à Laurent; mais il n'en avoit pas une de celles qu'on admiroit en lui. Il avoit le corps admirablement bien-fait, & sur tout la plus belle tête qu'on eût jamais vûë. Il étoit de si forte & de si saine complexion, qu'aucun excés n'étoit capable de l'altérer. Il avoit déja tant de force à dix-sept ans, qu'il n'y avoit point d'homme qu'il ne renversât à la lutte. Il étoit extraordinairement adroit à tous les exercices qui servent à dénoüer les jeunes gens. Il avoit la mine tout-à-fait martiale, lors qu'il paroissoit armé de toutes piéces; & les Juges des Tournois avoüoient, que personne ne savoit rompre une lance de meilleure grace.

Il avoit l'esprit vaste & pénétrant, mais si mal tourné, qu'il n'en pouvoit faire de bon usage. Il n'étoit capable ni d'amitié ni de secret. Il n'avoit d'aplication qu'aux plaisirs, & n'étoit de bonne humeur qu'à la chasse, & auprés des Dames. Il tenoit pour perdu le temps qu'il faloit emploier aux afaires de la République, & n'aloit au Conseil, que lors qu'il n'y avoit plus de lieu de s'en dispenser. Il négligeoit les plaintes qu'on lui faisoit contre les Magistrats subalternes, & croioit qu'il étoit au dessous de lui d'avoir l'œil sur leurs déportemens. Les amis de sa Maison ne lui parloient qu'aprés avoir atendu si long-temps dans son antichambre, que leur zele avoit eu le loisir de se refroidir; & les autres bourgeois de Florence ne pouvoient l'aborder. On lui faisoit dépit, quand on lui parloit de la modestie de ses Ancê-

tres. Il railloit de leur économie, principalement en ce qui regardoit la table. Son orgueil étoit insuportable dans une ville, où tous les Gentilshommes croioient étre égaux. Et son luxe venoit à paroître plus grand, lors qu'on le comparoit au ménage de son pere & de son bisaieul. Sa colére n'étoit ni moins soudaine, ni moins dangereuse que celle d'Alexandre; témoin le pauvre Leoni, qu'il jetta dans le puits de Carrege : mais elle s'apaisoit avec plus de facilité, puis qu'il ne faloit pour le remettre en bonne humeur, qu'un Motet de Musique, ou le son de quelque agréable instrument. Son Précepteur Politien avoit remarqué, qu'il n'étoit jamais tourmenté des humeurs de la bile, durant qu'il entendoit reciter de beaux vers en la Langue qui lui étoit naturelle; & pour tirer avantage de cette observation, on tenoit chez lui tous les jours une sorte d'Academie, où les Poëtes venoient reciter journellement leurs ouvrages en Langue Toscane, & y recevoient l'aprobation, ou la censure qu'ils méritoient.

Avec ce temperament si bizarre, Pierre de Medicis se trouva chargé de la principale direction des afaires de Florence, & n'y demeura pas longtemps, sans commettre les quatre fautes, qui servirent d'autant de dégrés pour l'aider à décendre dans le précipice.

La premiere c'est, qu'il se mit en tête de faire l'amour à toutes les belles Dames de qualité, & qu'il fut si peu retenu dans les visites assiduës qu'il leur faisoit, que leurs maris & leurs voisins en étoient presque également scandalisés.

La seconde fut, que sa mere, qui étoit de la Maison des Ursins, s'étant avisée de le marier pour éteindre ses feux volages, elle lui proposa une belle & riche héritiere de la même Maison des Ursins apelée Alphonsine, qu'il épousa : mais il en eut autant de dégoût peu de semaines aprés son mariage, qu'il avoit témoigné d'envie de la pos-

posseder. La premiere fois qu'il la vit, il la traita si mal, qu'il en fut haï de tous les siens, qui ne pouvoient (sans ressentiment) lui voir recommencer sa vie licentieuse, dont ils avoient prétendu le retirer.

La troisiéme faute fut, que pour quelques discours à double entente, qui étoient échapés à deux de ses cousins nommés Laurent, & Jean de Medicis, qui lui devoient étre d'autant plus considérables, qu'ils décendoient de mâle en mâle d'un frere de Cosme le Vieux, il les fit punir d'un banissement perpetuel, quelques interêts qu'il eût de les conserver, & quelques remontrances que ses amis lui eussent faites sur un sujet si délicat. D'où il arriva que ces jeunes Gentilshommes s'étant retirés en France, furent bien reçûs à la Cour de Charles VIII, où ils prévinrent si fortement le Cardinal Brissonnet, & les autres Ministres au désavantage de Pierre de Medicis, que quand il ala trouver ce Prince, ceux qui furent nommés pour négocier avec lui n'eurent plus aucune créance en ce qu'il leur disoit, & ne se voulurent fier à lui que sur ses bons gages ; ce qui causa sa disgrace.

La quatriéme faute fut, que Pierre de Medicis eut assez bonne opinion de lui-même, pour se figurer qu'il pourroit duper Louïs Sforce Duc de Milan, qui dupoit tout le monde. Sforce, aprés s'étre emparé de l'Etat, & de la personne du jeune Duc son neveu sous prétexte de tutelle, avoit crû qu'il lui faloit une haute aliance pour se maintenir dans son usurpation. La Princesse Isabelle de Naples lui avoit paru la plus convenable à son dessein, non seulement à cause du suport de toute la Maison d'Arragon, qui étoit encore alors tres-unie, mais aussi parce que cette Princesse passoit pour la beauté la plus acomplie qui fût en Europe. Mais il y avoit un obstacle à surmonter qui sem-

bloit invincible : car cette jeune Princesse avoit été promise solennellement au jeune Duc de Milan, neveu de Louïs Sforce, d'où il s'ensuivoit, qu'outre le manquement de parole où la Maison de Naples auroit peine à se résoudre, il s'agissoit encore de la disposer à consentir, que la Princesse épousât un sujet, aprés avoir été promise à un Souverain ; à quoi on savoit bien qu'elle ne voudroit pas entendre, tant elle étoit fiere.

Ce n'est pas que Louïs Sforce ne s'expliquât assez qu'il seroit bientôt Duc, & qu'il n'eût dêja dans l'esprit l'empoisonnement de son neveu, qu'il commit depuis, lors que les armées Françoises l'eurent assûré de l'impunité. Mais enfin la chose n'étoit pas encore, soit que l'ocasion ne s'en fût pas présentée, soit qu'il lui restât encore dans le cœur quelque tendresse naturelle à surmonter. De plus, quand même le crime auroit été commis ; il étoit si nouveau & si étrange parmi les Chrêtiens d'en user ainsi, que le Roi de Naples, qui étoit dêja fort haï, n'eût osé donner sa fille à celui qui en auroit été soupçonné ; & Louïs Sforce voioit bien qu'il s'éloigneroit de la même aliance qu'il rechercheroit par cette demarche qu'il auroit falu faire pour y parvenir.

Neanmoins, comme l'ambition ne trouve rien d'impossible quand elle agit de concert avec l'amour, Sforce envoia son confident Galeas de St. Severin à Naples, pour y négocier en secret que la Princesse lui fut acordée ; sous prétexte que le Duc son neveu se portoit si mal, qu'il ne pouvoit gueres vivre.

Le Roi de Naples avoit une extrême repugnance à cette aliance, & n'auroit pourtant pas laissé d'y consentir, tant il aprehendoit les artifices de Sforce, si le Duc de Calabre son fils aîné, qui avoit moins d'expérience & plus de courage,

rage, que le vieux Ferdinand ne s'y fût opoſé. On a crû que ce fut à la ſolicitation de la Princeſſe Iſabelle, qui ſuivant ſa deviſe n'étoit pas moins hautaine que belle. On ajoûte, que ſon frere & elle traiterent de ridicule la propoſition de Galeas de St. Severin, & ſe moquerent en préſence de cét envoié, de quelques infirmités où le bruit couroit que Sforce étoit ſujet.

Galeas de St. Severin en avertit Sforce, qui le rapela, & prit d'étranges meſures pour ſe venger de la Maiſon d'Arragon. Il fit avaler un breuvage à ſon neveu, qui lui ôta le jugement, & fit achever en-ſuite ſon mariage avec la Princeſſe de Naples, pour lui donner le dépit d'avoir épouſé un fou, & peut-être encore, pour l'avoir en ſa puiſſance, lors qu'elle deviendroit veuve. Il chercha le moien d'empêcher que le Duc de Calabre ne ſuccédât à la Couronne de Naples, & n'en trouvant point d'autre que de le faire conquêter à Charles VIII. il l'envoia ſoliciter de venir en Italie, & de pourſuivre par ſes armes les prétentions de ſes Ancêtres ſur les deux Siciles.

La France fit d'abord dificulté de s'engager, ſur ce qu'elle n'avoit pas aſſez d'amis en Italie; & Sforce aprés s'étre chargé de conduire ſes armées en toute ſûreté juſques ſur le territoire de Florence, fit eſpérer au Conſeil de France, qu'il attireroit Pierre de Medicis dans les interêts du Roi tres-Chrétien. Il n'étoit pas aiſé d'en venir à bout, parce que les Florentins avoient ſigné peu de temps auparavant une ligue avec le Pape, & la même Maiſon d'Arragon. Mais le même Galeas de ſaint Severin, dont j'ai déja parlé, eut ordre d'eſſaier de la rompre. Il s'adreſſa à Pierre de Medicis, qui ne manqua pas de repartir, que quand le Roi de France ſeroit maître de Naples, il lui ſeroit aiſé d'aſſujettir le reſte de l'Italie. Galeas à qui Sforce avoit commandé de s'ouvrir à

Pierre

Pierre de Medicis, le tira à part, & lui découvrit en confidence, que le dessein de son Maître étoit bien que les François vinssent en Italie, mais non pas qu'ils y demeurassent ; & qu'il sauroit bien les renvoier au delà des Alpes, aprés s'être servi d'eux pour humilier le Duc de Calabre. Pierre de Medicis, qui n'étoit pas capable de garder un si grand secret, le révéla à tant de personnes, que Charles VIII. en fut averti, & fit de grandes plaintes à Sforce, qui ne pût se purger, qu'en consentant que les François missent garnison dans toutes les places importantes de leur passage. Mais en recompense, il en conçût une haine irréconciliable contre Pierre de Medicis.

Cependant les François s'avancerent, & dés qu'ils eurent aproché de la Toscane, ils sommérent les Florentins de se déclarer. Pierre de Medicis commit alors une cinquiéme faute, que je ne fais que désigner, parce que l'Histoire en a parlé. Il s'ala mettre entre leurs mains, & n'en sortit qu'aprés leur avoir livré la forteresse de Pise, de Livourne, de Serusanne, & de Pietrascula. Les Florentins en eurent tant d'indignation, qu'un d'entr'eux appellé Verli lui ferma la porte du Conseil, lors qu'il vint pour y prendre sa place. Ce rebut lui persuada que tout étoit perdu pour lui. Il retourna dans sa maison, il monta à cheval, & sans être suivi que de ceux de ses domestiques qui ne purent endurer de le voir partir seul, il sortit de Florence, & prit le chemin de Boulogne. Une retraite si promte & si honteuse acheva de le décréditer auprés de ses amis, aussi-bien que de ses enemis. Les uns & les autres se figurérent, qu'il devoit être encore plus coupable qu'ils ne l'avoient crû, & qu'il faloit bien qu'il eût apréhendé les derniers suplices, puis qu'il s'en étoit fui dans le temps que sa Patrie avoit plus besoin de lui. Sur ce préjugé l'on fit contre lui toutes les procédures dont

dont on avoit acoûtumé d'user contre les criminels, on le contumaça, on le poursuivit, on saisit ses biens, on les mit à l'encan, on vendit à vil prix ce prodigieux amas de meubles, de tableaux, d'antiques, & de manuscrits assemblés en l'espace de soixante & dix ans avec tant de curiosité & tant de peine. Et par un éfet bizarre, jamais la grandeur de la Maison de Medicis ne parut mieux, que durant les quinze jours ou trois semaines qu'elle fut au pillage.

J'ai dit que Pierre de Medicis avoit deux freres, Julien, & Jean, qui étoit Cardinal. Julien se trouva dans la maison, lors que son aîné en partoit, & l'acompagna; mais le Cardinal, qui n'y étoit pas, trouva plus de dificulté à se sauver.. Il s'avisa d'abord de se refugier dans l'Eglise de St. Marc, qui avoit été bâtie & fondée par ses Ancêtres, & de s'y cacher, en atendant que l'orage eût cessé: mais les Religieux plus timides, que reconnoissans, s'excuserent de lui donner retraite. En-suite il s'adressa aux Cordeliers, qui lui firent quiter la pourpre, & le revêtirent d'un de leurs habits, à la faveur duquel il passa sans étre connu par la porte St. Gal, & ala joindre ses freres. Il sembloit que la Maison de Medicis eût été tellement abatuë par une si terrible secousse, qu'il ne lui seroit de long-temps possible de se relever. Cependant elle aloit étre pleinement rétablie peu de jours aprés sa disgrace par l'avanture que je vais décrire, si Pierre de Medicis ne se fût lui-même oposé à son propre bonheur, par un caprice qui rebuta la fortune de telle sorte, qu'elle ne voulut plus depuis le favoriser.

Charles VIII. averti du désordre arrivé dans Florence, s'en aprocha, & y fit son entrée en posture de conquerant. Alphonsine des Ursins, femme de Pierre de Medicis, se jetta aux piés du Roi, tenant entre ses bras un fils dont elle étoit acouchée.

Ses

Ses larmes atendirent les cœurs, & lui firent trouver des amis dans une Cour où elle ne connoissoit personne. Il y avoit à la suite du Roi deux personnes qui partageoient la faveur, l'un en qualité de principal Ministre, & l'autre comme favori. Le Cardinal Brissonet étoit chargé des afaires, & possédoit les bonnes graces de son Maître, sans chercher d'autre apui que son mérite. Et le Comte de Bresse, frere du Duc de Savoie, aiant plus de raport avec l'âge & le tempérament de Charles, étoit de tous ses plaisirs, & cherchoit une conjoncture propre à suplanter le Cardinal. Il savoit que ce vieux Ministre s'étoit declaré contre Pierre de Medicis, & qu'il étoit prévenu de la pensée, que l'autorité du Roi ne subsisteroit à Florence, que durant qu'il y auroit de l'égalité parmi les citoiens; ce qui ne seroit plus, lors que la Maison de Medicis y agiroit en souveraine.

Pour détruire cette suposition, le Comte de Bresse (aprés s'être apuié d'une forte brigue) fit entendre au Roi, que sa Majesté ne pouvant s'arréter à Florence, devoit songer à maintenir cette ville dans son parti; que la voie la plus sûre & la plus commode n'étoit pas d'y laisser le gouvernement populaire, qui venoit de s'y établir, parce qu'il seroit exposé à de continuelles séditions, qui ne pourroient étre calmées que par une puissante garnison, que la France n'étoit pas alors en état d'y laisser; qu'il valoit donc mieux rapeler Pierre de Medicis, & le remettre dans les afaires de si bonne grace, qu'il dût à la France l'entiere obligation de son rétablissement, parce que la reconnoissance, qu'il auroit d'un si grand bienfait se trouvant unie avec l'interêt de se conserver, l'entretiendroit dās une liaison inviolable avec la France.

Ce raisonnement, qui n'étoit ni solide ni spécieux, fut suivi, parce que le Roi ne songeoit pas tant alors à faire les choses sûrement, qu'à les expédier au plûtôt. On expédia un courier à Boulogne,

gne, pour avertir Pierre de Medicis de revenir à Florence; mais le courier ne le trouva point. Il s'étoit formalisé de ce que Bentivoglio en le recevant dans son Palais, l'avoit blâmé d'avoir eu peur de son ombre, & de s'être bani de lui-même du meilleur établissement qu'il y eût dans l'Italie, sans être poussé, & sans avoir mis la main à l'épée, lui qui se piquoit d'être si brave. Cette correction étoit à contre-temps, & d'autant plus rude à suporter, qu'elle étoit mieux fondée; mais il faloit pardonner ce discours irrégulier à un homme emporté & sévére comme Bentivoglio, qui craignoit que les Boulonnois ne s'unissent à l'exemple des Florentins, & ne le contraignissent à son tour, à chercher une retraite, au lieu d'en donner aux autres.

Cependant Pierre de Medicis crût que Bentivoglio avoit ainsi parlé pour le railler, ou lui faire une querelle d'Alemand. Et comme les personnes qui sont en malheur ont plus de défiance qu'à l'ordinaire, il soupçonna qu'on pourroit bien le trahir, puis qu'on se moquoit de lui en sa présence. Il projetta là-dessus de chercher un autre lieu de sûreté, & partit dés le lendemain, sans dire où il aloit; de sorte que le courier ne l'aiant ni trouvé ni pû savoir de ses nouvelles, Charles pressé de sortir de Florence fut obligé de la laisser en l'état qu'il l'avoit trouvée. On sût huit jours aprés, que Pierre de Medicis étoit à Venise, où Virginie Ursin son alié qui avoit de belles troupes, traita avec lui pour le rétablir. Il s'avança courageusement jusqu'à la vûë de Florence; mais l'intelligence qu'il y avoit n'aiant point éclaté dans le temps dont on étoit convenu, il fut contraint de s'en retourner, aprés avoir averti Pierre de Medicis, de prendre une autre fois mieux ses mesures. Cette premiere tentative rebuta long-temps ceux qui en pouvoient former d'autres, & donna tout le loisir qu'il faloit aux énemis de la Maison de Medicis, pour mettre d'invin-

vincibles obstacles à son rétablissement. Mais comme on se trompe presque toujours dans le choix des hommes, quand on le fait à la hâte; il arriva que Bernard Neri, que les Florentins élurent pour Gonfalonier, étoit le plus ardent & le mieux intentionné des amis secrets des Medicis. Sa Magistrature fut pourtant continuée durant trois ans; mais elle s'écoula presque toute, sans qu'il trouvât ocasion de leur rendre ofice, parce qu'il en fut toujours empêché par Savonarolle.

Ce Religieux de S. Dominique étoit fort savant, & le plus savant homme qu'il y eût dans l'Italie depuis le siécle des premiers Césars. Il vivoit dans une grande austérité, & reprenoit les vices dans toute sorte de personnes avec une hardiesse, que quelques-uns apeloient témérité. Il avoit prédit tant de choses extraordinaires arrivées dans toutes les circonstances qu'il avoit marquées, qu'il passoit pour un grand Prophete: & les Florentins étoient si fortement persuadés de sa sainteté, qu'ils l'avoient même canonisé pendant sa vie. Ses talens vrais, & suposés le faisoient agir dans Florence avec plus d'autorité que s'il en eût été Souverain, puis que non seulement on déferoit à ses avis dans les assemblées publiques, mais de plus il étoit arbitre des afaires domestiques, & vuidoit les querelles qui survenoient entre les maris & les femmes, sans qu'il y eût jamais d'inexecution, ou de plainte contre ce qu'il avoit ordonné. Il étoit prévenu de cette pensée, que les Florentins étoient plus capables du gouvernemēt populaire, que d'aucun autre; & c'étoit pour cela qu'il avoit tâché de ruïner les desseins des Medicis, parce qu'il les voioit apliqués à faire donner aux principaux & plus riches citoiens les premieres charges de l'Etat, afin que le peuple fût desacoutumé de les exercer, & les en laissât jouïr avec plus de facilité, lors qu'ils viendroient à les usurper.

Savonarolle s'étoit fondé sur les mêmes princi-

pes,

pes, en apelant les ouvriers les plus vils aux fonctions les plus honorables, & même en voulant qu'ils les exerçassent avec des Gentilshommes ; je veux dire, qu'il avoit prétendu par là ôter l'ancienne antipatie qui régnoit entre la Noblesse & le peuple. Mais il en étoit arrivé deux notables inconveniens; l'un, que les Gentilshommes les plus capables d'exercer les Magistratures s'en étoient déportés, aussi-tôt qu'ils avoient entendu nommer les Colégues qu'on leur vouloit donner ; l'autre, qu'on voioit tous les jours des savetiers (par exemple) se mettre à leur boutique, aprés avoir dépoüillé la robe, qui marquoit leur Magistrature. Ce qui parut d'abord si ridicule, & fit dans la suite du temps un si grand dépit à l'ancienne Noblesse, que Neri la trouva presque toute disposée à se soûtenir.

Les premiers qui s'ouvrirent à lui furent, Jaques Ridolphi, Laurent Tournaburni, & Jean Bucci. D'autres s'y déclarérent, à mesure que les ocasions s'en présentérent; mais il n'y avoit point encore de jour à rien entreprendre contre Savonarolle, tant que le peuple seroit pour lui : & voici l'accident qu'on estima lui en devoir ôter l'afection. La principale politique des Medicis avoit toujours été, que les Florentins ne manquassent jamais ni de pain ni de divertissemens : & comme ils n'avoient point d'Egypte ni de Sicile pour faire largesse de grains à l'imitation d'Auguste; ils s'étoient retranchés à faire que les blés ne coûtassent pas plus cher une année que l'autre. Pour cela ils avoient eu soin de les renfermer dans les gréniers, d'où on les tiroit en temps & lieu, lors qu'il y avoit eu plusieurs années steriles de suite. Ils prenoient dans l'Epargne publique, ou dans leurs cofres, ce que le blé coûtoit de plus; & quand la famine étoit générale en Italie, & par toute l'Europe, ils chargeoient leurs facteurs d'Asie & d'Afrique d'acheter des grains au Caire, & sur les côtes de la Barbarie, de les mettre sur des vaisseaux, & de les faire conduire sûrement en Toscane, Com-

Comme Savonarolle n'étoit pas en état d'en faire de même, il en ressentit le contre-coup à la premiere disette qui survint. Il ne lui servit de rien de l'avoir prophetisée, au contraire les Florentins trouvérent d'autant plus mauvais qu'il n'y eût point aporté de remede. Plusieurs du menu peuple ne parurent plus si zelés pour lui, & d'autres s'emportérent jusqu'à lui reprocher, qu'il feroit mieux de demeurer dans son Cloître, que de se méler d'un métier qu'il n'entendoit pas. Neri voiant la disposition qu'il atendoit, forma un parti, qui sembloit assez fort pour rétablir la Maison de Medicis. Il en avertit Pierre, & l'exhorta de venir avec le plus de troupes qu'il pourroit assembler, sans faire beaucoup d'éclat.

Pierre de Medicis, qui n'avoit point de crédit parmi les gens de guerre, s'adressa à Berthelemi de Lalviane, qui venoit d'étre reconnu pour chef de la famille des Ursins, sur l'avis que Virginie avoit été empoisonné dans le château de Lœuf à Naples. Lalviane, qui passoit pour l'avanturier le plus actif, & le plus déterminé de son siécle; écouta la proposition qu'on lui faisoit, & se mit en devoir de l'exécuter. Le jour fut arrêté, & l'heure de minuit choisie comme la plus commode. Les conjurés se concertérent avec Pierre de Medicis, & le secret fut gardé de part & d'autre. Les soldats de Lalviane firent une diligence incroiable, & se trouvérent au rendez-vous, qui n'étoit éloigné de Florence que de quatre lieuës, avec Pierre de Medicis, qui se mit à leur tête. Mais du moment qu'ils commencérent à filer en bon ordre, il tomba une si grosse pluie, qu'au lieu de six heures qu'ils avoient fait leur conte de mettre en leur marche, ils en emploiérent douze; de sorte que le jour étoit déja grand lors qu'ils parurent. Ils n'eussent pourtant pas laissé de surprendre Florence, parce qu'on n'y avoit rien pressenti de leur dessein, & que les conjurés ne manquérent pas de tenir la porte ouverte, dont

ils

ils étoient convenus. Mais le hazard tout ſeul déconcerta leur prévoiance. Paul Vitelli, qui commandoit l'armée des Florentins devant Piſe, avoit eu beſoin de quelque ordre ; & comme c'étoit pour une afaire d'importance, il avoit crû que ſa préſence ſeroit néceſſaire pour le faire donner. Ils s'étoit mis en chemin ; & le mauvais temps l'aiant retardé, il étoit arrivé précisément à la porte, par où Lalviane & Pierre de Medicis aloient entrer, lors qu'il entendit derriere un Gros de cavalerie qui s'avançoit à toute bride. Il ne perdit ni la préſence d'eſprit, ni le jugement; & comme il ſavoit ce que ce pouvoit être, il leva lui-même le pont, ferma la porte, & donna l'alarme. Les bourgeois acoururent, Savonarolle y parut des premiers, on pointa le canon contre le Gros de Lalviane, qui jugeant à la contenance des Florentins, qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer de la faction qui l'avoit apelé, diſpoſa Pierre de Medicis à faire une retraite, en ſe tenant tous deux à la queüe de leurs gens.

On chercha durant deux mois inutilement les auteurs de la conjuration ; & l'on ne les eût point découvert, ſans un certain Autelli, dont l'éfronterie fut aſſez grande, pour donner aux Magiſtrats un domeſtique de Neri, ſans avoir d'autre indice, ſinon qu'il l'avoit vû armé le jour que Pierre de Medicis ſe préſenta pour entrer. Le domeſtique fût arrêté, on lui montra les inſtrumens de la queſtion, il dit tout ce qu'il ſavoit, & les principaux complices furent arrêtés. On inſtruit leur procés ; & Savonarolle s'aviſa trop tard, qu'il y avoit du danger à punir ſi grand nombre d'illuſtres criminels. François Valori avoit le plus de part au jugement, & le pourſuivit avec plus de chaleur que les autres. Il étoit le meilleur ami de Savonarolle, il le ſecondoit dans toutes les entrepriſes hardies, il avoit contribué à le mettre en réputation de ſainteté ; mais en recompenſe,

pense, il le ruina pour n'avoir pas voulu sacrifier au bien public un petit interêt de vangeance. Voici les circonstances que j'ai pû trouver sur une afaire si délicate. Je laisse les autres, parce que de tant d'Auteurs qui parlent de la catastrophe de Savonarolle, il n'y en a pas un seul qui ne soit prévenu de passion pour ou contre lui.

Valori étoit énemi mortel de Neri, & le vouloit perdre en toute maniere. La conjoncture pour en venir à bout ne pouvoit être plus favorable. Neri étoit convaincu de la conspiration ; mais il n'y avoit pas d'aparence de le punir seul, puis qu'il ne paroissoit pas plus coupable que ses complices. Il faloit donc les condamner tous au même suplice, ou leur pardonner ; & Savonarolle (contre la coûtume) étoit d'avis qu'on leur fît grace. Il en conjuroit Valori ; il lui en remontroit la conséquence ; il lui représentoit, que tous les autres criminels étoient ou ses aliés, ou ses amis. Mais cette ame sanguinaire, pour se donner le plaisir du suplice de Neri, n'eut égard ni à la raison ni à l'amitié. L'arrêt de mort fut prononcé, & l'on ne vit jamais plus de gens considérables exécutés en un jour dans un petit Etat.

Le peuple s'en réjouït d'abord, & s'atendrit sur la fin, comme c'est la coûtume. Tant de suplices rédoublés lui firent horreur, il en acusa Savonarolle. Et la Noblesse, qui ne croioit pas être assez puissante d'elle-même pour perdre ce Religieux, sans hazarder le gouvernement, engagea la Cour de Rome par ses interêts à la seconder. Savonarolle avoit prêché contre les vices du Pape Alexandre VI. avec la même liberté dont il usoit en reprenant ceux des personnes particulieres. Il avoit ajoûté dans la chaleur du discours, qu'il ne craignoit pas d'être excommunié pour parler de la sorte ; & c'étoit assez pour donner à ses énemis le prétexte qu'ils atendoient depuis si long-temps, pour se saisir de lui, comme ne croiant pas que

le

le Chef de l'Eglise pût retrancher un simple Moine de la communion de l'Eglise. Ils se concertérent avec le Pape, qui leur envoia des troupes; le Monastére de Savonarolle fut forcé, aprés une merveilleuse résistance de ses amis, qui étoient acourus au bruit. Il fut trouvé dans sa chambre aux piés d'un Crucifix; on le mit en prison; on passa sept jours entiers à instruire son procés, pendant lesquels il fit un Commentaire sur les Pseaumes de pénitence, que les plus endurcis ne sauroient lire sans quelque sentiment de dévotion. Enfin il fut condamné au feu, qu'il soufrit avec une constance aparemment Chrêtienne. Valori, qui l'avoit perdu pour se venger, ne fut ni assez adroit ni assez diligent pour se sauver. Ceux qui aloient pour investir sa maison, le rencontrerent comme il en sortoit; ils l'assassinérent, montérent à l'apartement de sa femme, la traitérent de même, & pillérent le logis.

Les Florentins n'en furent pas mieux disposés à l'égard des Medicis; au contraire, l'aversion des amis de Savonarolle, qui les acusoient de son dernier suplice, les obligea à redoubler les gardes, & fit naître de nouveaux obstacles à son retour. Julien de Medicis s'étoit refugié à Milan, où il avoit aquis l'amitié de Louïs Sforce, & l'avoit engagé dans les interêts de sa Maison. L'armée que Sforce avoit sur pié commençoit d'agir en Toscane pour ce dessein avec beaucoup de vigueur & de succés, quand les Venitiens s'expliquerent un peu trop tôt du traité qu'ils ménageoient avec les habitans de Pise pour recevoir l'hommage, à condition de faire lever le siége de leur ville, que les Florentins avoient formé depuis deux ans.

Sforce n'en eut pas plutôt la nouvelle, qu'il en conçût de la jalousie: & l'agrandissement des Venitiens, qu'il regardoit comme ses plus formidables adversaires, lui fit changer de conduite à l'égard des Medicis. Il envoia un de ses Emissaires

aux Florentins pour les réünir avec eux ; & ses troupes, qui ravageoient la Toscane, eurent ordre de joindre celles de Vitelli, & de presser le siége de Pise. Elles aidérent ce Général à ruïner l'armée de Venise, qui s'étoit engagée mal à propos dans l'Appennin, & furent la principale cause de l'acommodement, que Hercules Duc de Ferrare négocia depuis & conclut entre les deux Républiques, à condition que celle de Venise abandonneroit la ville & le territoire de Pise à la discretion de celle de Florence.

Le contre-coup de cét acord, qui portoit sur la Maison de Medicis, (parce qu'il redoubloit les forces de ses énemis) la fit desespérer d'étre rétablie. L'aîné des trois freres, aprés avoir épuisé dans les tentatives précédentes les éfets que son pere lui avoit laissés hors de Florence, ala servir en qualité de volontaire dans les troupes du Roi Loüis XII, qui méditoit la conquête du Milanois. Son puîné Julien, dont l'hûmeur étoit plus tranquile, se retira chez les Petrucci, qui avoient alors la principale autorité dans Sienne, où il s'amusa à faire l'amour. Et le cadet, qui se faisoit nommer le Cardinal de Medicis, (quoi que ce fût encore la mode d'apeler les Cardinaux du nom de leurs bénéfices) se mit à voiager par l'Europe avec Jules son cousin, qui ne passoit encore ni pour bâtard, ni pour légitime, & un train de douze personnes. Il se déguisa en simple Cavalier pour éviter la dépense, & voulut qu'on ne remarquât aucune diference entre lui, & les siens. Ils étoient tous montés & vétus de même ; ils avoient pris des noms de guerre, & les matins on tiroit au sort celui qui devoit étre reconnu ce jour-là pour Chef de la troupe, & donner les ordres. Cette conduite, qu'ils observoient par précaution, leur fit naître tant de sujets de rire, que le Cardinal avoüa depuis parmi toutes les délices de la Papauté, de ne s'étre jamais mieux diverti. Ce n'est pas qu'il ne leur arrivât de

temps

temps en temps de nouvelles traverses : car ils furent reconnus dans la ville d'Ulme en Allemagne, d'où le Magiſtrat les envoia ſous ſûre garde à l'Empereur Maximilien I. Mais le Cardinal de Medicis s'étant expliqué de ſa maniere de voiager avec ce Prince, qui conſervoit encore du reſpect pour la mémoire de Laurent, il en fut reçû magnifiquement, & tira des lettres de recommandation pour Philippes Archiduc des Païs-bas, afin de voir plus commodément les dix-ſept Provinces.

Au ſortir de la Flandre il avoit deſſein de s'embarquer à Calais pour l'Angleterre; mais la mer étoit ſi agitée, que ceux de ſa ſuite le diſpoſerent à voir la Normandie, en atendant que le calme revînt. Comme il étoit au Havre de Grace, en atendant un vaiſſeau de trajet, un François qui avoit porté les armes en Italie le reconnut, & l'ala découvrir au Gouverneur de la place, qui l'arrêta avec toute ſa ſuite, & leur donna des gardes. Le Cardinal de Medicis eut beau ſe déclarer, & demander à joüir des priviléges de ſa dignité, il falut demeurer dans le Havre, juſqu'à ce que le Roi, qui étoit pour lors à Milan, eût agreé qu'on l'en fît ſortir. Pierre de Medicis ſe trouva heureuſement auprés de ſa Majeſté, & ſervit de garand, que ſon frere s'étoit déguiſé ſans autre deſſein que de ménager ſa bourſe.

Ainſi le Général de Normandie eut ordre d'écrire au Gouverneur du Havre, de relâcher le Cardinal de Medicis, qui changea de deſſein, ne voulut plus aler en Angleterre, & aima mieux traverſer la France pour s'embarquer à Toulon, & faire voile en Italie. Il vit tout ce qu'il y avoit de particulier ſur le chemin, & la tempête l'aiant ſurpris dans la riviere de Génes, le contraignit d'aborder à Savonne.

Il y trouva le Cardinal de St. Pierre aux liens, qui s'en étoit fait un azile contre le Pape Alexandre VI. ſon irréconciliable énemi. S. Pierre aux liens y traita ſon confrere avec toute la politeſſe

qui lui étoit naturelle, & voulut même que Jules de Medicis, qui commençoit à porter la Croix de Rhodes, fit à table le troisiéme. Ils y parlerent de leurs afaires avec plus de liberté, & se tinrent moins sur leurs gardes, que s'ils eussent sû qu'ils devoient étre tous trois Papes ; tant il y avoit peu d'aparence au changement qui survint dans leur fortune.

Le Cardinal de Medicis retourna à Rome, sous prétexte de se rendre auprés du Pape durant le Jubilé de l'année 1500, qui aloit commencer ; mais en éfet, parce qu'il avoit apris que le Duc de Valentinois, fils du Pape, avoit des desseins qui ne pouvoient réüssir que par le rétablissement des Medicis. Et de fait, ce Duc, aprés avoir oprimé par une infinité de crimes inouïs tout ce qu'il y avoit de petits Souverains en Umbrie, & dans la Romagne, aspiroit à dompter les Républiques de la Toscane. Et comme il n'étoit pas assez puissant pour entreprendre de les forcer toutes à la fois ; il prétendoit s'alier avec celle de Florence, afin qu'elle l'aidât à vaincre celle de Sienne. Cependant il n'y avoit aucune aparence de l'y porter par la voie des ofices, parce que les Florentins étoient trop subtiles, pour ne pénétrer pas à quelle fin on les vouloit engager contre les Siennois. Il faloit donc les y disposer par la crainte.

Voilà ce qui fut cause que le Duc de Valentinois reçût les Medicis dans son armée avec toutes les civilités imaginables, & promit de les rétablir. Il s'aprocha de Florence avec des troupes si lestes, qu'on ne doutoit point qu'il ne la reduisît à d'étranges extrémités; quand Pierre de Soderini, qui avoit succédé à Neri à la charge de Gonfalonier, s'avisa d'un expédient qui sauva sa Patrie. Il ala trouver l'Ambassadeur de France à Rome, & lui remontra si éficacement l'interét qu'avoit le Roi tres-Chrêtien à maintenir le Gouvernement populaire à Florence, afin de conserver une ligne de

com-

communication entre le Roiaume de Naples, que sa Majesté vouloit conquerir, & le Duché de Milan qu'elle tenoit déja; que l'Ambassadeur de France pressa le Pape de faire retirer son fils dans l'Etat Eclésiastique.

Le Pape, qui n'osoit alors refuser les François, parce qu'ils étoient trop puissans en Italie, écrivit au Duc de Valentinois de décamper de dessus le territoire de Florence. Le Duc de Valentinois obéït, parce qu'il vit que les François l'y contraindroient, s'il ne le faisoit de bonne grace. Mais comme il étoit fin plus que personne de son siécle, il mit la lettre en piéces sans achever de la lire. Il pesta contre son pere, & déclara qu'il ne decamperoit point. Soderini entendoit à demi mot, & comprit que toutes les grimaces du Duc de Valentinois ne tendoient qu'à se faire donner de l'argent, qu'il n'osoit demander, de peur d'ofenser la France, qui l'auroit obligé de restituer. Pour éluder sa prétention, il n'y avoit qu'à faire semblant de n'en rien connoître: mais comme le séjour de ses troupes aportoit plus de dommage en vint-quatre heures, que ne montoit la somme dont on croioit qu'il seroit content, Soderini ne fit point de dificulté de l'ofrir, ni le Duc de Valentinois de l'accepter, & de déloger.

L'année suivante 1501. les Medicis firent leur quatriéme tentative sur ce prétexte, que les Florentins avoient fait trancher la tête à leur Général Vitelli, parce que l'aiant mis en prison sur un soupçon, qui se trouva mal fondé, ils crurent qu'il faloit lui ôter la vie, pour l'empêcher de s'en venger. Son frere Vitellos s'étoit mis en devoir de punir une si noire ingratitude, & les soldats acoururent de tous côtés pour le seconder. Il avoit mis une armée sur pié, qui ne faisoit pas moins de fraieur aux Florentins, qu'en avoit fait celle du Duc de Valentinois l'année précédente. Et de fait, Soderini ne l'eût pas plutôt reconnuë,

 qu'il

qu'il fit un voiage en France, par où seulement la tempête pouvoit étre conjurée. Il obtint une dépêche au Gouverneur de Milan, à qui Louïs XII. commanda d'obliger Vitellos à desarmer sur le champ, ou de marcher contre lui avec toutes ses forces. Vitellos, qui n'avoit point de troupes réglées, ne voulut point atendre le choc, & réjouït si-bien les Florentins par sa retraite, qu'ils créérent Soderini Dictateur perpetuel.

Le dépit qu'en eut la Maison de Medicis étoit d'autant plus raisonnable, que Soderini possédoit toutes les qualités capables de l'empêcher de retourner dans sa Patrie, tant que dureroit sa Magistrature. Il étoit sage, liberal, doux, & prévoiant. Il ne commetoit jamais d'injustice ; & quoi qu'il fût obligé de favoriser le peuple, à qui il étoit redevable de sa dignité, il évitoit avec tant de soin de mécontenter la Noblesse, qu'aucun Gentilhomme n'eut sujet de se plaindre de lui durant son administration. Il s'entretenoit avec la Cour de Rome par le moien de son frere le Cardinal. Mais comme il mettoit sa principale confiance en la protection des François, il vivoit en si bonne intelligence avec le Cardinal d'Amboise, premier Ministre du Roi tres-Chrêtien, qu'il faloit de nécessité qu'il arrivât une revolte générale dans le Milanois, avant que la République de Florence pût changer de face. Cependant non seulement le Duché de Milan étoit alors à couvert, mais de plus la France avoit la plus puissante armée en Italie qu'on y eût vû depuis plusieurs siécles, pour prendre le Roiaume de Naples sur les Espagnols.

Mais ce qui acheva de desespérer les Medicis, fut le malheur qui survint aux Ursins à leur ocasion. Cette famille guerriere s'étoit mise à servir dans les troupes du Duc de Valentinois, depuis qu'elle avoit manqué à rétablir celle des Medicis, qui lui étoit doublement aliée. Et comme le mauvais succés n'avoit rien diminüé de leur amitié, les Ur-

Urſins aiant découvert que le Général traitoit avec les Florentins pour leur livrer Pierre, Julien & le Cardinal de Medicis, qu'il avoit alors en ſa poſſeſſion & puiſſance, parce qu'ils l'étoient venu trouver tous trois ſur ſa parole, ils leur en donnerent avis par un billet, qui les obligea de ſe retirer ſans prendre congé. Le Duc de Valentinois, qui dépenſoit beaucoup en eſpions, fut enfin averti de la cauſe qui l'avoit empêché de profiter de cent mille écus, que l'on comptoit déja à Florence pour lui donner. Et comme il avoit réſolu, du conſentement & de la connivence de ſon pere, d'exterminer les plus illuſtres Maiſons de Rome, il ſe hâta d'inviter celle des Urſins au feſtin de Senegaglia, où elle fut ſi mal conſeillée, que de s'y trouver preſque toute, pour y périr par une perfidie qui n'eſt ignorée de perſonne.

Leur mort acheva de ſaper toutes les eſpérances qui reſtoient lors à Pierre de Medicis pour ſon rétabliſſement, & depuis il agit en homme ſans reſſource. Il prit parti dans l'armée Françoiſe, peu de temps avant qu'elle ſe diſſipât au paſſage de Garillan; il en regarda la déroute comme une ſuite des malheurs qui l'acompagnoient par tout, il y voulut finir ſa vie, & ce ne fut que par la violence que lui firent quelques amis qui ne l'avoient pas abandonné, qu'il entra avec eux dans un vaiſſeau chargé d'artillerie, où il fit naufrage à l'embouchure de la riviere, & ſe nöïa. Son frere le Cardinal en reçût la nouvelle à Rome, où il étoit alé ſe conjouïr avec le Cardinal de St. Pierre aux liens ſur ſon avenement à la Papauté. Il en avoit été reçû avec plus de froideur qu'il ne s'étoit imaginé; aprés les proteſtations d'amitié qu'ils s'étoient faites à Savonne. Mais l'impoſſibilité de faire autre choſe l'obligea de s'atacher à ſa Sainteté, & de lui faire la cour,

Il y avoit pourtant si peu de raport entre leurs humeurs, que le Cardinal de Medicis ne fut pas longtemps sans reconnoître, que le Pape n'auroit jamais de tendresse pour lui, quelques devoirs qu'il lui rendît, parce que le Pape n'avoit d'inclination que pour les vertus militaires, & n'estimoit les hommes qu'à mesure qu'il les reconnoissoit enclins à la guerre. Cependant le Cardinal de Medicis n'avoit de talens que pour la Cour & pour l'intrigue ; à quoi le Pape n'aimoit pas qu'on s'apliquât.

Ce fut là le motif qui porta le Cardinal de Medicis à chercher des voies indirectes pour s'avancer. Celle qui lui réüssit vint de l'assiduité qu'il eut auprés du Cardinal Neveu, qui s'apeloit Galeot, & étoit à peu prés de son âge. Il avoit observé, que ce jeune Cardinal n'avoit de passion que pour le luxe, & n'étoit charmé que de ce qui brilloit à ses yeux. Il sentoit dans son cœur une disposition semblable; & quoi qu'il n'eut pas le moien de la satisfaire dans toute son étendüe, il ne laissa pas de vouloir imiter autant qu'il lui fut possible ce Cardinal Neveu, & résolut en même temps de supléer par la propreté & la politesse à ce qui lui manquoit du côté de l'abondance.

Il trouva des gens qui lui prétérent dequoi rendre son train plus leste; & l'équipage de chasse qu'il entretint avoit je ne sai quoi de si particulier & de si galant, qu'à la reserve de deux ou trois vieux Cardinaux qui s'en scandalisérent, il n'y eut personne à Rome qui ne l'en estimât davantage. On faisoit meilleure chere chez lui qu'en aucun autre lieu de la ville: car encore qu'on ne servît pas sur sa table la prodigieuse quantité de mêts que les Princes & les Cardinaux aimoiēt à voir sur la leur, les délicats trouvoient que les ragoûts étoient plus exquis sur la table de Medicis ; tant l'humeur enjoüée du Patron savoit adroitement supléer à la superfluité. Mais ce qui atiroit le plus

de

de gens, c'étoit Bibiana son Camerier, qui n'avoit jamais eu de semblable pour entretenir une compagnie. Il étoit assez bien-fait de sa personne, & ne tenoit rien du vilage, où il étoit né, que le nom qu'il portoit.

Son esprit étoit si fertile en inventions, sur quelques matieres qu'il s'apliquât, que ceux qui le connoissoient particuliérement, avoüoient qu'il étoit un fond de joie inépuisable. Il recevoit le monde agréablement; il avoit toûjours cent contes nouveaux pour faire rire, sans rien dire d'impie, de bas, ou d'impudique. Il lui prenoit quelque-fois envie au milieu du repas, d'aprêter des sausses, dont aucun cuisinier ne s'étoit jamais avisé. Il y mettoit la main, & réüssissoit toujours au gré des conviés, soit qu'il fût maître en l'art de flater les goûts, soit que ceux qui en jugeoient aidassent à se tromper eux-mêmes. Enfin il fournissoit toujours aprés le repas d'ingénieuses manieres de se réjouïr durant l'aprés-dînée.

Ce n'étoit pas pourtant en tout cela que consistoit le plus bel esprit de Bibiana, ni le service le plus important qu'il rendoit à son Maître. Il avoit le secret d'engager des personnes à lui préter de l'argent sans leur donner de sûreté pour le remboursement, ni leur fournir d'hipotéque, que l'horoscope qu'il avoit fait faire du Cardinal de Medicis, qui prometoit à ce Prélat de grandes richesses, & soutenoit qu'il ne devroit rien en mourant; ce qui fut vrai. Mais il y avoit alors si peu d'aparence à cela, qu'on ne pouvoit assez admirer sa hardiesse, & la crédulité de ses créanciers.

Les doctes frequentoient chez le Cardinal de Medicis pour un autre motif: car encore que la bibliotéque de sa Maison eût été pillée, il n'avoit pourtant perdu que les manuscrits que le Roi d'Angleterre avoit fait acheter des soldats François. Les autres, dont le menu peuple, & les soldats Suisses s'étoient emparés, avoient été rachétés

tés à vil prix par des personnes afectionnées à la Maison de Medicis, & renvoiés au Cardinal par la connivence de Soderin, qui étoit ravi qu'il tirât de Florence tout ce qui lui apartenoit, afin qu'il ne lui restât plus de prétexte pour y retourner. Le Cardinal, aprés avoir mis ses manuscrits en lieu commode, fit inviter les gens de lettres d'y venir étudier. On les y recevoit civilement; il s'y trouva des personnes capables de résoudre leurs dificultés, il y avoit des conférences toutes les semaines; où le Cardinal assistoit souvent, & parloit à son tour avec une grace qui charmoit ses auditeurs.

Mais comme sa passion dominante étoit la Musique, & qu'il réüssissoit admirablement bien à chanter & à composer, il avoit chez lui des concerts, où les plus habiles tâchoient d'aquerir de la réputation, ou de l'augmenter. Ainsi sa maison étant devenuë le plus curieux reduit de Rome, le Cardinal Neveu, qui ne trouvoit que là ce qu'il cherchoit, y vint plusieurs fois, & rencontrant l'humeur du Patron conforme à la sienne, s'unit avec lui d'une étroite amitié. Il disoit à son oncle, que l estime qu'il faisoit du Cardinal de Medicis avoit commencé par le discours qu'il lui avoit ouï faire, pour montrer qu'un honnête homme ne manquoit jamais de rien, pourvû qu'il ne manquât pas le premier à soi-même. Et la liaison de ces deux Cardinaux devint si forte, que le neveu du Pape s'engagea à procurer en toute maniere l'élection du Cardinal de Medicis, quand le St. Siége seroit vacant. Mais il ne savoit pas qu'il mourroit avant son oncle, & qu'il ne seroit pas en état d'exécuter sa promesse. La fiévre chaude, qui l'emporta à la fleur de son âge trois ans aprés, afligea si sensiblement le Cardinal de Medicis, qu'il ne s'en seroit jamais consolé, sans un avantage qu'il en tira contre son atente.

Le Pape, qui avoit aimé extraordinairement son

ſon neveu, ſe mit à tenir cheres les choſes qui lui en pouvoient rendre le ſouvenir plus doux, & ſe rendit plus familier avec le Cardinal de Medicis. Il voulut qu'il lui racontât ce qu'ils avoient fait enſemble de plus galant,& ſoufrit inſenſiblement qu'il fît quelques digreſſions ſur le rétabliſſement de ſa Maiſon : il lui dit même un jour, qu'il y pouvoit travailler ſans être déſavoüé, pourvû qu'il ne mît en compromis ni ſa pourpre, ni l'autorité du St. Siége. Et le Cardinal, qui n'eſpéroit alors rien obtenir davantage, forma dans Florence un nouveau parti à l'aide de ſa ſœnr puînée. Elle s'apeloit Lucrece ; & la nature lui avoit donné ſi peu de beauté, qu'elle avoit été contrainte d'épouſer Jaques Salvieti, qui n'étoit ni le Chef ni le plus riche de ſa famille : mais en recompenſe elle avoit tant d'eſprit, qu'elle s'inſinuoit dans celui de toutes les perſonnes qui la connoiſſoient. Elle étoit extraordinairement féconde, & la multitude de ſes enfans lui faiſoit craindre de manquer un jour de ce qui ſeroit néceſſaire à leur ſubſiſtance. Le moien d'y pourvoir étoit de contribuer (autant qu'il lui ſeroit poſſible) au rétabliſſement de ſes freres ; mais elle y rencontroit de tres-grands obſtacles : car ſon mari avoit été des meilleurs amis de Savonarolle, & avoit encore l'eſprit prévenu de ſes maximes. Cependant,comme il n'eſt preſque rien que les femmes n'obtiennent de ceux qui les aiment, quand elles s'obſtinent à les importuner, Lucrece de Medicis contraignit enfin Salvieti d'agir contre ſes propres interêts & ſentimens,& de ſoliciter en ſecret le rapel d'une famille, qu'il prévoioit devoir un jour ôter la liberté à ſa Patrie.

Il s'y conduiſit neanmoins avec tant d'adreſſe, qu'il ne donna point de priſe ſur lui : car au lieu que ceux qui l'avoient précédé dans ce deſſein l'avoient déclaré ouvertement, il tint ſon jeu caché, & ne fit ſa brigue que pour décréditer Soderini,

& pour s'opoſer à tout ce qu'il auroit envie de faire réſoudre. Il trouva la plûpart des Nobles dans la diſpoſition qu'il ſouhaitoit, & jetta dans trois mois le Dictateur dans un embaras, dont tout autre que lui auroit deſeſpéré de ſortir. Il ne propoſoit aucune perſonne qui fût au gré de cette faction critique. Quelque ſufiſance qu'on eût, on étoit toujours rebuté, quand on étoit propoſé par Soderini; & s'il y avoit bientôt quelqu'un de reçû, ce n'étoit que celui de qui l'on eſpéroit avoir bientôt ſujet de faire des plaintes, afin de rejetter ſur le gouvernement les fautes qu'il commettoit. Les meilleures actions du Dictateur étoient mal interpretées, & l'on exageroit les moindres au delà de la vrai-ſemblance. On alteroit les bonnes nouvelles, & l'on ajoûtoit aux mauvaiſes, afin qu'elles euſſent de plus dangereux éfets : mais tout cela n'étoit que de l'écume de la mer contre un rocher.

Soderini n'opoſoit que la patience à tant de contradictions: mais cette patience étant toujours égale, caſſoit & ſurmontoit enfin tout ce qui la choquoit. Il uſoit de cette adreſſe, dont ce ſeroit un crime de dérober la connoiſſance au lecteur. Il avoit toujours de nouveaux hommes à préſenter à la place de ceux à qui Salvieti & ſa caballe donnoient l'excluſion, & le mérite de ces hommes étoit ſi connu, que la malignité auroit trop paru à les rejetter. Dés qu'ils étoient dans l'emploi, ils prenoient un ſoin tout particulier de ne commettre point de fautes, parce qu'ils ſe voioient éclairés de trop prés ; & quand il leur en échapoit, ils aimoient mieux s'en acuſer en public, que de donner lieu à leurs adverſaires de les agrandir.

Soderini les protégeoit de ſa part avec une ingénieuſe fermeté ; il leur rendoit toûjours de pertinentes raiſons de ſa conduite ; il entretenoit aſſez d'Emiſſaires croiables parmi le peuple, pour l'informer de la vérité des nouvelles à meſure qu'elles ſe débitoient ; & poſant pour principe, que

rien

rien ne pouvoit alterer le gouvernement de Florence, tant que les François seroient puissans en Italie, il se maintenoit avec eux, & laissoit les afaires vulgaires prendre leur train ordinaire. Et de-fait, encore que le Cardinal de Medicis fût toujours à lerte, & que le nombre de ses amis augmentât à Florence de jour en jour, il falut atendre qu'une machine plus forte que la sienne ébranlât le fondement de la grandeur de Soderini.

Ce fut le Pape Jules II. qui aiant bani de son cœur l'inclination qu'il avoit eüë durant plus de trente ans pour la France, devint son plus grand énemi, & ne se proposa rien moins que de reprendre sur elle tout ce qu'elle tenoit au delà des Alpes. Pour exécuter un si magnifique projet, il n'y avoit point un Ministre plus propre que le Cardinal de Medicis, parce qu'il y avoit le plus d'interêt, & le Pape jetta les yeux sur lui pour en être le principal instrument, en le créant Légat de Boulogne. Le Cardinal de Medicis accepta cette commission plûtôt pour se liberer de l'importunité de ses créanciers, qui commençoient à le persecuter, que par aucune espérance qu'il eut du succés. Il rendit peu de jours aprés son arrivée à Boulogne un service important à l'Etat Ecléśiastique, en découvrant un parti qui se formoit pour remettre les Bentivogles en possession de cette agréable ville. En-suite il se mit à observer Soderini, qui voiant la France broüillée avec l'Eglise, fit déclarer les Florentins en faveur du Roi tres-Chrêtien, quoi qu'il prévît assez les afaires extraordinaires qu'il s'aloit atirer.

Les François, qui n'avoient point trouvé de Pape assez hardi pour les choquer directement depuis Boniface VIII. qui y avoit si mal réüssi, témoignérent d'abord une irrésolution qui redoubla le courage de leurs énemis, puis s'apercevant qu'ils avoient manqué, se porterent tout d'un coup dans l'autre extrémité, qui consistoit à ne garder plus de mesures avec le Pape. Ils l'acuserent d'être mon-

té sur le trône de St. Pierre par deux voies irrégulieres, qui étoient celles de la simonie, & de la fourberie. Pour justifier la simonie, ils marquérent les bénefices & les légations promises dans le Conclave, & données aprés l'élection aux Cardinaux qui étoient chefs de faction, & spécifiérent les sommes d'argent que d'autres Cardinaux avoient touchées pour prix de leurs sufrages.

Pour démontrer la fourberie, on remontra au même Pape que les Cardinaux Espagnols s'étant engagés par serment à ne donner leurs voix qu'à celui qui leur seroit proposé par le Duc de Valentinois; le Cardinal de St. Pierre aux liens, qui étoit énemi juré de ce Duc, lui fit persuader par des personnes apostées, qu'il étoit son pere; qu'il avoit entretenu sa mere dans le temps qu'elle sembloit ne s'abandonner qu'au Cardinal Borgia, qui fut depuis Alexandre VI.; que la jalousie que le même Borgia en avoit conçuë, avoit été la seule cause de la persécution qu'il lui avoit faite durant plus de dix ans; mais que maintenant qu'il s'agissoit de faire un autre Pape, s'il le vouloit favoriser, il le traiteroit en fils. Le Duc de Valentinois avoit ajoûté foi à ce qu'on lui disoit en confidence, & s'étoit relâché jusqu'à consentir que les Cardinaux de sa faction élûssent St. Pierre aux liens, qui n'avoit pas manqué incontinent aprés de le dépoüiller de toute la Romagne & de l'Umbrie, au lieu de l'avouër pour son fils.

En-suite de ces misteres, que les François révéloient hautement, ils formérent un parti de huit Cardinaux des plus considérables du Sacré Colége. Le Doien Carvajal en fut, sur la promesse qu'on lui fit de l'élire, aprés que Jules seroit déposé; & St. Severin, qui s'étant toujours déclaré pour la France, crût qu'il y auroit de l'infamie de l'abandonner dans une conjoncture où le Pape étoit

étoit l'agresseur : mais le plus estimé de tous étoit le Cardinal Soderini frere du Dictateur perpetuel de Florence.

Ce Prélat avoit toutes les qualités requises dans l'opinion commune, pour étre Pape. Il étoit savant, sérieux, hardi, & composé dans toutes ses actions. Il avoit toujours vécu de sorte, qu'on ne lui pouvoit rien reprocher de l'incontinence, qui deshonoroit la Papauté de Jules. Et la sévérité de vie qu'il afectoit, donnoit lieu d'espérer qu'il travailleroit utilement à la réforme des mœurs, lors qu'il seroit Pape. Ce n'est pas qu'il n'eût deux défauts capables de balancer tant de vertus, savoir l'ambition, & l'avarice : mais il les déguisoit avec tant de précautions, qu'ils ne paroissoient que pour une hauteur d'ame, & pour une inclination à l'épargne, que tous les Florentins étoient en réputation d'aporter du ventre de leur mere. La considération de son frere, & son propre mérite, faisoit que la France lui donnoit plus de part dans ses afaires qu'aux sept autres de la faction. Et comme leurs interêts étoient inséparables, elle avoit plus de créance en tout ce qu'il lui proposoit. Cependant la subtilité de son esprit lui avoit fait découvrir un moien, qu'il jugeoit infaillible pour arriver à son but, s'il paroissoit qu'il fût neutre : car si la France avoit l'avantage, & que le Pape fût déposé, elle seroit obligée de le mettre en sa place, parce qu'elle ne trouveroit point de sujet dans le Sacré Colége, en qui elle pût prendre tant de confiance qu'en lui : & si le Pape demeuroit vainqueur, la fermeté qu'il auroit témoignée en demeurant auprés de sa Sainteté, (quoi que tous ses parens & ses amis fussent dans le parti contraire) lui serviroit de forte recommandation pour le Conclave futur.

Sur ce raisonnement chimérique le Cardinal Soderini fit entendre aux Ministres du Roi en Italie, & leur persuada, qu'il faloit laisser du moins

un

un Cardinal de leur faction à Rome, pour avoir l'œil sur la conduite de Jules, & pour en donner des avis si véritables, qu'ils y pussent ajoûter foi, sans craindre de se méprendre. Il s'ofrit en-suite pour étre celui qui joüeroit un personnage si dangereux & si dificile. On le prit au mot, parce qu'on se figura que le seul zéle que l'on suposoit qu'il eut pour la France le faisoit parler. Ainsi Jules étant sorti de Rome pour aler à Boulogne, les sept Cardinaux le quiterent en chemin, & publiérent que leur intention étoit de tenir un Concile, à l'exemple de celui de Constance, pour y réformer l'Eglise dans son Chef, & dans ses membres. Ils avoient besoin pour cela d'une ville, qui d'un côté ne fut pas trop éloignée du téâtre de la guerre, & de l'autre fut hors de surprise. Et Soderini fut prié de leur préter celle de Pise. Il prévoioit assez, que s'il le faisoit, il se rendroit le Pape irréconciliable, & donneroit un prétexte plausible à ses énemis pour décrier son administration. Cependant il n'hésita pas un moment à l'acorder, soit que la demande lui parût également juste & nécessaire, soit qu'il fût déja trop avant engagé pour se dédire.

Le Concile fut donc convoqué à Pise. Et le Pape, qui se piquoit d'étre intrépide, en eut peur d'abord : mais il fut rassûré par le célébre Jurisconsulte Antoine de Monté, qu'il avoit fait Cardinal à la premiere promotion. Celui-ci lui représenta, qu'il y avoit deux notables manquemens dans la convocation des sept Cardinaux ; l'un, que le terme de quatre mois, qui y étoit prescrit à tous les Evêques de la Chrêtienté pour y venir, étoit trop court ; & l'autre, la ville de Pise. Sur quoi il exhorta le Pape à profiter de ces deux fautes, non pas en évitant le Concile, ce qui le rendroit criminel dans l'opinion de la plûpart des fidéles ; mais en convoquant un autre Concile à un lieu dont il fut maître, & où par conséquent rien ne se décideroit

à

à son préjudice. Le Pape le crût, & convoqua de son côté un Concile pour l'année suivante 1513. à Rome dans l'Eglise de Latran. Cette action maintint Jules dans le Pontificat, en partageant les fidéles dans l'incertitude de déferer à l'un ou à l'autre Concile. Le Cardinal de Medicis s'en prévalut admirablement, pour ajuster dans la Toscane ses amis avec ceux qui ne pouvoient endurer que sept Cardinaux mécontens fissent le procés au Pape. Il mit tant de gens sous les armes, que la garnison de Florence, qui gardoit le Concile, ne fut pas sufisante pour le garantir d'insulte.

Il en écrivit aux Ministres du Roi tres-Chrêtien dans le Milanois, qui lui envoiérent aussi-tôt avec Mr. de Lautrec quatre cens hommes-d'armes les plus lestes de l'armée Françoise. Ce renfort donna aux amis de la Maison de Medicis l'ocasion qu'ils atendoient depuis si long-temps, pour débaucher du parti de Soderini le menu peuple de Florence. Leurs Emissaires firent retentir de quartier en quartier des plaintes, que Soderini, ce Dictateur perpetuel, qui se vantoit d'étre si passionné pour le bien de sa Patrie, ne faisoit pourtant point de scrupule de livrer aux étrangers une ville, que les Florentins n'avoient reduite qu'aprés une guerre de dix-huit ans.

Comme la manie du menu peuple de Florence étoit de voir celui de Pise sous ses loix, la seule apréhension que Lautrec ne les remît en liberté, toute fausse qu'elle étoit, lui fit perdre l'inclination qu'il avoit pour Soderini. Ce changement rendit la Noblesse plus hardie, & lui fit écrire aux amis qu'elle avoit dans Pise, qu'ils n'endurassent en aucune maniere que les François y fussent les plus forts. Il n'en faloit pas davantage pour exciter une sédition, dont le Pape & la Maison de Medicis tirerent de grands avantages.

Les

Les Oficiers de la garnison Florentine à Pise, aprés avoir représenté à leurs soldats, qu'il y aloit de leurs interêts, & de l'honneur de la Patrie, d'étre seuls à garder le Concile, réveillerent la jalousie des bourgeois, en leur demandant par raillerie, si c'étoit pour éprouver la vertu de leurs femmes & de leurs filles, qu'ils logeoient les François dans leurs maisons. Ainsi la premiere contestation qui vint dégénera en un horrible tumulte. Les bourgeois & les morte-païes prirent les François au depourvû, les taillerent en piéces, & Lautrec même y eût laissé la vie sans la générosité du fils du Magistrat, qui le dégagea du milieu d'une troupe séditieuse qui l'avoit envelopé.

Le Concile aiant entendu que le tumulte étoit général, & que les François sucomboient, apréhendoit que les séditieux ne le livrassent au Pape; & comme il ne devoit point espérer de quartier, si la chose arrivoit, il se dissipa de lui-même, & chacun s'enfuit du côté où son imagination blessée lui figuroit qu'il y auroit de la fureté pour lui. Les sept Cardinaux ne s'aréterent point, jusqu'à ce qu'ils fussent dans le Milanois, & la sédition s'apaisa dés-qu'il n'y eut plus d'étrangers à Pise. Soderini avoit trop d'expérience, pour ignorer le déchet que son autorité recevoit par une révolution si promte & si facile. Il se mit en devoir de la réparer, & voulut persuader aux Cardinaux & aux Evêques de retourner à Pise, où il ofrit de les faire garder par des troupes levées en Toscane qui lui étoient afidées; mais il parloit à des gens à qui la peur avoit ôté le jugement. Tout ce qu'il en pût tirer fut; qu'ils se rassembleroient à Florence, pourvû qu'il dispofât le peuple à les recevoir.

Soderini en fit la proposition; mais les amis du Cardinal de Medicis, qui avoient eu le loisir de faire leur brigue, la traitérent de ridicule. Le peuple crût aussi, qu'il n'avoit que faire de se mettre mal avec la Cour de Rome, ni de s'exposer au

fou-

foudre du Vatican ; & l'assemblée se rompit sans rien résoudre. Ainsi le Concile fut obligé de continüer ses séances à Milan, durant que les armées agissoient de part & d'autre pour l'apuier & pour le détruire.

Le Cardinal de Medicis, qui étoit Légat dans celle de la ligue qui s'étoit formée pour le Pape, fit assiéger Boulogne, où les Bentivogles venoient de rentrer. Gaston de Foix la secourut par l'action la plus promte & la plus hardie qui soit dans l'Histoire, & donna la bataille de Ravenne, où l'armée de la ligue fut défaite. Le Cardinal Légat y fût fait prisonnier: mais le bonheur voulut qu'il tombât entre les mains du Cardinal de saint Severin, qui faisoit la même fonction pour le Concile dans le camp des François. Leur ancienne amitié se renoüa dans cette conjoncture; & Saint Severin, qui étoit plus soldat que politique, permit à Medicis qu'il envoiât un Gentilhomme à Cesana, où son cousin Jules, qui se faisoit déja nommer le Commandeur de Medicis, s'étoit sauvé. Ce Gentilhomme porta à Jules un sauf-conduit pour aler & venir en sûreté dans l'armée Françoise.

Le Cardinal de Saint Severin croioit que celui de Medicis n'avoit dessein que d'envoier son cousin à Rome pour y soliciter sa rançon ; mais il s'abusoit : car le Cardinal de Medicis prévoiant la consternation que la perte de la bataille causeroit dans Rome, prétendoit rassurer le Pape, en lui faisant entendre par un homme de créance, comme seroit le Commandeur, que les afaires des vainqueurs étoient en pire état que celles de sa Sainteté. Et de fait, le voiage du Commandeur fut la principale ressource des afaires du Pape. Il se trouva sur le point de s'enfuir de Rome, & de s'aler embarquer à Ostie, parce qu'il venoit de découvrir, que les Ursins avoient traité avec les François pour le prendre, & le mener par force au Concile.

Les avis certains qu'aporta le Commandeur de la

la foiblesse des François, & la harangue qu'il fit en plein Consistoire, où le Pape voulut qu'il fut ouï, firent changer la résolution de fuir en celle de remettre l'armée sur pié. L'expédient que le Cardinal de Medicis proposoit dans sa lettre, pour obliger les troupes Françoises à se débander, fut aprouvé dans toute son étendüe, & mérite d'être sû.

Il demanda qu'on lui envoiât un pouvoir absolu d'absoudre les François qui avoient combatu à Ravenne, sans spécifier le fruit qu'il en prétendoit tirer, & le Bref en fut aussi-tôt expédié. Le Commandeur le porta au Cardinal de Medicis, qui avoit été conduit à Milan, & le Cardinal ne manqua pas d'en faire courir le bruit parmi les soldats. Ceux qui avoient de la tendresse de conscience acoururent en foule recevoir l'absolution; & comme la seule penitence qu'on leur imposoit étoit de ne s'exposer plus à retomber dans la même faute, on vit les compagnies fort éclaircies en peu de jours. Il arriva même un autre inconvenient qui n'étoit guere moins à craindre: car ceux qui avoiēt été absous se piquoient de mépriser le Concile, & recevoient avec des huées les citations qu'on faisoit au Pape à la porte de la grande Eglise. De là vinrent les prieres que le Concile fit aux Ministres du Roi tres-Chrêtien, de faire passer les Alpes au Cardinal de Medicis, ce qu'ils n'acorderent que lors qu'ils y furent contraints. Et de fait, le Général de Normandie Intendant de l'armée Françoise en aiant licentié presque toute l'infanterie par un ménage à contre-temps, les forces de la ligue, qui s'étoient rétablies par un renfort de 16000. Suisses, que l'Evêque de Sion avoit levés sur son crédit en faveur du Pape, s'aprochérent du Milanois avec une hardiesse, qui fit juger aux Peres du Concile, qu'ils n'étoient point en sûreté dans la ville capitale de ce Duché. On leur donna la permission de passer en France; & les mêmes troupes qui leur servoient d'escorte, eurent ordre d'y conduire le Car-

Cardinal de Medicis. Ce Prélat en eut une mélancolie d'autant mieux fondée, qu'il ne pouvoit espérer autre chose, que de languir dans une éternelle prison s'il passoit les Alpes: car comme sa qualité, & la fonction qu'il faisoit au moment de sa prise, obligérent ceux qui le tenoient de mettre sa rançon à un prix excessif; & que d'ailleurs sa Maison étoit si absolument ruinée, qu'elle n'avoit point d'autre ressource qu'en sa personne: le Pape, dont l'humeur aloit au menage, ne se voiant pressé par aucune Puissance, de le racheter, ne s'y porteroit pas de lui-même; & la considération du Cardinal venant à diminuër, comme il étoit inévitable, à mesure qu'il demeureroit plus long-temps en prison, on ne feroit non plus de conte de lui dans la suite du temps, que s'il étoit mort.

Ce motif le détermina en toutes maniéres à chercher l'ocasion de se sauver avant qu'on le contraignît de passer les Alpes. Il en conféra avec l'Abé Bongalle, qui avoit été pris, & laissé auprés de lui en qualité de Camerier; & leur résultat fut, d'essaier de corrompre quelqu'un qui les enlevât. Ils avoient pour cela l'argent qu'on leur avoit donné pour les certificats d'absolution, & la somme étoit assez considérable, parce que le nombre de ceux qui demandoient ces certificats avoit été si grand, que le Cardinal & ses domestiques avoient été contraints d'y travailler jour & nuit durant leur sejour à Milan. Ils avoient encore quelques bagues, dont la généreuse Comtesse Blanche Rangoni les avoit acommodés en passant par Boulogne; & le Cardinal de Medicis en eut toute sa vie une reconnoissance si tendre, qu'il croioit étre encore redevable à cette Dame aprés avoir fait Cardinal l'un de ses enfans, & l'autre Général d'armée de l'Eglise. Mais il se trouva sur le chemin si peu de personnes propres à l'exécution de son dessein, qu'il arriva au bord du Pau au territoire de Piémont sans esperance de pouvoir échaper.

Les

Les Peres du Concile, qui trembloient encore, s'obstinérent à vouloir passer ce fleuve le même soir, afin de le mettre entr'eux, & les gens du Pape, qu'ils croioient étre à leurs trousses. Ils trouverent des bâteaux prêts, & se mirent dedans. Mais le Cardinal de Medicis apréhendoit de le passer par un sentiment contraire : car il prévoioit, qu'aprés son trajet il n'y auroit plus moien de se sauver. Le dépit qu'il en eut lui donna un accés de fiévre, qui lui servit de prétexte pour demander aux soldats qui étoient demeurés auprés de lui, la permission de passer la nuit dans le vilage de Carro, qui étoit sur le bord de la riviere du côté du Milanois.

Deux choses firent que l'on ne lui refusa pas cette grace; l'une, que le Maréchal de Trivulce avoit ordonné qu'on agît avec lui de cette maniere, & le plus civilement qu'il seroit possible; l'autre, que le vignoble de Carro étant fort estimé, les gens de guerre, qui n'avoient pas suivi les Peres du Concile, ne se firent pas tirer l'oreille pour y souper. Ainsi le Cardinal de Medicis fut laissé dans le vilage; & l'Abé Bongalle, aprés l'avoir fait mettre au lit, & s'étre chargé de son argent & de ses pierreries, ala trouver un Gentilhomme de sa connoissance apelé Renaud Zacti, dont le château n'étoit pas loin de là. Ce Zacti étoit un vieux Cavalier qui avoit blanchi sous le harnois, & ne s'étoit retiré chez lui, qu'aprés que les François qu'il haïssoit, étoient demeurés maîtres du Milanois. Il avoit fait semblant de s'acommoder avec eux, afin de joüir en paix des belles terres qu'il possédoit le long du Pau; mais il ne cherchoit en éfet que l'ocasion de leur nuire sans se ruïner. Il reçut fort civilement l'Abé Bongalle, & témoigna beaucoup de joie en aprenant de lui, que (selon toutes les aparences) les François aloient étre chassés de l'Italie. Bongalle, le trouvant dans une disposition si favorable, s'ouvrit, & lui proposa d'enlever le Cardinal de Medicis,

cis, aprés lui avoir montré, que ce Cardinal étoit le plus digne sujet du sacré Colége, & devoit étre le plus considéré de ceux qui prétendoient à la Papauté. Cependant on le menoit en France, où il étoit assuré de finir ses jours dans la même prison, où Louïs Sforce étoit mort au bout de dix ans, s'il n'étoit promptement arraché à une vintaine d'ivrognes qui commençoient à se soûler dans l'hôtelerie de Carro. Le souvenir de Louïs Sforce, dont Zacti avoit été domestique, réveilla sa haine contre la France, & la facilité de sauver le Cardinal de Medicis lui en fit naître l'envie.

Il ne s'y engagea pas neanmoins positivement, & ne donna pas d'autre parole à l'Abé Bongalle, sinon qu'il en aloit communiquer avec un Gentilhomme de son voisinage apelé Visimbardi, qui étoit son intime ami, quoi qu'il eût pris parti avec la France. Que si Visimbardi vouloit étre de la partie, ils seroient assez forts tous deux ensemble avec leurs domestiques, pour enlever le Cardinal de Medicis, & ne manqueroient pas de l'entreprendre, mais si ce Gentilhomme lui refusoit son assistance, il ne faloit pas espérer qu'il hazardât seul un enlevement de cette conséquence.

L'Abé Bongalle ne fut guere satisfait de voir la liberté de son Patron remise au caprice d'un homme de faction contraire. Il y consentit neanmoins faute de meilleur expédient, & demanda seulement à Zacti, par quelle voie il pourroit savoir si Visimbardi le seconderoit ou non. Zacti repartit, que si ce Gentilhomme ne se déclaroit point, on ne devoit atendre aucune de ses nouvelles; mais que s'il se déclaroit, il lui enverroit dire pour signal par un jeune garçon, que tout étoit prêt. Bongalle retourna vers le Cardinal de Medicis, pour lui rendre conte de ce qu'il avoit fait, & ne lui donna pas tant d'esperance que de crainte. Zacti de son côté trouva Visimbardi fort éloigné du dessein qu'il lui prétendoit inspirer. Il lui représenta neanmoins avec

avec tant d'empressement, que les afaires étoient ruïnées, qu'il n'y avoit point de mesures à garder avec des gens qui fuioient, & qu'il faloit se réconcilier avec les vainqueurs, en leur rendant un service signalé, que Visimbardi se laissa persuader, & promit à Zacti de le joindre environ l'heure de minuit, avec tout ce qu'il pourroit assembler d'amis & de domestiques.

Zacti retourna chez lui pour s'aprêter, & commanda à un jeune enfant d'aler à l'hôtelerie de Carro demander l'Abbé Bongalle, & lui dire, que tout étoit prêt. L'enfant oublia la moitié de sa commission en chemin, & ne se souvint d'aucune chose lors qu'il fut dans l'hôtelerie, sinon qu'on le fit parler à l'Abé, sans ajoûter de nom propre. Celui à qui il s'adressa étoit un goujat François, qui entendant parler d'un Abé, s'imagina que c'étoit celui à qui les Peres du Concile en passant le Pau avoient recommandé le Cardinal de Medicis, afin de prendre garde à lui. Ils l'avoiēt conjuré de ne le pas perdre de vûë, & de lui faire passer la riviere de bon matin; & pour cela les soldats de la garde avoient un ordre tout particulier de lui obéïr.

Le goujat apella cét Abbé; & l'enfant, qui ne connoissoit point Bongalle, crût que c'étoit à celui qu'il voioit qu'il faloit faire son message, & lui dit que tout étoit prêt. Il s'en voulut aler ensuite, mais celui à qui il avoit parlé ne sachant ce qu'il vouloit dire, le retint, & lui fit forces questions, dont il ne se tira pas si bien, quoi qu'il feignît d'étre venu de la part d'un pauvre païsan, qu'il disoit étre son pere, que l'Abé François ne doutât qu'il y avoit du mistere caché là-dessous.

Il commanda aux soldats de redoubler leurs veilles pour la garde de leur prisonnier, & ala lui-même trouver les bâteliers, afin de les disposer à se tenir prêts pour passer le Cardinal à la pointe du jour, pendant que le Cardinal & son Camerier

rier étoient en d'étranges inquietudes. Comme ils n'avoient rien sû de l'avanture du petit garçon ; ils se figuroient que Zacti leur avoit manqué de parole, ou que Visimbardi ne l'avoit pas voulu seconder. Ils desespérerent de leur délivrance, aprés avoir passé la nuit sans entendre de bruit, ni recevoir aucun avis. Et ce ne fut pas tant à dessein formé, que par une espece de nonchalance, où tombent les personnes qui n'ont plus d'esperance, que le Cardinal de Medicis révoit encore dans son lit, lors qu'on lui vint dire qu'il s'aprétât pour passer la riviere. Il se leva, monta sur sa mule, donna sa bénédiction aux passans qui s'étoient atroupés pour la recevoir à la porte de l'hôtelerie, & se laissa conduire où l'on voulut.

Les deux piés de devant de sa mule étoient dêja sur le bâteau, lors qu'il entendit un bruit derriere qui lui fit tourner visage. C'étoit Zacti & Visimbardi qui venoient à toute bride, & crioient liberté. Ils environnerent le Cardinal pour le préserver du péril durant le combat qu'ils s'atendoient devoir étre rude ; mais les François voiant la partie inégale, aimerent mieux abandonner un prisonnier qu'il ne leur étoit plus possible de retenir, & se jetter dans le bâteau dont ils étoient proches, que de s'engager à un combat qui leur auroit été inutile, quand même il auroit réüssi.

Ainsi Zacti & son camarade demeurerent maîtres de la personne du Cardinal, & ne l'osant mener chez eux, où ils se doutoient bien qu'on l'iroit chercher; Visimbardi proposa de le conduire dans le château de Barnabé Malespine, parce qu'ils y seroient assez prêts de l'Etat de Génes, pour s'y réfugier au cas qu'on l'y poursuivît. Malespine, qui étoit leur ami, les reçût assez bien d'abord: mais aprés qu'ils se furent ouverts, & lui eurent montré le Cardinal de Medicis, qui s'étoit déguisé, & ne passoit que pour un Cavalier de

leur ſuite ; alors Maleſpine prit un viſage plus ſérieux, leur remontra leur imprudence, d'avoir hazardé leurs biens & leurs vies pour ſauver une perſonne qui leur étoit indiferente, les acuſa de n'étre venus chez lui que pour le rendre complice de leur crime, & les traitant d'énemis, les renvoia bruſquement, aprés leur avoir ôté le Cardinal de Medicis.

Il enferma le Cardinal dans un Jeu de paume, en atendant qu'il eût reçû les ordres du Maréchal Trivulce Gouverneur du Milanois pour la France, ſur ce qu'il y avoit à faire du priſonnier, que la fortune avoit remis entre ſes mains. Trivulce reçût le courier de Maleſpine dans le temps que deux ſoldats François, du nombre de ceux qui avoient été pouſſés par l'armée confédérée au paſſage du Mincio, avoient jetté la conſternation dans Milan, en publiant que l'énemi étoit bientôt aux portes. Le mal étoit plus grand qu'on ne le faiſoit, parce que l'armée Françoiſe aprés cette déroute avoit deſeſpéré de conſerver le Milanois, & reprenoit le chemin des Alpes : de ſorte que Trivulce n'avoit plus de meſures à garder avec des gens qui l'abandonnoient, nonobſtant qu'il eût tout ſacrifié pour eux. Il écrivit un billet à Maleſpine, pour l'avertir qu'il ſe pouvoit faire un ami du Cardinal de Medicis en le laiſſant aler, pourvu qu'il le fît avec tant de précautions, qu'il ne parût point y avoir contribué.

Maleſpine ſuivit le conſeil qu'on lui donnoit, il ala trouver la nuit le Cardinal de Medicis dans le Jeu de paume, lui fit connoître l'importance du ſervice qu'il lui vouloit rendre, s'aſſûra de ſon amitié, & convint avec lui qu'un de ſes ſerviteurs lui ouvriroit la porte, & lui tiendroit compagnie, afin que Maleſpine pût faire courre le bruit que le Cardinal l'avoit corrompu. La choſe ſe paſſa comme elle avoit été projettée ; mais le Cardinal n'ala pas loin ſans tomber entre les mains des Bandits,

dits, qui le démontérent, prirent ce qu'il avoit d'argent, & tuerent le valet de Malespine qui s'étoit mis en défense. En-suite le Cardinal erra seul parmi les champs, sans savoir où il étoit, jusqu'à ce qu'il trouva un Curé, qui le reconnut, le mena dans son Presbitere, lui fit la meilleure chere qu'il pût, & lui préta sa cavale pour le conduire jusqu'à Plaisance.

Il arriva dans cette ville un moment aprés qu'elle s'étoit mise d'elle-même sous l'obéïssance du Pape; de sorte que le Cardinal de Medicis, qui étoit entré déguisé, profita de la conjoncture pour se faire connoître, & reprit les marques de sa Legation. Il mit ordre aux afaires les plus pressées, & partit incontinent aprés pour Boulogne avec une escorte sufisante. Il y trouva les habitans ocupés à chasser les Bentivogles, & à arborer les armes de l'Eglise. Ils le reconnurent pour Gouverneur jusqu'à ce que le Pape y eût pourvû. Il en reçût la Bulle avec d'autant plus de joie, que la fortune ne pouvoit lui envoier d'emploi plus commode pour veiller au rétablissement de sa maison de Florence. Et de fait les Députés du Pape, du Roi d'Espagne, & d'Italie s'étant assemblés à Mantouë, pour régler la vengeance qu'il faloit tirer de ceux qui avoient assisté les François; Julien de Medicis, que le Cardinal son frere y avoit envoié, demanda la permission de retourner dans sa Patrie. Soderini avoit prévu cette requête, & dépêché son frere à Mantouë pour la déconcerter. Ainsi l'afaire étant de conséquence, & les parties présentes, on les reçût à débatre leurs prétentions en public devant les Députés.

Julien de Medicis soutenoit, que les Florentins devoient étre traités en perturbateurs du repos d'Italie, & porter les peines ordonnées par le Droit Romain contre les déserteurs de la cause commune, puis qu'ils avoient envoié des troupes au

ſecours des François dans le Milanois. Le frere de Soderini, qui étoit grand Juriſconſulte, répondit pertinemment à cette acuſation, & la rendoit ridicule. Il avoüoit le fait dont eſt queſtion; mais il montroit un traité que les Florentins avoient conclu long-temps auparavant avec les François, afin de ſe donner mutuellement un ſecours limité, au cas que la Toſcane d'une part, & le Duché de Milan de l'autre, en euſſent beſoin.

Il ajoûtoit, que les Eſpagnols, qui tenoient le premier lieu dans l'Italie aprés le Pape, avoient ſi peu crû que ce traité avec eux leur fût préjudiciable pour ce qui touchoit le Roiaume de Naples, que la République de Florence y avoit conſenti, & que ç'avoit été en vertu de ce traité, que le Grand Capitaine avoit reçû de la cavalerie de Florence, lors qu'il diſputoit le paſſage du Garillan; qu'à l'exception des articles ſtipulés dans ces deux traités, les Florentins avoient obſervé inviolablement la neutralité; que leurs enſeignes n'avoient paru ni dans l'armée de Gaſton de Foix, ni dans celle du Maréchal de la Palice; & que les deux partis avoient été également reçûs, & fournis de vivres, lors qu'ils avoient paſſé la Toſcane.

Ces raiſons étoient concluantes, principalement à l'égard des Eſpagnols, qui étoient les principaux Juges. Et l'on ne doute point que le frere de Soderini n'eût gagné ſa cauſe s'il eût parlé devant des Juges auſſi deſintereſſés, qu'ils étoient intelligens. Mais comme ils avoient afaire à des gens de guerre, qui ne connoiſſoient point à rendre la juſtice ſans en tirer du profit, un de ſes amis l'avertit en ſecret de ne ſe fier pas tellement à ſon bon droit, que cela l'empêchât de diſtribuer dans l'aſſemblée l'or & l'argent qu'il avoit aporté de Florence. Il ſe moqua de l'avis, & repartit, que s'il le faiſoit, ſon frere auroit raiſon de l'acuſer de prodigalité, & de

lui

lui reprocher qu'il avoit eu bien mauvaiſe opinion de ſa cauſe, puis qu'il s'étoit mis en devoir de corrompre ſes Juges.

Julien de Medicis n'agiſſoit pas de même, & verſoit à pleines mains l'or que le Cardinal ſon frere avoit emprunté des principaux bourgeois de Boulogne. L'aſſemblée n'étoit preſque compoſée que des Députés des Etats d'Italie, & de Colonels Eſpagnols, qui aiant perdu leurs équipages à la bataille de Ravenne, cherchoient à ſe remonter, & n'étoient pas touchés des ſentimens généreux, qui auroient pû faire impreſſion ſur le Vice-Roi de Naples, & le Gouverneur de Milan, qui les avoient envoiés. De ſorte que Julien de Medicis les prenant par leur foible, leur perſuada que l'afaire dont il s'agiſſoit étoit de grace, & non pas de juſtice, & tira d'eux une ſentence en forme de preſcription contre la République de Florence, quoi qu'ils euſſent déclaré deux heures auparavant au frere de Soderini, qu'il n'y avoit rien de plus injuſte que les prétentions des Medicis.

Soderini en aiant reçû la nouvelle, ne s'amuſa point à déclamer contre l'imprudence, & la léſine de ſon frere. Il prit ce qu'il y avoit de plus précieux dans le tréſor public, & le mettant entre les mains de ſon principal confident, qui s'apeloit Jean Jaques Albizzi, l'envoia vers Raymond de Cardonne Vice-Roi de Naples, pour eſſaier en toute maniere d'empêcher l'exécution de la ſentence. Cardonne étoit un homme qui n'étoit point d'humeur à violer l'équité, lors que les ordres du Roi Catolique ſon Maître ne l'y contraignoient pas. Il avoit deſaprouvé le reſultat de l'aſſemblée de Mantoüe, & fit un ſi bon acueil à l'Envoié de Soderini, que le Cardinal de Medicis, qui avoit des eſpions auprés de ce Vice-Roi, en conçût de l'ombrage, & ne douta point qu'il ne lui fût contraire, ſi l'afaire dépendoit de lui. Cependant il

étoit aiſé de voir qu'il en ſeroit le maître, ſi l'afaire étoit un peu diferée. Il falut donc obliger ceux qui venoient de proſcrire les Florentins, à partir incontinent, pour aler eux-mêmes exécutêr la proſcription ; & Julien de Medicis les y diſpoſa par de nouveaux preſens. Le Duc d'Atrie & Petro di Padilla, qu'on avoit corrompus, y menérent l'infanterie Eſpagnole, & les troupes du Pape eurent ordre de les ſuivre.

Le Duc d'Urbin neveu du Pape, qui les commandoit, avoit plus d'interêts à maintenir Soderini, qui ne lui pouvoit nuire, qu'à rétablir ceux qui ne l'aimoient pas. Il mit tout en uſage pour ſe diſpenſer d'obéïr à ſon oncle, il fit encloüer l'artillerie, & voulut ocuper les ſoldats à quelque autre expédition. Mais les Urſins les y menérent malgré lui; & les Eſpagnols s'étant engagés au ſiége de Prate, où ils ſe défendoient vigoureuſement, deux fantaſſins remarquérent un defaut à la muraille, & le montrérent à leurs camarades, qui forcerent la place par là. Tout y paſſa par le fer & le feu, & la nouvelle en étant portée à Florence, y mit la terreur panique. Ce fut en vain que Soderini y vouloit remédier, en alant lui-même par les maiſons, & faiſant arrêter ceux qu'il ſoupçonnoit d'intelligence avec les Medicis : le tumulte croiſſant l'obligea de ſe retirer de l'Hôtel de ville dans ſa maiſon, où il ſe déguiſa, & s'enfuit en Dalmatie.

Les Medicis firent leur entrée à Florence comme en triomphe, & s'emparant du tréſor public, en diſtribuerent la meilleure partie aux troupes qui les avoient ſuivis, & paierent leurs detes du reſte. Ils diſpoſérent du Gouvernement à leur fantaiſie, & convoquant le peuple, l'obligerent d'abolir tout ce qui s'étoit fait durant les 18. années qu'avoit duré leur éxil. En-ſuite ils lui préſenterêt ſoixante & dix perſonnes, qui leur étoient dévoüées, pour remplir la Magiſtrature; & ce fut de ce nombre que furent choiſis deux Conſeils ſuprêmes,
l'un

l'un de huit Sénateurs, qui jugeroient à l'avenir & en dernier ressort, des biens & de la vie ; & l'autre de dix, qui résoudroient les afaires de la paix & de la guerre. Ils rétablirent la charge de Gonfalonier, pour étre exercée pendant deux mois seulement; & le premier qu'ils en pourvûrent, fut leur beau-frere Ridolfi, qui n'osant pas agir ouvertement contre les amis de Soderini restés dans la ville, s'avisa de rechercher leur conduite passée, afin de les intimider, & de les disposer à chercher eux-mêmes un autre séjour. Le plus considérable de ceux qu'il persécuta, fut le célébre Nicolas Machiavel. Ce merveilleux genie n'étoit pas de médiocre naissance, & n'avoit point eu déducation. Il savoit si peu de latin, qu'en écrivant sur Tite Live, on voit qu'il n'entend pas bien le texte : qu'il le raporte, & même qu'il le prend quelque-fois à contre-sens. Quant à la Langue Gréque, il ne la savoit pas même lire : mais il eut le bonheur de servir de Sécrétaire au docte Marcel Virgile, qui lui faisoit extraire ce qu'il y avoit de plus fin dans les bons Auteurs, & lui donna lieu depuis d'enchasser dans ses ouvrages les beaux traits de Plutarque, de Lucien, & des autres lumieres de l'ancienne Gréce, qu'on y découvre si subtilement traduits. Il ne laissa pas neanmoins de donner une idée à sa mode d'un Prince, d'un Sénateur, & d'un homme de guerre. Comme il avoit l'esprit libertin, & que ses mœurs étoient dissoluës, il aima toûjours le Gouvernement Anarchique, & ne favorisa celui du peuple, que parce qu'il en aprochoit davantage que les autres. Il fut de toutes les factions qui se formérent de son temps contre les Medicis: & Ridolphi l'aiant convaincu d'avoir trempé dans celle de leur exil, le fit prendre, & apliquer à la question pour révéler ses complices. Il la soufrit avec un silence obstiné ; & le Cardinal de Medicis, qui n'avoit consenti qu'à regret qu'on la lui donnât, le fit élargir, & pour reparation il

 ordon-

ordonna, qu'il auroit une grosse pension du public en qualité d'Historiographe.

Ainsi Machiavel écrivit les huit livres que nous avons de l'histoire de son païs, dont le stile est si fleuri & si châtié, qu'on l'acuse de l'étre trop. Et c'est principalement en cela qu'on lui préfere la facilité & la douce liberté de Boccace. Sa narration est quelquefois maligne & satirique; & Marc Musurus l'en convainquit si clairement, qu'il n'osa lui répondre. On veut encore qu'il ait flaté ceux de son païs, & exageré leurs belles actions: mais je ne vois pas que l'on ait bien montré en quoi, & comment.

Son plus grand mal fut, de ne s'étre pû défaire de l'inclination qu'il avoit pour la liberté, & d'avoir mal pratiqué les préceptes de dissimulation qu'il donnoit aux autres. Il lui échapoit de temps en temps, même dans son Histoire, de témoigner de l'admiration pour Brutus & pour Cassius; quoi qu'on le fit écrire à dessein d'insinüer subtilement dans les esprits la domination des Medicis. Cependant on ne laissa pas de lui continüer ses apointemens, parce qu'il avoit trouvé le secret de plaire au Cardinal de Medicis, en le divertissant par des traits admirables de la plus fine raillerie, qu'il inventoit admirablement sur toutes sortes de sujets.

Un jour qu'il contrefaisoit les gestes & les démarches irregulieres de quelques-uns des Florentins, le Cardinal lui dit, qu'elles paroîtroient bien plus ridicules sur le téâtre dans une comédie faite à l'imitation de celle d'Aristophanes. Il n'en falut pas davantage pour disposer Machiavel à travailler à Sanitia, où les personnes qu'il vouloit joüer se trouverent si vivement dépeintes, qu'elles n'oserent s'en fâcher, quoi qu'elles assistassent à la premiere représentation de la piéce, de peur d'augmenter la risée publique en se découvrant. Le Cardinal de Medicis en fut si charmé, que depuis

puis étant Pape il fit transporter à Rome la décoration du téâtre, les habits & les Acteurs mêmes, pour en donner le divertissement à sa Cour.

Machiavel y trouva son conte, & reçût des gratifications extraordinaires du Pape Leon, jusqu'à ce que la conjuration d'Ajaceti & d'Almanni pour assassiner tous les Medicis étant découverte, on eut de violens indices qu'elle ne s'étoit point faite sans la participation de Machiavel : mais il avoit agi si finement, qu'on ne l'en pût convaincre. On n'osa même l'apliquer à la torture, parce qu'on savoit fort bien qu'il l'endureroit sans rien découvrir. On se contenta de le décréditer, & de l'abandonner à la misere où il s'étoit reduit, aiant tout dissipé. On le fit passer pour un scélerat & un athée. Et le peu de soin qu'il eut pour s'en purger, acheva de faire croire que ce qu'on disoit de lui n'étoit que trop véritable. Il se fit mourir lui-même sans y penser, en prenant par précaution une médecine qui l'étoufa : mais je n'ai point trouvé qu'il ne voulut recevoir les sacremens qu'aprés que le Magistrat l'y eût contraint.

Fin du Cinquiéme Livre.





Argument du Sixiéme Livre.

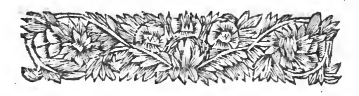
L'Aſtrologue Eramé, & le Philoſophe Ficin prédiſent, que le Cardinal de Medicis ſeroit Pape, quoi qu'il n'y eût aucune apparence. Il ſe fait porter à Rome en litiere, à cauſe d'un abcés qu'il avoit à l'endroit que la pudeur défend de nommer. Il entre dans le Conclave. L'abcés s'ouvre, & exhale une telle puanteur, que les vieux Cardinaux ſe figurent ſur le raport des Médecins corrompus, qu'il mourra bien-tôt, & ceſſent de traverſer ſon élection. Un ſonge de ſa mere, dont il ſe ſouvint de lui-même, lui fait prendre le nom de Leon. Il répare le défaut de naiſſance de ſon couſin Jules, & lui donne ſon Chapeau. Maximilien Sforce perd l'eſprit, & donne ouverture à Leon pour faire Duc de Milan ſon frere Julien: mais il eſt trompé par Fregoſſe, qui s'acommode avec les François. Julien meurt. Le jeune Laurent lui ſuccéde, & ne lui reſſemble pas. Les François paſſent les Alpes. Le Pape a peur, & leur envoie

un

un Agent, qui tombe entre les mains des Espagnols, & leur donne de la jalousie. Le Pape arrête les progrés des vainqueurs par son entrevûë avec François I. à Boulogne, où il se jouë de la sincérité de ce Prince. Il dépoüille le Duc d'Urbin, qui recouvre son Etat. Le Pape lui débauche ses hauts Oficiers; il les prévient, & dispose leurs soldats à les punir. Leon, quoi que redevable de la Papauté au Cardinal Petrucci chasse sa Maison de Sienne. Le Cardinal conspire contre lui, est découvert & étranglé dans un cachot par un Ethiopien. Etrange conférence du Cardinal Corneto avec un Magicien, qui ne lui dit rien que de véritable, & ne laisse pas de le tromper. Le Sacré Colége s'anime contre le Pape, qui par dépit crée trente-un Cardinaux en un jour; mais le plus grand énemi de sa Maison se trouve dans ce nombre. Il forme une ligue contre les François, & les chasse d'Italie contre toute espérance: mais au moment qu'il en reçoit la nouvelle, Malespine l'empoisonne avec des pilules. Les rats lui mangent le nés la nuit suivante, parce qu'on n'avoit laissé prés de lui qu'un valet, qui s'endort.

Les Auteurs imprimés & manuscrits dont le sixiéme livre a été tiré.

LE *Conclave de Leon X. Son entrée dans* F*lorence, par* F*rançois de Sangallo. Mémoire des Ofices que la République de Gênes a rendus en divers temps à la France. Observations de Génébrard & de Mr. Dupuits sur le Concordat. Recueil des erreurs de Guichardin, par Jean Baptiste Leon. Négociation de Laurent de Medicis avec l'Héritiere de Boulogne, entre le Duc d'Albanie & le Cardinal Bibiana. Celle de l'élection de Charles-Quint, par Adolphe de la Marck Evêque de Liege. Instruction de Leon X. à Robert Ursin sur le même sujet. La vie du premier Duc d'Urbin de la Maison de la Roüere. Journal contenant le secret & le détail de la conjuration du Cardinal Petrucci. Les dix livres des Epîtres du Pape Leon.*



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE SIXIEME.



IL n'y avoit point encore trois mois que le Cardinal de Medicis étoit rentré dans Florence, lors que la mort du Pape Jules II. l'obligea d'en sortir pour aler à Rome. Il se fit porter dans une litiere, à cause d'un abcés qu'il avoit aux parties que la pudeur défend de nommer; & voiagea si lentement, que les obséques du Pape étoient dêja faites, & le Conclave commencé, quand il y arriva. Il se souvenoit de Marcille Ficin intime ami de son pere, qui avoit travaillé à son horoscope au point de sa naissance, & avoit assuré plusieurs

fois, qu'il étoit né sous une constellation qui lui promettoit la Papauté. Mais cette prédiction ne l'avoit pas si vivement touché que celle du fameux Astrologue Allemand Eramé, qui une heure avant que le Cardinal de Medicis entrât dans le Conclave, avoit envoïé dire à tous les Cardinaux qui y étoient, qu'ils avoient beau renouveller leurs intrigues, & qu'infailliblement aucun d'eux ne seroit Pape. Le fidéle Bibiana voulut étre le Conclaviste du Cardinal de Medicis, & le servit avec d'autant plus d'aplication, que son principal talent étoit pour la négociation, dont il s'agissoit. Aussi ne lui fut-il pas dificile de gagner pour son Maître les sufrages de deux sortes de Cardinaux qui n'osoient espérer d'étre choisis; les uns, parce qu'ils étoient suspects au Sacré Colége, pour étre sortis des Maisons Souveraines: & les autres à cause de leur trop grande jeunesse, & du peu de considération où ils étoient en ce qui regardoit l'élection, comme les Cardinaux d'Arragon, de Gonzagues, de Sion, Corneli, Sauli, & Petrucci. Il y eut aussi quelques-uns des prétendans qui lui promirent leur voix, à condition que Medicis leur donneroit la sienne, au cas qu'ils ne manquassent que de celle-là pour avoir le nombre sufisant. Le premier qui fut mis sur le rang, fut le Cardinal Riaire, & sa brigue se trouva d'autant plus puissante, que presque tous ceux qui devoient leur promotion à Sixte IV, se declarérent pour son neveu, soit qu'ils espérassent de partager entr'eux tant de riches bénéfices qui vaqueroient par l'exaltation de Riaire, soit qu'ils voulussent témoigner par là de la reconnoissance à la mémoire de leur bien-faiteur. Mais deux obstacles invincibles s'oposérent bientôt à la fortune de Riaire; l'un, que les jeunes Cardinaux craignirent que ce vieux Gênois, qui faisoit profession de vivre austérement, ne les obligeât de réformer

le

le luxe, où les deux Papes précédens les avoient laissé vivre ; l'autre, que pas un des vieux Cardinaux aspirans ne put étre porté à le favoriser de son sufrage, tant ils étoient persuadés qu'il ne lui faloit qu'une ou deux voix pour en avoir les deux tiers. La fermeté qu'ils témoignerent à ne consentir à l'exaltation d'aucun des jeunes, fit que les jeunes formérent à leur tour une plus étroite liaison entr'eux, pour ne donner pas leurs voix aux anciens : & parce qu'il faloit convenir entr'eux pour éviter la haine publique, ils céderent leurs prétentions au Cardinal de Medicis.

Ils ne se souciérent pas de faire éclater leur faction dés qu'elle eût été formée, & l'on sût par tout le Conclave une heure aprés, qu'il y auroit un jeune Pape, ou qu'il n'y en auroit point. On essaia de les desunir, & celui qui remüa le plus de machines pour en venir à bout, fut le Cardinal Soderini, qui avoit de si justes causes d'empêcher que son plus redoutable énemi ne devînt son maître. Mais les trouvant en trop bonne intelligence, & connoissant d'ailleurs la foiblesse des anciens, il ne douta plus que ce qu'il apréhendoit davantage n'arrivât.

J'ai déja remarqué, que le Cardinal Soderini étoit le plus adroit & le plus interessé tout ensemble du sacré Colége; & Bibiana qui savoit son défaut, l'ataqua par là. Il lui fit espérer un établissement pour son frere, aussi avantageux que celui qu'il avoit perdu dans Florence, & proposa l'aliance de la Maison de Medicis avec celle de Soderini, par le mariage de la niéce de Soderini avec le neveu du Cardinal de Medicis. Soderini y trouva son conte ; & les sûretés aiant été données de part & d'autre, il fortifia le parti des jeunes Cardinaux en y faisant entrer ceux de sa faction.

L'afai-

L'affaire en étoit là, quand on remplit de fraieur le Conclave, en y faisant entrer un billet écrit de bonne main, qui portoit, que les Cardinaux qui avoient écrit & tenu le Concile de Pise, d'où ils étoient passés en France, s'étoient embarqués à Toulon, & venoient à toutes voiles pour entrer dans le Conclave avant que l'élection se fît. Il étoit certain que leur arrivée exciteroit de grands troubles, & romproit toutes les mesures que Bibiana avoit prises pour l'exaltation du Cardinal de Medicis; parce que d'un côté les Cardinaux qui venoient de France avoient été excommuniés & dégradés par le feu Pape, qui s'étoit expliqué de les faire brûler devant l'Eglise St.-Pierre, s'ils tomboient entre ses mains; de l'autre côté, comme ils étoient des vieux Cardinaux, ils prévoioient que leurs confreres pour fortifier leur faction, & la rendre par un nouveau surcroît supérieure à celle des jeunes, les voudroient faire entrer à toute force dans le Conclave; & afin de lever les censures, & de les rehabiliter, useroient du pouvoir absolu que le Conclave prétend avoir durant la vacance du St. Siége: ce qui causeroit infailliblement un schisme. Il faut avoüer qu'on n'a jamais vû de Conclave si embarassé, qu'auroit été celui-là, si les Cardinaux qu'on atendoit fussent arrivés. Mais la Providence, qui destinoit la Papauté au Cardinal de Medicis, éluda leurs desseins par une furieuse tempête qui leur arriva, & les acueillit à la sortie du port de Toulon, & ne leur laissa prendre terre en aucun des lieux où ils souhaitoient d'aborder, & ne les quita qu'aprés avoir brisé leurs vaisseaux, & jetté leurs personnes sur la côte de Pise, où les Magistrats étoient dévoüés au Cardinal de Medicis. Ils savoient que leur Patron ne seroit point élû, si le nouveau renfort arrivoit aux vieux Cardinaux; & pour l'empêcher, ils se saisirent de leurs hôtes, sous prétexte

texte de travailler à leur conſervation & à la ſureté de la ville.

Ils leur firent entendre, que leurs têtes avoient été miſes à prix ; & que comme la Toſcane étoit fort incommodée des Bandits, il ſe trouveroit des gens aſſez avides des deux mille écus qu'on avoit promis à quiconque porteroit à Rome leurs têtes, pour ſe mettre en devoir de les tuer s'ils ſe mettoient en chemin avant que le Pape qui ſeroit élû eût modéré la ſentence de ſon prédéceſſeur à leur égard. Les ſept Cardinaux eurent beau déclarer qu'ils vouloient bien courir le riſque, & beau proteſter en-ſuite de la violence qu'on leur faiſoit, & du droit des gens qu'on violoit en leurs perſonnes ; on les enferma dans une maiſon qui fut environnée de bonnes gardes.

Avec tout cela neanmoins le Conclave n'eût pas ſi-tôt fini, parce que les jeunes & les vieux Cardinaux perſiſtoient dans une égale obſtination, ſans une avanture bizarre qui les mit d'acord. Le Cardinal de Medicis s'étant agité extraordinairement par le nombre de viſites qu'il faiſoit chaque nuit à tous les Cardinaux de ſa faction, ſon abcés s'ouvrit, & le pus qui en ſortit exhala une telle puanteur, que toutes les celules, qui n'étoient ſeparées que par de légéres cloiſons, furent empeſtées. Les vieux Cardinaux, dont le tempérament étoit moins capable de reſiſter aux malignes impreſſions d'un air ſi corrompu, conſulterent les Médecins du Conclave ſur ce qu'il y avoit à faire pour eux ; & les Médecins qui voioient le Cardinal de Medicis, & jugeoient de ſa conſtitution plutôt par les mauvaiſes humeurs qui ſortoient de ſon corps, que par la vigueur de la nature à les pouſſer dehors, répondirent aprés qu'ils eurent été gagnés par les promeſſes de Bibiana, que le Cardi-

Cardinal de Medicis n'avoit pas encore un mois à vivre. Cette condamnation le fit Pape, en ce que les vieux Cardinaux pensans étre plus fins que les jeunes, leur voulurent donner une satisfaction, qu'ils présumoient ne devoir pas étre de longue durée. Ils les alerent trouver, & leur dirent qu'ils cedoient enfin à leur opiniâtreté, à condition qu'on leur rendroit la pareille une autre fois. Ainsi le Cardinal de Medicis fut élû Pape sous un faux donné à entendre, n'aiant pas encore trente-six ans acomplis; & comme la joie est le plus souverain des remédes, il recouvra bientôt aprés une santé si parfaite, que les vieux Cardinaux eurent sujet de se repentir d'avoir été trop crédules. Le nouveau Pape eut soin d'envoier un courier à Pise, pour faire délivrer les sept Cardinaux qu'on y avoit arrétés; mais non pas pour leur faire rendre leur argent & leur équipage. De sorte que ces Eminences aprenant le succés du Conclave, & n'aiant pas de quoi retourner en France, furent trop heureuses de quiter la pourpre, de prendre le chemin de Rome en qualité de suplians, & de se jetter aux piés du Pape qui les absout, & les rétablit dans le sacré Colége.

Ce ne fut pourtant pas cela qui lui fit prendre le nom de Leon; & les Historiens ne devinent pas mieux, lors qu'ils lui font choisir ce titre par émulation de ses deux prédécesseurs, dont l'un s'étoit fait nommer Alexandre, & l'autre Jules. La vérité est, que le Cardinal de Medicis, qui déferoit un peu trop aux prédictions, se souvint alors d'un songe que sa mere avoit fait étant grosse de lui. Elle s'étoit imaginée d'avoir acouché sur le grand autel de l'Eglise de la Reparata, d'un lion sans comparaison plus grand & plus beau que ceux que le Soudan d'Egypte avoit envoié à son mari, mais si doux, qu'il ne rugis-

rugissoit point, & si aprivoisé, qu'il se laissoit caresser comme un petit chien.

Les trésors que Jules avoit amassés dans le château saint Ange pour achever de purger l'Italie d'étrangers, en chassant de Naples les Espagnols, servirent à Leon pour paier les détes qu'il avoit contractées étant Cardinal, & pour faire le magnifique par une dépense de cent mille écus, que lui coûta le jour de son couronnement. Il y eut des Arcs de triomphe au bout de chaque ruë. Tous les Oficiers de la Cour de Rome y parurent superbement vétus, & ce fut la premiere fois qu'ils disputerent à qui auroit un plus magnifique équipage. Les Ducs de Ferrare, & d'Urbin y firent leurs charges de Préfet de Rome, & de Général des troupes de l'Eglise, & le peuple y reçût de plus grandes largesses qu'il n'espéroit. Ce fut justement au bout de l'an que la bataille de Ravenne avoit été donnée ; il sembloit que l'on eût choisi ce jour pour faire mieux remarquer l'inconstance des choses humaines. Le Pape étoit monté sur le même cheval qu'il avoit eu le jour du combat, & le Duc de Ferrare avoit eu soin de le racheter d'un cavalier de sa compagnie de Gendarmes, à qui il étoit échû pour son lot de pillage. On ne s'en servit plus depuis, & on le fit nourrir avec soin. Le plus rare de la cérémonie fut les trois personnages diferens que Jules de Medicis y représenta : car on le vit au commencement en Chevalier de Rhodes portant le grand Guidon de saint Jean de Jerusalem. Ensuite le Pape lui mit sur la tête le chapeau de Cardinal, qui vaquoit par l'exaltation de sa Sainteté ; & purgea sa naissance de tous les défauts qu'on lui reprochoit ; par un acte si autentique, qu'il n'étoit plus possible de le faire passer pour bâtard, sans mettre en compromis l'infail-

faillibilité de celui qui le déclaroit légitime. Et ſur la fin de la Cavalcade la nouvelle étant arrivée que l'Archevêque de Florence étoit mort, le Pape donna ſur le champ l'Archevêché au même Jules.

Le feu Pape avoit ordonné en mourant, que l'on achetât de l'Empereur Maximilien Premier la ville de Modêne, & ſon ſucceſſeur avoit prétexte pour montrer qu'il n'avoit pas inutilement épuiſé l'épargne de l'Egliſe. Il ne fut pas dificile de conclure le marché pour vint mille Ducats, parce que Maximilien étoit du naturel des autres prodigues, qui prennent à toutes mains, & n'aportent pas plus de precautions à vendre qu'à donner : mais lors qu'on en voulut faire ſortir le Colonel Viefruſt, qui y commandoit une garniſon Alemande, il demanda des dédommagemens, qui montoient bien plus haut que n'avoit couté la place. Le Pape eſſaia d'abord de le ranger par la voie des négociations : mais voiant que le Colonel ne rabatoit rien de ſa fierté, il changea de métode, & lui mit en tête un homme de guerre qui n'étoit pas moins brave que lui, & incomparablement plus adroit. Ce fut le Comte Guy de Rangon, qui prit ſes meſures avec le Pape, & ſe fit ofenſer, pour avoir ſujet d'étre mécontent. En-ſuite il ala droit à Modêne, où Viefruſt, qui étoit ſon ami, le reçût, & lui donna un moien de débaucher ſa garniſon, & de le mettre hors de la place.

Le recouvrement de Modêne mit le Pape en réputation, & lui donna lieu de penſer à l'établiſſement de ſon frere Julien. Charles Duc de Savoie avoit une ſœur à pourvoir qui s'ennuioit de vivre dans le celibat. Elle avoit déja plus de trente ans, & perſonne ne l'avoit encore recherchée en mariage, parce que ſon frere étoit trop mau-

mauvais ménager pour lui donner une dot sortable à sa haute naissance. Dans cette disposition le Pape la fit pressentir, si elle voudroit être sa belle-sœur, & lui envoia de si riches présens, qu'ils aloient au delà de ce qu'elle eût pû aporter dans la Maison de Medicis. Il ofrit en même temps au Duc de Savoie de la prendre sans dot, & promit à ce Prince de le rendre si puissant en Italie, que le Duc, qui ne demandoit pas mieux que d'être déchargé de sa sœur sans qu'il lui en coutât rien, y consentit. Les nôces furent tout-à-fait magnifiques; & le Pape envoia jusqu'à Nice recevoir sa belle-sœur, & lui entretint un train de Reine. Il y eut une promotion de Cardinaux pour honorer son entrée à Rome; & le Pape, afin de disposer le peuple à la recevoir plus gaïement, diminüa l'impôt du sel.

Les aplaudissemens que l'on fit à sa liberalité l'exciterent à fonder un Colége pour l'instruction de la jeunesse, qu'il voulut rendre d'abord le plus fameux de l'Univers : car il y fit venir à grands frais Niphus pour y enseigner la Philosophie, Christophle d'Arrezzo pour la Médecine, Butigella pour le Droit, Parrasius pour l'Eloquence, & Chalcondile pour la Langue Gréque. Sa Sainteté eut si peur qu'on ne trouvât dans ses Brefs les expressions barbares, dont ceux de quelques-uns de ses prédécesseurs étoient remplis, qu'il choisit pour ses deux principaux Sécrétaires les deux hommes du monde qui écrivoient le mieux, savoir Bembe, & Sadolet. Il augmenta la Bibliotéque du Vatican, dont il donna la garde à Beroalde le jeune, qui se connoissoit admirablement bien en livres. Il fit représenter en deux jours le Penulus de Plaute. La dépense en fut excessive, & les postures des Acteurs trop libres; cependant personne ne s'en scandalisa. Le Pape avoit

avoit si bien deviné, que c'étoit par là qu'il faloit prendre les Romains, pour les empêcher de crier contre les abus, qu'ils lui dressérent des statuës, pour les mêmes choses qui les avoient obligé d'écrire des Satires contre d'autres Papes.

Mais le dessein que Jules II. avoit laissé à ses successeurs étoit trop beau pour demeurer imparfait. Les François n'avoient pas été sitôt chassés du Milanois, qu'ils s'étoient mis en équipage pour y retourner. Ils avoient mis le siége devant Novarre ; & cette place étoit alors de telle conséquence, qu'en la prenant ils y eussent trouvé les clefs de toutes les autres villes du Duché de Milan. Maximilien Sforce avoit levé huit mille Suisses pour la secourir : mais comme il manquoit d'argent, ses soldats menaçoient de l'abandonner, avant qu'il les eût mené en présence des énemis. Le Pape pour y remédier lui fit tenir vint-cinq mille écus, qui lui firent gagner la bataille de Novarre, & lui conservérent son Duché. En-suite le Pape changea de métode à l'égard des François ; car comme son dessein n'étoit que de les empêcher de s'établir en Italie, il ne pût soufrir que les Anglois & les Flamans les poussassent trop du côté de la Picardie, quoi que ce fût lui-même qui les eût invités d'y entrer. Il les disposa à s'acommoder par des ofices si pressans, que la paix fut concluë entre Louïs XII. d'une part, & le Roi d'Angleterre & l'Archiduc d'autre. Mais sa Sainteté eut depuis ocasion de s'en repentir, en ce que les François, qui ne pouvoient vivre en repos, n'eurent pas plutôt assûré leurs frontieres de Picardie, qu'ils songérent à recouvrer le Milanois. Ils s'y prirent même avec plus de prévoiance qu'ils n'avoient acoutumé ; & soit que leurs Ministres fussent devenus plus rafinés, soit

qu'ils

qu'ils eussent profité de leurs pertes, ils comprirent que leur dessein ne réüssiroit pas, s'ils n'agissoient de concert avec les Gênois. Octavien Fregosse avoit une autorité parmi ces peuples libres, qui n'étoit gueres inferieure à la souveraine. François I, qui commençoit à régner en France, lui fit tâter le poux par des Emissaires si adroits, qu'il se détacha de l'union des autres Princes d'Italie, quoi qu'il eût donné sa parole au Pape, de ne traiter avec personne sans sa participation. Le Pape, qui le croioit sincére, avoit apuié sur sa foi la plus importante de ses intrigues, qui mérite d'étre sûë. Il étoit échapé plusieurs marques de folie à Maximilien Sforce, qui donnoient lieu de croire, qu'on lui pouvoit ôter le Duché de Milan sans scrupule, puis qu'il n'étoit plus en état de le défendre contre les François, ni même de converser avec les autres hommes. Le Pape, qui pensoit à la fortune de son frere Julien, jugea qu'il ne se présenteroit jamais une ocasion si favorable de l'agrandir. Il s'en ouvrit au Duc de Savoie, dont l'humeur inquiete ne désaprouvoit rien de ce qui venoit du côté de l'ambition. Ce Duc acheva de confirmer le Pape dans sa résolution, en l'assûrant que les François pourroient bien consentir que Julien de Medicis eût le Duché de Milan, s'ils étoient repoussés dans la tentative qu'ils aloient faire pour le recouvrer.

Sur cette suposition le Pape se figura, que les Venitiens le laisseroient agir contre Sforce, & même le seconderoient, au cas qu'il voulût partager avec eux la dépoüille de ce Prince. En suite il en fit la proposition aux Ministres d'Espagne, qui feignirent de l'aprouver, encore qu'ils l'estimassent ridicule, parce que leur interêt présent étoit seulement d'empêcher, que la France ne se

se rétablît dans le Milanois ; à quoi ils voioient bien que le Pape s'oposeroit de toutes ses forces, tant qu'il auroit dans l'esprit l'agrandissement chimérique de son frere. Ainsi le Pape aprés avoir sondé ses Confédérés, acheva de se persuader, qu'il n'y avoit plus rien à faire pour entrer dans Milan, qu'à bien ménager Fregosse. Il lui fit toutes les graces que la Cour de Rome peut acorder sans qu'il lui coûte rien, je veux dire, qu'il lui donna des bénéfices pour ses freres & pour ses enfans. On a crû que Fregosse se fut rendu à de si solides témoignages d'amitié, si on se fût avisé plutôt de le gagner. Mais il étoit déja trop engagé avec les François, & n'atendoit que leur arrivée pour se déclarer en leur faveur. Il usa cependant de toutes les démonstrations qui servoient à tenir le Pape en bonne humeur, & à le tromper si finement, que sa Sainteté ne croioit point avoir de meilleur ami que lui en Italie; témoin le plan qu'elle lui communiqua de tout ce que les Italiens vouloient faire pour disputer le passage des Alpes. Julien de Medicis fut élû Général de leurs troupes, & s'avança jusqu'à Florence, où étoit le rendez-vous de celles de l'Eglise. Mais en y préparant un équipage superbe, & sortable à la souveraineté dont il prétendoit aler prendre possession dés qu'il auroit repoussé les François, une fiévre maligne l'arrêta tout court, & lui fit perdre la vie en six semaines. Sa mort ne ralentit point l'ambition du Pape; elle ne fit que changer d'objet. Il y avoit déja long temps qu'Alphonsine sa belle-sœur se plaignoit de ce qu'il ne faisoit rien pour le jeune Laurent de Medicis fils unique de son frere aîné, & chef de sa Maison. Sa Sainteté s'étoit toûjours excusée sur les obligations particulieres qu'elle avoit d'établir Julien avant toutes choses : mais Julien n'étoit plus,

Lau-

Laurent avoit déja 20. ans, étoit bien-fait de sa personne, & témoignoit beaucoup d'inclination pour les armes.

Le Pape lui fit remplir la place de Julien pour ce qui regardoit le Commandement des troupes de la ligue ; mais il n'avoit ni l'expérience ni les vertus nécessaires pour un tel emploi. Son genie étoit si lent & si peu capable de se débarasser des voluptés, lors qu'il s'y étoit une fois engagé, qu'il étoit encore entre les bras des courtisanes de Florence, lors que Trivulce, qui commandoit l'avant-garde de l'armée Françoise s'étant fait montrer par un païsan de Piémont un sentier par où la cavalerie légére pouvoit traverser les montagnes de Nice, en avertit la Palice, lequel enleva dans Villefranche Prosper Colonne, & dissipa toutes les forces destinées à défendre l'entrée de l'Italie.

Il n'en falut pas davantage pour déconcerter le Pape, & lui faire perdre courage. Il s'imagina que les François étoient déja dans Milan, & leur dépêcha un homme de créance pour négocier avec eux. Cét homme s'ala jetter malheureusement entre les bras des Espagnols, qui se défians de son voiage, le traitérent d'espion, pour avoir prétexte de le foüiller. Ils lui prirent son instruction, & la déchifrérent. Ils pénétrerent par là les desseins du Pape, & ne voulans pas étre les victimes de son acommodement avec la France, firent arrêter aux environs de Trebie leur armée, qui s'avançoit à grandes journées, pour joindre les forces des Conféderés.

Laurent de Medicis qui étoit enfin sorti de Florence au bruit de l'enlevement de Prosper Colonne, & s'étoit jetté dans Plaisance avec des troupes fort lestes, pressa les Espagnols de le venir joindre, ou de lui marquer un lieu dans le Milanois, qui lui servît de rendez-vous. Mais Cardonne, qui les

commandoit, ne fit point de réponse positive, sous couleur que ce seroit mettre en compromis sa qualité de Vice-Roi de Naples, que de se rencontrer dans un même campement avec Laurent de Medicis, à quoi il seroit obligé d'obeïr à cause qu'il étoit Général de la ligue. Ainsi Cardonne ne bougeant, & Laurent de Medicis ne se sentant pas assez fort pour marcher sans l'escorte des Espagnols, les Suisses demeurérent seuls dans le Milanois.

Ils se piquérent neanmoins de le défendre; & le courage leur augmentant à proportion qu'il diminüoit à leurs Aliés, ils atendirent les François de pié ferme, & les combatirent à Marignan. Ils y perdirent dix-sept mille hommes, & leur chaleur de foie se dissipa par cette saignée; ils abandonnérent le Milanois avec le champ de bataille aux vainqueurs, & leur retraite fit décamper à la hâte les Espagnols d'auprés de Trébie, pour retourner au Roiaume de Naples. Les François les eussent défaits avec peu de dificulté, s'ils les eussent poursuivis; mais le Pape les amusa par cét artifice.

Il dépêcha vers le Roi tres-Chrêtien le plus adroit de ses Emissaires, qui s'apeloit Loüis Canole; & pour disposer sa Majesté à mieux recevoir son Agent, il écrivit à Laurent de Medicis de sortir de Parme & de Plaisance, & aux habitans de ces villes d'aler présenter leurs clefs aux vainqueurs.

Canole trouva le Roi déja las du séjour d'Italie, & lui proposa l'entrevûë de Boulogne, comme le seul moien de hâter son retour en France. Le Roi l'accepta, sans faire réflexion que ses énemis ne cherchoient par là qu'à gagner le temps. Le Pape arriva le premier à Boulogne pour y recevoir le Roi, qui s'y rendit deux jours aprés acompagné de huit mille chevaux. Le Chancelier du Prat y dressa le plan du Concordat avec le Sécrétaire Graffis: & c'est la seule particu-

lrité

larité que je raporte de cette intrigue, parce que je n'en ai point trouvé d'autre qui ait échapé à la connoissance du célébre Mr. du Puits; & d'ailleurs l'Archevêque d'Aix Génébrard en a fait un traité qui passe pour Anecdote.

En-suite on mit sur le tapis un projet de ligue entre le Saint Siége, & la France. Mais le Pape avoit sa réponse prête. Il fit entendre au Roi, qu'il n'étoit ni de la bien-séance, ni de la gravité d'un souverain Pontife de manquer de parole aux Espagnols; pour seize mois qu'il avoit encore à demeurer uni avec eux; mais que ce terme ne seroit pas plutôt expiré, qu'il feroit tout ce que sa Majesté souhaiteroit de lui. Le Roi se paia de cette défaite, parce qu'étant encore jeune & sans expérience, il s'imaginoit qu'il ne seroit jamais assez-tôt en France pour recevoir les aplaudissemens, que la victoire de Marignan & la réduction du Milanois avoient méritées.

Ainsi finit l'entrevûë de Boulogne; & l'on peut dire que le Pape conserva par adresse la conquête de son prédécesseur au Saint Siége, & le Roiaume de Naples aux Espagnols. Sa Sainteté voulut passer par Florence en retournant à Rome; & comme ses compatriotes avoient alors porté l'Architecture, la Sculpture, & la Peinture au plus haut point où elles pouvoient aler, ils lui firent une entrée qui n'aura jamais de semblable. Jaques de Sandro fit l'Arc de triomphe de la porte saint Pierre, où tout ce que l'imagination pouvoit ajoûter à l'Histoire, fut si heureusement emploié, que le Pape qui se connoissoit admirablement bien en peinture, entra en le regardant dans une espéce d'extase, dont on eut de la peine à le tirer pour le faire avancer. L'ouvrage étoit d'autant plus singulier, que Baccio de Monte Lupo y avoit mis la main, aussi-bien que Sandro. Mais comme leur maniere étoit toute diferente, il étoit aisé de distinguer jusqu'à leurs moindres traits, & de rendre à chacun la justice qu'il méritoit.

Julien de Tasso avoit fait un autre Arc devant l'Eglise de St. Felix, dont la décoration ne charmoit pas moins par sa bizarrerie, que par sa beauté. Comme s'il n'y eût pas eu assez de besogne pour lui, il avoit entrepris & achevé devant l'Eglise de la Trinité une représentation si vive & si capricieuse des avantures de Romulus, que le Pape y retourna deux ou trois fois pour la voir. Antoine de St. Gal fit sur la place des Seigneurs un Temple octogone, dont le dessein étoit nouveau. Et le Geant que Bandivelli mit sur la galerie du Palais, ne pouvoit étre mieux proportionné nonobstant son énorme grandeur.

L'Arc de Triomphe de Grammaccis entre l'Abaïe & le Palais de Podesta, exprimoit le mariage des arts avec les vertus ; & celui de Rosso à Canto di Bissierre étoit merveilleux en la diversité de ses figures. Enfin André del Sarto déguisa la Facciata de Ste. Marie del Fiore, de sorte qu'elle paroissoit toute de marbre par une espece de mastic apliqué sur de la toile, que Laurent de Medicis avoit inventé.

Alphonsine des Ursins, qui demeuroit à Florence, profita de la bonne humeur où la vûë de tant d'inimitables objets avoit mis le Pape, pour l'exciter à l'agrandissement de son fils. Il y avoit déja long-temps qu'elle regardoit le Duché d'Urbin comme une proie, & qu'elle tourmentoit son beau-frere d'en donner l'investiture au jeune Laurent ; sur ce que le Duché étoit tout-à-fait à sa bien-séance, & voisin de l'Etat de Florence. Mais elle n'avoit jamais pû rien obtenir pendant la vie de Julien de Medicis, parce qu'il s'étoit toujours oposé à quiconque parleroit d'entreprendre de ce côté-là, soit qu'il eût horreur de consentir à une injustice si visible, soit qu'il se piquât de reconnoissance envers un Prince qui lui avoit donné retraite pendant son exil. Mais à peine eut-il les yeux fermés, qu'Alphonsine des Ursins avoit redoublé ses

instances. Le Pape avoit trop d'esprit pour ignorer le tort qu'il feroit à sa réputation,& le scandale qu'il donneroit au monde Chrêtien, en dépoüillant un de ses feudataires sans sujet. Il résista quelque temps ; mais enfin deux choses le portérent à se relâcher. La premiere fut, l'extrême importunité de sa belle sœur, qui ne lui donna pas un moment de relâche jusqu'à ce qu'elle l'eût porté à rompre avec le Duc d'Urbin. Et la seconde, que le Duc ne s'étoit pas soucié de ménager son amitié avant qu'il fût Pape, ni même depuis. En voici des circonstances qui méritent d'être suës.

J'ai déja remarqué qu'il avoit fait tous ses éforts pour empêcher les Medicis de rentrer dans Florence; mais ce n'étoit pas là son plus grand crime. Il en avoit d'autres, savoir qu'étant Général de l'Eglise, & par conséquent obligé d'en poursuivre les interêts, il n'avoit pas laissé d'envoier en France le Comte Baltazar Castilionne, pour y négocier un acommodement à part, en exécution duquel il avoit empêché des gens de guerre de l'armée confédérée de passer sur ses terres, de peur qu'ils ne se trouvassent à la bataille de Ravenne, & n'avoit point voulu donner passage à ceux qui y avoient été batus. De plus, à la dernieré irruption des François en Italie, il avoit accepté la Lieutenance des troupes de la ligue sous Julien de Medicis, qui en devoit étre Général. Cependant lors que la maladie avoit empêché le même Julien de les commander; & que le jeune Laurent avoit été mis à sa place, le Duc d'Urbin avoit refusé de servir sous lui, & aporté pour excuse de n'avoir consenti d'obéir à Julien, qu'à cause de l'amitié, qui lui donnoit lieu de croire, qu'il auroit partagé le Généralat avec lui; mais que n'aiant point de liaison particuliere avec Laurent, & leurs humeurs au contraire étant incõpatibles, il y avoit à craindre qu'ils ne passassent pas deux jours ensemble sãs se broüiller.

Ce procédé avoit extraordinairement mortifié

le Pape, en ce que le Duc d'Urbin témoignoit un mépris trop visible de son neveu. Il n'eut pourtant osé s'en plaindre, si le Duc n'eût ajoûté l'injure au dédain, en retenant dans son Etat les belles compagnies d'ordonnances qu'il avoit levées, au lieu de les envoier du moins au rendés-vous, puis qu'il n'y aloit pas lui-même. Voilà ce qui lui fut reproché dans le manifeste qu'on publia contre lui lors qu'il lui déclara la guerre. Il ne fut pas dificile à Laurent de Ceri, qui commandoit l'armée Ecléśiastique, de le dépoüiller, parce que n'aiant point alors de gens de guerre pour défendre son Etat, & se doutant bien qu'on en vouloit principalement à sa personne, parce que sa mort auroit asśûré le Duché d'Urbin à la Maison de Medicis; il n'osa s'enfermer dans aucune place, de peur d'y étre aussi-tôt investi, & mettant à couvert ce qu'il avoit de plus précieux, accepta l'azile que lui ofroit le Duc de Mantoüe.

Le Pape amorcé par la facilité de sa conquête en entreprit une autre, qui ne lui donna pas plus de peine, quoi que peu s'en falut depuis qu'elle ne lui fût fatale. Pandolfe Petrucci qui commandoit à Sienne, lui avoit donné retraite pendant son exil, & son fils le Cardinal avoit servi d'instrument pour l'élever à la suprême dignité de l'Eglise, en formant la faction des jeunes Cardinaux, qui s'étoient obstinés à ne vouloir point d'autre Pape que lui; cependant le Pape aima mieux tomber dans la plus noire ingratitude, que de perdre l'ocasion qui se présentoit de joindre l'Etat de Sienne à celui de Florence. Il n'y ala pas neanmoins d'abord à force ouverte, il se contenta d'alumer dans Sienne une sédition, qui contraignit enfin Petrucci d'en sortir, & mit en sa place son énemi mortel qui étoit dévoüé à la Maison de Medicis.

La République de Luques n'eût pas été mieux traitée, si l'arrivée de l'Empereur Maximilien I. en

en Italie avec une armée, où l'on contoit plus de soixante mille soldats, à dessein de chasser les François du Milanois, n'eût arrêté les progrés du Pape. Les troupes de sa Sainteté étoient fort lestes, il les avoit promises au Roi tres-Chrêtien, qui les avoit demandées avec d'autant plus d'instance, qu'il ne pouvoit si promptement envoier dans le Duché de Milan des forces sufisantes pour en disputer l'entrée aux Alemans. Mais le Pape jugea que le temps de se déclarer n'étoit pas encore venu, il renforça ses troupes, & les fit marcher dans la Lombardie sous la conduite de Bibiana, qui avoit alors toute la confidence de son Maître. L'instruction secrete qui lui fut donnée, portoit qu'il se contentât au commencement d'étre spectateur de la Tragédie que l'on aloit joüer; mais qu'au dénoûment de la piéce, il ne tardât pas trop à se jetter dans le parti que la fortune auroit favorisé, afin qu'il se pût vanter d'avoir donné le dernier coup mortel aux vaincus.

Bibiana étoit bon acteur en toute maniere; cependant il ne pût agir si finement, que son jeu ne fut découvert. L'Empereur s'avança sans obstacle jusques devant la ville de Milan, où le Connétable de Bourbon, & le Maréchal de Trivulce avoient résolu de soutenir le siége avec leurs meilleures troupes. Les Alemans l'avoient formé dans l'espérance que les bourgeois se déclareroient pour eux, & contraindroient la garnison Françoise de capituler. Mais Trivulce fit vivre les gens de guerre avec tant de moderation, qu'ils ne donnerent aucun sujet de mécontentement à leurs hôtes. Ainsi le siége tirant en longueur, les Ministres du Roi tres-Chrêtien eurent ocasion de débaucher Staff & Puts, deux des principaux Oficiers des dix-sept mille Suisses qui composoient l'élite de l'infanterie de l'Empereur. Ces deux chefs aprés s'étre assûrés de leurs compagnons, alerent à

la tente de Maximilien, & lui demanderent les arrerages qu'il devoit à leur Nation. Maximilien étoit si prodigue qu'il n'y avoit jamais d'argent dans ses cofres ; mais en recompense il étoit si civil, que ses créanciers avoient de la peine à lui refuser du temps. Ses caresses toutefois ne purent rien obtenir des deux Suisses, au contraire elles les mirent en colére, & leur firent lâcher des mots, qui jettérent Maximilien dans une terreur panique. Il se figura qu'ils avoient machiné de le livrer aux François, de la même sorte qu'ils avoient autrefois vendu Louïs Sforce ; & l'horreur d'un pareil traitement étant plus fort que sa raison, il se détermina tout d'un coup de s'enfuir du côté de Trente, & l'exécuta sans étre suivi que de ses domestiques. Son armée n'aiant plus de Chef, se débanda, & les François étant ainsi délivrés, tournerent leurs pensées à se venger du Pape, qui leur avoit manqué au besoin.

Ils aidérent les Venitiens à recouvrer les villes que la ville de Cambray leur avoit ôtées ; & les garnisons qui sortirent de ces places ne sachant que devenir, se laissérent persuader à un Emissaire François, qui leur conseilloit de prendre parti avec le Duc d'Urbin. On y joignit des troupes sans aveu, ramassées de toutes parts ; & le Duc d'Urbin se mettant à leur tête les mena avec une vitesse incroiable devant sa ville capitale. Jules Vitelli y commandoit une garnison de trois mille soldats pour Laurent de Medicis; mais les femmes & leurs enfans n'eurent pas plutôt apris que leur Duc étoit aux portes, que la sédition commença, & devint si grande en moins d'un quart d'heure, qu'il falut que Vitelli capitulât malgré lui à sortir avec le bâton blanc.

Laurent de Medicis en reçût la nouvelle à Rome, où il avoit ramené les troupes de son oncle. Il les fit marcher en diligence du côté de l'Umbrie,

brie, & rencontra le Duc d'Urbin au passage d'une riviere. Il eût pû défaire la moitié de ses gens, s'il eût voulu se contenter d'une victoire à demi; mais comme il avoit un grand avantage sur l'armée d'Urbin en ce qui regardoit le nombre & la discipline des soldats, il aima mieux atendre l'ocasion de la défaire entierement; & cette ocasion ne se présenta plus, parce que le Duc d'Urbin, qui avoit beaucoup de parties d'un grand Capitaine (quoi qu'en ait voulu dire Guichardin) se mit en défense dans l'eau la pique à la main; & faisant ferme avec l'élite de ses troupes pendant que le reste filoit derriere, sauva tout ce qui lui apartenoit jusqu'au bagage, ne voulut plus rien hazarder depuis, & se contenta d'avoir recouvré son Etat. Il y eut pourtant une rencontre, où Laurent de Medicis s'étant trop avancé, reçût à la tête une si dangereuse blessure, qu'il fut obligé de se faire porter à Rome pour étre mieux pancé.

Son armée ne l'eût pas plutôt vû partir, qu'elle se débanda, & le Pape, qui prévoioit que sa réputation aloit étre perduë, si le démenti lui demeuroit dans l'afaire d'Urbin, mit tout en œuvre pour la faire réüssir de la maniere qu'elle avoit été projettée. Il savoit que le Duc d'Urbin n'avoit plus de quoi paier ses troupes, & qu'il devoit même des montres aux Régimens Espagnols de Suares & de Maldonat.

Ces deux Colonels s'étoient expliqués assez hautement qu'ils ne servoient que pour de l'argent, pour étre jugés capables d'une infidélité; & divers Emissaires eurent ordre de leur tâter le poulx. Ils ne se firent pas long-temps tirer l'oreille pour convenir du prix qui leur seroit donné pour livrer le Duc d'Urbin; & de peur qu'ils ne manquassent de parole, on traita sans leur participation avec un Capitaine de cavalerie de la même Nation, apellé Cabilla, qui promit d'assas-

finer le Duc à la premiere revûë qu'il feroit. L'une ou l'autre de ces deux conspirations n'auroit pas manqué de réüssir, si le Duc d'Atrie, à qui on s'en étoit ouvert, ne les eût révélées au Duc d'Urbin, qui montra beaucoup de jugement & de courage dans une conjoncture si surprenante. Il assembla son armée sous prétexte de la mener à une expédition qui devoit être executée à l'heure même. Ceux de la conspiration se trouvérent en leurs rangs, & le Duc les aiant aperçûs fit un discours éloquent, à dessein de leur reprocher leur perfidie. Il en raconta toutes les circonstances, il lût des lettres écrites de leurs mains qui achevoient de les convaincre, & demanda d'un ton fier & résolu, que ceux qui n'avoient point de part à leurs crimes lui en fissent justice.

Sa harangue fit naître un si grand trouble dans l'esprit des soldats qui l'ouïrent, que les complices eussent eû le temps d'esquiver s'ils eussent voulu; mais comme c'étoit des gens déterminés, au lieu d'être saisis de crainte en aprenant que leur entreprise étoit découverte, ils se hâterent de l'exécuter, ils se mirent en devoir d'unir leurs Régimens en un corps, & d'environner le lieu où le Duc étoit monté. Mais ils se trouvérent eux mêmes environnés de la cavalerie, dont ils ne se défioient point.

Federic Bossolo, Prince de la Maison de Mantoüe, qui la commandoit, avoit quité le service du Pape, parce que Laurent de Medicis lui avoit ôté la Lieutenance Générale de son armée, que le Pape lui avoit donnée. Il craignoit de tomber entre ses mains, parce qu'il connoissoit l'humeur de Laurent de Medicis implacable lors qu'elle avoit été une fois irritée; & cette raison l'interessa à sauver le Duc d'Urbin. Il ralia ses cavaliers en un moment, il les piqua d'honneur, il les anima contre les coupables, & les persuada de les arrêter.

Et

Et les fantassins Espagnols ne se voiant pas assez forts pour défendre leurs Colonels, les livrérent, & la Cavalerie les fit incontinent passer par les armes.

Un mois aprés le Pape courut le même danger qu'avoit évité le Duc d'Urbin. J'ai déja remarqué, que Petrucci avoit été chassé de Sienne, quoi que son fils le Cardinal eût contribué plus que les autres à l'élevation du Pape. Le pere suporta son éxil avec assez de constance; mais le fils résolu de s'en vanger à quelque prix que ce fût, porta longtemps un poignard sous sa robe pour tuer le Pape en plein Consistoire, où il entroit sans Gardes, parce qu'il se figuroit qu'il lui seroit aisé de se sauver en-suite au travers des Corses qui atendoient à la porte, avant qu'ils sûssent qui avoit fait le coup. Mais il changea depuis de sentiment en ce qui regardoit le lieu; & soit que le cœur lui eût manqué au point de l'exécution, soit qu'il y eût trouvé plus d'obstacles qu'il ne s'étoit imaginé, il aima mieux se défaire du Pape à la chasse, où il s'écartoit quelquefois si loin, qu'il s'exposoit à pouvoir être poignardé, sans que personne le vît ou en entendît le bruit. Mais il faloit que tant de circonstances arrivassent en même temps pour faire naître cette conjoncture, qu'elle fut negligée aussi-tôt que la précédente.

Le Cardinal Petrucci s'avisa donc en troisiéme lieu de former une conjuration dans le Sacré Colége; & le premier qu'il sonda, fut le Cardinal Adrien de Corneto, qui se laissa tromper à la plus surprenante prédiction dont on ait ouï parler depuis qu'il y a des Devins au monde. Ce Prélat étoit né sur le bord de la mer de Toscane dans la ville dont il avoit pris le nom. Ses parens étoient si pauvres qu'ils avoient été contraints de le mettre en service; mais il avoit eû le bonheur de trouver un maître qui le fit étudier, & lui donna moien de passer par toutes les dignités Ecclésiasti-

ques, ſans étre redevable de ſa fortune qu'à la charité de celui qui l'avoit élevé, & à ſon propre mérite. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit alé revoir ſa Patrie, où ſachant qu'il y avoit un Magicien dans les montagnes de l'Apennin, la curioſité le prit d'éprouver s'il y avoit de la certitude dans ſes prédictions. Il l'ala trouver en habit déguiſé, & le conſulta ſur quelques perſonnes de ſa connoiſſance, dont il ſavoit les avantures, auſſibien que les ſiennes. Le Magicien lui répondit ſi pertinenment, qu'il lui fit naître l'ocaſion de parler de ſoi-même. Il lui montra ſon horoſcope ſans lui dire de qui elle étoit, & lui demanda que deviendroit la perſonne née ſous cette conſtellation. Si c'eſt un homme (repartit le Magicien) il ſera du moins Cardinal; & ſi c'eſt une femme, elle ira bien prés du Trône ſi elle n'y monte.

Le Cardinal Corneto n'en voulut pas ſavoir davantage ſur ſon article, & tournant adroitement le diſcours, engagea le Magicien à parler du Pape. Le Magicien aſſura qu'il mourroit jeune, & de mort imprévûë. Alors le Cardinal fut tenté de s'enquerir qui ſeroit celui qui lui ſuccéderoit: & le Démon, qui n'atendoit que cela pour le punir de ſa curioſité, lui dit par la bouche du Magicien, que le Conclave qui ſe tiendroit aprés la mort de Leon X. ſeroit long & factieux, mais qu'enfin on éliroit un Cardinal apelé Adrien; que cét Adrien ſeroit de tres-baſſe naiſſance, & monteroit à toutes les dignités de l'Egliſe les unes aprés les autres ſans la recommandation de perſonne, & par ſa propre ſufiſance; qu'il ſeroit âgé de ſoixante ans au moment de ſon exaltation, & ne ſeroit pourvû que d'un bénéfice.

Il faut avoüer que le Démon n'avoit jamais été plus ingénieux à tromper, qu'il le fut dans cette conjoncture. Toutes ces circonſtances conve-
noient

noient parfaitement au Cardinal Corneto, & ne convenoient qu'à lui dans le Sacré Colége. Il étoit de bien plus basse naissance que tous les autres Cardinaux, il avoit monté par tous les dégrés inférieurs à cette dignité, il avoit été Chapelain, Chanoine, Doien, & Evêque, sans jamais avoir eû deux bénéfices à la fois; il passoit sans contredit pour le plus savant du Consistoire, il n'avoit jamais fait la cour à personne pour être avancé, non pas même à son premier Patron; la fortune l'étoit alé chercher jusques dans sa chambre & sur ses livres. Ceux qui lui avoient fait du bien n'avoient eu égard qu'à son propre mérite: car pour les avantages extérieurs, il n'en avoit aucuns. Enfin il s'apeloit Adrien, & cette derniere circonstance de la prédiction du Magicien sembloit le montrer au doigt, aussi-bien que celle de l'âge, puis qu'il ne s'en faloit que trois mois qu'il n'eût soixante ans acomplis.

Il prit congé du Magicien, plus satisfait qu'il n'y étoit alé; mais il le fut bien davantage, quand aprés son retour à Rome le Cardinal Petrucci le solicita d'entrer dans la conspiration. Il s'imagina que c'étoit par là que le destin commençoit de travailler à son exaltation, & le crût d'autant plus fortement, que le temps qu'on lui avoit prédit aprochoit, & qu'on lui parloit de se défaire du Pape d'une maniere qui lui étoit imprévuë. Neanmoins, comme le Cardinal Corneto étoit avisé dans toutes ses actions, il ne voulut s'engager à rien de positif, ni donner aucune marque qui pût servir un jour à le convaincre. Il se contenta de témoigner au Cardinal Petrucci, qu'il ne révéleroit point son entreprise à personne, & ne se mettroit point en devoir de la traverser.

Le Cardinal Sauli, qui fut sondé depuis pour être complice, en usa de même, mais par une

autre considération, il avoit promis son sufrage à Bibiana pour le Cardinal de Medicis, sur l'espérance que Bibiana lui avoit donnée du premier bénéfice vacant dont il se voudroit contenter. On prétendoit que le Cardinal de Medicis avoit ratifié la promesse; cependant elle n'avoit pas eû d'éfet; & le premier bénéfice aiant été donné à Jules de Medicis Commandeur de Rhodes, Sauli ne s'en étoit pas trop ofensé d'abord, parce qu'il ne trouvoit pas étrange que le Pape lui eût manqué de parole en considération du seul de la Maison de Medicis qui étoit Ecléfiastique, & devoit tenir la place du Cardinal Neveu: mais lors qu'il y avoit eû d'autres riches Archevêchés vacans & qu'il les avoit demandés, on les lui avoit refusés, pour les conférer à d'autres, qui avoient à la vérité servi dans le Conclave, mais non pas si utilement que lui; & le Cardinal Petrucci profita du dépit qu'avoit Sauli de se voir rebuté, & lui avoit fait agréer la vengeance qu'on lui préparoit sans qu'il s'en mélat.

Le Cardinal Riaire entra le troisiéme dans le complot par un motif de haine contre la Maison de Medicis, qui duroit depuis le danger qu'il avoit couru à Florence, lors que la conjuration des Pazzi éclata, & par un sentiment assez ordinaire aux Italiens, que le Pape quelque bon acueil qu'il lui fît, n'oublîroit jamais ni la mort de son oncle ni la blessure de son pere, auxquelles Riaire avoit du moins servi de prétexte. Il se promettoit encore d'étre élû Pape, à cause qu'il étoit le Doien des Cardinaux, qu'il avoit plus de bénéfices qu'aucun autre à distribuër entr'eux, qu'ils lui donneroient leurs voix, & qu'il s'étoit mis en credit à Rome par sa belle dépense, & par le Palais magnifique qu'il y avoit fait bâtir.

Le dernier fut le Cardinal Soderini, qui se laissa flater de l'espérance de rétablir son frere dans
la

la Dictature perpetuelle de Florence, qui lui paroissoit aisée aprés que le Pape seroit mort, & que le pere du Cardinal Petrucci auroit récouvré son autorité dans Sienne.

La conspiration étant ainsi formée, voici les mesures qu'on prit pour l'exécuter. On s'assûra d'un fameux Operateur d'Italie apellé Vercelli, qui étoit heureux à guerir les plaïes, & les manioit si délicatement qu'il ne faisoit presque point de douleur, tant il avoit de subtilité dans les doigts & d'agrément dans sa façon d'agir. Cét homme étoit extraordinairement débauché, & se plaisoit à commettre les plus noires actions; mais il les faisoit avec tant de précautions qu'on n'avoit pû le surprendre, & sa réputation étoit encore assez entiere. Son principal sécret étoit pour les maladies Veneriennes; & c'étoit par là qu'il s'étoit introduit dans la familiarité du Cardinal Petrucci. Il lui proposa d'empoisonner le Pape par une voie qui ne pourroit étre découverte. Pour la mieux faire entendre, il faut répéter que le Pape avoit eû un abcés qui s'étoit crevé, mais dont la plaie ne s'étoit pas fermée tout-à-fait; & il étoit resté une ouverture, par où le pus distiloit de temps en temps, soit que le mal eût été trop grand pour étre tout-à-fait gueri, soit que les Médecins eussent jugé qu'il faloit laisser à la nature pour se décharger, cette voie qu'elle s'étoit faite elle-même; & de fait le Pape mourut dés qu'elle se ferma. Il lui faloit donc un tres-habile Chirurgien qui le suivit par tout; & comme il y avoit à changer de bandages presque autant de fois qu'on le pançoit, il n'y avoit rien de plus aisé que de les empoisonner, sans qu'on l'aperçut, parce que l'ordure dont ils seroient couverts empêcheroit qu'on ne vît le venin.

Le Cardinal Petrucci aprouva l'invention, & ajoû-

ajoûta ses intrigues pour débusquer le Chirurgien secret du Pape, afin de mettre Vercelli en sa place. La chose ne paroissoit pas dificile : car outre que le Chirurgien du Pape n'étoit pas assez habile, & que l'on savoit de bonne part, que sa Sainteté se plaignoit quelquefois de la rudesse de sa main, il avoit le malheur de déplaire à ceux d'entre les domestiques qui étoient le mieux dans l'esprit du Patron. Et de fait, Jules Blanci Camerier se chargea de lui faire donner son congé à la premiere solicitation que lui en fit un homme afidé au Cardinal Petrucci, & les Cardinaux qui hantoient chez le Pape plus familiérement assûrérent qu'il n'y avoit rien de plus aisé que d'en venir à bout. Le Cardinal Neveu, de quelque subtilité d'esprit qu'il fût & qu'il se piquât, fut pris pour dupe; car on l'obligea d'en faire la proposition à son oncle, sans savoir où elle tendoit. Mais le Pape témoigna plus de fermeté de ce côté-là qu'on ne se l'étoit imaginé: car il répondit, que quand son Chirurgien seroit encore plus mal-habile, il ne laisseroit pas de le garder, parce qu'il ne pouvoit pas se résoudre à se découvrir devant un Chirurgien nouveau, & conclut, en disant qu'il aimoit mieux endurer du sien que de changer.

On ne desespéra pas neanmoins d'y faire condécendre sa Sainteté dans la suite du temps, & je ne doute point qu'elle n'y eût enfin consenti, si on se fut obstiné à le lui persuader. Mais pendant qu'on songeoit à de nouveaux moiens pour introduire Vercelli dans la Maison du Pape, il vint nouvelle à Rome, que le Duc d'Urbin, aprés avoir rangé les factieux de son armée, la conduisoit à Sienne pour y rétablir les Petrucci, dans l'espoir que ce rétablissement lui serviroit pour faire chasser de Florence la Maison des Medicis.

Le

Le Pape, qui voioit les conséquences de cette marche, apréhendoit de perdre ce qu'il avoit de plus cher; & suposant que le Duc d'Urbin n'auroit point formé un projet si hardi sans la participation du Cardinal Petrucci, qui n'avoit osé paroître à Rome, & se tenoit dans une maison de plaisance depuis la disgrace arrivée dans sa maison, sa Sainteté le fit observer avec tant de soin, qu'on intercepta une lettre qu'il écrivoit à Antoine Nini son Sécrétaire en la Cour de Rome. On la trouva toute chifrée; & ce fut cette circonstance qui augmenta le soupçon & la curiosité du Pape: car sans cela on n'en auroit pas fait de cas. L'art de déchifrer n'étoit pas encore en usage; & le Pape ne pouvant aprendre que de Nini ce que la lettre contenoit, sa Sainteté l'envoia chercher. Nini au lieu de faire bonne mine, donna tant de marques de surprise & de crainte, que le Pape le pressa davantage; & comme il s'obstinoit à refuser sa Sainteté, elle le menaça de la question. Il parut alors si déconcerté, qu'il donna lieu d'exécuter sur lui ce que l'on n'avoit proposé que pour l'intimider. On fit aporter les instrumens de la torture, & Nini ne les eût pas plutôt vûs, qu'il découvrit le lieu où il avoit caché le chifre que le Cardinal Petrucci lui avoit laissé. Ainsi l'on découvrit d'autres misteres que ceux que l'on y cherchoit.

Ce n'est pas que la conjuration y fut expliquée assez nettement pour étre entenduë; mais il y avoit tant de particularités qui servoient à la pressentir, que le Pape fut conseillé de ne pas laisser de faire apliquer Nini à la question, quoi qu'il eût rendu le chifre. Et de fait on commença à le tourmenter; mais à la premiere pointe de douleur qu'il sentit, il révéla tout ce qu'il savoit; & comme sa détention avoit

été

été si secrete, que ses domestiques mêmes ne savoient pas ce qu'il étoit devenu, parce qu'on l'étoit alé apeler au nom d'un des intimes amis, le Pape ne desespéra pas d'obliger le Cardinal Petrucci & Vercelli, qui étoient les deux principaux complices, à se venir eux-mêmes prendre au piége qui leur étoit tendu, quoi qu'ils fussent absens. Voici l'industrie dont on usa pour les atirer. On s'enquit du lieu où étoit Vercelli, & on sût que le Gonfalonier de Florence, qui s'apeloit Gori, l'avoit mandé pour le guerir d'une maladie secrete. Le Magistrat étoit dévoüé à la Maison de Medicis, & le Pape qui se fioit en lui, lui manda qu'il pouvoit se servir de Vercelli, mais qu'il le fît épier avec tant de diligence, qu'il ne lui pût échaper des mains, afin qu'il fût en état de le représenter quand il seroit temps, & qu'on le lui manderoit.

La commission étoit dificile à exécuter, parce qu'il faloit s'assurer de Vercelli sans qu'il le sût. Mais Gori étoit si adroit, qu'il s'en aquita en le faisant venir loger chez lui, & lui fournissant assez de divertissemens dans sa maison pour n'être pas obligé d'en aler chercher ailleurs. Ce qui faisoit agir ainsi le Pape, étoit qu'il vouloit atirer à Rome le Cardinal Petrucci; à quoi il ne faloit pas penser, s'il paroissoit que l'on eût arrêté Vercelli, parce que le Cardinal se seroit aussi-tôt douté que la conjuration étoit découverte. Ainsi durant que Vercelli étoit prisonnier à Florence sans le savoir, on envoia au Cardinal le plus adroit Emissaire de la Cour de Rome pour le disposer d'y venir. Le prétexte fut, que le Pape voiant son neveu blessé, & n'aiant pû ni empêcher ses troupes de se débander ni de débaucher celles du Duc d'Urbin, sa Sainteté n'étoit plus en état de conserver son autorité dans Sienne, & se résolvoit à rétablir de bonne grace Petrucci dans

cette ville, avant qu'elle parût y avoir été contrainte. Ce mensonge étoit si conforme à la conjoncture des afaires d'alors, que le Cardinal Petrucci, tout rafiné qu'il étoit, le prit pour vérité ; & le Pape lui aiant mandé là-dessus, qu'il n'atendoit que son retour, pour concerter avec lui la maniere dont le vieux Petrucci rentreroit dans Sienne, il se laissa persuader de prendre le chemin de Rome, & de se présenter à l'antichambre du Pape, où il fut arrêté, & mis d'abord dans un cachot. On fit aussi tôt partir un courier pour Florence, où Vercelli fut pris en joüant aux dés, & mené à Rome sous bonne escorte.

Comme la détention du Cardinal Petrucci ne pouvoit étre secrete, le Pape avoit donné ordre dés qu'il seroit entré dans le Palais, d'assembler le Consistoire ; & tous les Cardinaux qui étoient à Rome s'y trouverent, croiant qu'on aloit régler l'afaire de Sienne. Mais ils furent bien surpris de voir le visage sévére du Pape, & d'entendre la harangue de sa Sainteté, qui ne pouvoit étre ni plus animée, ni plus touchante. Il exagera les bienfaits dont il avoit comblé le Sacré Colége, pour en faire mieux concevoir l'ingratitude. En-suite il parla d'une conjuration qui s'étoit formée contre sa vie par quelques Cardinaux, sans s'expliquer davantage. Il conclut en ofrant de leur pardonner, s'ils avoüoient leur crime sur le champ, & lui demandoient pardon en présence de leurs confreres, & protestant au contraire de les abandonner aux dernieres rigeurs du bras séculier, s'ils négligeoient le moment de clémence qu'on leur acordoit.

Les Cardinaux Soderini & Corneto se levérent de leurs places, & se prosternérent aux piés du Pape, qui leur pardonna moiennant une amande de dix mille écus chacun. Cette légére con-

contravention à sa parole jointe aux marques d'indignation qui paroissoient malgré qu'il en eut sur son visage, fit que le Cardinal Corneto ne jugea pas à propos de s'y fier que de bonne sorte. Il retourna chez lui pour s'y déguiser, il prit l'habit d'un moissonneur, & sortit de Rome ainsi ridiculement travesti. Il ne marcha que la nuit, jusqu'à ce qu'il fût dans son païs, où il passa le reste de sa vie en changeant de cachette, tant il étoit encore persuadé, nonobstant ce qui venoit d'arriver, que l'éfet des prédictions dont j'ai parlé, étoit inévitable. Cependant il n'arriva rien de ce qu'il atendoit, quoi que le Magicien ne lui eût pas menti d'une silabe : car le Pape mourut jeune, & de mort imprévûë. Son successeur s'apeloit Adrien, étoit fils d'un brasseur de bierre Flamand, qui s'étoit élevé par sa doctrine, & ne possédoit qu'un Evêché, que l'Empereur, dont il avoit été Précepteur, lui avoit fait prendre comme par force. Toute l'équivoque qu'il y eut, & qui trompa le Cardinal Corneto, fut que cét Adrien n'étoit pas encore du sacré Colége, & n'y entra qu'à la promotion dont je vais parler.

Le Cardinal Soderini se relégua lui-même à Fundi, où il mourut de mélancolie; & le Cardinal Riaire ne fut ni pris prisonnier ni mis en justice pour la même raison qui l'avoit engagé dans la conspiration: car le Pape craignant qu'on ne lui reprochât d'avoir vengé les anciennes querelles de sa Maison, s'il faisoit mourir ce vieux Cardinal qui n'avoit pas voulu lui demander pardon, se contenta de tirer de lui cent mille écus, à condition qu'il iroit demeurer dans le Royaume de Naples, où il avoit force bénéfices.

Le Cardinal Sauli fut donc seul arrêté au sortir du Consistoire, & mis dans un cachot. Jusques-là le Pape avoit agi dans les formes, mais il ne continua pas: car au lieu de commettre des Cardinaux pour juger leurs confreres, ou d'en nommer

au

au moins deux pour assister à l'instruction du procés des coupables jusqu'à ce qu'il fût temps d'opiner, comme c'étoit la coûtume, l'on en interdit la connoissance au sacré Colége, & on renvoia tous les complices indiféremment sans distinction de qualités aux Juges ordinaires des afaires criminelles, qui en firent en peu de temps une tres sévére justice.

Le Cardinal Petrucci, aprés avoir eu les membres disloqués à la torture, fut étranglé dans le cachot par un Ethiopien, qui s'apeloit Orlando; & son Sécrétaire Nini n'en fut pas quite à meilleur marché. L'Operateur Vercelli fut traîné sur une claie, pendu, tenaillé, & écartelé. Le Cardinal Sauli couroit risque de la vie, s'il eût été moins aimé de la sœur aînée du Pape. Cette belle Dame, dont le crédit étoit tout-puissant sur l'esprit de son frere, se jetta à ses piés, & ne s'en voulut jamais relever qu'elle n'eût obtenu la grace de Sauli.

Ce qui acheva d'irriter le sacré Colége contre le Pape fut, que l'on tira d'excessives sommes de ceux à qui l'on pardonnoit: car la voie de punir les personnes par leurs bourses n'aiant pas encore été pratiquée à la Cour de Rome, on se figura que ceux à qui l'on faisoit racheter leurs vies étoient innocens, & que l'on ne les avoit mis dans la liste des conjurés, que parce qu'on savoit qu'ils étoient riches, & qu'il n'y avoit plus d'argent dans les cofres du Pape pour continuer la guerre d'Urbin. Les plaintes qu'en firent les Cardinaux éfarouchérent l'esprit du Pape, & lui firent déclarer qu'il ne retourneroit plus dans le Consistoire, puis qu'il n'étoit plein que de ses énemis, jusqu'à ce qu'il y eût fait entrer tant de personnes afidées, que sa vie y fût en sûreté, & de fait il fit peu de jours aprés une promotion de trente un Cardinaux. Dans ce nombre il y en eut huit de haute naissance, dont le principal fut Pompée Colonne, qui fut le plus dangereux énemi

ennemi que la Maison de Medicis ait jamais eû ; le reste fut partagé : car il y en eut qui ne furent redevables de leur dignité qu'à leur propre mérite. D'autres eurent le Chapeau par faveur ; comme le Médecin du Pape, qui proposant son fils le soir qui précéda la promotion, & sa Sainteté s'excusant, sur ce qu'elle avoit dêja donné sa parole à trente personnes ; le Médecin lui repartit, qu'en l'état où étoient les choses, on ne trouveroit pas plus étrange à Rome que la promotion fût de trente & une personne, que si elle n'étoit que de trente. Enfin il y en eut qui deshonorérent la pourpre sacrée, pour avoir été choisis par de plus bas motifs.

Cependant le Cardinal Bibiana, qui commandoit ce qui étoit resté de troupes Eclésiastiques dans le Duché d'Urbin, crioit au secours. Il avoit afaire à un énemi qui ne lui donnoit point de repos, & ses soldats dépités d'obeïr à un homme de si basse naissance qu'étoit Bibiana, menaçoient de le tüer lors qu'il leur faisoit essuier la moindre fatigue. Le Pape écrivit par toute l'Europe pour avoir du renfort, & rétablit enfin son armée, qui ne répondit pas à l'espérance qu'il en avoit conçüë ; car elle se laissa batre devant Pezarro ; & le Duc d'Urbin aloit achever de la ruïner, lors que le Pape reprit le vieux dessein de débaucher ses troupes. Il y emploia huit cens mille écus, & le subtil Hugues de Moncades lui servit d'instrument. Cét Espagnol rafiné s'il y en eut jamais, qui ne commençoit alors que d'entrer dans les grands emplois où il se poussa depuis par toutes voies, ajusta si bien ses intrigues, que le Duc d'Urbin se vit abandonné tout d'un coup lors qu'il y pensoit le moins ; & toute la grace que lui firent les déserteurs fut, de lui permettre de se retirer, & d'emporter ses meubles & sa bibliotéque.

Alors

Alors le Pape investit de nouveau Laurent de Medicis du Duché d'Urbin, & solicita François Premier, de lui donner en mariage l'héritiere de la Maison de Boulogne, qui lui fut acordée. Le Duc d'Albanie en fit la négociation, & on lui promit en recompense de le faire Général de la premiere ligue qui seroit formée contre les Turcs. On fit une superbe entrée à la Princesse à Florence, où le mariage fut consommé ; mais elle mourut neuf mois aprés en travail de Catherine de Medicis, qui doit étre le principal sujet de cét ouvrage. La nouvelle de son trépas fut portée à Rome dans le temps qu'un courier arriva, qui remplit la ville d'étonnement. Il avoit été dépéché par la République de Venise, & portoit que Selim s'étoit emparé de l'Egipte & de la Sirie.

Cét acroissement de puissances disposa les Princes Chrétiens à former une ligue avec le Pape contre les Infideles. Le plan qui en fut dressé ne pouvoit étre ni plus régulier ni plus magnifique. L'Empereur qui vivoit alors dans une profonde paix, & qui par conséquent pouvoit mettre sur pié un nombre infini de soldats, devoit entrer dans la Thrace par la Bulgarie avec les forces d'Alemagne & la cavalerie de Pologne & de Hongrie. François Premier avoit promis de s'embarquer à Brindes avec les Croisées de France & d'Italie, qui montoient à plus de deux cens mille hommes, pour faire décente dans l'Albanie, où les peuples atendoient l'ocasion de se revolter. Les Espagnols, les Anglois, & les Portugais s'étoient chargés d'équiper deux cens galéres, qui prendroient la route de Constantinople, où le Pape iroit en personne avec cent autres Galeres, dont il feroit la dépense à moitié avec la République de Venise. Mais une médecine prise à contre-temps, dissipa ce vaste projet. Il prit envie à l'Empereur Maximilien Premier de se purger au retour de la chas-

chasse du sanglier, & il lui en coûta la vie, soit que ses humeurs fussent trop émûës, soit qu'il eût fait trop d'exercices le jour précédent. Deux illustres rivaux briguerent pour lui succéder, savoir Charles son petit fils, & François Premier. Mais ils s'y prirent en deux manieres diferentes. Charles apuïa ses pretentions d'une bonne armée qui parût dans les Païs-bas, & François se contenta d'acheter à deniers contans les sufrages des Electeurs.

Le Pape avoit envoié Robert Ursin à la Diete pour empêcher que ni l'un ni l'autre ne fût élû; & Ursin, qui étoit le plus adroit négociateur de son siécle, ne demeura pas long-temps à Francfort, sans pénétrer par sa merveilleuse vivacité le secret de l'afaire. Il écrivit à sa Sainteté dans une dépêche qui ne peut étré assez loüée, que les Alemans trompoient François Premier, en prenant l'or & l'argent de France; & qu'il n'y avoit pas un Electeur qui ne lui refusât sa voix, lors qu'il seroit temps de la donner; qu'il y avoit à la vérité moins de répugnance dans leurs esprits pour le Prince Charles, mais qu'elle ne panchoit pas non plus de son côté, pourvû qu'il y eut sur les rangs un Prince Alemand capable de faire la dépense pour soûtenir la Majesté de l'Empire. Sur ce fondement le Pape essaia de détromper François Premier, & de lui ôter de l'esprit la prétention de l'Empire, en lui montrant l'impossibilité d'y réüssir. Il lui découvrit l'intention des Electeurs, & ajoûta qu'il ne restoit plus rien à faire que de traverser en toutes manieres l'élection de Charles, parce que l'Italie & la France avoient tout à craindre d'un Prince, qui pourroit remüer tout le fer d'Alemagne avec l'or que les Indes commençoient à lui envoier tous les ans en abondance. Sa Sainteté remarqua de plus, que le plus sûr moien de l'empêcher étoit de briguer pour le Marquis de Brandebourg, qui avoit déja son sufra-

fra-

frage en qualité d'Electeur, & se tenoit assûré de celui de son frere, qui étoit Archevêque de Mayence ; que les cinq autres Electeurs se déclareroient infailliblement pour lui, dés qu'ils le verroient apuié de la France & du Saint Siége ; mais que sans ces deux protections, ils éléveroient Charles à l'Empire.

Le Roi tres-Chrétien ne reçût pas cét ofice avec la même sincérité qu'il étoit rendu : tant il y a de peine à se laisser persuader par les mêmes personnes de qui l'on croit avoir été trompé. Sa Majesté se figura que c'étoit un artifice emploié pour le faire renoncer à sa propre gloire. Il répondit en Prince, qui croioit étre assûré de sa brigue ; & le Pape le voiant obstiné, ne douta plus que Charles ne fût élû, & ne voulant plus par conséquent l'irriter à contre-temps, en s'oposant inutilement à son élection, il écrivit à Robert Ursin de le favoriser : ce qu'il fit de si bonne grace, que Charles lui en fut obligé, ou du moins témoigna de l'étre.

Au plus fort de cette intrigue, le Pape reçût la plus sensible afliction dont il étoit capable, en perdant le jeune Laurent de Medicis son neveu, qui mourut d'une intemperance. Il ne laissa qu'une fille legitime, & un fils bâtard. Ainsi de la ligne masculine de Cosme le Vieux, il ne restoit plus que le Pape, & le Cardinal de Medicis. Le Cardinal de Medicis n'étoit pas en état de relever la Maison ; car outre qu'il étoit Prêtre, il y avoit tant à redire à sa naissance, qu'il valoit mieux le laisser dans les dignités Eclésiastiques, que personne ne lui disputoit, que de lui laisser prendre un rang dans le monde ; où la legitimation du Pape n'étoit pas sufisante de le maintenir.

L'ambition du Pape n'aiant donc plus de sujet domestique à pousser, s'ocupa désormais tout entier à signaler son Pontificat par des actes qui surpassassent, ou du moins égalassent celui de Jules II.

 son

ſon prédéceſſeur. Il envoia le Cardinal de Medicis à Florence, pour y remplir la place de Laurent, & lui recommanda de la gouverner avec autant de douceur, que ce jeune homme avoit afecté de rudeſſe. Et de fait la grandeur de ſon oncle l'avoit ébloui, & les flateurs avoient achevé de le corrompre. Il s'imaginoit étre le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, parce qu'il avoit le corps propre à ſuporter toutes les fatigues de la guerre; & dans cette penſée, au lieu de flater les Florentins ſur leur commerce, comme avoient acoûtumé ſes prédéceſſeurs, il ne parloit que des factions militaires, & ne faiſoit venir des contrées étrangeres que des armes & des chevaux. La conquête d'Urbin lui avoit inſpiré le deſſein de rétablir l'ancien Roiaume d'Etrurie tel qu'il étoit au commencement de la République Romaine; & comme les Etats de Sienne & de Luques en faiſoient partie, Laurent leur aloit ôter le peu de liberté qui leur reſtoit. Il avoit déja pris les alignemens d'une forteresſe à Saumimato de Florence; & lors qu'elle auroit été bâtie, il auroit demandé à l'Empereur d'ériger la Toſcane en Roiaume; & s'il eût été refuſé, il ſe fut adreſſé à ſon oncle.

Les Florentins, à qui ce projet n'avoit pas été caché, pouvoient craindre que le Cardinal de Medicis ne le pourſuivît; & le déſeſpoir n'étoit que trop capable de les porter aux dernieres extrémités contre ſa perſonne, s'il n'eût témoigné d'abord, qu'il n'étoit venu que pour réparer les fautes du défunt, & rétablir le peuple en pleine liberté. Il ne le fit pas neanmoins; car il ne remit pas le choix des Magiſtrats: mais à la réſerve de ce point, il le laiſſa joüir de tous les autres priviléges, qui ſervoient à le flater dans l'opinion qu'on lui vouloit donner de ſa prétenduë franchiſe. Le Pape travailloit cependant à la police de Rome, & fit de beaux réglemens pour ôter les ſemences des querelles, qui paſſoient des peres aux enfans: car depuis

la

la faction desGuelphes & des Gibelins,un homme qui avoit hérité d'un autre étoit obligé de le venger de tous ses énemis;& s'il le refusoit par lâcheté, ou par principe de Religion, il faloit se retirer du monde,& passer toute sa vie en infame, sans oser paroitre en public. En-suite sa Sainteté établit une colonie dans Rome, au lieu où avoit été le Champ de Mars, & la peupla des pauvres Lombards, à qui les guerres du Milanois avoient fait changer de Patrie.

Il pardonnoit aisément toute sorte de crimes, pourvu qu'ils ne troublassent pas le repos public; & le malheureux Jean Paul Biglioni ne pût obtenir de grace pour quelques exactions qu'il avoit faites à Perouse, quoi que toute la Cour de Rome l'eût demandée pour lui, & que la Maison de Medicis lui eût la principale obligation de son rétablissement dans Florence. Le Pape le manda sous un prétexte si spécieux, qu'il s'y laissa prendre, quelque rusé qu'il fût d'ailleurs. Les Ursins, qui perdoient en lui la meilleure ressource, parce qu'il n'avoit jamais manqué d'acourir à leur secours avec deux ou trois mille soldats au premier ordre, remuérent en vain toutes sortes de machines pour le sauver. Il ne laissa pas d'avoir la tête tranchée; & cependant il ne fut acusé que du moindre des crimes qu'il avoit commis: car cét exécrable entretenoit sa propre fille au sû de tout le monde,& n'avoit égard ni à la Religion ni à la foi publique en aucune autre rencontre.

Le suplice de Sebastien de Trevese eût des circonstances plus touchantes. C'étoit le plus fameux Jurisconsulte de son temps, qu'on avoit fait venir de Padoüe à Rome pour enseigner le Droit. Il s'aquitoit admirablement bien de sa profession, & n'avoit point encore été repris de justice, lors qu'il fut convaincu d'avoir trempé dans la falsification d'un acte public. Le Pape voulut neanmoins que

l'on procédât contre lui dans toute la févérité des loix, & il fut brûlé tout vif dans le champ de Flore. Les crimes secrets au contraire, & ceux qui ne choquoient pas directement l'autorité du saint Siége, ni la forme de gouvernement qui étoit alors en usage, n'étoient ni recherchés ni punis; c'étoit à leur égard que sa Sainteté afectoit de passer pour debonnaire.

La magnificence qui lui étoit naturelle rendit sa Papauté d'autant plus célebre, qu'Alexandre & Jules ses prédécesseurs n'avoient été liberaux qu'envers les gens de guerre. On fut ravi de leur voir succéder un homme qui ne leur refusoit presque rien; & s'excusoit de si bonne grace, quand il y étoit contraint, que personne ne se retiroit mécontent d'auprés de lui. Toutes sortes de gens pouvoient le voir pendant le repas; & s'il remarquoit qu'ils fussent dans le besoin, il prenoit plaisir à les faire aprocher, & à leur distribuer une bourse de Ducats, qu'il avoit soin de faire remplir tous les matins, & ne passoit aucun jour sans la vuider. Comme il aimoit le luxe & le plaisir, on ne manquoit pas de lui proposer tout ce que l'on jugeoit capable de satisfaire ses deux inclinations. Ses meilleurs amis y connivoient au lieu de le reprendre, & devenoient eux-mêmes les ministres de ses voluptés, parce qu'ils étoient assûrés de se maintenir par là en faveur; outre que la plûpart des Cardinaux vivoient dans des excés qui n'étoient guere diferens de ceux du Pape.

Aussi le Sacré Colége n'étoit-il plus le même qu'il avoit acoûtumé d'étre: car auparavant on n'y recevoit que des personnes de suffisance & de mérite; & ces personnes n'aiant point d'autre fond pour subsister qu'une pension médiocre que leur donnoient les Papes, se trouvoient autant éloignés du luxe par nécessité que par inclination. Mais la mode s'étant introduite sous les quatre Papes précédens, de faire présent du chapeau aux cadets

cadets des Maisons souveraines, sous prétexte que ces jeunes Princes l'honoreroient en le portant ; & ces mêmes personnes étant d'ailleurs partagées des meilleurs bénéfices qui venoient à vaquer dans les Etats, afin qu'ils ne se plaignissent point tant de ce qu'on les frustroit de succéder au temporel : l'abondance de tant de biens commodes avoit acrû le luxe de leurs Maisons, & ce luxe paroissoit dans tout son éclat à Rome, parce que leurs parens aimoient mieux qu'ils y demeurassent que dans leur Patrie, où il n'y avoit pas tant de sureté de les laisser, de peur qu'il ne leur prît envie d'y remuër, comme on l'avoit éprouvé dans le Cardinal de Ferrare, qui pour avoir été paisible dans cette ville incontinent aprés la mort du Duc Hercules son pere, ne s'étoit pas contenté de conspirer contre son aîné, mais avoit de plus engagé ses deux cadets dans le même complot ; de sorte que le Duc Alphonse ne s'étoit sauvé que par miracle des embûches de ses trois freres.

Entre les Cardinaux des familles souveraines, on contoit alors ceux de Naples, de Ferrare, de Mantoüe, de Masse, & de Busignan. Le nombre de leurs domestiques étoit dix fois plus grand que celui des autres. Ils avoient tous des équipages de chasse, & des écuries qu'on aloit voir par admiration. Les parties de chasse qu'ils faisoient avec le Pape mettoient en campagne une telle multitude d'oiseaux, de chiens, & de Veneurs, que les forêts & les valées entieres étoient quelquefois environnées de toiles & dépeuplées de gibier.

Le Cardinal Bibiana avoit introduit encore un autre divertissement, dont la dépense n'étoit pas moindre ; c'étoit la représentation des Comédiens dans une sale magnifique du Vatican, où les décorations changeoient à chaque Acte. On ne se mettoit en peine que d'y faire rire, & on n'y trouvoit point

à redire que les sujets fussent trop licentieux. Le plus grand mal étoit, que les enfans des meilleures Maisons & les mieux faits étoient invités à monter sur le téatre,& à servir d'Acteurs.

Le Pape avoit un autre défaut, dont j'aporterai deux exemples, parce qu'il est dificile de trouver dans l'Histoire une autre personne qui y ait été sujette. Comme il étoit d'humeur enjoüée, & qu'il aimoit à se divertir de tout, dés qu'il voioit un homme prévenu de bonne opinion de lui-même,il lui aplaudissoit en toutes rencontres, & s'atachoit à le flater,jusqu'à ce qu'il eût fait dégénerer en extravagance ce principe de vanité. Celui de ses Sècrétaires qui étoit le plus habile pour les expéditions de la Chancellerie, s'apeloit Evangeliste Tarasconi. Cét homme avoit la foiblesse de négliger ce qu'il savoit parfaitement,& de se piquer des sciences qu'il n'entendoit point. Comme il ne pouvoit ignorer que le Pape se plaisoit plus à la Musique qu'aux autres Arts, parce qu'il y étoit plus rafiné; il s'y adonna, sans prétendre d'abord autre chose, que de pouvoir parler régulierement de la simphonie. Mais comme il n'y avoit aucune disposition,il aprenoit à contre-sens les chóses qu'on lui montroit. Le Pape s'en aperçût bientôt,& ne manqua pas de lui persuader qu'il faisoit un progrés admirable, au lieu de le faire souvenir, qu'il ne faloit point étudier en dépit de Minerve.

Tarasconi crut que le Pape disoit vrai, & s'atacha tellemẽt à la Musique,qu'il y perdit l'esprit. Je ne raconterai point ici le détail de ses folies;je dirai seulement qu'elles ne lasserent jamais la patience de celui qui en étoit la cause: car le Pape endura qu'il soutint publiquement, que personne que lui n'avoit jamais sû la Musique, & qu'il en changeât toutes les régles. Sa Sainteté passa même bien plus outre:car elle le fit arbitre de toute la simphonie de sa Maison, & lui promit un jour de cérémonie

de

de faire lier les bras de ceux qui joüoient des instrumēs, sous couleur que leurs nerfs étant mieux bandés, ils en toucheroient les cordes avec plus de fermeté & de délicatesse. Enfin le Pape consentit que l'on détendit la tapisserie de la sale où il mangeoit, sur la requête que le même Tarasconi lui présenta, fondée sur ce que les voix des Musiciens & le son des instrumens venans à fraper la soie & la laine de la tapisserie, y perdoient leur force & s'amolissoient par la même raison que le canon faisoit si peu d'éfet sur de semblables matieres; au lieu que si ces voix & ce son se brisoient directement contre le marbre & les murailles de la sale, la refléxion en seroit plus entiere & plus nette, & reviendroit avec plus d'agrément retentir aux oreilles.

En-suite de Tarasconi, Baraballi de Gayetto servit de joüet à la Cour de Rome. C'étoit un homme de bonne Maison, & bien-fait de la personne, qui croioit étre le meilleur Poëte Italien de son temps, quoi qu'il ne fût pas possible de faire de plus miserables vers qu'étoient les siens, qu'il recitoit pourtant d'assez bonne grace. Dés que le Pape l'entendit, il reconnut sa préocupation, & lui persuada qu'il ne s'étoit jamais fait de si beaux vers que les siens. Baraballi crût d'abord que sa Sainteté lui parloit par bonté; mais le Pape se contraignit si lōgtemps à dōner des loüanges immoderées à ce pauvre Poëte, toutes les fois qu'il venoit lui réciter de nouvelles piéces, qu'il acheva de lui démōter la cervelle. Il lui mit dans l'esprit qu'il étoit un autre Pétrarque, & lui fit naître l'envie de triompher dans Rome aussi-bien que lui. Le Pape se chargea d'en faire toute la dépense, & envoia par toute l'Europe inviter les Poëtes. On observa sérieusement toutes les cérémonies qui devoient précéder une action de cette importance; & le Pape pour la rendre plus ridicule, voulut que Baraballi fût monté sur un Elephant, dont le Roi de Portugal venoit de lui

faire présent. Le jour fut arrêté, & tous les savans d'Italie invités à honorer de leurs présences une cérémonie qui ne s'étoit point faite depuis trois cens ans, sous prétexte qu'on leur rendroit les frais de leurs voiages dés qu'ils seroient arrivés, & qu'on leur donneroit de quoi s'en retourner, aprés avoir été traités magnifiquement durant leur séjour.

La nouvelle qui en fut portée à Gajeto donna du dépit & de la crainte. Les parens de Baraballi coururent à Rome, pour le détourner d'un projet qui les couvriroit de honte & leur postérité: mais ils ne pûrent rien gagner sur un esprit si préocupé; au contraire il les traita d'envieux de sa gloire, & d'hérétiques qui n'avoient pas assez bonne opinion de la justice & de la sincérité du Pape, puis qu'ils se figuroient que sa Sainteté les vouloit tromper. Ainsi le jour étant venu, (c'étoit la fête de saint Cosme & saint Damien, que la Maison de Medicis reconnoissoit pour Protecteurs) les Poëtes habillés bizarement alerent prendre Baraballi à son logis, & le conduisirent au festin qui lui étoit préparé chez le Pape.

Le spectacle fut d'autant plus facetieux, qu'on avoit eu peine à trouver par toute l'Europe un vieillard de meilleure mine que le Triomphateur. Il étoit extraordinairement grand, & gros à proportion; il avoit le visage frais, & la barbe vénérable; il avoit la robe triomphale; & toutes les marques dont les Anciens avoient flaté la vanité de leurs héros, paroissoient à l'entour de lui. Le Pape, qui réüssissoit admirablement bien en toutes sortes de cérémonies, prit un plaisir particulier à s'aquiter de celle-ci dans la derniere exactitude. Baraballi récita d'un ton, où l'on remarquoit qu'il s'aplaudissoit à lui-même, la piéce qu'il avoit composée pour servir de chef-d'œuvre. Tous les autres Poëtes feignirent de l'admirer, & protestérent qu'il ne pouvoit sortir rien d'aprochant de leurs veines. Les

Juges sur leur aveu décernerent le triomphe, & Baraballi décendit dans la Cour du Vatican, pendant que le Pape se mettoit à la fenêtre pour le voir monter l'Eléphant.

Cét animal étoit fort docile, & témoignoit quelque sorte de complaisance de la selle en broderie d'or, & de la housse de pourpre, qu'il n'avoit pas acoûtumé de porter ; il soufrit doucement que Baraballi le montât, & se laissa mener vers le Capitole: mais lors qu'il falut passer sur le pont, il entra en fureur, & fit faire un si grand saut au Triomphateur, que sans les garde-foux il l'eût jetté dans la riviere ; en-suite il retourna sur ses pas, & renversa tout ce qui se présenta devant lui depuis le pont jusqu'au Vatican, c'est-à-dire toute la troupe des Poëtes. Ce qui acheva de rendre la conjoncture plus divertissante fut, que l'Eléphant rentra dans la Cour du Pape avec sa premiere docilité, & sans paroître non plus émû, que s'il n'eût renversé personne. On crût qu'il ne s'étoit éfarouché que pour avoir vû trop de monde, ou pour avoir été surpris du son confus de tant de voix & d'instrumens qui retentissoient de tous côtés.

La passion que le Pape témoignoit pour la bonne chere, lui fit aimer la conversation des quatre plus fameux & plus agréables Parasites qui fussent en Italie, savoir du dernier des enfans de Poggio, Sacromoré, du Chevalier Brandini, & du Moine Boufon Mariani. Ils avoient inventé des saucisses de nouveau ragoût qui n'étoient farcies que de ce qu'il y avoit de plus délicat en la chair des faisans, & coutoient si cher, que le successeur du Pape ne pût s'empêcher de l'avoir en exécration, lors qu'il examina la dépense de sa table. Les Parasites y étoient reçûs à certains jours ; & traités de la maniere qu'ils souhaitoient, à condition qu'ils endureroient sās se fâcher toutes les petites malices qui leur seroient faites par les Oficiers de cuisine, qui

n'oublioient rien pour tromper leur goût, & leur faire manger de la chair de singes & de corbeaux, sous prétexte de quelques autres mêts.

Le Pape avoit encore soin d'inviter les Cardinaux le premier jour d'Août, & de passer avec eux l'aprés dînée à joüer aux cartes: mais tout l'argent du jeu, & tout le gain se distribuoit aux pauvres. Il avoit aversion pour les dés, & joüoit si parfaitement aux Echets, que personne ne l'y pouvoit gagner. Il s'abstenoit de viande les Mécredis, & ne mangeoit que des herbes les Vendredis, & ne soupoit jamais les Samedis. Je n'ai qu'une circonstance à raconter sur l'abus de ses Indulgences, qui est échapée au Pere Paul, savoir que l'on montra en Alemagne une Bule qui taxoit à un écu l'entrée du Paradis.

Il négligea la fabrique de St. Pierre, pour faire travailler à la galerie du Vatican, qui fut peinte par Raphaël d'Urbin. Cét incomparable ouvrier, qui avoit porté la Peinture dans un point de perfection qui n'avoit pas été connu depuis Apelles, mourut à trente six ans par la faute du Pape, & par la sienne. On lui avoit promis de le faire Cardinal, & l'on ne doute point qu'il ne l'eût été à la premiere promotion. Le Pape se plaisoit à l'entretenir, & visitoit son travail presque tous les jours. Il le vit une fois extraordinairement échaufé, & lui tâtant le pouls, trouva qu'il avoit de la fiévre. Il lui commanda de s'aler coucher, & l'envoia faigner par un Chirurgien. Mais il ne savoit pas, que l'émotion de ce Peintre venoit de s'être trop diverti avec une Dame: & comme la faignée est toûjours mortelle en de semblables conjonctures, & que Raphaël ne découvrit point son infirmité au Chirurgien, il tomba dans une langueur qui le mit au tombeau. Il avoit fait le dessein, & craïonné lui-même les patrons de la tapisserie que le Pape faisoit faire en Flandre, & ces patrons furent si bien exécutés sur la soie & la laine, que le Pape eut

sujet

sujet d'en étre content, quoi que la tenture lui revînt à soixante & dix mille écus.

Il faut pourtant remarquer ici, que la Simonie ne fut ni si grande ni si publique sous la Papauté de Leon, qu'elle l'avoit été sous celle d'Alexandre & de Jules: car encore que le grand Penitencier fût prévenu de deux maximes qui sembloient établir la vénalité des bénéfices, encore qu'il soûtînt que le Pape purgeoit de toutes sortes de Simonie, & n'en pouvoit commettre; j'ai trouvé neanmoins dans de bons mémoires, que Leon prénoit assez souvent la peine d'examiner les expéditions que ce Penitencier lui présentoit à signer, & lui faisoit quelquefois de sévéres corrections, sans le menacer pourtant de lui faire perdre sa charge, parce que c'étoit en éfet le plus habile homme qu'il y eût en Italie pour le Droit Canon.

J'ai encore trouvé au même lieu, que Jules Blanci son favori prit son temps pour lui faire signer une requête, lors qu'il étoit si pressé, qu'il n'avoit pas le loisir de la lire, ni de se mêler de semblables choses. Le Pape se douta du mistére, & laissant ce qu'il avoit à faire, lût toute la requête. Il trouva qu'on le suplioit d'unir deux bénéfices situés en deux provinces éloignées l'une de l'autre; & le motif de celui qui solicitoit l'union, étoit de raser une Eglise qui étoit trop proche de son château, à quoi personne ne se seroit oposé, si le Prieuré de cette Eglise, dont son fils avoit été pourvû, avoit été joint à l'autre Prieuré, que le même fils tenoit dans une autre province. Mais le Pape ne se mit pas en peine de savoir tout ce détail, il demanda seulement à Blanci, combien on lui avoit promis pour faire passer cette requête; & Blanci, qui croioit étre assez bien dans l'esprit de son maître pour lui avoüer impunément la verité, lui repartit qu'il y avoit deux cens écus à gagner. Il n'eût pas plutôt lâché ce mot, que le Pape courut à une cassête, où il y avoit de l'argent, en tira

deux cens écus, les donna à Blanci; & déchira la requête.

Voilà l'air dont le Pape traitoit les afaires particulieres, pendant que la fortune travailloit à le broüiller avec la France. Il n'avoit plus de liaison avec le Roi tres-Chrêtien, depuis que l'aliance du jeune Laurent de Medicis avoit si mal réüssi. Au contraire il s'étoit plaint assez hautement, qu'on lui avoit débauché à Paris le Cardinal Bibiana, pour faire croire qu'il cherchoit à s'en vanger, quand la maniere dont le Cardinal étoit mort à son retour au sortir d'un festin où le Pape lui avoit présenté un morceau qu'il n'osa refuser, n'en eût pas convaincu les plus incrédules. D'ailleurs il avoit peine à digerer, que Lautrec Gouverneur de Milan ne voulût ni laisser joüir des bénéfices de ce Duché que ceux qui étoient dans les interêts de la France, ni permettre à quiconque les contestoit d'aler plaider à Rome; au lieu qu'auparavant le Saint Siége étoit en possession d'y nommer de plein droit, & de juger souverainement les procés qui survenoient en cette matiere.

L'Empereur avoit alors à Rome un Ambassadeur nommé Jean Manuël, qui le servoit avec d'autant plus de zéle, qu'il avoit été dans les bonnes graces de Philipes I. son pere, mieux qu'aucun autre Espagnol, & qu'il avoit soufert des persecutions aprés la mort de ce jeune Prince de la part du Roi Ferdinand. Ce Ministre avoit toutes les qualités nécessaires pour la négociation, & s'étoit insinué dans l'esprit du Pape, en lui donnant des ouvertures, qui ne réüssirent pas neanmoins, pour faire arrêter Luther à la Diéte de Worms. Et comme il avoit découvert que sa Sainteté ne seroit pas fâchée d'entrer en guerre contre la France, pourvû qu'on lui en fournît un prétexte spécieux; il lui proposa de la part de son Maître le plan d'une ligue qui ne pouvoit étre mieux dressée : car l'Empereur en devoit faire tous les frais, en courir tout

le

le risque, sans en tirer aucun avantage aparent. Il se chargeoit de lever & faire subsister les armées; il laissoit au Pape la liberté d'en nommer le Général; il consentoit qu'elles reçûssent de sa Sainteté les ordres les plus importans sur ce qu'elles auroient à faire; enfin il s'exposoit à perdre le Roiaume de Naples en cas qu'elles eussent du pire. Cependant il renonçoit aux fruits que la ligue en tireroit, si la fortune favorisoit ses armes; & ne faisant par avance que deux lots de la dépoüille des François, il en donnoit un, savoir les Etats de Parmes, & de Plaisance, au Saint Siége; & l'autre, qui contenoit le reste du Milanois, devoit étre restitué aux Sforces, sans que l'Empereur exigeât autre chose qu'un nouveau serment de celui qui en seroit investi.

La partie étoit trop bien faite pour ne tenter pas le Pape d'en étre. Il signa les articles qui lui en furent présentés, sans y rien changer; & comme il ne faloit pas étre sans argent dans un commencement de guerre, il créa quatre cens Ofices de Chevaliers, qui furent vendus mille écus piéce, en leur assignant cent écus de revenu sur de bons fonds. Il jetta les yeux sur Prosper Colonne pour le Généralat, parce qu'il suposa, que le Marquis de Pescaire, qui commandoit l'infanterie Espagnole, s'acommoderoit bien avec lui, aprés avoir épousé sa niéce. Mais il se trompa dans sa conjecture, & l'armée de la ligue n'eût pas plutôt commencé d'agir, que Prosper, & Pescaire se broüillerent plus hautement, que s'il n'y eût eu aucune aliance entr'eux.

Leur discorde fit lever le siége de Parmes, & jetta leurs troupes dans une irrésolution, qui n'eût pas manqué de les ruïner, si le Pape ne se fût avisé d'un expédient, qui lui réüssit: Il savoit combien la présence du Cardinal de Medicis étoit nécessaire à Florence pour contenir le peuple. Il lui écrivit d'en sortir, & d'aler en toute diligence à l'ar-

mée en qualité de Légat pour acommoder les deux principaux Oficiers, & les remettre en action. Le Cardinal de Medicis obéït, quoi qu'il desespérât d'exécuter l'ordre qu'il recevoit. Il trouva plus d'obstacles à surmonter qu'il ne s'en étoit figuré; mais il eut encore plus de bonheur que de peine. Il fit goûter à Prosper une espece de compromis, qui ne lui laissoit presque que le nom de Général; & Pescaire y trouvant son conte, l'accepta. En-suite le Cardinal de Medicis les obligea tous deux à porter la guerre dans le centre du Milanois. Ils y consentirent; & Lautrec n'aiant pû leur empêcher le passage de Loglio, à cause que les Suisses l'avoient abandonné faute de paiement, ils furent maîtres de la campagne, & se présenterent aux portes des principales villes, où ils furent reçûs par les restes de la faction des Gibelins. Celles de Milan leur furent même ouvertes par les Pallavicins, en vengeance de ce que Lautrec avoit fait mourir deux Cavaliers de leur Maison, sans observer toutes les formes de la justice; & les François furent chassés de la Lombardie la seconde fois avec autant de facilité qu'ils l'avoient été la premiere.

Le Pape en reçût la nouvelle à la chasse, & en eut en même temps une émotion de joie qui lui donna la fiévre. Il avoit acoûtumé d'avaler au commencement du souper des pilules d'Aloés, qui lui tenoient le ventre libre, & Serapita son valet de chambre qui avoit soin de les lui présenter, les gardoit dans une boîte avec tant de négligence, qu'il étoit facile d'y mettre la main, & d'en prendre à quiconque vouloit. Deux jours auparavant que le Pape se trouvât mal, il prit envie au Sommelier Lesbi d'en tirer deux, & de les avaler; mais on le trouva mort le lendemain dans son lit, quoi qu'il se fût couché en parfaite santé. Le Pape en prit comme à l'ordinaire, & sentant qu'elles lui causoient de l'alteration, demanda à boire à Barnabé

Male-

Malespine, qui lui servit du vin si amer, que le Pape, qui ne s'en plaignoit jamais, ne pût s'empêcher de faire la grimace en buvant, & de dire à Malespine, Je pense que vous avez gagé de me faire boire du vin d'Absinte. Malespine ne repartit rien, & se contenta de répandre ce qui restoit de vin dans la bouteille, & d'en faire aporter d'autre.

Le Pape soupa de bon apétit, & ne se trouva mal ni le soir ni la nuit suivante : mais le lendemain, aprés avoir lû la dépéche que le Cardinal de Medicis lui écrivoit de Milan, on le vit dans des emportemens de joie trop violens, pour ne marquer pas qu'il y avoit dans son temperament trop de chaleur étrangere alumée. Personne toutefois ne s'en aperçût d'abord, parce qu'on ne croioit pas qu'il y pût avoir de l'excés à se rejouïr de la disgrace des François. Mais le mal de tête dont le Pape se plaignit en-suite y fit faire quelque refléxion, quoi qu'on ne s'en étonnât pas tant, que du frisson qu'il sentit lors qu'il demandoit à manger. Les Médecins qui observérent ce frisson, n'en firent pas d'état : car outre qu'il ne fut ni grand ni de longue durée, il aboutit à une sueur si douce, qu'ils déclarerent hautement, que sa Sainteté en seroit quite pour cét accés. Ils ne laissérent pas neanmoins de la faire porter à Rome, d'où elle n'étoit éloignée que de quelques milles; & le mal augmentant toujours par le chemin, le premier objet qui se présenta au Pape en entrant dans le Vatican, fut de mauvais augure. C'étoit un Sculpteur, qui lui venoit montrer le dessein du Mausolée que le Roi d'Angleterre vouloit faire dresser à ses Ancêtres de la Maison de Lancastre, dont on ramassoit les os par toutes les contrées de l'Europe où ils étoient morts en exil. Comme le Pape se connoissoit admirablement bien en Sculpture, il en étoit fort curieux, & faisoit travailler Michel Ange à sa Sculpture; ce qui redoubloit sa curiosité pour de tels ouvrages : aussi ne laissa-t-il pas d'examiner

xaminer celui d'Angleterre, ni d'en dire son sentiment. Dés qu'il fut au lit, la fiévre diminua tellement, que les Médecins crurent qu'il étoit gueri. Il passa deux heures à recevoir les conjouïssances des Cardinaux sur la prospérité de ses armes,& ne sentit aucune douleur durant cét intervale. Mais tout d'un coup la fiévre revint,&fut d'abord si violente,qu'il se fit un transport au cerveau.On jugea bien alors que la maladie étoit extrême; on usa de toutes sortes de remédes pour faire revenir le malade en son bon sens, l'on en vint à bout, & il recouvra la raison aprés une agitation de six heures, où l'on avoit remarqué tous les simptomes de la mort prochaine. Il ouvrit ses yeux, & parla, mais ce ne fut que pour recommander son ame à Dieu, & pour assurer qu'il mouroit content, aprés avoir recouvré Parmes & Plaisance sans répandre de sang. Aussi-tôt il rentra en frénésie; & expira à une heure aprés minuit le vint-troisiéme Decembre mil cinq cens vint-un, n'aiant pas encore quarante sept ans acomplis.

Jamais Pape ne fut si regrété de ses domestiques,à la réserve de Malespine,qui se présenta dés la pointe du jour à la porte du Palais avec un équipage de chasse, & demanda qu'on le laissât sortir. Les Suisses de la garde irrités de voir un homme qui cherchoit à se divertir dans la désolation publique, l'arrêterent; & ceux qui se souvenoient de ce que le Pape lui avoit dit du verre de vin qu'il lui avoit présenté, crurent être obligés de s'assurer de sa personne, & de lui donner des gardes. On le resserra même plus étroitement, aprés que le corps étant ouvert, on y eût trouvé deux marques infaillibles de poison; l'une, que le cœur étoit marqué par tout de tâches noires & livides; & l'autre, que la rate étoit si prodigieusement rétrecie, qu'on eut de la peine à la trouver. On avertit le Cardinal de Medicis de toutes ces particularités; & lors qu'il fut venu, tous les dome-
stiques

ſtiques du feu Pape ſe jettérent à ſes piés, pour le conjurer de faire donnér la queſtion à Maleſpine. Mais il s'en excuſa ſur ce qu'il étoit preſſé d'entrer dans le Conclave. Ce ne fut pourtant pas là ce qui l'en empêcha ; & ceux qui le connoiſſoient juſqu'au fond de l'ame, jugerent qu'il avoit négligé la mort du Pape, ſur un rafinement de prudence, qui lui faiſoit apréhender de trouver parmi les coupables des perſonnes ſi qualifiées, qu'elles pourroient rompre toutes les meſures qu'il avoit priſes pour monter à ſon tour ſur le Trône de St. Pierre.

Ainſi Maleſpine fut relâché, ſans avoir ſoufert autre choſe que la priſon. Il erra long-temps dans l'Italie, & s'établit enfin dans la ville de Milan, où neuf ans aprés la mort de Leon, il fut condamné pour un aſſaſſinat à avoir la tête tranchée. Il n'avoüa rien au ſuplice de ce qui regardoit l'empoiſonnement du Pape, & ſon ſilence a donné ſujet aux Hiſtoriens de croire, qu'il n'y étoit rien arrivé d'extraordinaire, & que la plaie reſtée de l'ulcere dont j'ai déja parlé étant venuë à ſe fermer, & les mauvaiſes humeurs, dont la nature ſe déchargeoit par là de temps en temps, ne trouvant plus de ſortie, s'étoient jettées ſur les parties nobles. Ils ajoûterent pour apuier leurs ſentimens, que le vent de midi, qui ſoufloit alors, avoit élevé des marais proche du lieu où le Pape chaſſoit une exhalaiſon empeſtée, qui eut plus d'éfet ſur ſa Sainteté, que ſur ceux de ſa ſuite, parce que s'étant beaucoup plus échaufé, les pores de ſon corps furent plus ouverts à l'air contagieux. Mais il eſt aiſé de répondre au premier de ces raiſonnemens, qu'il y avoit trop peu que la plaie étoit fermée, pour ſoutenir que les mauvaiſes humeurs euſſent eu le loiſir de corrompre le cœur & la rate au point où l'on les vit à l'ouverture du corps ; outre que l'on peut atribuer cette altération ſi prodigieuſe aux pilules, dont on

on ne sauroit dire quand elles furent empoisonnées. Il est aussi facile de répondre au second, en disant, que c'est deviner, & former une exhalaison chimérique, que d'en concevoir une dont le corps du Pape fut susceptible: car outre qu'il n'étoit pas le plus ardent de la troupe à courir, & qu'il ne s'échaufoit pas trop d'ordinaire; son tempérament étoit le plus robuste, & le plus capable de résister aux injures de l'air, de tous ceux de la Cour de Rome: car il n'y avoit point d'homme de la Cour plus grand ni plus vigoureux; & ses humeurs se trouvoient dans une proportion si juste, qu'elles n'eussent pû se dérégler qu'aprés un combat de cent ans, si quelque venin ne se fût mis de la partie.

Quoi qu'il en soit, jamais Pape ne mourut d'une maladie où il eût moins de disposition. Il n'étoit ni maigre ni sec; & son cerveau étoit trop gros, pour étre ofusqué d'abord par les seules vapeurs d'une fiévre légére. Le grand exercice qu'il faisoit devoit l'exemter d'un acablement imprévû. Il n'avoit rien de foible que les yeux; aussi étoient-ils fort gros: mais il ne laissoit pas d'en voir jusqu'aux plus petites choses, & de lire fort longtemps sans en étre incommodé. De plus, on lui avoit fait une espece de lunettes qu'il portoit par tout, & principalement à la chasse. Elles lui faisoient distinguer de plus loin que les autres les animaux & les oiseaux, & lui donnoient quelquefois le plaisir de les tirer & de les tuer, avant qu'on les eût aperçûs. Leur matiere étoit de cristal, & leur figure concave. Je n'ai pû trouver le nom de l'ouvrier qui les avoit faites, ni de celui qui en avoit fait present au Pape: mais il est constant que sa Sainteté n'avoit rien de si précieux, & qu'elles ne se brisérent point dans les exercices les plus violens.

Il avoit l'esprit délicat & fécond; & nonobstant qu'il eût choisi pour ses Sécrétaires les deux plus éloquens hommes de son siécle, il ne laissoit

pas

pas de tourner une lettre aussi-bien qu'eux, quand il lui en prenoit envie : témoin celle qu'il écrivit au Cardinal de Medicis en l'envoiant à Milan en qualité de Légat, & les agréables billets qu'il adressoit à sa sœur aînée mariée dans la Maison de Cibo. Il faisoit aussi des vers Latins élégans & faciles; mais il ne s'y plaisoit pas tant qu'aux Italiens; & comme personne ne savoit mieux que lui la plus fine délicatesse de la Langue Toscane, personne ne faisoit aussi de Sonnets plus réguliers, ni des Elegies mieux entendües. Il s'étoit donné la peine de lire tous les Historiens célébres; & quoi qu'il fût trop promt pour avoir la patience d'en faire des extraits, il ne laissoit pas de les avoir si bien retenus, qu'il ne manquoit jamais d'en citer les plus beaux endroits, quand l'ocasion s'en présentoit. Il s'étoit acoûtumé de si bonne heure à juger des ouvrages d'autrui, que sa critique étoit d'ordinaire infaillible; & dans les diferens qui survenoient entre les beaux esprits, on apeloit quelquefois du jugement de l'Academie au sien. Il oficioit les fêtes solennelles avec tant de grace & de majesté, qu'il y acouroit des spectateurs de toutes les contrées d'Italie. Le Roi François Premier, aprés lui avoir vû dire la Messe à Boulogne, assûra de n'avoir jamais été mieux convaincu de l'importance des cérémonies pour élever l'esprit à Dieu. Comme la vertu dont il se piquoit davantage étoit la liberalité, il l'exerçoit avec une adresse qui lui étoit toute particuliere. Il avoit étudié jusqu'aux gestes & au ton de voix dont il faloit user en donnant, afin de mieux gagner le cœur de celui qui recevoit quelque chose de lui; & l'on n'a jamais remarqué plus de joie sur un visage, qu'il en paroissoit sur le sien, lors qu'il lui arrivoit d'avoir sû prévenir les demandes qu'on avoit à lui faire. Il afectoit de la tristesse, lors qu'il étoit contraint de les refuser; mais cette tristesse étoit acompagnée d'un air si tendre, qu'on ne lui savoit

point

point mauvais gré de son refus. On vit une fois dix personnes de qualité lui demander l'Archevêché de Ravenne ; il eut la même civilité pour tous, il les entretint en particulier, il pénétra par leur entretien dans le secret de leurs interêts, & donna le bénéfice à celui qu'il vouloit gratifier, sans mécontenter les neuf autres, parce qu'il leur en donna ou promit d'autres qui sembloient étre le plus à leur bien-séance. Il s'excusoit toujours en donnant, de n'avoir pas ocasion de donner davantage; & la rougeur, qui ne manquoit jamais de lui monter sur le visage, faisoit croire qu'il parloit sincérement, & donnoit de si vastes idées de sa magnificence, que tout le revenu de la Papauté n'eût pas été capable de les remplir, s'il eût donné tout ce qu'on espéroit de lui.

Il disoit que son pere lui avoit donné trois régles pour sa conduite en l'envoiant à Rome. La premiere, d'aporter autant de soin à se maintenir dans l'estime de ses amis, qu'il en avoit pris à aquerir leur amitié. La seconde, de réparer par de continuels ofices le déchet que l'absence aportoit dans les plus étroites liaisons. Et la troisiéme, de vivre sans défiance pour ce qui regardoit sa personne, mais d'en avoir toûjours pour l'Etat dont elle feroit partie. Enfin il eut durant sa vie & aprés sa mort les deux especes de bonheur qui rendent les Gouvernemens des Souverains plus signalés. Je veux dire, que Rome fut extraordinairement florissante sous sa Papauté, & qu'elle fut si miserable sous les deux qui suivirent, qu'on n'en pouvoit faire la comparaison sans le regréter plus que personne ne l'a jamais été. Il arriva pourtant à son corps une petite disgrace la nuit qui précéda ses funerailles: car le valet, qui le gardoit seul, s'étant endormi, les rats atirés peut-étre par la senteur des parfuns dont il étoit embaumé, lui rongerent le nez: ce qui fut cause qu'on lui couvrit le visage durant la cérémonie des obséques.

Fin du Sixiéme Livre.

Argu-



Argument du septiéme Livre.

ELoges des beaux esprits qui furent honorés de l'amitié de Leon X. ou reçûrent des gratifications de lui. Quelle est l'Histoire la mieux écrite que nous aions depuis celle des Anciens. L'Astrologue Tibertus prévoit sa mort, & la maniere toute extraordinaire dont elle devoit arriver, sans la pouvoir éviter. Cocles de même profession a le même destin, & ne se trompe neanmoins en aucun des horoscopes qu'il fait de ses amis, non pas même en ceux qui devoient arriver aprés sa mort. Le jeune Strozza ose épouser une fille entretenuë par le Duc de Ferrare. Son Maître le fait assassiner. Crinitus meurt d'un frisson arrivé par un seau d'eau qu'un de ses écoliers lui jette par raillerie. Le Cardinal Bibiana, qui avoit trente ans plus que la Pape, prend des mesures avec François I. à Paris, pour se faire élire au premier Conclave à Rome. Le Pape en est informé, l'ar-

l'arrête à dîner, & lui présente un morceau. Bibiana s'imagine qu'il est empoisonné, & n'ose pourtant se dispenser de l'avaler. Il retourne chez lui, & prend du contrepoison, qui ne l'empéche pas d'expirer trois heures aprés. Pompone Gaurie disparoit en voiageant le long du Pau, & ne se trouve plus, par la vengeance d'une Dame à qui il avoit présenté une déclaration d'amour en vers. Le Comte Baltazar Castiglione pratique à contre-sens les régles qu'il avoit établies pour un Courtisan parfait. On l'avertit qu'il mourra à Mantoüe. Il évite avec soin d'y aler, mais il accepte l'Ambassade d'Espagne, ne songeant pas que Madrid s'apelloit Mantoüe en latin. Il y meurt.

Les Auteurs imprimés & manuscrits dont le septiéme Livre a été tiré.

LEs Eloges de Pontan, & de Domitius. Le Recüeil des Auteurs surmales. La vie du Duc de Valentinois. L'Histoire Topographique de Pesaro. Le premier Livre de Guichardin. Dissertation, par un Anonyme sur l'infelicité des gens de lettres. Floridus Sabinus

dans

dans ses éloges. L'Histoire de Remini. Le Commentaire de Beroalde l'aîné sur l'Ane d'or d'Alpulée. Les Eloges des Bibliotécaires du Vatican. Le Manifeste de Jules II. contre Jean Bentivoglio. L'Eloge de Cotta, dans Jules Cesar Scaliger. L'Histoire de Venise, de Justiniani. Mascardi dans l'Art de l'histoire. Antoine Possevin dans l'histoire des Gonzagues. Jugement de Longeüil sur Erasme *& sur Budée. Le Dialogue de Paul Jove avec le Marquis du Guast. Les familles de Naples d'Ammirato. Les Apostilles de Budée sur divers manuscrits de la Bibliotéque du Roi.*



LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE SEPTIEME.



Omme perſonnage ne ſût mieux que Leon X. ſe faire aimer des beaux eſprits, en leur faiſant du bien, perſonne n'en eut jamais un ſi grand nombre à ſa ſuite, & dans ſes interêts. Pomponius Lætus étoit né d'une païſane, que le Prince de Salerne avoit abuſée ſous prétexte de mariage. On l'avoit élévé pour la guerre ; & ce fut la ruïne de la Maiſon de ſaint Severin, dont ſon pere étoit l'aîné, qui lui fit changer de profeſſion. Il ſe trouva parmi les doctes qui changerent de nom en prenant des dégrés dans l Univerſité de Rome, & fut ſujet à la per-

persécution qu'endurerent pour cela Platine & Callimachus, lors que Paul II au lieu de rire de ce caprice, s'imagina que ç'avoit été pour couvrir une conjuration formée contre sa vie. En-suite son auditoire fut si rempli, qu'il faloit y aler dés minuit pour avoir place. Il partoit de son logis avant le jour, & portoit lui-même sa lanterne. On avoit peine à l'entendre quand il parloit familierement, mais il ne begaioit jamais dans ses explications. Il faisoit sa cuisine lui-même, & les plus illustres de ses écoliers y mettoient quelquefois la main pour le soulager, lors qu'ils vouloient profiter du temps qu'il y auroit emploié. Il a laissé une Grammaire, & l'Histoire des Empereurs & des ruïnes de l'ancienne Rome. Il mourut à soixante & dix ans pour avoir bû à la glace. Callimachus, aprés avoir été mis à la question & tourmenté plus que les autres savans, parce qu'il avoit pris un nom Grec, où le Pape n'entendoit rien, se sauva en Toscane, où il étoit né, d'où Casimire Roi de Pologne l'apela pour étre Précepteur de son fils aîné, qui régna depuis sous le nom d'Albert. Il fut le favori de ce jeune Prince; mais le conseil qu'il lui donna de se défaire des principaux Seigneurs de Pologne, en les mettant à la tête de l'armée, lors qu'il aloit combatre les Moldaves, le fit disgracier, & lui suscita tant d'énemis, que le Roi fut contraint de l'abandonner. Il trouva pourtant à Vilna capitale de Lithuanie un ami qui le cacha dans sa maison, le nourrit sans que personne le sût, non pas même sa femme, l'assista à la mort, fit sécher son corps dans un four, le mit dans une armoire, & le garda jusqu'à ce que la colére de la Noblesse étant ralentie, on lui fit d'honorables obséques à Cracovie, où ses os furent transportés. Il ne reste de lui que la vie de Ladislas Roi de Pologne & de Hongrie qui périt à la bataille de Varnes; mais c'est une Histoire si belle, que quiconque se donnera la peine de la lire, jugera, sans que je l'en avertisse,

qu'il n'y en a point eu de meilleure depuis celle de Tacite.

Hierôme Savonarolle Religieux de saint Dominique vécut dans une prodigieuse austérité de vie à Florence, & fit voir ce que peut l'éloquence quãd elle est apuiée de la réputation de Sainteté. Il avoit le don de prophétie; & ce fut peut-être pour cela, qu'encore qu'il eût beaucoup d'estime pour Laurent de Medicis & pour ses enfans, il ne voulut pourtant jamais avoir d'autres liaisons avec eux que celles de l'étude, parce qu'il les considéroit déja comme des personnes qui devoient assujettir leur Patrie. Il gouverna sa République durant quatre ans, & fut seul député pour négocier à Pise avec Charles VIII, dont il avoit prédit l'arrivée long-temps auparavant. Il y déclara de vive voix, qu'il seroit dans Naples, & qu'il y subsisteroit, pourvû qu'il fit observer une exacte discipline à ses troupes; mais qu'en tout cas il passeroit à son retour sur le ventre des Italiens. Il est assez dificile de dire ce qui causa la perte de ce nouveau Prophéte. Deux choses y contribuérent beaucoup; l'une, la réforme des mœurs qu'il voulut introduire dans Florence; & l'autre, l'exemple qu'il donna, que l'on pouvoit déclamer publiquement contre les vices du Pape Alexandre VI. On arma contre lui les parens de sept Gentilshommes qu'il avoit fait exécuter pour avoir conspiré contre le gouvernement. On mit le feu à la porte de son Couvent, on tua ceux qui étoient acourus à sa défense, on le prit, & on le condamna au feu, qu'il soufrit en recitant & commençant les Pseaumes de pénitence. Les meilleurs de ses ouvrages sont, le Triomphe de la croix, & la Simplicité de la vie Chrêtienne.

Marcille Ficin fut si petit, qu'il ne venoit pas à la ceinture d'un homme de médiocre taille, mais il étoit si bien proportionné, si propre, & d'une humeur si gaie, qu'on ne s'ennuioit jamais avec lui.

Il étoit si préocupé du soin de sa santé, qu'il changeoit souvent de calote, & jusqu'à six ou sept fois en une heure. Il s'étoit fait faire des habits & des couvertures pour tous les vents qui soufloient, & pour toutes les irrégularités des saisons. La Maison de Medicis lui avoit fait avoir un Canonicat, une maison à la ville, & une autre à la campagne, & lui donnoit encore une pension pour traduire en Latin les œuvres de Plotin, de Jamblique, de Pselle, & de Cinesius. Il travailloit avec toute la facilité imaginable. Cependant ce qu'il faisoit étoit si bien, qu'on n'y osoit retoucher. Il mourut presque sans douleur à soixante & dix ans, le même jour que les Florentins firent trancher la tête à Paul Vitelli leur Général, de peur qu'il ne se vengeât de ce qu'ils l'avoient injustement soupçonné de perfidie.

Galeas Martius servit au Roi Mathias d'Hongrie en même temps de Précepteur pour les sciences, de Sécrétaire pour les dépêches, de Capitaine à la guerre, & de champion dans les Tournois. Il composa deux Livres sous une constellation maligne. Le premier, qui traitoit de l'homme, fut si mal-traité par le critique Merula, que son auteur se porta lui-même à le suprimer; & le second, qui traitoit de la vertu des Paiens, lui atira la persécution des Religieux, qui le firent mettre en prison, où il eût été condamné au feu, si le Pape Sixte IV. qui avoit été son Disciple, n'eût emploié toute son autorité pour le tirer de leurs mains, encore falut-il qu'il fît amande honorable. Il vécut prés de quatre-vints ans, & devint si gros qu'il n'y avoit point de cheval qui le pût porter. Il mourut d'une hergne.

Elisius Calentius fut un Poëte célébre à la Cour de Naples, qui tiroit du Roi Alphonse la même pension que Pontan, Attilius, Gravina, & Senesar, dont l'ocupation étoit de juger des piéces que l'on présentoit à sa Majesté, soit en vers, soit en prose. Comme il s'étoit proposé d'imiter Tibulle,

il fut de complexion aussi amoureuse que lui,& fit des élegies tout-à-fait passionnées,encore qu'elles ne soient pas toutes d'égale force. Il traduisit en vers Latins la guerre des Rats contre les Grenoüilles d'Homere ; & se voiant vieux & chargé d'enfans, il se repentit de n'avoir rien épargné pendant sa jeunesse,& le témoigna par cette Epitaphe.

Vanum post cineres de me toto orbe legatur,
Scriptaque sint tumulo Carmina digna meo:
Ingenium Natura dedit, fortuna Poëtæ
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

Pandolphe Collenucio fut Jurisconsulte de profession, mais si inconstant dans son étude, qu'à peine avoit-il les premieres notions d'une science, qu'il s'apliquoit à une autre. Neanmoins comme il étoit bien-fait & éloquent, & qu'il avoit d'ailleurs les qualités nécessaires pour la négociation, il fut emploié en diverses Ambassades. Il composa l'Apologie pour l'Histoire naturelle de Pline,un Traité de la Vipere,& un Dialogue tout-à-fait boufon entre la Tête & le Bonnet ; en suite il écrivit les vies des Rois de Naples en Langue Toscane, à la priére du Duc Hercules de Ferrare, qui n'entendoit pas le Latin. Il mourut à Pesaro, où Jean Sforce l'atira par adresse, & l'y fit étrangler, en vengeance de ce qu'il avoit intercepté une de ses lettres.

Jovien Pontan cachoit sous une mine fiere & refrognée un esprit infiniment agréable & délicat. Il étoit de Caretto en Umbrie, où sa famille étant périe par le fer & le feu, il se refugia à Naples. Antoine de Palerme Sécretaire d'Etat le trouva dans la ruë, & remarquant dans sa physionomie je ne sai quoi d'extraordinaire, prit soin de son éducation. Il l'instruisit si bien, qu'il devint le plus célébre des Poëtes & des Orateurs de son siécle. Il se voulut aussi mêler d'écrire l'Histoire, mais avec si peu de succés, qu'il s'acusa lui-même de n'y avoir travaillé que pour découvrir son foible. Il succéda
à

à la charge de son bienfaiteur. Il épousa une femme qui lui aporta de grands biens; mais sur la fin de sa vie il déchût de sa réputation à cause de son Panegirique de Charles VIII, & de son Dialogue intitulé Charon : tant il y avoit de flaterie dans la premiere de ces deux piéces, & de medisance dans la seconde. Il mourut à soixante & dix-sept ans, aprés s'étre fait élever un tombeau magnifique : mais il oublia de mettre dans son testament, quelle Epitaphe on y devoit graver des quatre qu'il avoit composées.

Marc Antoine Coctius Sabellicus étoit fils d'un Serrurier, & se mit à tenir école à Tivoli, où il gagna dequoi subsister à Rome durant quelques années. Pomponius Lætus le fit étre de l'Academie, où il se corrigea de ses défauts, & se rendit capable d'être apelé par le Senat de Venise pour écrire l'Histoire de la République, & pour faire des leçons publiques aux jeunes Gentilshommes, à trois cens écus d'apointemens. Il s'aquita mieux du second de ses emplois, que du premier : car la flaterie est si grossiere dans son Histoire, que les moins rafinés s'en aperçoivent. Ce qu'il y eut de plus bizarre dans son procédé fut, qu'aprés avoir donné du nez en terre dans l'Histoire particuliere, il crut qu'il réüssiroit mieux dans la générale. Il commença celle du monde depuis Adam, & fit ces gros volumes d'Enneudes, qu'on se garde bien de lire, lors qu'on est averti que les matieres les plus curieuses y sont presque toutes passées sous silence, & les plus communes traitées avec une exactitude ennuiante. Il mourut à soixante & dix ans d'une maladie honteuse, dont on ne savoit pas alors le secret de guerir. Il ne laissa qu'un bâtard, à qui il ne voulut pas donner le soin de sa sepulture; il aima mieux le prendre lui-même, & fit cette Epitaphe, où je ne trouverois rien à redire, si quelqu'autre l'avoit faite.

Quem non res hominum, non omnis ceperat ætas,

Scribentem capit hæc Coction urna brevis.

Laurentien aprés avoir long-temps enseigné la Philosophie & la Medecine à Pise & à Florence, se mit à traduire Hyppocrate, parce que Theodore Gaza ne lui sembloit pas exprimer avec assez de force le stile Canonique de cét auteur. En suite il voulut faire de même à l'égard de Galien; & il travailloit avec tant d'assiduité, que l'on croit qu'il l'eût achevé, s'il ne se fût mis en tête d'acheter une maison, quoi qu'il n'eût que le tiers de l'argent qu'il faloit pour la paier. Celui qui la vendoit fit inserer dans le contract, qu'en cas que Laurentien ne fournît pas toute la somme dans six mois, il rentreroit dans sa maison sans étre obligé de rendre ce qu'il avoit reçû; & Laurentien y consentit, parce qu'il faisoit son conte d'avoir dans ce temps-là dequoi achever de paier. Mais les mesures qu'il avoit prises lui manquerent, & le terme étant échu, sans qu'il fût en état d'executer la clause du contract, il eut tant de regret de voir rentrer le vendeur dans la maison, qu'il se precipita dans le puits.

Antiochus Tibertus fut mené de Cesene, où il étoit né, en France par un soldat qui le fit étudier à Paris. Il suivit son genie, qui le portoit à l'étude de la magie naturelle, quoi que cette profession fût alors si dangereuse, que depuis deux cens ans que Pierre Daponno étoit mort, personne n'avoit osé s'en méler. Il s'imagina qu'elle n'étoit méprisable, que parce qu'elle n'avoit jusqu'alors été débitée que dans sa pure naïveté; mais qu'infailliblement elle seroit recherchée de tout le monde, lors qu'on la verroit parée des ornemens des autres sciences. Sur ce principe il se rendit tres-habile dans les belles lettres, en Physique, en Médecine, & en Mathematique; & retournant dans son païs, où il ne faloit pour vivre en sûreté que seduire quelque petit Prince, il passa bientôt pour un fameux Devin chez

les Astrologues de France, où il se retira. Il rendoit raison de la plûpart de ses prédictions: ce que les autres Devins, ni les Oracles mêmes ne s'étoient pas encore avisés de faire; & ce fut pour cela qu'il étoit consulté par des personnes de toutes qualités & conditions, depuis les Souverains jusqu'aux bergers, & qu'il y avoit à toutes heures un si grand concours de monde à sa porte, qu'il y faloit quelquefois demeurer plusieurs jours pour atendre son rang, avant que de lui parler. Il écrivit des livres fort curieux de la Chiromancie, de la Physionomie, & de la Pyromance; & regardant un jour dans la main de Guy de Bogni, surnommé Guerre à cause de sa valeur, il l'assûra que le meilleur de ses amis le feroit assassiner sur un soupçon mal-fondé: à quoi il y avoit d'autant moins d'aparence, que Bogni étant le plus déterminé soldat de son temps, & courant aux ocasions les plus dangereuses, y devoit vrai-semblablement périr. Il prédit encore par la même voie à Pandolfe Malateste Souverain de Remini, qui étoit le plus riche Prince d'Italie en argent contant, qu'il mourroit de misere dans l'hôpital de Boulogne. Enfin il lui prit envie de faire son horoscope, & il trouva qu'il auroit la téte tranchée. Voici comme le tout arriva. Malateste avoit une étroite liaison avec Bogni, & lui confioit le commandement de ses troupes. Bentivoglio son beau-pere lui manda, qu'il avoit donné les brebis en garde au loup, & que Bogni avoit traité avec le Pape pour remettre Remini sous l'obeïssance du saint Siége. Il n'en falut pas davantage pour disposer Malateste à convier Bogni à un festin, où Tibertus fut apellé. Bogni fut poignardé à table, & Tibertus mis dans un cachot de la citadelle les fers aux piés & aux mains, en atendant qu'il fût mis à la question, pour lui faire révéler les complices de la prétenduë conjuration. Cependant l'innocence de Bogni fut reconnuë, & Bentivoglio croiant qu'il fût encore en vie,

écrivit à son gendre, qu'il lui avoit donné un faux avis. Malateste se repentit de s'étre trop hâté, & s'en aloit au cachot de Tibertus pour l'en tirer, lors qu'on lui vint dire que ce Devin avoit été surpris en se sauvant. Et de fait Tibertus qui se souvenoit de son horoscope, & ne savoit pas que son afaire fût en bon état, avoit si bien cajolé la fille du Geolier, qu'elle l'avoit décendu avec une corde dans le fossé, où le cliquetis de ses chaînes l'aiant fait ouïr par la sentinelle, Malateste qui survint là-dessus crût qu'il étoit criminel, puis qu'il avoit tenté cette voie pour sortir de prison, & sans autre forme de procés lui fit trancher la tête. Peu de temps aprés le Duc de Valentinois surprit Remini, & Malateste s'étant sauvé par hazard, erra de ville en ville, jusqu'à ce que ses propres enfans l'aiant abandonné, parce qu'il essaioit de les diviser, il ne trouva plus d'autre retraite que l'hôpital de Boulogne, où il mourut.

Philippe Beroalde l'aîné aquit de la réputation par une voie bisarre: car au lieu que les autres savans tâchoient d'imiter les écrivains du siécle d'Auguste, il se figura que le beau Latin consistoit dans les vieux mots, & se proposa de les remettre en usage. Comme il avoit tous les bons livres, & que sa mémoire étoit prodigieuse, il les interprétoit admirablement; & n'y aiant personne dans le monde qui fît de semblables leçons, son auditoire de Boulogne étoit si rempli de toute sorte de gens, principalement d'étrangers, qu'on n'y pouvoit aborder. Il a laissé en ce stile un commentaire sur l'Ane d'or d'Apulée, où il y a tant d'érudition, qu'il seroit le meilleur de tous les ouvrages de cette nature, sans l'étrange prévention de son Auteur pour quelques opinions ridicules. Il mourut à cinquante ans, & ne se repentit pas même à la mort de sa barbarie.

Philippe Beroalde le jeune ne suivit ni les traces ni le genie de son oncle, dont je viens de parler.

Il

Il eut le goût fin pour le beau Latin, & se donna à la Poësie. Ses Odes sont si pures & si bien travaillées, que l'Academie de Rome jugea, que personne depuis mille ans n'avoit aproché si prés d'Horace; & ce fut en vertu de ce témoignage qu'elle rendit au mérite de Boroalde, que Leon X. pour l'atirer à Rome, le fit Bibliotéquaire du Vatican: mais il mourut à vint-huit ans, en alant prendre possession de sa nouvelle dignité.

Tite Strozza fut un fameux Poëte Latin de Ferrare, qui composa plusieurs Eclogues, & mit en vers l'Histoire de la Maison d'Esté. Personne ne lui eût disputé la couronne de Laurier qu'il prétendoit à l'exemple de Plutarque, s'il n'eut engendré un fils, qui fut encore meilleur Poëte que lui.

Hercules Strozza faisoit de si beaux vers à dix-sept ans, que son pere en conçut de la jalousie; & comme il n'avoit pas de moindres qualités pour la Cour, que pour le Parnasse, il devint favori du Duc son maître, & fit l'amour à la sœur de ce Prince, pendant qu'il écrivoit des vers dignes de l'Antiquité pour la Duchesse Lucrece Borgia. Il étoit galant, & fort ingénieux dans les reparties; comme il le témoigna à une Dame, qui lui reprochoit qu'il étoit boiteux: car il lui repartit sur le champ, que Venus qui se connoissoit du moins aussi-bien qu'elle en amour, avoit pourtant préferé Vulcain aux autres. Mais par un malheur pour lui, la belle Toreti, qui étoit maîtresse du Duc, lui donna de l'amour. Ils convinrent de s'épouser secrétement, de peur que leurs nôces ne fussent traversées, & de publier en-suite leur mariage; dés que la conjoncture leur seroit favorable; parce qu'ils suposoient, que le Duc cesseroit d'aimer la Toreti, lors qu'il aprendroit qu'elle se seroit elle-même jettée entre les bras d'un autre. Mais ils se tromperent: car à peine la chose eût-elle éclaté, que Strozza venant de souper au Palais, fut tué, sans que l'on fît depuis aucune recherche des assassins.

 Berthe-

Berthelemi Cocles n'étudia que la Chiromancie, & la Metopoſcopie; mais il devint ſi ſavant, que perſonne ne fit jamais tant de véritables prédictions. Il fut plus hardi que les autres Devins: car il fit imprimer un livre enrichi de figures, où tout le ſecret de ſon art étoit révélé, toutes les lignes de la main & les diferens traits du viſage expliqués, & la ſignification de chaque choſe en particulier expliquée. Le docte Achilini y fit une préface, qui fut également admirée par les amis & les énemis de l'art de deviner; & Cocles confirma ce qu'il avoit dit, par une experience qui acheva de le mettre en vogue. Luc Gaurie ſi fameux en la Judiciaire ne pouvoit faire ſon horoſcope faute de ſavoir le jour & l'heure, & le lieu de ſa naiſſance. Il s'adreſſa à Cocles, qui lui regardant dans la main, lui prédit qu'il endureroit bientôt un ſuplice ſans l'avoir mérité, mais qu'il n'en mourroit pas. Et de fait Bentivoglio Seigneur de Boulogne aiant apris que Gaurie avoit prédit qu'il ſeroit chaſſé de ſon Etat avant que l'année finît, le fit enlever, & commanda qu'on lui donnât l'eſtrapade cinq fois de ſuite, ce qui fut executé; mais auſſi fut-il dépoüillé dans le temps que Gaurie avoit marqué. Quant à Cocles, il n'avoit pas moins prévû le jour & l'heure de ſa mort. Il ſavoit qu'il devoit être tué d'un coup à la tête, & s'étoit armé d'une coife de fer ſous ſon chapeau, & d'une épée à deux mains, dont il s'eſcrimoit aſſez bien. Cependant Hermes Bentivoglio, fils du grand Seigneur de Boulogne, l'avoit tant prié de lui dire ſa bonne avanture, qu'il lui avoit déclaré qu'il ſeroit bani, & tué dans un combat; ce qui arriva depuis. Mais alors Hermes, qui étoit l'homme le plus brutal de ſon ſiécle, voulut ſe venger de Cocles, en le faiſant aſſaſſiner par Caponi le plus déterminé des Satellites de ſon pere. Caponi s'en excuſa long-temps: & ne s'y ſeroit jamais réſolu, ſans qu'un jour il lui prit envie de cōſulter Cocles, qui ne le connoiſſant point,

lui

lui dit, Helas! mon ami, vous commettrez un détestable meurtre avant qu'il soit nuit. Caponi surpris d'une prédiction si imprevûë, s'imagina que Cocles abusoit de sa crédulité, comme il avoit fait de celle d'Hermes; & là-dessus prit ses mesures pour le tüer. Il s'ala déguiser en Crocheteur pour mieux faire son coup, & revint au moment que Cocles, qui avoit été contraint pour une afaire indispensable de sortir, revenoit & mettoit la clef dans la serrure de sa porte. Il lui déchargea un si grand coup de hache, que la coife de fer ne put empêcher Cocles d'avoir la tête fenduë. On trouva dans son cabinet un livre écrit de sa main, qui contenoit des prédictions pour tous ceux de sa connoissance, dont il avoit observé les mains & le visage; & l'évenement justifia, qu'elles avoient été toutes infaillibles, n'y aiant eu personne de ce nombre qui ne mourut aprés lui de la même mort dont il avoit noté.

Jean Cotta étoit du païs de Catulle, & avoit presque le même genie. Il se donna à Berthelemi de Lalviane, & s'ofrit de lui tenir compagnie, lors que les François l'eurent pris à la bataille de Laghiara Dadda; & comme on ne le voulut point recevoir, il ala à Rome pour hâter la rançon de son bienfaiteur, & y mourut de peste à vint-huit ans. Ses Epigrammes ont le tour de celles de Martial, & ses Oraisons montrent qu'il avoit déja lû les bons livres. Il avoit encore composé une Chorographie en vers, & des observations sur Pline, mais on ne sait ce que ces deux ouvrages sont devenus.

Pierre Crinitus fut le plus habile écolier de Politien, & lui succéda en la chaire, & en l'éducation de la jeunesse de Florence.

FIN.



